John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
334.4

RECUEIL

DES

TESTAMENS

POLITIQUES,

Tome IV.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/recueildestestam04rich

RECUEIL
DES
TESTAMENS
POLITIQUES

Du Cardinal DE RICHELIEU, du Duc DE LORRAINE, de M. COLBERT & de M. DE LOUVOIS,

DIVISÉ EN IV. VOLUMES.

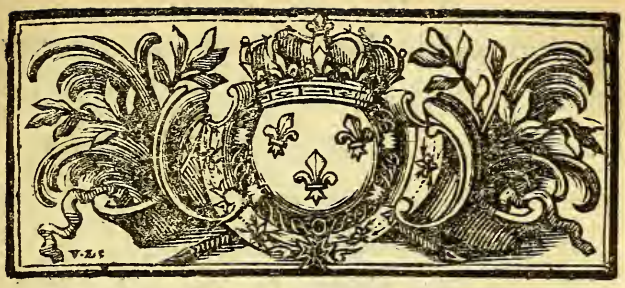
TOME IV.

Contenant le Teſtament du Marquis DE LOUVOIS, premier Miniſtre d'Etat ſous le Regne de LOUIS XIV.

A AMSTERDAM,
Ghez ZACHARIE CHATELAIN
ſur le Dam.

M. DCC. XLIX.

ADAMS224.4
v.4



AU ROI.

SIRE,

Votre Majeſté ſe trouve engagée dans une guerre ſi périlleuſe, & dont il eſt ſi difficile de prévoir la durée qu'il peut

arriver qu'elle ſera plus longue que ma vie. Cette réflexion m'a obligé de prendre la plume, & de conſigner ici ce que l'ardeur de mon zéle pour V. M. me fait enviſager comme néceſſaire à lui repréſenter même après ma mort. Je ſçai que Votre Majeſté aura aſſez de Miniſtres qui ne manqueront ni de fidélité ni d'expérience; Mais, SIRE, je doute qu'ils puiſſent de long-tems parvenir à la connoiſſance que j'ai des maximes par leſquelles votre Royaume eſt gouverné préſentement, & ſe doit gouverner toujours pour être maintenu au comble de proſpérité où elles l'ont fait monter. J'ai donc jugé à propos de les laiſſer par Teſtament comme en héritage à ceux qui me ſuccéderont dans le maniement des affaires, afin d'épargner à Votre Majeſté la peine de les en inſtruire, & de les leur faire goûter. Mais je n'ai pas eſtimé qu'il fût moins utile de les remettre devant les yeux de Votre Majeſté avec les grands

avantages

avantages qu'elles ont procuré à l'Etat, & les grandes choſes qu'elles ont donné lieu à Votre Majeſté d'exécuter, & qui ont ſi glorieuſement ſignalé ſon Regne. Cette précaution, SIRE, me paroît d'autant plus raiſonnable, que vos nouveaux Miniſtres pourroient avoir des préjugés contre ces maximes, & tâcher d'en inſpirer d'autres à Votre Majeſté. Renverſement qui ne pourroit être que fort préjudiciable aux affaires, & qui déconcerteroit votre Politique en la conduiſant par des routes qu'elle ne connoîtroit point. Cependant j'oſe aſſurer Votre Majeſté que c'eſt là un de plus grands inconvéniens où elle pût tomber, la ſuppliant de l'éviter autant qu'il lui ſera poſſible, & de conſidérer que le pouvoir abſolu qu'elle poſſede en ſon Royaume, le prodigieux nombre de conquêtes qu'elle a faites, & la terreur qu'elle a ſemée dans toute l'Europe, ſont des effets d'une conduite qu'elle ne peut abandonner ſans danger

de perdre tous les avantages qu'elle en a retirés. Ce ſera cette même conduite qui la fera encore triompher de ſes ennemis ; qui les forcera à lui demander grace, ou qui du moins lui fournira les moyens de ſe dédommager pendant la paix, ſi par quelque revers imprévu les ſuites de la guerre n'étoient pas auſſi favorables que les apparences le promettent aujourd'hui. Le paſſé qui me paroît être un garand certain de l'avenir, ſemble m'autoriſer à former ce jugement ; & l'intérêt que je prens dans cet avenir, plus par l'extrême paſſion que j'ai pour votre ſervice, que par aucune autre vue, ne me permet pas de rien négliger de ce qui peut ſervir à le rendre toujours glorieux à Votre Majeſté. Voilà, SIRE, le véritable motif qui m'engage à vous préſenter ces fruits de mon expérience & ces témoignages de mon zéle. J'oſe eſpérer qu'ils ne ſeront pas tout-à-fait inutiles à Votre Majeſté, & je me flatte qu'ils pourront

encore

encore après moi contribuer à la prospérité de votre Regne, aux progrès de vos armes, à l'affermissement de votre autorité, & sur-tout à l'heureux succès d'une guerre qui a déja mis tant de lauriers sur votre tête. Ce sont les vœux ardens que pousse d'un cœur respectueux & passionné pour votre gloire.

SIRE,

DE VOTRE MAJESTE',

Le très obéissant, très-dévoué & très-fidéle serviteur & sujet.

FRANÇOIS-MICHEL LE TELLIER.

AVER-

AVERTISSEMENT.

LE génie de Monſieur de Louvois a été ſi connu dans le monde, que je n'apprendrai preſque rien de nouveau au Lecteur en lui mettant entre les mains le Teſtament de ce Miniſtre que le hazard a fait tomber dans les miennes. Mais comme on ne laiſſe pas de prendre quelquefois plaiſir à revoir les objets qui nous ont paru extraordinaires, j'eſpere que le Public ne ſera pas fâché qu'on lui remette celui-ci devant les yeux. On peut dire qu'il n'a rien eu qui fût du commun ; ſa fortune, ſa faveur, ſes maximes, ſa conduite & ſon bonheur qui a duré juſqu'à ſa mort, & qui peut-être en ce point ſurpaſſera celui de ſon maître, tout a été rare & ſurprenant en lui. Que ſi quelqu'un trouve mauvais qu'on publie des maximes

maximes parmi leſquelles il y en a de ſi condamnables, on lui répond qu'on ne dit rien que la pratique n'ait déja fait connoître à toute la terre, & qui n'ait été écrit pluſieurs fois en des Livres qui ont l'eſtime du Public. Toute la différence qu'il y a entre ceux-là & celui-ci, eſt que les premiers étalent ces maximes par forme de reproche contre le Prince & contre le favori, & que ce Teſtament les propoſe par forme de conſeil.

TESTAMENT

TESTAMENT POLITIQUE DE FRANÇOIS-MICHEL LE TELLIER, MARQUIS DE LOUVOIS.

PREMIERE PARTIE,

Contenant ce qui s'eſt paſſé de plus mémorable ſous le Regne de Louis XIV. juſqu'en l'an 1671.

QUELQUE avantage que j'aye eu en naiſſant Sujet de Votre Majeſté, c'eſt-à-dire, du plus grand Roi du monde, il eſt néanmoins encore

au-dessous de celui d'avoir été instruit & façonné de sa propre main. Je ne suis point obligé de publier mes défauts, & je pourrois les taire sans avoir à me reprocher de donner trop à l'amour propre ; mais puisque l'aveu que j'en vais faire, sert en quelque maniere à rehausser l'éclat de votre gloire, c'est avec tout le plaisir imaginable que je sacrifie la mienne au souverain Monarque, dont les intérêts ont toujours été le principe de toutes mes actions, & le premier mobile de ma volonté, depuis que je me suis dévoué d'une façon particuliere à son service.

Je confesse donc hautement que je suis naturellement fier & impérieux, aimant le plaisir, haïssant le travail, & impatient quand on veut contraindre mes inclinations. Toute l'autorité du feu Chancelier, mon pere, jointe à l'habileté qu'il avoit, n'auroient jamais pu me déterminer à suivre ses traces, & à me jetter dans les affaires, si V. M. n'avoit pas eu la complaisance de me prendre comme par la main, & de me tirer de l'assoupissement où j'étois. Ce fut elle-même qui déclara qu'elle

qu'Elle vouloit être mon guide, pour me mettre dans le chemin que je devois suivre, & pour m'en enseigner les routes; mon maître, pour m'instruire dans le fameux art de gouverner les Etats, qu'Elle pratiquoit déja avec tant de succès; & mon soutien, pour redresser ou pour affermir mes pas lorsqu'ils viendroient à chanceler.

Si les entreprises les plus difficiles ont toujours été l'objet des empressemens de V. M. parce qu'elle y voyoit plus de gloire à acquerir; celle de reformer un mauvais naturel confirmé par d'assez longues habitudes, n'étoit pas une des moins pénibles à exécuter. *Je veux prendre soin de former moi-même mon gros brutal de Louvois, & je prétens le rendre habile.* C'est un jeune Roi qui parle. A peine V. M. est-Elle plus âgée que celui qu'elle se propose de régler, & dont elle a si bien pénétré le génie. Elle connoît le fonds de sa brutalité: Elle sçait jusqu'où vont sa paresse & son attachement aux plaisirs; & cependant elle se propose de surmonter tous ces obstacles. Efforts plus grands sans doute que celui de vaincre

ſes ennemis avec l'aide de cent mille bras, & de leur impoſer des loix qu'ils ne reçoivent que par force, & ſous la contrainte deſquelles ils gémiſſent ſouvent; mais de changer le cœur, de réformer l'eſprit & les inclinations, c'eſt l'ouvrage le plus extraordinaire dont on ait jamais ouï parler, & qui juſqu'au Regne de V. M. deſtiné à produire des miracles ſembloit être reſervé à la Divinité ſeule.

Je ne crains pas toutefois de dire que c'eſt un chef-d'œuvre qui a été fait par V. M. & il n'y a perſonne qui le puiſſe nier, ou qui doive m'accuſer de me vanter trop & de ſortir des bornes de la modeſtie, puiſque V. M. dont la pénétration eſt au-deſſus de celle de tout le reſte des hommes, en paroît Elle-même perſuadée, en agréant les ſervices que j'ai eu l'honneur de lui rendre. D'un autre côté ces ſervices n'étant effectivement & en eux-mêmes que de ſimples exécutions de ſes ordres, ou des effets des lumieres qu'elle me prête ſur l'heure, ou de celles qu'elle m'a déja auparavant communiquées, c'eſt à Elle ſeule qu'il faut attribuer tout ce

qu'ils

qu'ils ont d'avantageux, & je ne prétens nullement en faire rien réjaillir ſur moi.

En effet, ce ne fut qu'après avoir ouï cette puiſſante voix qui charme les oreilles & qui paſſe juſque dans les cœurs pour en triompher ; ce ne fut qu'après qu'elle m'eut reproché mes défauts, & fait entendre à quel haut degré d'honneur elle m'appelloit, que je me ſentis comme inſpiré d'un nouveau génie qui me porta à prendre une ferme réſolution de répondre à des bontés dont le premier de tous les mortels auroit dû ſe tenir honoré. L'éclat de tant de grandes actions, par leſquelles V. M. s'étoit déja ſignalée, vint dans cet inſtant déſiller mes paupieres, frapper mes yeux, & me repréſenter l'indolence & l'inaction dans leſquelles je vivois, tandis qu'un ſi grand Monarque, qui étoit arbitre de ſes volontés, & de qui perſonne au monde n'avoit droit de rien exiger, s'employoit de lui-même avec tant d'ardeur aux nobles occupations que fournit la poſſeſſion d'une Couronne ; mais dont la plûpart des Rois aiment

à se décharger, pour se donner tout entiers à leurs plaisirs.

Le véritable état où j'étois, se développa alors à mes yeux. Je ne pus envisager sans confusion que je vivois en Roi oisif & voluptueux, pendant que mon illustre Maître, par des soins qui n'étoient pas moins assidus que surprenans à son âge, soutenoit déja presque seul tout le poids d'un Sceptre; & que mon pere, qui dans cette glorieuse fonction avoit l'honneur de lui prêter la main, se rendoit si agréable à V. M. & si recommandable dans tout le Royaume par le zéle qu'il témoignoit pour votre service.

Je repassai dans mon esprit l'indignité de ma conduite précedente, & je bénis l'heureuse influence de mon étoile qui me forçoit à y renoncer. Il est vrai que la crainte de ne pouvoir répondre à l'attente de V. M. m'arrêta encore quelques jours. Mes penchans funestes, mon peu d'expérience, mon éloignement pour le travail & pour la soumission, les prétendues douceurs de la vie qu'il me falloit quitter, les pénibles engagemens de celle qu'il me falloit

falloit embraſſer, tout cela vint en foule attaquer & tâcher de détruire une réſolution que je ne formois pas ſans me faire beaucoup de violence. Mais en même tems la loi que ſembloit m'impoſer V. M. pour laquelle au plus fort de mes égaremens, je conſervois un reſpect inviolable, balançant le pouvoir de ces mouvemens imperieux, & les empêchant de m'entraîner, l'idée des miracles de votre vie, qui me répondoient du pouvoir de V. M. à opérer en ma perſonne le plus grand de tous ceux qu'Elle avoit déja faits, acheva ce que votre voix avoit commencé, & demeura entierement victorieuſe de mes inclinations.

Il me ſembla que tout ce qui avoit du rapport à V. M. & à ſon ſervice ne devoit être produit que par des voies extraordinaires & hors des régles communes que la nature & l'art ont accoutumé de ſuivre, & je conclus que le changement qui devoit ſe faire en moi, pour me mettre en état de répondre à ſes intentions, n'étoit pas plus impoſſible que tous les autres événemens, dont preſque chacun des jours

de ſon illuſtre vie avoit été marqué.

Je conſidérai d'abord le jour de ſa naiſſance, & toutes les circonſtances qui l'avoient précédée ou accompagnée : la longue ſtérilité de la Reine ; les vœux de tout le Royaume ; les prédictions effectivement faites à peu près au moment de ſa conception ; la vigueur extrême d'un enfant qui venant au monde paroiſſoit plus robuſte que les plus vigoureux ne le ſont d'ordinaire à deux mois ; la joie du Roi, celle du Cardinal de Richelieu, ce grand génie ſi affectionné au bien de l'Etat, laquelle étoit preſque immodérée, nonobſtant la langueur où ſe trouvoit alors ſa niéce, la Ducheſſe d'Eguillon, celle d'entre ſes proches qui poſſédoit toute ſa tendreſſe. Ces réflexions me firent juger que le Ciel n'avoit pas réſolu de rien refuſer à un Héros qu'il avoit fait naître avec des marques ſi évidentes de ſa faveur, & qui avoient été ſuivies d'autant de nouveaux témoignages de ſa protection, qu'il s'étoit préſenté d'occaſions de la lui accorder.

Car V. M. ne fut pas plutôt montée ſur le Trône qu'on vit ſes armes proſpérer

pérer entre les mains du jeune Duc d'Enguien, que ſon âge & ſa trop grande vivacité devoient faire exclure du commandement. Il avoit été choiſi d'abord contre toutes les régles de la Politique, & il fut confirmé Général d'une Armée, du ſalut de laquelle ſembloit dépendre celui de la France. S'il arrive ſouvent qu'on mette le bâton en main à de jeunes Princes, ou par des raiſons qui les regardent eux-mêmes, ou pour donner plus de poids aux entrepriſes, ou pour éviter les jalouſies qui ſont entre d'autres concurrens; c'eſt lorſqu'on eſt bien aſſuré que ces Commandans de titre auront un eſprit de docilité & de ſoumiſſion; que par leur propre inclination, ou par déférence pour les ordres de la Cour, ils ſuivront les Conſeils des Adjoints qu'Elle met à leurs côtés. Mais c'étoit riſquer beaucoup que de s'abandonner au feu & aux impérieux mouvemens du Duc d'Enguien.

Cependant ce choix, qui vraiſemblablement devoit être funeſte, fut ſuivi d'un bonheur qu'on ne peut trop admirer. Tout autre que le Duc d'En-

guien auroit laiſſé prendre Rocroi, parce qu'il n'auroit point vu de jour à le ſecourir. Tout autre auroit craint de faire paſſer ſes troupes par deux défilés, où il y avoit apparence qu'elles devoient être défaites ſi les Eſpagnols euſſent pris ſoin de les garder. Mais le génie de V. M. avertiſſoit le Duc que rien ne s'oppoſeroit à ſon paſſage. Le vaillant Gaſſion alla ſe poſter ſur une hauteur avec un gros de Fuſeliers & de Cavalerie, qui avoit paſſé les défilés aſſez long-tems avant le corps d'armée, & qui auroit été mille fois taillé en piéces, ſi quelque Puiſſance inviſible n'avoit charmé les yeux & retenu le bras de l'Ennemi.

Ces précipices étant une fois évités, le grand courage & l'ardeur du Duc firent le reſte. Il fut plus vaillant ſoldat que Général prudent. Il alla au feu avec une intrépidité guerriére, & ſi le ſang & le carnage ne lui ont jamais inſpiré aſſez d'horreur, on ne peut pas lui reprocher qu'il ſe ſoit tiré du pair, ni qu'il ait moins expoſé ſa perſonne que celles de tant de braves gens qu'un autre Général auroit peut-être épargnés.

ce

Ce fameux ſuccès, ſi conſidérable dans la conjoncture de votre avénement à la Couronne, & du commencement d'une Regence encore mal affermie, fut un avantcoureur illuſtre de tous ceux qui devoient rendre votre regne le plus autoriſé & le plus glorieux qu'on eût jamais vu. Les ennemis ſentirent alors l'aſcendant d'un Aſtre ſuperieur, vos peuples en connurent la force, & la Reine votre mere en éprouva les bénignes influences.

Cette grande Princeſſe, par ſa ſeule conduite & ſans y rien contribuer par des paroles de diſſimulation, avoit ſçu tromper les yeux du Peuple & lui cacher ſon intelligence avec le Cardinal de Richelieu : Adreſſe qui avoit été ſi néceſſaire, que ſans cela tous les deſſeins les plus ſalutaires pour le bien du Royaume & pour le ſoutien de la Maiſon Royale auroient ſans doute échoué. Mais ce ſage Politique, qui a ſçu mieux que perſonne du monde de quelle maniere il falloit mener une multitude aveugle & ſtupide qu'entraînent les plus foibles apparences, avoit pris de ſi juſtes meſures ſur ce point,

comme dans tout le reſte des affaires qu'il a maniées, qu'on a vu très-peu de gens qui ne s'y ſoient pas laiſſé abuſer.

Cependant V. M. ſçait qu'il y avoit une parfaite union entre la Reine & lui : j'entens par rapport aux affaires d'Etat & aux intérêts de la Famille Royale; car il faut avouer qu'à l'égard des intérêts perſonnels, il y avoit quelquefois entr'eux des différences de ſentimens, & que tout le déſavantage étoit preſque toujours du côté de la Reine. La diſgrace de la Ducheſſe de Chevreuſe en eſt une preuve trop convaincante. L'état où étoit le Cardinal ne ſe trouvoit point à la portée ni des chagrins ni des ſoupçons, ni des autres mouvemens de la Reine; mais l'état de cette Princeſſe étoit expoſé à mille atteintes de la part du Cardinal, quoique dans le fonds ce Miniſtre ne fût pas tout-à-fait blâmable. C'étoit par une néceſſité fatale qu'il ſe voyoit obligé d'obſerver juſqu'aux moindres démarches de la Reine, & forcé de la contraindre plus qu'il n'auroit voulu, puiſque s'il eût pu s'en diſpenſer, il ſe

ſeroit

ſeroit épargné à lui-même des ſoins extrêmement fâcheux & des chagrins fort accablans.

Ces démêlés particuliers & ſecrets étoient néanmoins étouffés par la prudence de la Reine. Elle avoit compris qu'il lui étoit abſolument impoſſible de ſe paſſer du Cardinal dans les vues qu'elle avoit avant la naiſſance de V. M. & que peut-être il lui inſpiroit lui-même. Mais depuis que la tendreſſe de Mere ſe fut jointe à ſa pénétration naturelle, elle vit qu'il n'y avoit plus moyen de ne pas s'abandonner aux bonnes intentions & aux ſoins de ce Miniſtre, qui ne tendoient effectivement qu'à la conſervation de la Famille & de l'Autorité Royale; & qui ſemblant alors être devenus entiérement néceſſaires pouvoient toutefois le devenir plus encore par la mort du Roi.

Quelque avantageux que fût le miniſtere du Cardinal, il eſt toujours bien rude de ſe voir dans la dépendance. La Reine ne s'y étoit pas miſe d'elle-même; les conjonctures du tems & des affaires l'y avoient jettée: mais combien y a-t'il eu de Princes qui ont été par

par leur imprudence ou par leur foiblesse les auteurs de leur esclavage, & par combien de bassesses ou de violences leur a-t'il fallu chercher les voyes d'en sortir ? Ce n'est donc pas un des moindres miracles du Regne de V. M. qu'elle ait été toujours en état d'agir en maître ; qu'on ne l'ait jamais vu forcée à caresser un Sujet, qu'elle ait été libre dans le choix ou dans le rebut qu'elle a fait de ses Ministres ; & que ses faveurs ayent été capables de produire la reconnoissance & l'amour dans les cœurs de ceux sur qui elle les a repandues, parce qu'ils les ont tenues de ses seules bontés, & qu'on les a regardées comme des preuves incontestables d'un mérite qui lui étoit connu.

Mais ces ménagemens que la Reine avoit pour le Cardinal de Richelieu dans la vue des services qu'elle en devoit attendre après la mort du Roy, devinrent infructueux par celle de ce Ministre qui arriva la premiere, & qui fut bien-tôt suivie de celle de son Maître. Ce fut alors que cette Princesse fit connoître toute l'étendue des grandes qualités qu'elle possédoit. Abandon-

née

née à elle-même, ſans ſecours, ſans conſeil, & environnée de Princes du Sang qui ne manquoient ni de mérite ni d'ambition, elle ſe ſoutint néanmoins par ſa conduite & par ſa fermeté, & fut déclarée Régente avec autant & plus de pouvoir qu'aucune Reine n'en avoit jamais eu.

C'étoit la force du génie de V. M. qui commençoit déja à regner dans les eſprits, & qui leur faiſoit comprendre qu'un pouvoir diviſé eſt néceſſairement affoibli ; que le repos, la gloire & le ſalut d'un Etat dépendent de l'autorité ſuprême & ſans bornes. En effet, tant qu'elle demeura telle entre les mains de la Reine, on ne vit que d'heureux ſuccès au dehors, & de la tranquillité au dedans : mais dès qu'un eſprit de faction & de jalouſie eut ſaiſi les Princes, & fait écarter pluſieurs d'entre vos Sujets de leur devoir, la face des affaires changea abſolument, & les ennemis ſçurent profiter des diviſions inteſtines qui déchirerent alors le cœur de l'Etat.

Ce fut le choix que la Reine fit du Cardinal Mazarin pour votre premier Miniſtre,

Miniſtre, qui donna aux eſprits turbulens occaſion d'éclater, & de faire éclore les mécontentemens qu'ils couvoient. Le Duc d'Orléans par la ſuggeſtion de certaines gens qui n'avoient pas été conſultés lorſqu'il avoit conſenti à la Régence, ſe repentit d'avoir fait ſon devoir, & conçut en même tems de la jalouſie contre le Duc d'Enguien qui continuoit à ſe ſignaler.

Après la bataille de Rocroi, ce jeune Prince enflé de ce ſuccès, comme s'il eût été dû à ſa conduite plutôt qu'au bonheur qui accompagnoit les armes de V. M. avoit aſſiégé quelques autres Places qu'il ne pouvoit pas manquer de prendre. Ces nouveaux progrès le porterent à propoſer le ſiége de Thionville, & quoiqu'il fût alors aſſez délicat de former une entrepriſe dans laquelle il étoit fort douteux de réuſſir, le crédit du Duc & à la Cour & parmi les gens de guerre, avec cet air d'autorité qu'il commençoit déja à ſe donner, l'emporta ſur les plus prudens avis, & força la Cour à lui permettre ce qu'elle auroit bien voulu empêcher.

C'eſt ſur les circonſtances des tems qu'on

qu'on doit regler ſes deſſeins & ſes actions. Aujourd'hui qu'il n'y auroit rien à riſquer que de ne pas réuſſir, affront leger & qui pourroit être aiſément pallié par mille raiſons plauſibles, il ne faudroit point balancer dans une pareille occaſion. Mais comme un malheureux ſuccès auroit en ce tems-là influé ſur l'état de la Régence, & porté coup dans toutes les affaires qui ſe tramoient à la Cour, & dans celles qu'on avoit à ſoutenir contre les Etrangers, il n'y avoit rien de plus oppoſé aux véritables intérêts de la Couronne que le projet du Prince.

Il en vint néanmoins à bout. Son ardeur naturelle lui tint lieu de prudence. Il courut avec tant de rapidité devant Thionville, qu'il prévint l'entrée du ſecours qu'on y envoyoit, & ce fut cette diligence qui lui fit emporter la place, & qui garantit l'Etat des revers dont il étoit ménacé ſi l'on eût été contraint de lever ce ſiége après l'avoir entrepris. Que les froids Peuples du Nord condamnent tant qu'ils voudront l'activité du François, on a vu par plus d'une expérience que la lenteur

teur de l'exécution anéantit souvent l'effet des plus sages conseils, & que des projets, sinon téméraires, au moins fort hardis, ont heureusement succédé par la prompte vigueur avec laquelle ils ont été poussés.

Les armes de V. M. ne prospérerent pas moins en Piémont & en Catalogne que du côté de l'Allemagne, & ce qu'il y eut de plus avantageux encore fut qu'elles n'eurent pas de moindres succès sur mer où vous triomphâtes de vos ennemis en deux rencontres.

La réputation des forces de la France sur cet élément n'étoit pas fort bien établie : on avoit pris trop peu de soin de les entretenir sous les précédens Regnes jusqu'à celui du feu Roi votre Pere de glorieuse mémoire. Mais pendant ce dernier on avoit déja si bien travaillé à les augmenter qu'au commencement du vôtre elles se trouverent en état de remporter des victoires, & de faire connoître à vos voisins, que s'il arrive qu'en quelque point les François se laissent surpasser par les autres Nations, c'est manque d'application, & non d'adresse ou de pouvoir.

Il

Il eſt vrai que ſur la fin de l'année les ſuccès furent plus partagés. Il y eut quelques petites places priſes & repriſes, & quelques rencontres favorables aux ennemis, & d'autres où ils furent mis en fuite. Il n'eſt pas poſſible que tous les événemens ſoient également heureux, ni qu'on ſoit maître de toutes les circonſtances dont ils dépendent : il ſuffit qu'on prenne bien ſes meſures dans les principaux, parce qu'ils entraînent infailliblement tous les autres qui ne ſont pas aſſez importans pour rien décider.

Il y a toutefois beaucoup d'apparence que dans la ſupériorité où étoient alors les armes de la France ſur celles de ſes ennemis, ceux-ci n'auroient jamais remporté aucun avantage ſur elle, ſi les Commandans François n'euſſent été plus attentifs aux mouvemens qui ſe faiſoient à la Cour qu'à ceux des armées qu'ils avoient à combattre. Ils agiſſoient chacun ſelon ſes préventions. Il y en avoit même qui n'étoient pas fâchés de ſe voir battus, & qui prétendoient relever par la diminution de leur propre gloire les forces du parti qu'ils

qu'ils avoient pris dans les affaires d'Etat.

Tant que la chaleur du zèle & que les devoirs de la soumission avoient demeuré maîtres des esprits, & s'y étoient soutenus dans le même degré où les avoient d'abord produits les considérations de la mort du Roi votre Pere, de la minorité de V. M. des justes droits que la Reine avoit à la Régence, & des desseins des ennemis de l'Etat, que la moindre brouillerie pouvoit beaucoup favoriser; tout avoit réussi & au dehors & au dedans. Mais dès que le zèle eut fait place à l'ambition, la déférence à la mutinerie; dès que les mouvemens des cercles inférieurs se furent déréglés & qu'ils commencerent à interrompre le cours du premier mobile, on s'apperçut des changemens que ce trouble causoit dans l'ordre naturel, & on en ressentit bien-tôt les funestes effets.

Si le Regne de V. M. eût été absolument exemt de traverses, si rien ne se fût opposé au cours de ses prospérités, on auroit bien moins remarqué toute l'étendue de son bonheur, & la supé-

riorité

riorité de l'Aſtre qui préſide à ſa deſtinée.

Le premier éclat de l'orage qui ſe formoit dans les regions inférieures de l'air ſe fit ſentir par la retraite de l'Evêque de Beauvais. Petite Etoile qui croyoit que le ſoleil empruntoit d'elle la meilleure partie de ſa lumiere, & qu'il ſeroit obligé de deſcendre de ſa ſphére pour courir après elle ; mais qui s'éloignant de ce grand Aſtre, & demeurant deſtituée de la portion des feux qu'il lui communiquoit, beaucoup plus éclatans que ceux dont elle étoit naturellement compoſée, ne brilla plus que foiblement & dans l'obſcurité de la nuit qu'elle avoit choiſie.

Le Comte de Chavigni, né ſimple Gentilhomme, & heureux d'avoir été voiſin de Richelieu, ami & allié de la maiſon du feu Cardinal, & qui s'étoit toujours tenu dans une parfaite dépendance de ce Miniſtre dont il ne poſſédoit pas les talens, ſe méconnut juſqu'au point d'aſpirer à remplir ſa place. Il s'apperçut néanmoins bien-tôt qu'elle ne lui étoit pas deſtinée, & ſans conſidérer que le poſte où il ſe

trouvoit

trouvoit déja étoit beaucoup au-dessus de celui qu'il devoit occuper par sa naissance ; qu'il seroit trop heureux de pouvoir s'y maintenir par une fidélité accompagnée d'une parfaite soumission, il entra dans les cabales qui se formoient, ou plutôt il contribua à les former, & par sa mauvaise conduite il se fit confiner dans une prison où il demeura plusieurs années, & d'où il ne sortit encore que trop tôt, puisqu'il abusa de cette grace de V. M. & qu'il continua toujours à entretenir les Princes dans des sentimens éloignés de la parfaite soumission qu'ils vous devoient.

Ces deux aspirans à la faveur, & quelques autres premiers Ministres d'Etat comme eux, c'est-à-dire, par imagination, se voyant frustrés d'une si agréable espérance, & ne pouvant rien par eux-mêmes, furent les boute-feux qui animerent les Princes & les autres Seigneurs avec qui ils avoient des liaisons particulieres. L'élevation du Cardinal Mazarin servit de prétexte aux murmures. Le choix de la Reine ne fut pas du goût des Princes. Son autorité ne

se

ſe trouva pas aſſez forte pour leur impoſer ſilence. Ils prétendoient l'avoir fait Régente ; que c'étoit de leur libéralité qu'elle tenoit ce rang avec le pouvoir qui y étoit attaché ; que qui avoit eu droit dans le plus, en avoit encore davantage dans le moins ; & que par conſequent c'étoit à eux d'établir tous les Miniſtres qui devoient être en quelque ſorte Régens ſous Sa Majeſté.

C'eſt ici une occaſion qui ne permet pas de méconnoître les avantages du pouvoir abſolu, lequel ne ſe trouvoit pas encore alors aſſez affermi. Il n'y avoit point de Prince qui ne ſe crût en droit de choiſir lui-même un premier Miniſtre : il n'y avoit point de Miniſtre, quelque peu de mérite qu'il eût, qui ayant l'oreille & la protection d'un des Princes ne fût aſſez oſé pour prétendre à cet haut emploi ; & lorſque la fermeté & le diſcernement de la Reine eurent fait cette élection, il n'y eut perſonne qui ne ſe donnât la liberté de la controller. Hardieſſe dont la Cour n'auroit peut-être pas encore fait ſemblant de s'appercevoir ſi les mécontens

n'en

n'en fuſſent venus juſqu'au point de vouloir venger l'outrage qui leur avoit été fait en ne recevant pas le joug de la dépendance qu'ils croyoient avoit droit d'impoſer.

Si la Reine ſoutenue par le bonheur de V. M. n'eût pas pris & exécuté une reſolution digne de ſon courage, Elle auroit été ſoumiſe à une tutele inſuportable. Le plus grand avantage de l'Etat eſt que le Prince faſſe lui-même le choix de ſes Miniſtres. C'eſt l'adminiſtration de ſon propre bien, de ſon héritage, qu'il s'agit de confier. Tous ceux qui s'ingerent dans une affaire ſi importante, qui ne les regarde point du tout en particulier, ont leurs vues & leurs intérêts. Il n'y en a point qui n'eſpere qu'à la faveur du ſilence, que ne peut ſans ingratitude s'empêcher de garder l'Adminiſtrateur qu'ils ont fait, ils étendront les bornes de leurs poſſeſſions en arrachant celles du domaine du Prince, & en les tranſportant plus loin. Maintenant il ne ſe trouve plus en France de ces doubles Eſclaves qui ſervent deux Maîtres. La prudence de V. M. eſt à l'épreuve de

ces

ces ſurpriſes, & le reſpect que ſes vertus inſpirent ne permet pas ſeulement d'examiner s'il y a au monde des engagemens capables de contrebalancer ceux qu'on a pris pour Elle.

Le Cardinal Mazarin fut dans ce même principe à l'égard de la Reine. Il répondit à ſes bontés autant qu'il étoit poſſible : il fit connoître qu'il n'étoit pas indigne de la confiance que S. M. avoit en lui. Mais les Princes mécontens ne pouvoient ſouffrir qu'un Etranger fût préferé à tant de fidéles Sujets qu'ils croyoient mériter mieux que lui d'occuper une place où on l'avoit appellé ſans leur participation. Ils craignoient qu'il ne fût moins affectionné aux intérêts de la Couronne qu'à ceux du Pape avec lequel il n'arrive que trop ſouvent qu'on eſt forcé d'avoir des démêlés. Il pouvoit n'avoir pas aſſez d'averſion pour l'Eſpagne dont il étoit né Sujet, ou du moins il ne falloit pas douter qu'il ne détournât les coups qui pourroient être trop funeſtes à un Royaume ſi Catholique s'il ſe trouvoit occaſion de lui en porter. On s'imaginoit qu'il tranſporteroit

les finances dans ſon Païs pour enrichir ſa Famille. Il ne connoiſſoit point le génie des François, qui bien que dociles ont toutefois un grand éloignement pour tout ce qui ſent la domination étrangere.

Mais ſi l'humeur des François n'eût pas été encore connue à ce nouveau Miniſtre, la Reine, qui s'étoit ſans doute conſultée plus d'une fois avant que de l'appeller au Miniſtere, en avoit une parfaite connoiſſance. Il eſt conſtant que les François ſurpaſſent toutes les Nations du monde dans la fidélité qu'ils ont pour leur Monarque & dans leur attachement pour Sa Perſonne ſacrée; & c'eſt par cette raiſon qu'ils auroient ſans doute approuvé un choix fait au nom de V. M. ſi des eſprits mal-intentionés n'euſſent pas tâché de le leur faire enviſager d'une autre maniere. La Reine elle-même étoit une Etrangere, & néanmoins on lui avoit confié la Régence. Ils ſçavent trop bien diſtinguer entre la dépendance où on doit être à l'égard des Miniſtres, & celle qui regarde le Souverain même: ils n'ont point coûtume

me de prendre l'ombre pour le corps.

Quelque transport de finances que le Cardinal eût pu faire hors du Royaume cela n'auroit pas été capable d'incommoder un Etat si grand & si riche : mais il est à croire qu'on avoit pris des précautions sur ce point, puisqu'on fit venir sa Famille en France pour y posseder les biens qu'il pourroit acquerir par ses services & par votre liberalité.

Ses ménagemens pour l'Espagne étoient bien moins à redouter que ceux des mauvais François, qui la regardoient comme un appui toutes les fois qu'il leur prendroit envie de troubler l'Etat, & comme un azile s'ils venoient à manquer leur coup. Ce n'est pas au tems d'une minorité qu'on se prepare à pousser à bout les ennemis de la Couronne, & à les atterrer par des coups mortels : on se contente de leur faire tête & de remporter sur eux quelques legers avantages, reservant au Prince, lorsqu'il sera plus âgé, de les mettre lui-même à la raison.

Il y auroit eu plus à se défier des attachemens du Cardinal au S. Siége, & depuis que V. M. est devenue ma-

jeure & qu'Elle a pris en main les rênes de l'Etat, Elle a eu beaucoup de raiſon de tenir un Miniſtre mitré pour ſuſpect, & Elle a prudemment fait de n'en point admettre, quelque paſſion qu'on ait eu de lui en donner : mais pendant la Regence de la Reine il n'y avoit aucun danger. Le Pape n'auroit pas entrepris de faire un procès à un Mineur qui étoit comme en ſa garde, puiſqu'il eſt naturellement le Tuteur & le Pere de tous les Princes Catholiques. Au contraire il paroiſſoit obligé de répondre d'un Miniſtre qui faiſoit profeſſion d'être dans ſa dépendance. Le S. Siége aime à faire tomber le poids de ſon autorité ſur ceux qui ſont en état de la ſentir ; il étend ſes droits avec prudence & ne s'empreſſe à y exiger un plein acquieſcement que lorſqu'il le peut obtenir accompagné des formalités & des conditions pour les valider. Il tâche de dompter les contrediſans, mais il veut garder des apparences de Juſtice & mettre ſon honneur à couvert.

Pour la préference qui fut donnée à un Etranger au préjudice des Sujets de

V. M. elle étoit alors auſſi néceſſaire qu'elle le ſeroit peu aujourd'hui que toutes les volontés ſont réunies ſous un ſeul Chef, & qu'il n'y a perſonne qui ne ſe pique de faire ſon devoir, ou qui ne tienne ſes penſées bien ſecretes, s'il eſt aſſez imprudent pour en concevoir qui ne partent pas de ce principe.

Il n'y avoit pas un de ceux qui pouvoient prétendre au Miniſtere qui n'eût des liaiſons particulieres avec les Grands de la Cour. Il y en avoit peu qui euſſent de l'expérience dans les affaires étrangeres, & chacun vantant ſon zèle & ſes bonnes intentions, & les vantant peut-être de bonne foi, n'auroit pas laiſſé de ſuivre ſa prévention, & de faire des démarches très-préjudiciables à la Regence en s'imaginant en faire de très-utiles à l'Etat.

Mais ce qui détermina plus la Reine en faveur du Cardinal, fut la recommandation qu'en avoit faite le Cardinal de Richelieu avant que de mourir. Le feu Roi de glorieuſe mémoire s'étoit déja ſervi de ſes conſeils, & il ne faut pas douter que la Reine, qui ſur le ſujet des affaires d'Etat avoit eu une parfaite confiance

au Cardinal de Richelieu n'eût reçu ſes avis ſur ce point. On peut même l'aſſurer hardiment, & dire que cette ſage Princeſſe ſi éclairée, ſi patiente & ſi prévoyante, auroit enfin renoncé aux ſervices d'un homme qui lui cauſoit tant de troubles & de chagrins, ſi elle n'eût pas été perſuadée par un conſeil auſſi fidele que bien appuyé, qu'il étoit le ſeul ſur qui elle pût jetter les yeux, & de qui elle dût attendre les ſecours importans dont elle avoit beſoin.

Cependant comme la clemence eſt une vertu que les Têtes Couronnées doivent quelquefois mettre en pratique pour ſe faire aimer & admirer des peuples, tous ceux qui avoient été exilés ou diſgraciés ſous le précedent Regne furent rappellés ſous la Régence, & retablis dans leurs biens & dans leurs Charges. Les recompenſes furent auſſi diſtribuées à ceux qui s'étoient ſignalés par leurs ſervices, ainſi que les châtimens infligés à ceux qui s'étoient de nouveau rendu coupables.

Le Duc de Beaufort fut arrêté priſonnier. Il étoit dans le fond un des moins capables de conduire une grande affaire, & néanmoins il étoit un des

eſprits

esprits les plus brouillons, & un de ceux qui se ménageoient le moins avec la Cour. Comme sa prison fut juste & nécessaire, il auroit été bon qu'elle eût duré encore plus long-tems, & qu'il ne s'en fût pas échapé lorsqu'il y eut pour lui plus d'occasion que jamais de se mêler dans des cabales, & de tâcher de se rendre Chef du parti. Cependant on peut remarquer par l'exemple de ce Duc, & encore plus par celui du Prince de Condé, combien il est avantageux à un Etat que le Souverain possede une autorité absolue, puisque c'est presque l'unique moyen capable de pacifier tous les troubles, & de ranger les plus mutins à leur devoir : car, quels que fussent les penchans & du Prince & du Duc, on n'a rien vu de plus soumis que le dernier depuis que l'âge eut permis à V. M. de prendre la conduite des affaires, & qu'il eut reconnu la vigueur de votre Gouvernement ; ni de plus réduit que le Prince depuis que l'expérience lui eut appris à quel Maître il avoit à faire.

Pendant qu'il travailloit ainsi à étouffer les factions & à maintenir la paix

au-dedans du Royaume, votre autorité ne ſervoit pas moins à la faire regner au dehors. Vous prîtes la protection du Duc de Parme qui ne pouvant pas de lui-même réſiſter au Pape auroit infailliblement allumé le feu de la guerre en toute l'Italie, ſi la Reine qui veilloit aux intérêts de vos Alliés autant qu'à ceux du Royaume, n'eût pas ménagé une paix ſi équitable qu'elle auroit ſans doute été ſolide ſans quelques accidens particuliers qui vinrent la rompre quelque tems après: mais elle fut bientôt rétablie par un nouveau Traité.

L'autorité de V. M. fut auſſi employée pour appaiſer les déſordres qui s'étoient élevés en Angleterre, & ſi vos Miniſtres n'y réuſſirent pas comme on avoit fait en Italie, ils y firent au moins tous les efforts imaginables. Il eſt à croire qu'il n'y eut que l'aveugle fureur de l'eſprit de rebellion qui regnoit en cette Iſle qui fût capable de renverſer l'effet de votre médiation.

Les cabales qui ſe formoient tous les jours à votre Cour, votre minorité, & la propre inclination de la Reine

Reine la porterent auſſi à entendre à des propoſitions de paix avec l'Eſpagne dans un tems où la proſpérité de vos armes devoit en procurer les conditions avantageuſes pour l'Etat. Mais comme les Eſpagnols, quoique fort affoiblis ne pouvoient pas encore ſe défaire de leurs anciennes chiméres, & qu'ils eſpéroient que votre jeuneſſe & les troubles qui menaçoient le Royaume leur donneroient enfin occaſion d'exécuter leurs injuſtes deſſeins, les conferences furent ſans fruit, & on ſe prépara à continuer la guerre.

Les Traités avec la Hollande ayant été renouvellés, le Duc d'Orléans eut le commandement de votre Armée en Flandre, & comme la reputation que le Duc d'Enguien s'étoit acquiſe l'année précedente avoit donné de l'émulation à ce Prince, il n'oublia rien pour ſe rendre maître de Gravelines dont il entreprit le ſiége, & ſecondé de la Meilleraye, de Gaſſion, de Rantzau, & de pluſieurs autres Commandans d'une expérience conſommée & d'une valeur extraordinaire, il en vint heureuſement à bout.

La gloire du regne de V. M. commençoit alors à remplir toute la terre. Des commencemens ou des préludes si favorables sembloient promettre des suites encore plus surprenantes. C'est ce qui obligea le Grand Seigneur d'écrire à V. M. & de vous donner dans sa lettre des titres qui marquoient la haute opinion que la Porte avoit conçue de votre puissance, de votre autorité & de vos vertus.

Ce n'est pas que la fortune ne partageât encore quelquefois ses faveurs entre V. M. & ses ennemis; mais au moins on peut dire que les avantages qu'elle accordoit à ceux-ci n'étoient que de purs effets de son caprice, & non du manque de soins ou de prudence de vos Ministres & de vos Généraux. La mort du Maréchal de Guébriant, qui n'avoit pas pu être prévue, exposa l'armée qu'il commandoit aux efforts du célébre Jean de Wert qui en étoit tout proche, & qui la maltraita à Teudelingen avant qu'on pût y envoyer un autre Général.

Si le Duc d'Enguien malgré toute son activité ne put pas sécourir Fribourg,

bourg, la cauſe n'en doit être attribuée qu'au peu de réſiſtance que fit cette Place, dont les habitans & quelques Officiers avoient le cœur Allemand. Sa perte fut bien recompenſée par le gain de la bataille qui la ſuivit immediatement, & qui dura trois jours; & enſuite par les progrès que firent les armes de V. M. qui ſans compter pluſieurs places de moindre importance, reduiſirent ſous votre pouvoir Philiſbourg & Wormes, après que le Vicomte de Turenne eut défait le ſecours qui marchoit vers cette derniere Ville. La ſoumiſſion de Mayence qui ouvrit les portes à votre armée, malgré les promeſſes qu'on lui faiſoit de la ſecourir, fut encore le fruit de ces victoires; & enfin la campagne de l'année 1644. ſe termina par la priſe de Landau, de Manheim, & de pluſieurs autres Châteaux & petites Villes.

La Reine d'Angleterre perſecutée par ſes Sujets, qui, ſous le fameux prétexte de Religion que preſque tous les Rebelles font entrer dans leurs deſſeins ambitieux, tâchoient de s'emparer de l'autorité Royale, vint cher-

cher un asile dans le Païs de sa naissance. Elle se jetta entre les bras de V. M. qui commença dès-lors à être le recours des Princes opprimés, & elle fut reçue avec cette générosité qui vous est naturelle, & qui a signalé votre Regne autant & plus qu'aucune des autres vertus qu'on voit reluire & qu'on admire en vous.

Il ne se fait presque jamais de cabales dans un Etat, il ne s'y forme point de factions, il n'y a pas la moindre menée secrete que la Religon ne soit appellée pour s'en mêler. Cette mere des Sociétés politiques qui se devroit contenter de les caresser, & de les élever doucement après leur avoir donné la forme, laissant à l'intérêt ou à la nécessité, laquelle est comme le pere qui a fourni la matiere pour les engendrer, le soin de les conduire & de les défendre, ou de les châtier lorsqu'il en est besoin, se donne souvent la liberté d'étendre ses fonctions, & de s'ingerer dans celles qui ne regardent que le pere de famille.

Les semences de rebellion que les Ministres exclus avoient jetté dans les esprits

esprits des Grands de votre Cour contre la Regence de la Reine ne reçurent pas peu d'accroissement du secours qu'un prétendu zèle de Religion leur prêta. Les changemens du monde sont agréables, & ont leur utilité en toutes choses hormis en cette matiere à laquelle l'uniformité est nécessaire afin que la politique puisse marcher surement, & appuyer ses desseins sur des fondemens si fermes que tout ce qu'on a tant de peine à édifier pour le bien d'un Etat ne se trouve pas sujet à être renversé ou ébranlé par la ruine.

Quelques Docteurs s'étant avisés de faire des Ecrits qui contenoient de certaines nouveautés, lesquelles n'étoient pas du goût de la Cour de Rome, & qui furent toutefois approuvées de la Sorbonne, V. M. qui veut avec raison qu'on s'en tienne aux anciennes pratiques, & qui a toujours fort bien compris que les pointilleries des disputes ne sont bonnes à rien qu'à échauffer les esprits, interposa son autorité pour faire cesser les différends qui s'élevoient sur ce sujet. Ce devoit être assez & trop que de votre autorité

& de celle du Saint Siege pour tenir la Sorbonne dans les bornes du respect. Cependant il n'y eut pas moyen d'arrêter la fougue de ces esprits impérieux qui se sont entêtés d'être autant de Souverains dans les choses qui relevent de leur ressort, & que l'Empire des Maîtres du monde doit en ce point être soumis au leur.

Le tort que leur faisoit la Cour en leur imposant silence, en leur défendant de rien innover, & en leur ordonnant de suivre les pratiques de Rome comme du centre de tout le Christianisme, les aigrit si fort, qu'ils resolurent de ne point déferer à ses ordres, & de ne reconnoître ni votre autorité ni celle du Pape.

Ils s'adresserent au Parlement comme au véritable Conservateur des droits de l'Eglise Gallicane. Bons Sujets & bons Légistes, peut-être aussi sçavans dans le Droit Canon que dans le Droit Commun, & d'une conscience aussi délicate dans les matieres de l'un que de l'autre. L'autorité du Parlement est-elle originale ? N'est-elle pas toute entiere empruntée de la vôtre?

tre ? S'il eſt le Défenſeur des libertés de l'Egliſe Gallicane, n'eſt-ce pas un titre & un droit qui vous appartient en propre auſſi bien que tous les autres droits de la Royauté, & que vous lui avez mis entre les mains comme à un Commiſſaire qui ne peut rien faire contre vos ſentimens, & que vous revoquerez quand il vous plaira, ſoit à cet égard, ſoit ſur tous les autres chefs de l'autorité que vous lui avez commiſe ?

Quelle audace n'étoit-ce donc point à la Sorbonne de ſe pourvoir au Parlement après que vous aviez parlé, & quelle témérité n'eſt-ce point au Parlement de prendre connoiſſance d'une affaire décidée par une autorité ſouveraine ; d'oſer vous remontrer que cette affaire étoit commune à toute la France, comme ſi la France avoit des intérêts ſéparés des vôtres, & communs avec ceux de certaines Sociétés qui ne relevaſſent point de votre empire.

Ce ſont ces attentats des Corps qui inſpirent la deſobéiſſance aux Membres, ou qui la fomentent. Ces Ecrivains

vains ou plutôt ces Disputeurs qui se voïent autorisés de l'Université, & qui sont d'ordinaire les plus sçavans & les plus rares esprits, ayant accès ou en cette qualité, ou à cause de leur caractere auprès des Grands qui les considerent trop, ne manquent presque jamais d'abuser de la confiance qu'on a en leur probité ou en leurs lumieres, ni d'engager insensiblement ceux qui les écoutent à se livrer tout entiers à leurs conseils & à leur direction.

Ainsi les Novateurs mécontens de la Cour, qui bien loin de les couvrir de sa protection, les arrachoit à celle que leur donnoit le Parlement pour les renvoyer au Pape, allerent chercher des Patrons ailleurs. Ils se tournerent du côté des Grands, dont ils avoient l'oreille en qualité de Directeur de conscience & de gens d'un mérite distingué. La Ducheſſe de Longueville qui se piquoit de bel esprit, & qui par sa beauté aussi bien que par sa naissance s'attiroit les hommages de presque toute la Cour, se déclara en leur faveur. Entêtée de son mérite, elle

elle crut qu'une liaiſon particuliere avec les Auteurs les plus polis & les plus eſtimés, la rendroit encore plus recommandable, & que l'appui qu'elle leur donneroit feroit par tout éclater ſon pouvoir.

Dans cette prévention, elle ſe trouva toute diſpoſée à goûter leurs nouveaux ſentimens, & elle n'eut pas de peine à les faire paſſer dans les eſprits des Princes, ſes proches, & de tous les Courtiſans que ſes charmes & ſon rang attachoient à ſa perſonne, & qui avoient déja reçu de mauvaiſes impreſſions de la part des Miniſtres exclus.

Ils regarderent les ſentimens de V. M. & ceux de la Reine à l'égard de la Sorbonne comme des inſpirations du Cardinal Mazarin. Séduits par les raiſonnemens des Sophiſtes qui les obſedoient, ils ſe perſuaderent que la doctrine du S. Siége & celle de l'Egliſe Gallicane pouvoient bien differer l'une de l'autre, & qu'elles différoient en effet, parce qu'il y avoit quelque différence entre l'étendue des droits de la Cour de Rome ſur le reſte des Egliſes de la Chrétienté, & ceux qu'elle poſſe-

poſſedoit ſur l'Egliſe de France, qui s'eſt maintenue dans quelques priviléges que les autres n'ont pas.

C'eſt juſtement comme ſi les Parties qui ont leurs cauſes commiſes devant les Cours Conſervatoires de votre Royaume, croyoient que la pratique de ces Cours fût eſſentiellement différente de celle des autres Juſtices, & que les fondemens de leurs déciſions ne fuſſent pas les mêmes Loix & la même Juriſprudence qui reglent vos autres Sujets.

Ainſi les Grands prétendirent prendre le parti de la Sorbonne, du Parlement, & de l'Egliſe Gallicane opprimée en ſes libertés; contre un Cardinal que ſon nom même accuſoit d'être à la dévotion du Saint Siége, & qui à l'ombre de votre autorité & de celle de la Reine, étoit en toutes manieres l'injuſte oppreſſeur de la France.

C'eſt ainſi que les paſſions ſe traveſtiſſent, & ſe font même quelquefois méconnoître aux cœurs qu'elles poſſedent. Les Grands ſe vouloient perſuader, ou ſe perſuadoient en effet qu'ils n'étoient animés que du deſir de ven-

ger

ger l'affront fait aux Miniſtres François par le choix d'un premier Miniſtre Etranger, moins digne de l'être qu'eux, & moins affectionné au bien de l'Etat, ainſi qu'il le faiſoit déja paroître, en prenant hautement le parti de la Cour de Rome. Mais s'ils ſe fuſſent examinés à fond, ils auroient trouvé que ce Miniſtre ne leur plaiſoit pas parce qu'il ne tenoit pas ſa place de leur main, & que quelque grande que fût la part qu'il leur faiſoit tant de l'autorité, que du maniment des affaires & de la diſtribution des emplois, ils s'imaginoient qu'ils en auroient encore eu davantage ſous le miniſtere d'une de leurs créatures.

Le Parlement ſe crut auſſi dépouillé d'une autorité qui lui appartenoit ou en propre & à juſte titre, ou du moins en vertu d'une poſſeſſion immémoriale par indivis avec la Couronne. Violence qu'il n'attribuoit ni à ſon Roi encore trop jeune, ni aux volontés abſolues de la Reine; mais aux ſuggeſtions, aux artifices & aux attentats d'un Suppôt de la Cour de Rome, d'un Etranger qui uſurpoit une place laquelle ne lui étoit

étoit pas dûe, & d'où il osoit étendre sa tyrannie sur tout le Royaume.

Ce furent là les funestes sources de tous les désordres qu'on vit naître dans la suite; les étincelles qui causerent enfin un embrasement général, & qu'il n'y eut pas moyen de prévenir. Le véritable remede à de semblables maux, ne se trouve que dans l'autorité absolue. C'étoient des maladies du printems de votre âge, qui n'ayant pu être guéries que dans son Eté, le sont enfin si parfaitement, qu'il n'en reste maintenant aucune trace, & qu'il leur a succedé une vigueur que ni l'automne ni l'hyver ne pourront jamais amortir.

Mais il survint de nouveaux incidens qui auroient été capables de détruire ces préjugés, & de faire ouvrir les yeux aux moins clairvoyans, si on ne les avoit pas eu volontairement fermés, & si l'on n'eût pas pris auparavant la résolution de ne rien voir. Car lorsque les Barberins persecutés par le Pape vinrent chercher un asile en France, le Cardinal fut-il d'avis de le leur refuser? Se montra-t'il en cette occasion

occaſion auſſi attaché au Saint Pere qu'à la gloire & aux intérêts de votre Couronne ? Ne logea-t'il pas lui-même les Fugitifs ? Ne fut-il pas d'avis qu'on appellât comme d'abus des Bulles de la Cour de Rome, & l'appel n'en fut-il pas fait par une Déclaration de V. M. auſſi bien qu'au nom de votre Procureur Général ? Procedure qui eſt une preuve manifeſte de l'union & de la ſubordination tout enſemble de l'autorité du Parlement à la vôtre, & en même tems de vos ſentimens à l'égard de Rome, à laquelle vous ne déferez qu'autant qu'il eſt juſte & avec meſures, lui réſiſtant lorſqu'il eſt abſolument néceſſaire, ſans que vos Sujets ayent droit de vous faire rendre compte de cette conduite.

A meſure que toutes ces intrigues ſe mettoient en train à la Cour, les progrès de vos armes devenoient plus lents qu'à l'ordinaire. Il ne ſe pouvoit pas faire que tant de feux étrangers, tant de nouveaux Phenoménes qui paroiſſoient dans le Ciel, n'influaſſent ſur les armées, & n'y fiſſent ſentir leur malignité. Vous perdîtes Lerida, &

vos

vos Généraux furent obligés de lever le siége de Tarragone ; mais vous prîtes Bouſon en Italie, & conſervâtes preſque tout le reſte de vos conquêtes.

Cette gloire, & celle même de les avoir faites, étoit néanmoins encore au deſſous de l'honneur que vous eûtes de procurer la liberté à l'Electeur de Treves, détenu depuis dix ans priſonnier par l'Empereur pour avoir recherché la protection de la France. C'eſt cette conſtante généroſité que vous faites paroître en faveur de vos Alliés, qui doit vous acquerir de leur part un attachement auſſi conſtant. Sûrs de n'être point abandonnés ; & que V. M. ne laiſſera point paſſer un ſeul moment favorable d'employer ſa puiſſance pour leurs intérêts, ils doivent, s'ils ſont bien conſeillés, s'abandonner tout entiers entre ſes bras, & lui garder la même fidélité qu'ils en attendent, & dont ils ont vu ſi ſouvent des exemples.

Le Roi de Portugal leur en a fourni un fort glorieux ſous le Regne précedent & ſous celui de V. M. C'eſt par

les

les ſecours redoublés de la France que ce Prince a été rétabli, & qu'il s'eſt maintenu ſur le Trône de ſes Ancêtres, d'où l'ambition des Eſpagnols l'avoit exclus. Comme il n'a jamais imploré votre aſſiſtance qu'il ne vous ait trouvé prêt à la lui accorder, ce bienfait n'a pas demeuré ſans rétribution, la fortune elle-même s'étant quelquefois chargée du ſoin de vous en récompenſer.

Car les Eſpagnols ſe trouvant forts en Catalogne, où ils avoient battu le Maréchal de la Motte Hodancourt qui avoit voulu ſecourir Lerida, & s'étant encore rendu maîtres de Balagnier, ils auroient apparemment reconquis toute cette Province, s'ils n'euſſent point perdu une grande bataille en Portugal où ils furent obligés d'envoyer la plûpart des troupes qui ſervoient en Catalogne : diverſion qui donnant à votre armée le loiſir de reſpirer, affoiblit tellement la leur, qu'il lui fut depuis impoſſible de faire de nouveaux progrès.

Les avantages que la Suede remporta en Allemagne par le moyen de votre alliance, & les conquêtes qu'elle y fit,

de

de la plûpart desquelles la paix lui assura ensuite la possession, ne sont pas des preuves moins certaines & moins illustres du support que V. M. est capable de donner à ses Alliés, que des soins qu'elle prend de leurs intérêts aussi bien dans les négociations que dans la guerre.

Ces considérations avoient engagé depuis peu le Prince de Monaco à quitter le parti des Espagnols pour se mettre sous votre protection. Mais si les affaires, qui furent suscitées par les révoltes de vos Sujets, ne vous permirent point de faire pour lui tout ce qu'il auroit pu espérer de V. M. dans une autre conjoncture, il eut tort de s'impatienter, & de n'attendre pas que vous eussiez calmé les troubles de votre Etat pour jouir des avantages que votre Alliance lui auroit enfin procurés, & qu'il a retrouvés depuis lorsqu'il s'est de nouveau jetté entre vos bras.

La campagne de l'année 1645. fut si avantageuse pour V. M. que bien loin d'en faire ici le détail, je ne sçai s'il ne sera point trop long de nommer

toutes

toutes les Places qui furent emportées par vos Généraux, ou qui leur ouvrirent les portes. Les Forts de Vandreval, Gueſcha, & Dringen; de Montcaſtel, Mardic & Bourboug; les Villes de Menin, Armentieres, Bethune, Saint Venant & la Mothe en Lorraine. Il eſt vrai que Montcaſſel fut repris bientôt après, mais on repara cette perte par la défaite d'un grand nombre de troupes Eſpagnoles qui furent battues par le Maréchal de Gaſſion.

J'avoue qu'au commencement de la Campagne le Vicomte de Turenne avoit été ſurpris & maltraité à Mariendal par le Général Merci : mais la France eut ſa revanche à la journée de Nortlingue, où vos troupes commandées par le Duc d'Enguien, & ſous lui par les Maréchaux de Turenne & de Grammont, remporterent une victoire d'autant plus illuſtre qu'elle fut opiniâtrement diſputée. Vos Généraux penſerent alors ſuccomber par leur ardeur accoutumée, faute d'avoir bien reconnu le terrein, & de ſçavoir qu'il y avoit un large foſſé qui ne ſe pouvoit franchir, entre un Village d'où

une partie de leurs troupes avoit chaſſé les ennemis, & un Château où ceux-ci étoient encore poſtés, & où il falloit les aller forcer. Mais le bonheur ordinaire des armes de V. M. avec les efforts extraordinaires que fit le Duc d'Enguien, qui reçut quelques bleſſures, contribua de nouveau à le tirer de ce mauvais pas, & livra priſonnier entre vos mains Gleſne, Général des Impériaux, qui en fut quitte à meilleur marché que Merci, Général de l'Armée de Baviere, lequel perdit la vie dans le combat.

L'Alliance qui avoit été renouvellée entre V. M. & le Duc de Savoye, ne produiſit pas ſes effets ſi promptement qu'on ſe l'étoit promis. La Campagne s'ouvrit tard de ce côté-là, & il n'y a preſque jamais de grands ſuccès à attendre d'une expédition tardive. Tous les exploits ſe terminerent à la priſe de quelques petites Places du Milanez, quelques-unes de celles dont on s'étoit rendu maîtres, furent auſſi repriſes par les Eſpagnols.

Mais la conquête de Roſes dans le Rouſſillon fut un coup important, auſſi bien

bien que la bataille de Liorens, que gagna le Comte de Harcourt, & la prise qu'il fit de Balaguier. Les Espagnols qui avoient toujours tâché d'éloigner d'eux la guerre, & de la porter dans le sein de votre Etat, la sentirent alors dans le leur. Toujours prêts à faire des tentatives sur la France aux dépens du repos des Peuples des Pais-Bas & d'Italie, & aux risques communs de votre Royaume & de ces malheureuses Provinces soumises à leur domination, pourvu qu'ils ne risquent rien eux-mêmes, ils se trouverent alors surpris, inquiets & embarassés à détourner par la voie des conspirations comme par celle des armes, les coups qui les menaçoient de si près.

Cette Campagne qui avoit été si glorieuse, ne se termina pas moins avantageusement, puisque la Ville de Tréves se rendit à composition, & que vous eutes le plaisir d'y rétablir l'Electeur. La Campagne de 1646. s'ouvrit de même par un vigoureux exploit du Maréchal de Gassion, qui ayant surpris dans leur marche les troupes destinées pour la défense des Villes

maritimes des ennemis, en enleva la plus grande partie, & tailla l'autre en pieces.

Elle continua par la priſe que vous fites de Courtrai, Ville alors bien fortifiée, qui vraiſemblablement devoit être ſecourue d'une Armée preſque égale en forces à la vôtre, proche des lignes de laquelle elle ſe trouvoit. Mais intimidée par les proſpérités dont vos armes étoient accompagnées en tous lieux, elle n'oſa ſe hazarder à en venir aux mains.

Si les Hollandois, comme Alliés de V. M. & des Rois vos prédeceſſeurs, ont quelquefois aſſiſté la France de leurs forces maritimes, elle n'a pas manqué de ſa part de leur fournir dans les occaſions des ſecours ſi conſidérables, que cette République auroit bien dû n'en perdre jamais le ſouvenir. En ce tems-là vous envoyâtes le Maréchal de Grammont à la tête de ſix mille hommes joindre leurs troupes que commandoit le Prince Guillaume d'Orange, qui avoit deſſein d'aſſiéger Anvers.

Le Duc d'Orléans, alors chef de votre Armée, s'étant ſaiſi de Berg-Saint-

Vinox, & ayant repris Mardik dont les Eſpagnols s'étoient de nouveau rendu maîtres, crut avoir aſſez fait pour ſa gloire. Il finit là ſa Campagne & retourna à la Cour, où il prétendoit aller travailler pour vos intérêts comme pour les ſiens; confondant ces deux choſes qui étoient fort eſſentiellement diſtinctes, & dont V. M. n'agréoit point du tout le mélange.

Mais le Duc d'Enguien plus avide de combats, & en ce tems-là moins engagé dans les intrigues du cabinet, entreprit le fameux ſiége de Dunkerque, dont tous les efforts que fit Picolomini pour y jetter du ſecours, ni la réſiſtance opiniâtre des Aſſiégés, ne purent empêcher la priſe. Ce fut un ſi grand ſurcroît de gloire pour les armes de V. M. que tous vos voiſins commencerent à prévoir quelles devoient être les ſuites d'un Regne dont les premieres années étoient marquées de tant de proſpérités.

La réduction de Dunkerque ſous votre pouvoir, fut ſuivie de deux défaites des ennemis, l'une proche de Courtrai, & l'autre entre cette même

Ville & Ypre ; ſi bien qu'ils ne ſe trouvoient pas moins affoiblis, par la perte de leurs troupes que par celle de leurs Places, & que vos armées demeuroient également victorieuſes au pié des remparts de leurs fortereſſes & au milieu des champs de bataille.

Longwy, ſeule Ville qui reſtoit au Duc Charles de Lorraine, & avec laquelle il avoit l'imprudence d'oſer faire tête à V. M. fut contrainte de ſubir votre joug comme toutes les autres Places du même Etat, & de ſe rendre à compoſition, quelque bien munie & fortifiée qu'elle eût été par les ſoins du Duc, de qui elle faiſoit l'unique reſſource.

La mort du Duc de Brezé qui avoit ſi courageuſement ſoutenu les efforts de l'Armée Navale d'Eſpagne devant Orbitello, & qui lui avoit donné la chaſſe, vous fut d'autant plus ſenſible, que les Commandans & les bons Officiers de Marine étoient encore rares en ce tems-là. Les honneurs que vous fites rendre à ſa mémoire, & les marques de votre bonté pour tous ceux qui tâchent de les mériter par leurs ſervices,

ſervices, ſont des aiguillons ſi puiſſans, qu'il ne faut pas s'étonner que vous ſoyez le Prince du monde le mieux ſervi. Ce funeſte accident, & le ſecours qui vint à Orbitello, obligerent le Prince Thomas de lever le ſiége qu'il avoit mis devant cette Place.

Mais cette diſgrace fut effacée par les conquêtes que vous fites de Portolongone & de Piombino : dont la premiere étoit d'autant plus conſidérable, qu'elle incommodoit fort les ennemis dans la navigation ; parce que leurs galeres, qui avoient coutume d'y relâcher en venant d'Eſpagne, furent depuis contraintes de continuer leur route tout d'une traite, & privées d'un port qui leur étoit fort commode pour aborder dans le Milanez.

La priſon du Maréchal de la Mothe-Hodancourt étoit néceſſaire pour arrêter par ſon exemple les plaintes indiſcretes & les diſcours injurieux que la licence de ce tems-là faiſoit répandre contre le Gouvernement.

La jalouſie des Eſpagnols éclata à Rome d'une maniere qui n'ayant point démenti toutes leurs anciennes brava-

des, n'eut pas auſſi des ſuites moins honteuſes qu'à l'ordinaire. Leur Ambaſſadeur ayant prémédité d'inſulter le Cardinal d'Eſte, Protecteur des affaires de France, prétendit qu'au lieu de faire arrêter ſon carroſſe devant celui du Cardinal dans une cavalcade qui ſe faiſoit, c'étoit au carroſſe du Cardinal à s'arrêter devant le ſien. Leurs gens en étant venus aux priſes, ceux de l'Ambaſſadeur, quoique préparés de longue main, furent battus & mis en fuite. Il lui fallut chercher un eſtafier à la place de ſon cocher pour le remener dans ſon Hôtel, & il fut enſuite obligé d'aller rendre viſite au Cardinal, & de ſe ſoumettre à s'arrêter devant lui en le recontrant dans les rues. Satisfaction qui ſe fit avec tant d'éclat, & avec tant de réputation pour V. M. que lorſque cette Eminence ſortit pour aller viſiter le Pape, on entendit dans toutes les rues des acclamations du Peuple, & des cris de Vive France, Vive le Cardinal d'Eſte.

Les merveilleux progrès des armes de V. M. pendant les années précédentes engagérent ſes ennemis à faire leurs derniers

derniers efforts afin d'en interrompre le cours dans la Campagne de 1647. Pour mieux réuſſir en leur deſſein, ils joignirent la ruſe à la force, la trahiſon de quelques-uns des vos Sujets à la prétendue bravoure des leurs : encore avec toutes ces précautions eurent-ils bien de la peine à en venir à bout. Ils s'étoient flattés d'emporter au premier aſſaut la Ville d'Armentiéres, dont les Habitans étoient d'intelligence avec eux : cependant elle leur couta tant de fatigues & tant de pertes, qu'ils la trouvérent trop cherement achetée, & qu'à la réputation près dont ils ſont idolâtres, ils auroient bien voulu ne l'avoir point acquiſe à ce prix.

La conquête de Landreci leur fut plus facile par la perfidie du Commandant qui leur livra la Place ſans ſe défendre, les déſordres qui commençoient à éclater à la Cour augmentant la licence des gens de guerre, & rendant les Officiers plus hardis à écouter les ſollicitations qui leur étoient faites. Il y en eut néanmoins très-peu qui ſuiviſſent un ſi lâche exemple, & il ſembloit qu'à meſure que le Peuple & les

Grands s'engageoient dans la révolte, les armées se signaloient par leur fidélité.

La perte de la Bassée qui ne fut pas enlevée par artifice, mais de vive force, & malgré les tentatives des ennemis pour la secourir, les couvrit de beaucoup plus de confusion que leurs conquêtes ne leur avoient apporté de gloire. C'est ce qu'ils sentirent si bien, qu'abandonnant les autres chimeres qu'ils s'étoient déja forgées, ils tournerent tous leurs desseins à la réduction de cette Place, où on les vit échouer par un effet du bonheur qui accompagnoit votre Regne & par la valeur de vos Généraux.

Ceux-ci de leur côté ne manquerent pas d'emporter Dixmude, & de s'emparer de plusieurs Forts. Ils obtinrent même en diverses rencontres particulieres des avantages si considérables, qu'ils dûrent faire connoître aux Espagnols que désormais le cours des prospérités de la France ne pouvoit plus être interrompu ; que le génie qui la gouvernoit étoit supérieur à celui de ses ennemis ; & que leurs intrigues ni

leurs

leurs efforts n'étoient plus des digues assez fortes pour opposer à ce torrent qui alloit les inonder.

Cependant ils tâcherent toujours de lui résister, & ils se trouvoient de tems en tems réchaufés par quelques rayons d'espérance qu'il leur sembloit voir reluire pour eux dans ce qui se passoit de moins avantageux pour vous. Ils ne plaignirent point la perte de la Ville de Lens, que vous n'aviez gagnée qu'au prix de la vie du brave Gassion; & qu'ils crurent réparée par celle que vous fîtes de Dixmude dont ils se rendirent maîtres.

La mort du Maréchal de Gassion vous ayant obligé de rappeller en Flandre le Vicomte de Turenne, qui étoit alors en Allemagne où il désoloit la Baviere & portoit par tout la terreur de vos armes, il ne put exécuter vos ordres qu'en combattant contre ses propres troupes; puisque les Suédois, qui refuserent de le suivre & qui se mirent en posture de s'opposer à son dessein, étoient à votre solde & obligés de lui obéir. Le châtiment qu'ils reçurent fut digne de leur mutinerie,

laquelle ne porta néanmoins aucun préjudice à vos intérêts, car le reste de vos troupes ne laissa pas de ravager le Luxembourg, en passant, & de s'emparer de quelques Châteaux.

Le Duc d'Enguien, devenu Prince de Condé par la mort du Prince son Pere, ne fit pas si heureusement la guerre en Catalogne où il commanda pendant cette Campagne, qu'il l'avoit faite en Flandre, parce qu'il ne croyoit pas trouver en cette Province des ennemis dignes de lui & contre lesquels il eût besoin de tant de précautions. Il donna même un si grand essor au feu de son tempérament devant Lérida qu'il tenoit assiégée, & morgua le Gouverneur de cette Place d'une façon si dédaigneuse, que son courage aigri & animé par ce mépris fit des efforts extraordinaires pour repousser ce Prince, qui fut obligé de lever le siége honteusement pour lui, mais non pour V. M. qui n'avoit point de part à sa conduite, qui la désapprouvoit, & qui souffrit en cette Province des pertes qu'un autre Général plus prudent lui auroit sans doute épargnées.

Lorsque

Lorſque l'Electeur de Baviere avoit envoyé des Députés à Ulm pour ouvrir des négociations de paix, il avoit prétendu qu'elle ſe devoit faire à peu près conforme aux inſtructions qu'il leur avoit données, & c'eſt ce qui avoit fait réſoudre les vôtres à ſe retirer. Mais enfin la force de vos armes victorieuſes & l'état où la Baviere ſe vit réduite, forcerent ce Prince à changer de langage. Vos Députés furent priés de demeurer, & les ſiens contraints de recevoir les juſtes & raiſonnables conditions qu'il vous plût de leur impoſer. Prudence tout-à-fait grande quoique tardive, mais qui ſauva d'un embraſement entier, un édifice dont tous les ornemens étoient déja réduits en cendre.

Les Suédois ayant pris mal-à-propos quelques ombrages, & paroiſſant n'avoir plus en V. M. la même confiance qu'ils avoient auparavant, vous ne fites point de difficulté de les ramener avec douceur, & par des éclairciſſemens que vous voulutes bien leur donner. Ce n'eſt pas pour des amis dont on connoît le fond du cœur qu'il

ne

ne faut point avoir d'indulgence : ce n'eſt pas à ceux qui rendent un culte ordinaire au Soleil, que cet Aſtre doit refuſer ſes regards lorſque l'épaiſſeur d'un nuage qui s'éleve eſt prêt de le dérober à leur vue : au contraire leurs ténébres méritent qu'il en ait pitié, & que pour diſſiper les vapeurs qui ſe ſont interpoſées entre lui & eux, il leur lance ſes rayons favorables, tandis qu'il embraſe de ſon ardeur les téméraires qui oſent tirer leurs fléches contre lui, ou qu'il laiſſe dans l'obſcurité qui les environne, ceux qui ſe dérobent à ſa lumiere de peur d'être obligés de lui rendre des actions de graces.

Enfin l'effuſion de tant de ſang ayant fait rentrer la plûpart des Princes vos ennemis en eux-mêmes, ils jugerent en l'année 1648. qu'il étoit tems de l'arrêter, puiſqu'il n'y avoit pas d'apparence que quand on continueroit à le répandre à grands ruiſſeaux, on pût interrompre le cours des proſpérités de vos armes ; & on choiſit Munſter pour y traiter de la paix. Les Plénipotentiaires des Puiſſances intéreſſées s'y étant rendus, elle fut conclue entre V. M.

M. & l'Empire à des conditions ſi honorables & ſi avantageuſes qu'elles ne laiſſoient rien à ſouhaiter à la France, ni pour Elle ni pour ſes Alliés. Vos Droits ſur Mets, Toul & Verdun, & ceux du Parlement de Mets furent reconnus : Briſſac, Philiſbourg & l'Alſace entiere demeurerent ſous votre domination.

Mais la fierté des Eſpagnols ne put encore être abatue ni par les revers que leurs armes avoient eſſuyés ni par l'abandonnement que l'Empereur faiſoit de leurs intérêts. Se confiant ſur leurs anciennes fineſſes, quoique uſées ; ſur les avis qu'ils recevoient de ce qui ſe paſſoit dans l'intérieur du Royaume ; ſur l'eſpérance qu'ils avoient que les brouilleries qui étoient prêtes à éclater dans votre Cour, entraîneroient vos Généraux en des factions contraires à votre ſervice, & affoibliroient vos forces ; ils aimerent mieux hazarder encore leur gloire en renonçant à leur repos, que de renoncer à leurs intrigues & à leurs chimeriques eſpérances.

Ils avoient encore une raiſon ſecrete ſur laquelle ils faiſoient beaucoup de fondement :

fondement: c'eſt que les Hollandois las de la guerre qu'ils haïſſoient naturellement, & ayant perdu le Prince d'Orange leur fameux Général, ſouhaitoient la paix; & comme ils faiſoient une puiſſante diverſion des forces Eſpagnoles, on avoit réſolu de traiter avec eux afin de la faire ceſſer, & de n'avoir plus affaire qu'à la France, dont on ne pouvoit pas comprendre que le génie dût être ſupérieur à celui de l'Eſpagne.

Toutes ces raiſons furent alléguées à l'Empereur en employant les derniers efforts pour l'empêcher de conclure un Traité particulier. Mais l'Empire qui ne ſe gouverne pas tout-à-fait par les préventions de l'Eſpagne, & qui a les yeux de tant de Princes ouverts pour veiller à ſes intérêts, ne laiſſa pas d'achever cet ouvrage ſi néceſſaire à ſon repos; & enſuite vos Plénipotentiaires voyant le peu d'inclination des Eſpagnols à la paix, ſe retirerent de Munſter, & abandonnerent ces ſuperbes courages à leurs mauvais deſtins.

Mais comme de tout tems ils ſçavent faire des diſtinctions inconnues à tous les autres peuples, & qu'ils ordonne-

rent

rent autrefois des prieres publiques pour la délivrance du Pape, laquelle ils lui deſiroient en qualité de Pape, tandis qu'eux-mêmes le retenoient priſonnier en qualité de Prince : la paix ne fut pas plutôt conclue avec l'Empereur, qu'ils lui firent demander du ſecours, non en qualité d'Empereur, puiſque ſous ce titre il s'étoit engagé à ne leur en point donner ; mais en qualité d'Archiduc d'Autriche.

Les craintes & les allarmes de vos Peuples firent connoître pendant que V. M. eut la petite vérole, combien ils avoient d'amour pour votre ſacrée Perſonne. De toutes parts on n'entendoit parler que de leurs inquiétudes qui furent preſque ſuivies du déſeſpoir quand ils apprirent que votre vie étoit en danger; mais lorſque la force de votre tempérament & la vigueur de la jeuneſſe, ſi ce n'eſt le pouvoir de vos Deſtins, vous eurent rendu à leurs vœux, on ne vit jamais tant d'acclamations ni de marques de réjouiſſance.

Les Eſpagnols ne voulurent pas laiſſer paſſer une occaſion qui leur paroiſſoit ſi favorable par le trouble où devoient

voient être la Cour & les armées. Ils formerent le deſſein de ſurprendre Courtrai, & ayant fait mettre leurs troupes en marche pour aller de ce côté-là, elles eurent le tems de s'en approcher ſans être découvertes. Mais ils éprouverent que le génie qui gouvernoit la France ne s'étoit pas encore retiré, car ils trouverent toutes choſes ſi bien diſpoſées à la défenſe, qu'ils furent obligés de s'en retourner pleins de confuſion.

S'il y eut jamais de conjoncture qui ait fait paroître combien il eſt important pour l'avantage d'un Etat que l'autorité ſouveraine ſe maintienne dans toute ſa force, & combien il eſt impoſſible d'exécuter de grands deſſeins lorſqu'elle ſe trouve contrequarrée & affoiblie par l'inſolence des Sujets de qui la premiere gloire conſiſte dans celle de la ſoumiſſion, ce fut au tems de la révolte de la Ville de Naples, qui ſe trouva ſi générale & ſi vive, qu'il n'y avoit point de ſuccès qu'on ne s'en dût promettre en l'appuyant. Le Duc de Guiſe fit ſon devoir en y courant dès qu'il y fut appellé ; mais il eut tort

de

de s'en prendre à vos Miniſtres, & d'imputer le manque de ſecours à leur mauvaiſe volonté. Il falloit qu'il fût terriblement aveuglé ou malin de ne l'attribuer pas à ſa veritable cauſe, aux factions des Grands & des Sociétés du Royaume, dont il avoit eu connoiſſance avant que d'en partir, & dans leſquelles il n'avoit peut-être que trop trempé.

Ce furent les traverſes que tous ces Conjurés apporterent à vos deſſeins qui vous empêcherent de profiter d'une ſi belle occaſion. A peine pouviez-vous recouvrer des finances pour entretenir les armées qui étoient néceſſaires à conſerver vos conquêtes, bien loin de penſer alors à en faire une qui les auroit ſi fort épuiſées. La malice des Eſpagnols, toujours prête à déchirer la France, l'éternel objet de leur haine & de leur envie, leur a fait dire que vous craigniez que le Duc de Guiſe ne fît à vos dépens cette conquête pour lui. C'eſt un ſoupçon dont V. M. a été aſſez lavée par la ſuite continuelle des actions généreuſes & déſintéreſſées qu'on lui a vu faire depuis. Quand ce Duc auroit

auroit aſpiré á la Couronne de Naples, & qu'il vous auroit demandé votre appui pour ce deſſein, vous n'auriez jamais refuſé d'aider à la lui mettre ſur la tête. Les ſoins que vous avez pris de faire des Reines & des Souveraines de pluſieurs de vos Sujettes, répondent aſſez de vos intentions pour faire couronner vos Sujets, & ce qui s'eſt paſſé en Pologne à l'égard du feu Duc de Longueville en répond auſſi. Peut-être même que comme ce n'auroit pas été une action peu illuſtre que d'avoir cette bonté pour un Sujet de la Maiſon duquel vos auguſtes Prédéceſſeurs n'avoient pas lieu de ſe louer, le ſceptre n'en auroit pas été plus mal pour vous entre ſes mains; puiſqu'un ſi grand bienfait dont ſa naiſſance & ſes propres démarches le rendoient indigne, l'auroit ſans doute abſolument gagné, & que lui étant impoſſible de ſe maintenir ſans votre protection, il auroit été néceſſairement obligé de dépendre de vous. Quoiqu'il en ſoit, & quoiqu'il y eût à attendre du Duc; ſoit que vous euſſiez voulu garder cette conquête pour vous, ou lui en faire

faire un noble préſent, ſoit qu'il eût voulu vous la ravir & qu'il y eût réuſſi, il étoit de votre intérêt d'arracher ce fleuron de la Couronne d'Eſpagne, ſauf à décider enſuite ſur quel chef il auroit dû être poſé.

Mais les factions de vos propres Sujets, plus dangereux ennemis de votre gloire que les Eſpagnols & que toutes les Nations du monde enſemble, ne s'occupoient qu'à vous lier les mains, & à arrêter les mouvemens naturels du corps de l'Etat, qui ne ſe font que par le moyen des finances. Ce ſont les nerfs qui rendent ce corps robuſte; c'eſt le ſang qui circulant tour à tour dans toutes les veines, doit toujours ſe rendre au cœur comme à ſon centre, & qui en paſſant d'une extrémité du corps à l'autre, doit venir voir en quel état eſt cette ſource de ſon mouvement, & lui aider à entretenir la vigueur qu'il reçoit d'elle, toujours prêt à s'y retirer pour la défendre auſſi-tôt qu'il la ſent attaquée de quelque accident externe.

Ce mouvement étant donc interrompu par les oppoſitions du Parlement

ment & par ſes refus de vérifier vos Edits, il ne vous fut pas poſſible de vous prévaloir des avantages que la fortune vous préſentoit. Il falloit y renoncer. Et V. M. le pouvoit-Elle faire ſans chagrin & ſans indignation ?

Pouvoit-Elle ſans un déplaiſir extrême & ſans un vif reſſentiment ſe voir enlever des lauriers qu'il lui auroit été ſi glorieux & ſi facile de cueillir. Mais par quelles mains lui étoient-ils arrachés, ces lauriers ? C'eſt ce qui abſorbe les eſprits, & qui fait mieux comprendre que toutes les raiſons du monde, de quelle néceſſité il eſt pour le bien d'un Etat qu'il ſoit gouverné par une autorité abſolue. Par quelles mains ; par quelles voies vous furent retranchés ces nouveaux triomphes qui ſe preparoient pour V. M. Ce fut à reprendre la choſe dans ſon principe, par les intrigues de ceux d'entre les Miniſtres qui étoient mécontens du peu de juſtice que la Cour avoit rendu à leurs mérites ; & plus encore par le pieux dépit de deux ou trois Docteurs, dont les chagrins paſſant dans le cœur de chacun de leurs Sectateurs, allerent

saisir toute la Sorbonne. Cette Faculté poussée d'un zèle à peu près égal à celui qui la fit agir au tems de la Ligue contre Henri III. à peu près avec la même impétuosité & le même aveuglement, & voulant à quelque prix que ce fût faire admettre des doctrines dont elle avoit entrepris d'appuyer la nouveauté, elle arma l'autorité du Parlement contre l'autorité Royale, aida à surprendre les esprits des Grands par les artifices des Directeurs de conscience, & acheva d'envenimer les playes que les Ministres exclus avoient commencé de faire. Voilà la fidélité du Parlement & du Clergé. Voilà l'usage que ce dernier fait faire du secret des consciences, & de l'empire qu'il exerce sur elles. Voilà les fruits de cet esprit de Religion qui ne prétendant point relever de son Roi, s'érige des fantômes d'autorité, auxquels, parce qu'ils sont de sa façon, il se soumet bien plus volontiers qu'à ses propres Souverains, dont il ne regarde l'autorité que comme subordonnée, quoique ce soit la premiere & peut-être la seule légitime autorité du monde pour le gou-

gouvernement des Societés politiques.

Il y avoit déja pluſieurs années que ce feu couvoit ſous les cendres, & que peu à peu il prenoit des forces & commençoit à éclater ; mais il ne s'étendit qu'à meſure qu'on lui approcha des matieres combuſtibles. Les Edits que vous étiez obligé de faire afin de lever les fonds néceſſaires pour l'entretien de vos armées, pour celui de vos Agens & de vos Penſionnaires dans les Cours étrangeres, & généralement pour l'exécution de tous vos deſſeins, étoient des démarches dont vous ne deviez rendre compte à perſonne, & qu'il vous étoit libre de pouſſer ou d'arrêter à votre gré. Le Parlement néanmoins par une témérité digne du châtiment le plus ſevere, refuſa de faire l'enregiſtrement de ces Edits, & ſe ſervit de ce vain prétexte pour couvrir ſes mauvaiſes intentions.

L'effet en alla ſi loin, que preſque toutes les Compagnies Souveraines de Paris eurent l'audace de faire une union par laquelle elles ſe mettoient en état de contrebalancer votre Royale autorité, & qui auroit peut-être intimidé tout

tout autre courage que le vôtre. Mais quelque ſuite qu'il y eût à craindre d'une conduite ſi déreglée & ſi outrageante, votre fermeté ni la vigueur du gouvernement ne ſe démentirent point. Vous fites arrêter quatre des principaux d'entre ces Rebelles, & vous caſſâtes par un Arrêt de votre Conſeil, l'union de ces ſéditieuſes Compagnies, comme étant un attentat à votre abſolu pouvoir, & une ſuite de leur mutinerie.

Au préjudice de cet Arrêt, ces factieux Corps ne laiſſerent pas de s'aſſembler, & quoique l'Avocat Général Talon par une fidélité & un dévouement pour ſon Maître, dont il y avoit alors peu d'exemples, leur remontrât que les ennemis étrangers tireroient avantage des déſordres qu'ils alloient faire naître; qu'une autre premiere Ligue ayant déja cauſé tant de déſolation dans le Royaume, il ne comprenoit pas comment on pouvoit ſeulement penſer à en faire une ſeconde; qu'il n'y avoit à ſuivre en France que la voie de la plus parfaite ſoumiſſion pour ſon Monarque; on n'eut point d'oreilles

pour écouter des raiſons, à quoi on ne pouvoit pas repliquer.

Au contraire, on propoſa la révocation des levées de deniers qui ſe faiſoient au nom de V. M. & qu'il fût établi une Chambre de Juſtice pour connoître des abus & des malverſations commiſes par vos Officiers dans les Finances, avec quantité d'autres inſolentes demandes, pour ne pas dire extravagantes, qui meritoient qu'en effet il y eût une Chambre de Juſtice, érigée pour connoître de tant d'outrages, & pour faire punir de ſi hautes témérités.

Ce ne fut pas aſſez que de demander, on voulut obtenir; & à ce défaut, on ſe fit juſtice à ſoi-même. On donna des Arrêts par leſquels on révoquoit les Intendans que vous aviez dans les Provinces: on ordonna qu'il ſeroit informé des exactions & des concuſſions qu'ils y avoient commiſes. Enfin, on pouſſa les attentats ſi loin & en tant de manieres, que non-ſeulement on uſurpa véritablement le Miniſtere du Cardinal & les droits de la Regence de la Reine, mais votre propre autorité dans toutes ſes parties. C'étoit

C'étoit là dans le fond le but de chacun des Rébelles, & se felicitant d'y être parvenus, il n'y eut point d'essai qu'ils ne vouluſſent faire de leur pouvoir. Ils déciderent donc que ce n'étoit pas V. M. qui expliquoit ſes volontés dans ſes Déclarations; qu'on n'y devoit reconnoître que les volontés de vos Miniſtres qui ſe prévaloient de votre minorité, & qui n'étoient point ſi attachés à vos intérêts, ni ſi affectionnés au bien public que le Parlement; on pouvoit ajouter encore, ni ſi diſpoſés à uſurper les droits de la Régence, & à s'en approprier les plus eſſentiels, afin de les garder toujours, & de ne vous laiſſer à l'avenir que l'ombre de la Royauté.

Il n'étoit pas poſſible que ces troubles domeſtiques ne rélevaſſent le courage de vos ennemis étrangers, qui contre leur coutume, ſe tinrent tout l'hiver en mouvement pour en profiter. S'ils ne purent d'abord s'emparer de Courtrai à cauſe de la vigilance du Gouverneur, ils ne le manquerent pas dans la ſuite, non plus que Furnes, Etteres & Lens: & ils auroient ſans

doute pouſſé bien loin leurs progrès ; ſi le bonheur de V. M. qui ſe manifeſtoit dans les avantageux ſuccès des témérités du Prince de Condé ne les eût arrêtés par le gain d'une bataille.

Ce Prince s'étant trop avancé pour ſecourir Lens, que les Eſpagnols tenoient aſſiégé, & n'ayant pas pris aſſez de ſoin de s'informer de l'état du ſiége, ſe trouva ſi proche de leur camp, après qu'ils eurent emporté la Place, que n'ayant ni eau ni fourrage, il ſe vit obligé de penſer à faire retraite ſous les yeux des ennemis. Ils ne manquerent pas auſſi de prendre leurs tems pour le charger, & ils l'auroient entiérement défait, ſi ce Prince, voyant ſa perte inévitable à pouſuivre ſon deſſein, n'eût pas fait de néceſſité vertu en prenant la réſolution de livrer la bataille pour ſe tirer du mauvais pas où il s'étoit engagé.

C'eſt dans cette occaſion que les bons Deſtins de V. M, & la ſeule valeur des François, deſtituée de prudence, & ne comptant que ſur elle-même, l'emporterent ſur tous les avantages que les Ennemis avoient de leur côté. Une Armée

mée victorieuse qui venoit de prendre une Place considérable ; qui étoit couverte de cette Place, qui en tiroit abondance de vivres ; qui avoit pour Chef l'Archiduc d'Autriche, Prince brave & expérimenté ; qui étoit plus forte que la vôtre qu'elle attaquoit dans sa retraite, fut néanmoins battue & absolument défaite ; & perdant en même tems sa nouvelle conquête, elle perdit encore Furnes, dont vos Généraux se rendirent maîtres. Si l'on eût pu voir dans les cœurs des ingrats Parisiens, & lire ce qui s'y passoit, on auroit connu sans doute que cet avantageux & inespéré succès ne leur étoit pas moins insuportable qu'aux Espagnols, puisqu'il rélevoit au dehors l'éclat de votre puissance, qu'ils tâchoient d'obscurcir. Vous leur en fites paroître votre juste ressentiment, en ordonnant qu'à l'issue du *Te Deum* on se saisît des plus obstinés d'entre les factieux, & qu'une partie des autres eût à se retirer de Paris.

Ce remède si nécessaire au mal qui affligeoit cette grande Ville, & dispensé si conformément aux regles de

l'Art, fit toutefois un effet contraire à celui qu'on en devoit naturellement attendre. Les humeurs peccantes de ce corps étoient si abondantes, & dans un si prodigieux mouvement, qu'elles surmonterent la vertu du reméde, & qu'elles en tirerent un nouveau secours pour entretenir leur déréglement.

Toute la Ville se mit en émotion. On tendit les chaînes; on fit des barricades; on s'arma ni plus ni moins que si l'on eût attendu son plus cruel ennemi. Il parut cet ennemi, qui méritoit effectivement ce nom par rapport à l'horreur qu'il avoit pour un procédé si opposé à la fidélité & à l'amour des François pour leur Monarque. Ce fut le Chancelier, & V. M. même en la personne de ce premier Ministre de Justice, puisqu'il vous répréſentoit & qu'il portoit vos ordres. Mais il fut aussi reçu d'une maniere digne de l'idée sous laquelle on le regardoit, & sans compter les injures qu'on vomit contre lui, il eut toute la peine imaginable à se sauver des coups de mousquets qui lui étoient tirés de toutes parts, & des mains parricides qui étoient prêtes à l'égorger. Il

Il fallut donc rendre à ces Furieux les objets de leur affection, les Peres de la Patrie, les grands Liberateurs qui s'immoloient pour sauver le Peuple de la tyrannie de la Cour, & de l'oppression où le jettoit une légére augmentation de quelques droits, qu'elle étoit obligée d'imposer par la nécessité d'entretenir des forces capables de résister aux ennemis de V, M.

Attentat innouï ! insolence digne d'un éternel châtiment ! dont il ne faut pas s'étonner que V. M. ait gardé un si vif ressentiment dans le cœur, quoiqu'Elle en arrête les effets, & que par une bonté qui n'eut jamais d'exemple, Elle ne s'en souvienne qu'autant qu'il est nécessaire pour se mettre en état, & ses Successeurs après Elle, de n'être plus exposés aux accès d'une si criminelle fureur.

Elle fut si grande, cette fureur, que la Reine, & tout ce qu'il y avoit de gens fidéles auprès de vous, jugerent à propos de vous faire sortir d'une Ville où l'on ne sçavoit pas si vous étiez en sureté. La suite fit bien connoître qu'on ne pouvoit trop se tenir sur ses gardes.

Si l'impunité fait croître l'audace, la réuſſite ne manque pas de la porter à ſon dernier comble. Le Parlement s'étoit fait rendre les priſonniers qui étoient de ſon Corps; mais afin que tous les Auteurs des pratiques ſecretes & des factions publiques, puſſent ſe liguer enſemble, & ſe prêter mutuellement du ſecours, il oſa encore demander la liberté de Chavigni.

Ainſi il ſe déclara le Protecteur généralement de tous ceux qui vous avoient offenſé ou mal ſervi. Votre autorité ne devoit plus même s'attendre juſques à châtier vos Miniſtres lorſqu'ils manquoient à leur devoir, & qu'ils faiſoient un mauvais uſage de leur adminiſtration. Il falloit attendre l'agrément de vos Supérieurs pour toutes vos démarches, & conſéquemment ménager ſans ceſſe chacun d'entre eux, afin de vous les rendre favorables.

A la faveur de ces nouvelles conſtitutions dans votre Royaume, il y a beaucoup d'apparence qu'il n'auroit pas manqué de devenir plus floriſſant que jamais. C'étoit ſans doute le grand chemin d'étendre les bornes de la France;

ce ; de la rendre rédoutable à ſes ennemis ; d'y faire regner la paix, l'abondance, le commerce & les beaux arts. Il n'y auroit eu qu'à aller conſulter tous les Senats qui ſe ſeroient attribués l'autorité d'y pourvoir, qu'à mettre le ſecret des affaires entre les mains de tant de perſonnes ſi diſcretes ; qu'à travailler à les entretenir toujours dans une bonne intelligence avec V. M. & entre elles-mêmes ; qu'à leur inſpirer un eſprit d'activité & de zèle pour agir dans les affaires publiques avec plus d'ardeur que dans les leurs propres ; qu'à veiller à ce que le nombre infini de places qui viendroient à vaquer dans ces auguſtes Corps, ne fuſſent pas remplies des gens mal-intentionnés, brouillons, ou aiſés à corrompre, d'ames viles & mercenaires.

On doit donc regarder comme un miracle & comme un effet de l'influence de votre Aſtre, que pendant ces déſordres, non-ſeulement vos pertes n'ayent pas été plus loin que vos prémieres conquêtes ; mais que vous ayez conſervé la plûpart de ces conquêtes, formé des ſiéges, gagné des ba-

tailles, secouru vos Alliés, & contraint une partie de vos ennemis à vous demander la paix. Ce fut le fruit de la célébre journée de Sommerhausen, où les troupes de l'Empereur ayant été défaites, il fut réduit à accepter les propositions dont j'ai ci-dessus parlé, qui étoient si avantageuses pour V. M. & pour tous ses Alliés, qu'il ne parut point que ce qui se passoit au dedans de votre Royaume, eût apporté au dehors la moindre diminution à votre crédit. Car sans compter ce qui regardoit la Couronne de Suéde & vos autres Alliés d'Allemagne, qui tous eurent lieu d'être satisfaits de la paix, sans parler de l'Electeur de Tréves, que vous fites rentrer en possession de tous ses biens & de ses dignités, vous demeurâtes maître & possesseur en propre de Pignerol, de l'Alsace, & de plusieurs autres Païs qui vous furent cédés.

Vous secourutes même encore ceux de vos Alliés qui demeuroient en guerre. Vous eutes des Armées en Italie pour y appuyer les droits du Duc de Savoie, & pour y attaquer les Etats

du

du Roy d'Eſpagne, ſur lequel elles gagnerent une Bataille proche de la Riviére d'Oglio. Celles que vous aviez en Flandres & en Catalogne, firent lever quelques uns des ſiéges que les Ennemis y avoient entrepris, & en formerent à leur tour. Elles s'emparérent de Furnes, de Chaſté en Lorraine, d'Epinal & de Bar. Tortoſe fut contrainte de ſubir la même loi. Elles défirent le Comte de Ligneville, & votre Armée Navale, quoique preſque de la moitié inférieure à celle d'Eſpagne, lui donna néanmoins la chaſſe proche de Naples, & lui fit perdre pluſieurs Vaiſſeaux. On peut conclure de ces exploits, quels auroient été les progrès de vos armes, ſi vous euſſiez pu les pouſſer avec toute la vigueur que vous auriez fait dans une autre conjoncture: mais l'interruption qui étoit ſurvenue aux levées des finances, & les occupations qu'on donnoit à vos Miniſtres, ne permirent pas d'entreprendre tout ce qu'on auroit facilement exécuté en un autre tems.

Il ne faut pas douter que les attentats du Parlement d'Angleterre ne four-

niſſent de dangereux exemples à ceux de France, qui ſembloient encore un peu plus excuſables que celui-là, ſi toutefois le manque de ſoumiſſion à ſon Souverain, en quelque cas que ce ſoit, peut être excuſé. Vous étiez mineur; on s'en prenoit à des Miniſtres auſquels on vouloit que la Reine eût trop de confiance. Mais quel affreux procédé ne tint point le Parlement d'Angleterre contre ſon Roi dans la plus grande vigueur de ſon âge? Abandonné, trahi, livré & renvoyé de Caïphe à Pilate, il fut enfin jetté dans une étroite priſon, d'où il ne ſortit plus que pour perdre la vie ſur un échaffaut.

On ne peut trop admirer la fermeté de la Reine & celle du Miniſtre, de n'avoir point été intimidés par ce pernicieux & déteſtable exemple; ni leur bonne conduite d'avoir ſçu éviter le danger qui pendoit ſur la tête de V. M. & ſur celle de la Reine, & encore plus ſur celle du Cardinal & de vos autres fidéles Serviteurs.

L'Eſpagne, qui dans toute autre circonſtance de tems auroit regardé avec horreur l'attentat des Peuples d'Angleterre,

gleterre, & l'usurpation des droits de la Couronne, fut la premiere à reconnoître cette nouvelle République, à la naissance de laquelle elle n'avoit aucun lieu de prendre un si grand intérêt. Son but étoit de faire connoître aux Factieux de France quel accueil elle feroit à des voisins qui suivroient les traces de l'Angleterre, & de confirmer par cette démarche éclatante les assurances de sa faveur & de son secours qu'Elle leur faisoit promettre en particulier.

Cependant ces avances pour ce nouveau Gouvernement ne produisirent pas des effets fort avantageux pour ceux qui les avoient faites; & lorsqu'après tous les autres Etats, la France qui vit qu'elle ne pouvoit plus faire autrement, envoya des Agens & ensuite des Ambassadeurs en Angleterre; ils furent traités avec une distinction qui ne devoit pas être agréable à l'Espagne. Mais ce qu'il y eut de plus essentiel, est que sur un différend qui s'éleva à l'occasion du salut des pavillons, on convint que les Vaisseaux de Fr. & d'Angleterre ne seroient tenus de faire aucune soumission les uns aux autres, à moins que

les

les Officiers Généraux de l'Amirauté s'y trouvaſſent en perſonne ; condition qui devoit être également obſervée des deux côtés.

Quelques ſoins que puſſent prendre vos Généraux, & quelque courage qu'ils fiſſent paroître, il leur fut impoſſible de parer à toutes les entrepriſes des ennemis. Les levées des gens de guerre étoient interrompues par l'interruption de celles des finances. Vos Armées ne recevoient point de renfort, les pertes n'étoient point réparées, les recrues ne ſe pouvoient faire. Ces déſordres qui ſembloient devoir cauſer la ruine entiere de vos troupes, & donner lieu à vos ennemis de faire de grands progrès, ne furent pourtant accompagnés ni de l'un ni de l'autre de ces malheurs, puiſque les pertes que vous fites furent aſſez légéres & peu proportionnées aux craintes qu'on avoit, vos Officiers entretenant les Armées, avec tant de ſoin, & les ménageant ſi bien, qu'elles ſe maintinrent dans un état floriſſant.

Comme la ſanglante tragédie qui venoit de ſe jouer en Angleterre étoit capable

capable de faire ouvrir les yeux aux plus aveugles, il ne faut pas s'étonner que la Reine & vos Miniſtres qui veilloient avec tant d'affection & de prudence à la conſervation de votre ſacrée Perſonne, priſſent alors leurs meſures pour la faire ſortir de Paris. Démarche d'autant plus néceſſaire, qu'il étoit impoſſible de faire ſentir le poids de votre autorité à cette Ville rébelle, pendant qu'elle vous tenoit renfermé dans ſon ſein. Votre ſalut auroit apparemment dépendu de la diminution ou de la perte entiere de votre pouvoir, & l'on n'auroit jamais oſé s'oppoſer à l'uſurpation que prétendoient faire de vos droits ceux qui auroient eu entre les mains un gage ſi précieux pour leur répondre du ſuccès de leurs deſſeins.

Mais lorſque vous futes hors de leurs atteintes, & que vous eutes pris l'avis de votre Conſeil, vous recommençâtes à reprendre votre ton naturel, & à faire entendre la voix d'un maître qui prétendoit ſe faire obéïr. Soleil auparavant obſcurci par un nuage épais & noir, qui ne ſembloit pasmoins menacer que des ténebres éternelles, mais qui

qui perçant enfin au travers, revint paroître sur l'horison de la France, & la tirer de l'obscurité où elle se voyoit plongée.

Ce n'étoit pas toutefois assez que d'illuminer cette sphére, il falloit que la force de vos rayons dissipât entiérement l'affreux nuage qui s'étoit formé dans la région de l'air, & qui subsistant toujours avec sa malignité, se trouvoit par ses mouvemens continuels interposé sans cesse, entre vous & les cercles inférieurs. Cette opération ne se fit pas sans des fracas épouventables. Votre chaleur venant à combattre ces froides vapeurs qui s'étoient élevées du fond des cloaques de la malice humaine, & qui avoient transi la plûpart des cœurs qu'on auroit dû voir brûler d'ardeur pour votre service, elle excita des tonnerres & des foudres, qui roulant avec une impétuosité terrible, frapperent, détruisirent, désolerent une infinité d'endroits, & ne cederent à l'ardeur de l'Astre qui les réchaufoit, qu'en se fondant en une pluie si violente, qu'il sembla que tout le Royaume en dût être inondé.

Le

Le premier choc fut une Déclaration de V. M. qui transportoit le Parlement de Paris à Montargis. Châtiment propre à faire sentir au Rebelles l'étendue de vos droits & de votre pouvoir, si leur endurcissement ne les avoit pas rendus insensibles. Mais loin de se mettre en état d'obéïssance & de soumission afin de vous fléchir, cette mutine Compagnie s'empara de vos magasins, s'assura de vos fortereſſes, rendit plusieurs Arrêts concernans les finances, les Charges, les Offices du Royaume, & tous les autres droits prérogatives & revenus de la Couronne, & déclara vos Ministres perturbateurs du repos public.

On vit alors les mauvaises semences, qui de longue main avoient été jettées dans les cœurs des Grands, & qui n'y avoient que trop germé, commencer à produire des fruits amers & empoisonnés. Il y en eut plusieurs qui allerent offrir aux rebelles Compagnies les services qu'ils devoient à V. M. achevant ainsi de leur persuader qu'elles étoient effectivement montées à votre place, que toute votre autorité leur étoit dévolue,

volue, & que tout le monde la croyoit avec juſtice entre leurs mains, & l'y voyoit avec joie.

Enfin, la guerre fut hautement déclarée entre le Souverain & les Sujets, entre V. M. & le Parlement de Paris, qui entraîna après lui la plûpart des autres Parlemens de France. Lorſqu'on veut repréſenter le dernier degré de folie, on rapporte l'exemple d'un nain qui ſe meſure à un géant. Qu'on juge à préſent que l'ordre naturel eſt rétabli, ſi cette comparaiſon peut jamais avoir une application plus juſte au Parlement à l'égard de ſon Roi, & ſi les échaſſes ridicules & démeſurées ſur leſquelles ce prétendu Coloſſe ſe guindoit, pouvoient manquer d'être apperçues de tous ceux qui n'étoient pas tombés dans une extravagance pareille à la ſienne.

On ne put pas auſſi s'empêcher dès-lors d'en juger à peu près de même, quand on vit que toutes ces troupes de ſéditieux, au ſeul blocus de Paris, qui alloit ſans doute être affamé, furent obligées d'entrer en des conferences, & de rechercher une paix qu'ils ne

ne méritoient pas d'obtenir, & que votre clémence leur accorda. Elle fut ſuivie d'une circonſtance remarquable, c'eſt qu'elle ne fut pas approuvée des Grands du parti, qui ne s'étant déclarés que les derniers, n'étoient pas toutefois les moins à craindre : car on peut dire que la révolte des Parlemens n'étoit que comme un embraſement ſoudain, qui jettoit à la vérité une grande lueur, mais qu'on prévoyoit bien ne devoir pas être de durée ; au lieu que la conjonction des Grands, à ce parti, étoit l'effet d'un feu qui couvoit depuis long-tems dans les fondemens de l'édifice, & qui s'y étoit attaché peu à peu avec tant d'opinâtreté, qu'on pouvoit craindre qu'il ne le conſumât entierement.

C'eſt à quoi travailloient puiſſamment ceux qui n'avoient pas pu être vaincus par vos bontés, parce qu'ils deſiroient avec une paſſion aveugle de s'agrandir à vos dépens, & d'entrer à quelque prix que ce fût, en poſſeſſion d'une partie de votre autorité. Celle que le Prince de Condé s'étoit acquiſe par le bonheur dont ſes exploits avoient

voient été accompagnés, leur sembla alors la plus propre à contrebalancer la vôtre. On avoit cent fois voulu l'embarquer dans les projets des Factieux, mais ses occupations guerrieres le tenant trop attaché, il n'avoit pas eu de goût ni de loisir pour les intrigues, & il s'étoit laissé posseder tout entier par son avidité pour la gloire.

Ce foible qu'on connoissoit, fut l'endroit par lequel on sçut enfin le prendre. Il avoit déja assez souvent prêté l'oreille aux sollicitations des autres Princes & de la Ducheſſe de Longueville ; mais il avoit été autant de fois entraîné par son ambition au commandement des Armées qu'il tenoit de V. M. & de son Conseil. Il n'aspiroit donc qu'à se conserver en vous demeurant toujours fidéle. Content de lui-même & de l'éclat de sa réputation, il oublioit volontiers dans les bras de la victoire ces engagemens de faction beaucoup moins charmans pour lui, & qui convenoient moins à ses inclinations.

Mais depuis qu'on eut trouvé le secret de lui persuader que cette gloire dont

dont il étoit idolâtre, recevoit de vives atteintes de la part de vos Miniſtres, & qu'ils n'avoient pas pour lui les égards dûs à un Prince de ſon rang, & encore plus à un Héros de ſon caractére, il fut facile de pouſſer ſon impétuoſité auſſi loin qu'on le deſiroit. On l'engagea à faire des demandes dont on ſçavoit bien qu'il ſeroit refuſé, & ces refus furent autant d'outrages qu'il ne put pas diriger.

C'eſt ainſi qu'un air contagieux ſe communique & infecte tous ceux qui le reſpirent. La mode étoit venue de ne devoir plus rien à ſon Souverain. C'étoit lui témoigner aſſez de reſpect que de ne tâcher point d'empiéter ſur ſes droits ; & lorſqu'on lui rendoit ſervice, ce n'étoit plus par les devoirs de la naiſſance, ni pour lui payer les légitimes tributs qui lui étoient acquis, c'étoit lui faire grace, & il ne pouvoit ſans injuſtice & ſans ingratitude ne pas accorder toutes les récompenſes qu'on ſe mettoit en tête d'exiger de lui.

Ces dangereux exemples ne pouvoient pas manquer d'être ſuivis des

Seigneurs

Seigneurs de la Cour, & de cauſer de terribles déſordres. Le Comte d'Alais forma des projets ſur ces modéles, & penſa troubler toute la Provence en commençant par Aix, audace qui en un autre tems ne lui eût jamais monté dans l'eſprit. Mais pour la Ville de Bourdeaux, il eut été ſurprenant qu'elle n'eût pas joué ſon rolle dans cette ſcéne, où tant d'autres Villes commençoient déja à paroître.

Durant ces cruelles traverſes qui ſurvenoient de toutes parts à V. M. on ne pouvoit point eſpérer de plus grand avantage pour ſes armes, que celui qu'elles avoient de ſe maintenir; de prendre du côté des Païs-Bas, pour le moins autant de Places ſur les ennemis qu'ils en prenoient ſur vous; de les battre plus ſouvent qu'ils ne battoient vos troupes, & de faire avorter la plûpart de leurs deſſeins en Catalogne. Ce bonheur ſera regardé comme une merveille par tous ceux qui feront réflexion ſur l'état où étoient alors les affaires de votre Royaume.

Il eſt aiſé de juger combien étoit violent cet état, puiſque vous futes obligé

obligé de faire arrêter au commencement de l'année 1650. trois Princes, dont il y en avoit deux de votre Sang Royal. Ce coup fit paroître votre autorité, en toute sa force, dans un tems où on la regardoit comme plus de demi partagée & foulée aux pieds. Cependant on étoit tellement prévenu de cette pensée, & l'exemple de la catastrophe d'Angleterre avoit si fort frappé les esprits, qu'il y eut des gens qui regarderent cette vigueur comme le dernier effort d'une autorité mourante, & comme la lueur que pousse tout d'un coup une lumiere qui va s'éteindre.

Le Vicomte de Turenne fut de ce nombre, car il se seroit bien donné de garde de prendre les armes contre V. M. s'il ne se fût point si lourdement mépris. Cet esprit ployable, toujours prêt à prendre le parti de plus fort, toujours attentif aux occasions de faire valoir ses ruses à la Cour comme à la guerre, toujours en mouvement pour se trouver où on croyoit qu'il n'étoit pas, & pour emporter par surprise ce qu'il n'osoit attaquer à force ouverte,

ne

ne manqua pas de s'approcher de Paris avec ce qu'il avoit pu obtenir des troupes Allemandes & Eſpagnoles, & ce qu'il avoit pu en débaucher de Françoiſes, dans le deſſein de forcer la priſon des Princes. Un ſervice ſi grand, ſi éclatant, & qui portoit ſans doute le dernier coup à l'autorité Royale, s'il eût pu réuſſir, auroit mérité une reconnoiſſance proportionnée à ſa grandeur. C'étoit le moins que le Liberateur eût pu exiger pour ſa part, que de faire reſtituer Sedan à ſa Famille, avec toutes les annexes ſur leſquelles elle avoit autrefois étendu ſes prétentions.

Il ne lui fut pas toutefois ſi facile d'exécuter ſon deſſein, qu'il ſe l'étoit imaginé. Il ſe vit obligé de reculer, & par malheur pour lui, dans l'occaſion qu'il croyoit la plus importante de ſa vie, & où il ne s'agiſſoit pas de moins que de recouvrer une Principauté perdue, il ne trouva point de jour à faire une ſecrete contre-marche, & à revenir ſurprendre ſes ennemis, c'eſt-à-dire, les fidéles ſerviteurs de ſon Roi. En un mot, il connut qu'il s'étoit trompé en prenant les François pour des Allemands. Il

Il fut donc réduit à revenir tambour battant à la tête de ſes troupes mendiées chez les Eſpagnols, ou achetées des pierreries que lui fournirent les Grands de ſa cabale, & de l'argent qu'ils emprunterent de toutes parts, s'imaginant qu'au moins il alloit ſe ſaiſir de Damvillers, que le Gouverneur avoit promis de lui livrer. Mais ni ce deſſein ni ceux qu'il fit ſur diverſes autres Places ne lui réuſſirent pas. Le ſuccès de la bataille de Rhetel lui fut encore moins favorable: il ne ſervit qu'à réhauſſer l'éclat de votre gloire, à faire triompher votre bonheur entre les mains du Cardinal Mazarin qui étoit préſent, & à donner au Général révolté plus d'aſſociés au Bâton de Maréchal de France qu'il n'en ſouhaitoit. Ainſi toutes les eſpérances de ce fameux Général s'évanouirent peu à peu dans la ſuite. Ses diſgraces lui firent connoître la vanité de ſes projets. Tant de préparatifs pour mettre le feu aux quatre coins de la France ſe diſſiperent en fumée, & malgré toutes les chimères qu'il s'étoit formées, il demeura ſimplement le Vicomte de Turenne pour

lui, & Maréchal de France pour qui le voulut, aſpirant toute ſa vie, après être déchu d'une ſi haute eſpérance, à d'autres grandeurs auſquelles la prudence de V. M. n'a pas jugé à propos de l'élever.

Le châtiment des Princes ayant paru aſſez grand par l'éclat & par la rigueur de leur priſon, & tous leurs amis, à la tête deſquels ſe mit le Duc d'Orleans, vous ſollicitant de leur rendre la liberté comme à des gens qui étoient tout-à-fait mortifiés, & qui ayant une bonne fois connu que vous étiez leur Maître, vous garderoient à l'avenir une fidélité inviolable, & demeureroient parfaitement ſoumis à vos volontés, V. M. ſe laiſſa fléchir, & fit ouvrir les portes de leurs priſons. Elle reçut auſſi en grace la plûpart de ceux qui avoient pris leur parti, entre leſquels le Vicomte de Turenne, qui s'en étoit très-mal trouvé, accepta de bonne foi l'amniſtie, dans l'eſpérance que quoiqu'il en fût, & qu'aparamment il dût toute ſa vie demeurer Prince ſans Principauté, il auroit toujours plus d'avantage à recevoir les influences des rayons

rayons du Soleil, que celles des autres Planettes, qui n'ont de feux à communiquer que ceux qu'elles empruntent de cet Aſtre.

Il n'en fut pas de même des Princes élargis. Vos bontés fomenterent leur orgueil & enhardirent leur audace. Ils demanderent la retraite de votre Miniſtre, qui avoit été déja auparavant propoſée parleurs amis & par le Parlement. V. M. n'y auroit jamais néanmoins conſenti, ſi le Miniſtre même, qui ne vouloit pas qu'il lui fût imputé d'avoir rallumé dans la France le feu de la guerre civile, ne ſe fût retiré à Cologne.

Ce devoit être aſſez à tous ces téméraires ambitieux que d'avoir frappé à ce but, auquel ils marquoient viſer depuis long-tems, ſans que cette contrainte fût encore accompagnée de toutes les circonſtances les plus capables d'exciter votre reſſentiment. Mais on ne s'en tint pas là. Le Parlement voulant triompher juſques au bout, donna divers Arrêts contre le Cardinal, pour le noircir & pour lui ôter toute eſpérance de retour dans le Royaume, & regardant le Prince de Condé com-

me l'ennemi irréconciliable d'un Miniſtre qui lui avoit fait un affront ſi ſanglant, il recommença à flatter ce Prince, & à lui inſpirer l'envie de ſe rendre de nouveau Chef de parti.

Il ne fallut pas beaucoup l'en ſolliciter. Tout l'y pouſſoit, ſes premieres préventions, ſon humeur inquiéte, le reſſentiment qu'il avoit de ſa priſon, ſon nouveau crédit, l'occaſion de l'âge de V. M. deſtituée de ſon Conſeil ordinaire, & qui ne devant pas encore avoir beaucoup de fermeté & d'expérience, ſembloit être livrée entre ſes mains. Il y étoit encore excité par une partie des Grands, comme le Duc de Beaufort & le Coadjuteur, qui ſous ſon ombre, & par le beſoin qu'il auroit d'eux, eſpéroient avoir quelque part au commandement qui lui demeureroit, à quoi ils avoient pris goût durant les troubles précédens.

Chavigny, qui avoit auſſi été mis hors de priſon, & qui néanmoins n'étoit pas content d'avoir repris ſa place au Conſeil, parce qu'il connoiſſoit que la Reine ne lui accorderoit jamais celle où il ne ceſſoit pas d'aſpirer,

fut

fut un des plus dangereux partisans du trouble. Il obligea le Prince de rompre les Traités qu'il avoit faits avec la Reine, dans l'espérance que de nouvelles brouilleries lui donneroient peut-être moyen d'obtenir ce qu'il voyoit bien que la Cour lui refuseroit toujours tant qu'elle seroit libre, & qu'on ne la feroit point agir par contrainte.

Enfin, la Duchesse de Longueville par des motifs encore moins raisonnables, le Prince de Conti, le Duc de la Rochefoucaut, le Duc de Nemours, & presque tous les amis du Prince l'entraînoient dans un parti auquel il n'avoit que trop de penchant; & le Coadjuteur, esprit malin & dangereux, qui avoit de nouveau rompu avec lui, & qui vouloit le perdre, aida à l'y précipiter par ses intrigues.

Ainsi il sortit de Paris & se retira en son Gouvernement de Guienne, où il se croyoit tout-puissant. Il ne comptoit pas moins sur l'Anjou & sur le Duc de Rohan qui en étoit le Gouverneur. Le Comte du Doignon, qui l'étoit du Brouage & de la Rochelle, prit aussi son parti. Tavanes & Marsin

qui commandoient l'un sur les frontiéres de Champagne, & l'autre en Catalogne, débaucherent une partie de vos troupes & les lui menerent; ce dernier abandonnant la Catalogne dans un tems où Barcelonne assiégée par Dom Juan d'Autriche, avoit besoin d'un secours qu'il pouvoit aisément lui donner.

On fut obligé de recourir aux armes pour s'opposer à une si grande révolte qui faisoit connoître qu'on en vouloit plus à votre autorité qu'à votre Ministre, & qu'on n'avoit employé tant d'efforts, tant d'intrigues & tant de violences pour l'éloigner, qu'afin de vous priver de ses conseils & de vous opprimer plus facilement. Cette même considération engagea V. M. à le rappeller, n'y ayant aucun de ses Sujets qui fût capable de lui rendre les services dont Elle avoit besoin, & s'en trouvant à peine un seul qui lui parût entierement affectionné, s'il y en avoit encore quelques-uns qui lui demeurassent fidéles.

Le Duc de Bouillon se mettoit à si haut prix, que V. M. vit bien qu'il falloit

falloit se passer de lui. Le Comte de Harcourt, auquel vous aviez confié votre armée, pensoit à se rendre maître de l'Alsace, & à s'y établir une Souveraineté; & le Duc d'Orleans lui-même favorisoit la révolte.

Le Cardinal ne se fut pas plutôt rendu auprès de V. M. qui étoit à Poitiers, qu'elle sentit les effets de sa présence & de ses sages conseils. L'Anjou fut réduit en très-peu de tems, & les affaires auroient sans doute fort promtement changé de face si tous ceux qui aspiroient à partager votre puissance ne se fussent soulevés à la fois contre celui, qui vous aidoit à la maintenir, & qui faisoit ce qu'ils étoient eux-mêmes obligés de faire au prix de tout leur sang.

Le Duc d'Orleans sollicité par Chavigni & par ses autres Confidens, ayant déja approuvé les démarches du Prince de Condé, se déclara en sa faveur, & mit sur pié une Armée pour combattre la vôtre. Le Parlement qui étoit bien aise de voir sur les épaules des Princes le fardeau de la guerre qu'il étoit si peu capable de porter, vous la fit d'une

autre maniere qui lui convenoit mieux. Il rendit des Arrêts contre votre Miniſtre ; il fit vendre ſes meubles & ſa Bibliothéque ; il mit ſa tête à prix ; il adjugea vos propres revenus & vos finances à ceux qui portoient déja les armes contre vous, & il excita le reſte du Peuple à les ſuivre.

Il n'y eut que trop d'infidéles Sujets qui prêterent l'oreille à ces ſollicitations. Bordeaux & ſon Parlement toujours d'intelligence avec celui de Paris auquel il ne le cédoit en rien pour l'eſprit de rébellion, embraſſerent avec ardeur le Parti du Prince de Condé. Ils reçurent dans leur Port la Flotte d'Eſpagne qui venoit pour les aſſiſter dans leurs funeſtes deſſeins, & il ſe trouva quantité de Villes des autres Provinces qui ſuivirent leur exemple.

Il y en eut néanmoins quelques-unes qui vous garderent la fidélité qu'elles vous devoient, & qui vous fut fort néceſſaire. Car lorſque le Prince eut mis S. Luc en déroute devant Miradoux, & qu'il alla ſe préſenter devant Montauban, ſi les habitans lui euſſent ouvert les portes, il y a toute apparence qu'il

qu'il auroit pouſſé ſes deſſeins auſſi loin qu'il auroit voulu.

Toulouſe qui n'étoit pas plus affectionnée à V. M. que les autres Villes où il y avoit des Parlemens, & qui avoit déja vu rendre par le ſien des Arrêts contre votre Miniſtre, n'attendoit que Montauban pour ſe déclarer tout-à-fait, craignant de ſe trouver oppoſée à celle-ci, qui étoit fort animée contre elle : car on jugeoit que le parti que Toulouſe auroit embraſſé ſeroit auſſitôt rejetté par Montauban, afin d'avoir ſujet de prendre les armes contre le Parlement, & de ſe venger des injuſtices qu'il étoit accuſé de lui avoir faites. On attendoit donc avec impatience que le Prince ſe fût rendu maître de Montauban, & on ne doutoit pas qu'il n'y fût reçu après la rencontre de Miradoux où il avoit été victorieux.

Ainſi Montauban auroit entraîné Toulouſe, qui ne ſouhaitoit rien plus fortement, que de ſe voir par ce moyen remiſe en bonne intelligence avec ſon ennemie, afin de ſe joindre enſemble contre V. M. & leur exemple auroit ſans doute été ſuivi de tout le Langue-

doc, ce qui auroit porté un ſi grand coup à votre autorité, que je ne ſçai pas ſi elle eût jamais pu s'en relever.

Mais les P. Réformés qui étoient les maîtres dans Montauban, & auſquels le Prince de Condé fit répréſenter les ſervices que ſes Prédeceſſeurs avoient rendu à leur parti, ne ſe trouverent pas d'humeur à écouter ſes remontrances ni à favoriſer ſes deſſeins. Jouiſſant alors paiſiblement de leurs priviléges à l'ombre de l'autorité Royale, à laquelle ils s'étoient ſoumis, & ſe ſouvenant qu'avec la protection de tous les Princes qu'ils avoient vus à leur tête, ils n'avoient jamais obtenu d'établiſſemenr ſi avantageux que celui où ils ſe voyoient par leur ſoumiſſion, ils trouverent à propos d'y joindre la fidélité dans une conjoncture ſi preſſante, où il ſembloit qu'il s'agiſſoit de tout pour V. M. afin qu'en cette conſidération ils fuſſent toujours maintenus dans le même état où ils étoient alors.

Leur ſecours avoit déja aidé à enlever la Rochelle à ſon Gouverneur, par le moyen des habitans qui s'étoient déclarés contre lui, & qui avoient aſſiſté

les

les Troupes que V. M. avoit envoyées pour l'en chaſſer : de ſorte que dans un ſi grand ſoulevement auquel on faiſoit ſervir de prétexte la faveur du Cardinal, nom qui ne devoit pas être agréable aux P. R. ils ſe tinrent néanmoins en repos, & donnerent des marques de fidélité & d'affection pour le Gouvernement, qui ne lui furent pas inutiles.

En effet, après cette réſiſtance de Montauban, le parti du Prince de Condé commença à s'affoiblir peu à peu, & on l'auroit vu bientôt détruit ſi le Duc d'Orleans, auſſi aveugle dans ſes intérêts que facile à ſe laiſſer ſurprendre, n'eût point armé dans le cœur du Royaume pour le ſoutenir.

Cependant le Prince, qui abandonnant la Guienne vint avec beaucoup de péril ſe mettre à la tête de l'Armée que S. A. R. avoit pris ſoin de former, fit connoître par la déroute où il mit vos Troupes à Bleneau, que l'imprudence du Duc d'Orleans avoit penſé perdre V. M. & ſon Alteſſe même, puiſque ſi vous fuſſiez tombé entre les mains du Prince, il n'y a pas d'appa-

rence que S. A. eût pu rétablir ce qu'elle avoit gâté, ni qu'elle eût pu se soustraire au pouvoir du vainqueur.

On ne peut donc trop admirer l'amour des François pour leur Monarque, laquelle dans cette dangereuse conjoncture, fit faire des efforts surprenans pour la conservation de V. M. & qui va au-delà de tout ce qu'on peut s'imaginer quand ils ne sont point séduits par les artifices des Grands, dont l'adresse fait souvent déguiser les mauvaises intentions sous l'apparence du bien public.

Néanmoins la plupart des Rebelles commencerent à ouvrir les yeux, & à appercevoir qu'ils avoient entré en des engagemens contraires aux obligations naturelles, où ils étoient envers leur Souverain. Ainsi nonobstant l'autorité dont le Prince paroissoit revêtu, & celle des Arrêts du Parlement, ils se retirerent peu à peu, & laisserent extrêmement affoiblir l'Armée où ils étoient. Pour parer à ces revers, on eut recours aux dernieres extrémités. On appella les Etrangers dans le cœur du Royaume. L'Archiduc y fit marcher le

Duc

Duc de Lorraine avec ſes troupes dont V. M. crut ſe délivrer par les ſommes qu'Elle lui fit offrir ; mais le Duc toujours trompeur, prit l'argent & ne tint point parole juſques à ce qu'on lui en eût encore compté davantage, & tant qu'il y en eut aſſez pour le ſatisfaire.

On ne trouvera point étrange que les armes des ennemis ayent fait quelques progrès pendant de ſi furieux déſordres ; on s'étonnera plutôt qu'elles n'en ayent pas fait davantage. Les principaux d'entre vos Sujets vous refuſoient leurs bras & leurs bourſes, & apportoient des obſtacles invincibles aux ſecours que vous auriez pu tirer des mieux intentionnés. Les Chefs de vos Armées ſe déclaroient contre vous, ils débauchoient vos Troupes, & les faiſoient joindre à celles d'Eſpagne, pour les amener toutes enſemble au milieu de leur Patrie où elles portoient le fer & le feu, & déſoloient un Royaume, qui au gré de ces Rebelles, n'aidoit pas aſſez à détruire ſon Roi.

Il fallut donc laiſſer faire les ennemis ſur les frontieres, & s'en tenir à combattre & à vaincre au dedans ceux qui auroient

auroient dû faire triompher V. M. au dehors. Votre Armée s'étant miſe en marche pour aller attaquer celle des Rebelles, le Prince de Condé voulut ſe retirer à Charenton. Mais comme il n'avoit pas beaucoup ménagé les eſprits des Pariſiens, & que le Parlement, qui vouloit avoir la premiere & la plus grande partie de l'autorité, voyoit que ce Prince l'uſurpoit tout entiere, on lui refuſa le paſſage dans la Ville.

Lorſqu'il fut dans le Fauxbourg, où il ſe trouvoit obligé de paſſer, vos Troupes fondirent ſur lui avec une ardeur qui ne ſe peut exprimer, & il ne les reçut pas moins courageuſement. On peut dire à la gloire des deux partis, qu'il ſe fit alors des actions d'une bravoure ſignalée & digne d'une éternelle mémoire, ſi le ſujet d'un ſi terrible combat ne méritoit pas d'être enſeveli dans un oubli éternel.

Enfin, la victoire auroit ſans doute demeuré toute entiere à V. M. & la rébellion s'en alloit éteinte par ce combat, ſi les Pariſiens qui craignoient de vous voir triomphant & d'être punis

de

de leur révolte, n'eussent ouvert au Prince les portes de leur Ville, & si Mademoiselle, fille de S. A. R. ne fût allée elle-même à la Bastille faire tirer le canon sur vos Troupes.

V. M. irritée de tant d'audace, en fit éclater ses justes ressentimens. Elle lança ses foudres contre la téméraire Compagnie qui dirigeoit les mouvemens de cette Ville rebelle. Elle donna un Arrêt par lequel le Parlement étoit transferé à Pontoise, où Elle tenoit alors sa Cour. Elle défendit à tous ses Sujets de reconnoître pour Lieutenant Général du Royaume & pour Général de ses Armées, le Duc d'Orleans & le Prince de Condé, qu'il avoit revêtus de ces titres. Elle déclara vacantes & impétrables les Charges de tous les Officiers qui ne se rendroient pas à Pontoise pour les exercer.

Ces marques de votre indignation ébranloient de plus en plus les esprits de vos Sujets, & les aliénoient de la guerre qui les y exposoit avec le Parlement. Ils sentoient une secrete confusion de voir vos ennemis & les leurs aux portes de Paris, & cherchoient les voyes

voyes de s'en délivrer & de rentrer dans leur devoir, lorsqu'une fausse démarche du Vicomte de Turenne, qui commandoit vos Troupes, pensa jetter toutes les affaires du Royaume dans un nouveau désordre, & votre Personne même dans le danger de tomber au pouvoir de vos ennemis.

Il alla se poster entre les rivieres de Seine & de Hiéres, où il fut renfermé par trois corps d'Armées que commandoient le Prince de Condé, le Duc de Lorraine, & le Duc de Wittemberg. Toute sa prudence si vantée qui n'avoit pas été capable d'éviter ce précipice, ne l'auroit pas été non plus de l'en retirer; toutes ses ruses ne lui auroient servi de rien; & V. M. se seroit trouvée seule & sans Troupes dans une Bicoque, exposée à ses plus mortels ennemis, si un coup du Ciel n'eût trompé l'ardeur & les desirs du Prince de Condé, par une maladie qui l'arrêta dans Paris, & qui donna moyen à votre Général de se dérober, & d'échaper à la vigilance des Ducs de Lorraine & de Wittemberg, & du Comte de Tavanes, qui n'avoient ni les qualités du Prince

Prince pour pouſſer à bout une ſi grande entrepriſe, ni le même intérêt à ne la laiſſer pas manquer.

C'eſt ainſi que ſouvent la fortune contribue à la réputation des Capitaines autant & plus que le mérite. On ne peut pas exprimer combien le Vicomte de Turenne fut alors loué dans votre Cour, parce qu'un pur effet du hazard l'avoit tiré d'un pas où il n'avoit jamais dû s'engager, & où il auroit ſans doute demeuré ſi le Prince de Condé n'avoit pas été lui-même contraint de demeurer à Paris. Mais la joie qu'on eut de voir V. M. délivrée d'un péril preſque certain, fit oublier que c'étoit ſon propre bonheur qui la ſauvoit, & que le Général à qui on en attribuoit la gloire, ne méritoit que le blâme de s'être laiſſé ſurprendre; qu'il ne devoit ſon propre ſalut qu'à la maladie que les bons Deſtins de V. M. avoient envoyée au ſeul Ennemi qui fût capable de profiter d'une ſi dangereuſe faute.

Comme il n'y avoit plus qu'une fauſſe honte qui retenoit la plupart des Factieux, & qui les empêchoit de rentrer

trer dans l'obéïſſance, V. M. voulut leur donner le loiſir de penſer ſérieuſement à leurs actions, & leur faciliter un retour auquel rien ne s'oppoſoit plus que la ſeule préſence du Cardinal. Pour lever cet obſtacle V. M. conſentit une ſeconde fois à l'éloignement de ce Miniſtre, & par ce moyen Elle ramena à leur devoir avec la Ville de Paris, un ſi grand nombre de ceux qui l'avoient trop légérement abandonné, que le Prince de Condé ſe vit réduit à ſe jetter entre les bras des Eſpagnols, aimant mieux aller eſſuyer leurs hauteurs, qu'implorer votre clémence.

Il vint auſſi-tôt à la tête de ces ennemis déclarés de la France aſſiéger & prendre Rhetel, tandis que vos Troupes fatiguées des travaux de la guerre civile n'étoient pas encore en état de s'y oppoſer. Cependant on peut dire que V. M. en faiſant arrêter le Cardinal de Retz, gagna encore une victoire domeſtique qui ſervit beaucoup à affermir le repos où l'Etat commençoit à ſe trouver au dedans : car cet ingenieux Artiſan des brigues, des factions

tions & des cabales, auparavant connu sous le nom de Coadjuteur, n'étoit pas moins à rédouter qu'une puissante Armée. Comme il avoit aussi toujours envié le poste du Cardinal, & qu'il n'en avoit pu souffrir la présence, vous voulutes lui épargner le chagrin de voir le triomphe de cet heureux Concurrent qui étoit sur le point de revenir auprès de V. M. Mais le déplaisir qu'il eut de perdre une liberté dont il sçavoit user si finement, ne fut pas moindre que celui qu'il auroit eu en voyant le Cardinal rentrer en possession de votre faveur & de son administration.

Dès que ce Ministre fut de retour, il s'appliqua à reprendre Bellegarde, seule Place de Bourgogne qui tenoit contre V. M. Rhetel ne demeura pas non plus entre les mains des ennemis, car dès la Campagne suivante, qui fut celle de 1653. vos Généraux le reprirent aussi, & enfin la Ville de Bourdeaux, avec toute la Guienne, rentra sous votre obéïssance.

Par ce moyen, la guerre civile étant tout-à-fait éteinte, & le germe de la rebellion n'ayant demeuré que dans bien

bien peu de cœurs, on ne ſçauroit exprimer de combien de réjouiſſances & d'acclamations fut accompagnée la cérémonie de votre Sacre, qui en quelque ſorte, & ſelon que l'uſage le requeroit, confirmoit votre poſſeſſion de la Royauté. Sortant alors de tutelle, & prenant en main les rênes de votre Etat, il ne s'agiſſoit plus du vain prétexte de réprimer les injuſtices de vos Miniſtres. S'en prendre déſormais à eux, c'étoit s'en prendre à V. M. même. Si tous ces mouvemens déréglés n'euſſent procedé que du deſir de ne laiſſer pas votre jeuneſſe maîtriſée par des gens qui abuſoient de votre autorité en votre nom, on les auroit vu ceſſer dès ce moment. Dans l'aſſurance que c'étoit le vrai Pilote qui tenoit le timon du gouvernail, on ſe ſeroit laiſſé conduire par ſa direction, & on auroit été prêt d'obéïr à ſes ordres.

Comme chacun de ceux qui avoient ſuivi le Prince de Condé avoit des vues bien oppoſées à un ſi légitime retour, vous entreprîtes de les ramener à leur devoir par la force, & vous fîtes en même tems connoître que la conduite

duite qui avoit été tenue pendant votre minorité, n'étoit point l'effet de la volonté ou du caprice de vos Miniſtres. V. M. ratifia tout ce qu'ils avoient fait particulierement pour le maintien de ſon autorité, & pouſſa même avec plus de vigueur ce qu'ils n'avoient encore oſé que foiblement entamer. Les mouvemens de votre cœur qui ne ſe meſuroient pas à ceux des cœurs d'un ordre inférieur quelque élevés qu'ils fuſſent, vous ſuggerérent le parti que vous aviez à prendre pour faire voir que vous étiez né Roi & Monarque abſolu, & que vous ſçaviez vous faire rendre ce qui étoit dû à votre Dignité ſuprême.

V. M. ordonna au Parlement de Paris de faire le procès au Prince de Condé. Elle diſpoſa des Gouvernemens & des Charges qu'il avoit poſſédées. Elle confiſqua ſes biens & le fit déclarer criminel de lèze-Majeſté auſſi-bien que tous ceux qui avoient continué à ſuivre ſes traces. Exemple capable d'intimider des Sujets qui n'auroient pas encore été dans le dernier aveuglement, & par lequel le Comte

de

de Harcourt, convié ou forcé à rentrer en lui-même, dans un tems où il chanceloit & où il avoit déja fait les premiers pas pour ternir par une infame déſobéïſſance, la gloire qu'il s'étoit acquiſe à votre ſervice, fut empêché de ſe précipiter dans des abîmes de diſgraces qu'il voyoit que les Princes même de votre Sang ne pouvoient pas éviter.

A cette fermeté que vous eutes pour vous faire obéïr, & qui marquoit que vous étiez né pour commander, vous joignîtes celle que les Héros ont accoutumé d'avoir dans les combats. Preuve éclatante & inconteſtable des droits que le ſang héroïque dont votre cœur étoit formé vous donnoit de prétendre à ce titre. Vous volâtes devant Stenay, où votre préſence animant votre Armée, la remplit en même tems d'admiration par votre aſſiduité à viſiter les travaux, & à ſoutenir des fatigues capables de rebuter des gens déja rompus au métier; & vous causâtes tant d'étonnement aux Officiers qui compoſoient votre Conſeil de guerre, qu'ils furent obligés d'avouer

d'avouer que malgré toute l'expérience qu'ils avoient acquiſe aux dépens de leurs ſueurs & de leur ſang, vous en ſçaviez déja du moins autant qu'eux.

Il ne faut pas douter que ce ne fût l'effet de votre préſence qui réduiſit cette Place qu'on avoit regardée comme imprenable, & qui en fit tomber les murs & les fortifications. Ce fut encore par l'influence qu'elle répandoit dans tout ce climat, que les Eſpagnols qui eſpéroient ſe dédommager de la perte de Stenay par le ſuccès du ſiége qu'ils mirent devant Arras, ayant été attaqués juſques dans leurs lignes, furent battus & entierement mis en fuite. Déroute qui apprit au Prince de Condé que les proſpérités qu'il avoit eu autrefois, & qui l'avoient rendu ſi fier, étoient bien plus des effets de l'Aſtre qui préſidoit au regne de V. M. & de la valeur des François en général, que de ſa propre conduite & de la force de ſon génie, lequel ne ſe trouva pas même alors capable de garantir le Queſnoi, ni de ſauver la Ville de Clermont confiée à la garde de ſes gens, quoiqu'ils la défendiſſent avec autant d'opiniâtreté

hâtreté qu'il leur fut poſſible.

Vos conquêtes ne ſe terminerent pas aux lieux où elles étoient éclairées de votre préſence, & faites par la force de votre bras; elles s'étendirent en Catalogne, où vos Généraux ſe ſignalerent à l'envi pour avoir part à l'eſtime de leur Monarque. Un des plus puiſſans aiguillons qui portent les hommes aux actions héroïques, c'eſt lorſqu'ils ſont aſſurés de ſervir un Prince qui poſſédant lui-même toutes les vertus en connoît le prix, & ſçaura leur rendre la juſtice qui leur eſt dûe.

La Campagne de l'année 1655. s'étant ouverte par le ſiége de Landreci, qui ſe rendit à compoſition, elle continua par la priſe de Maubeuges, & de pluſieurs autres Villes & Châteaux qui ne pouvoient pas manquer d'être emportés, puiſque vous les attaquiez vous-même. Votre Etoile, qui ſans doute eſt celle de la victoire, ne produiſit pas moins ſon effet ordinaire dans vos Armées ſous le commandement de vos Maréchaux, qui ſe rendirent maîtres de toutes les Places qu'ils eurent le tems d'aſſiéger.

Quelque

Quelque grande que fût la gloire de ces conquêtes, elle étoit néanmoins encore au-dessous de celle de voir tous les Princes maltraités & persecutés de la fortune se jetter entre vos bras, & avoir recours à votre protection. Le Prince François de Lorraine, outré de la prison de son frere, que le Roi d'Espagne avoit fait arrêter, vint vous amener ses Troupes, & vous demander un asyle qu'il ne pouvoit trouver nulle part qu'en votre puissance & en votre générosité.

Le Duc de Modene plus maltraité des Gouverneurs du Milanez, qu'il n'auroit pu être de leur Roi même, ayant trouvé le Conseil d'Espagne sourd à ses plaintes, rechercha à son tour votre appui, comme le seul qui fût capable de le mettre à couvert des insultes de cette orgueilleuse Nation.

Les soins que vous prîtes de faire des Reglemens utiles au dedans de votre Royaume, ne furent pas moins glorieux à V. M. que les victoires qu'Elle remportoit par la force de ses armes. Ils firent connoître l'étendue de votre génie, qui rempliſſoit déja tous les de-

voirs de la Royauté. Vos Ordonnances contre les blaſphêmes, contre les duels & contre pluſieurs autres violences qui ſe commettoient tous les jours, furent des témoignages de votre équité, auſſi-bien que de la modération de votre ame, laquelle n'étoit pas moins un exemple à ſuivre, qu'une Reine à reverer; tandis qu'elle exerçoit doucement ſon empire en réfrenant les mouvemens indiſcrets de la langue & les brutales paſſions du cœur.

Les jalouſies qui s'élevent entre les Officiers, ſont ſouvent la cauſe des déſordres qui troublent les Armées & qui renverſent les deſſeins les mieux concertés. On en vit une preuve dans le fâcheux ſuccès du ſiége de Valenciennes, qui fut entrepris au commencement de la Campagne de l'an 1656. Le Maréchal de Turenne en rejetta la faute ſur le Maréchal de la Ferté, & la Ferté ſe plaignit de Turenne, & lui imputa tout le malheur de cette entrepriſe. Comme il eſt impoſſible de ſçavoir ce qui ſe paſſa dans les cœurs de ces Généraux, ni même dans leur conduite, on ne peut en juger que par les apparences.

rences. Elles furent alors favorables au Maréchal de Turenne ; mais depuis qu'un long tissu d'actions & d'intrigues a donné le moyen de pénétrer son caractere, fait découvrir sa passion dominante de s'élever au-dessus de ses pareils & de les maîtriser, instruit tout le monde du plaisir qu'il prenoit à en médire en secret pendant qu'il les accabloit de civilités en leur présence, & manifesté les autres obliquités de son ame, on a commencé à douter que tout le tort fût du côté de l'autre Maréchal.

Vos armes ne manquerent pas de prospérer par-tout ailleurs où elles ne furent point arrêtées par la malignité de cet obstacle. Elles emporterent Valence en Italie, la Capelle en Flandres, & firent lever le siége que les Espagnols avoient mis devant S. Guillain.

Ce fut en ce tems-là que la Reine de Saba vint visiter Salomon. La fameuse Christine, qui pour monter au plus haut degré de la gloire par un sentier peu battu, avoit renoncé à la possession de la Couronne de Suede, qu'elle avoit bien la force de porter si elle n'en eût pas fui l'embaras, se rendit à

Paris pour connoître par elle-même ſi vos vertus Royales répondoient à votre réputation. Elle y fut reçue par vos ordres avec une magnificence convenable à votre grandeur & à la ſienne ; & avec les honneurs dûs à ſon haut rang, de quoi Elle parut extrêmement ſatisfaite.

Mais lorſqu'Elle eut vu ce qui ſe paſſoit à votre Cour & dans votre Royaume, les ſoins que V. M. ſe donnoit du Gouvernement, qui n'interrompoient point ſes plaiſirs, l'abondance qui regnoit par-tout, la politeſſe de vos peuples auſſi-bien que de vos courtiſans ; lorſqu'elle eut bien examiné votre Royale Perſonne avec les charmes dont elle étoit pourvue ; cette Majeſté douce & fiere tout enſemble, capable d'inſpirer l'amour & la crainte, Elle demeura convaincue que la renommée n'avoit pas encore publié tout ce qui ſe trouvoit de grandes & extraordinaires qualités en vous. Elle en parut ſi ſurpriſe & ſi enchantée, que ceux qui l'approchoient ne doutoient point que ſi le ſiécle eût permis de ſuivre toutes les coutumes des Amazones, comme il permettoit

d'en

d'en porter quelquefois l'habit, qui étoit celui que cette Reine avoit choisi pour faire son entrée à Paris, & qu'Elle mettoit le plus souvent, Elle n'eût encore à leur exemple demandé à V. M. une postérité digne de Vous & d'Elle.

Les armes sont journalieres. Il n'y a point eu de Héros dans le monde qui n'ait essuyé quelque revers de la fortune; ce qu'elle semble faire exprès afin de leur donner un plus grand goût pour les victoires qu'elle leur prépare. C'est ce qui arriva en Flandres au commencement de l'an 1657. où S. Guillain & Condé furent repris par les Espagnols, & la prise de Cambrai manquée par le Vicomte de Turenne.

Mais cette fiere & capricieuse fortune n'a pourtant jamais osé s'en prendre en face à V. M. ni se distinguer de tous les autres génies de l'Univers qui vous ont toujours constamment rendu leurs hommages. Vous n'eûtes qu'à paroître devant Montmédi, & elle vint vous y offrir ses tributs. Elle vous y ouvrit des passages au travers des chemins-couverts, des bastions & des demi-lunes qu'elle s'étoit auparavant en-

gagée de rendre inacceſſibles. Elle vous livra S. Venant, Bourbourg, la Mothe aux bois & Mardik, & refuſa cette derniere fortereſſe aux efforts que firent vos ennemis pour la reconquerir. Ils n'en avoient pas moins fait pour ſurprendre Ardres & Calais, & ils n'y avoient pas été moins vigoureuſement repouſſés.

A meſure que l'âge ajoutoit de nouveaux degrés à votre expérience & à vos lumieres, il prêtoit auſſi un nouveau luſtre à votre gloire par la multiplication de vos conquêtes. Appas trop capable, ſinon d'aveugler, au moins de charmer un jeune courage. Le vôtre toutefois ne s'en laiſſa pas tranſporter. Toujours moderé & maître de vous-même, nonobſtant les bouillons d'un jeune ſang, & les acclamations de tout l'Univers; toujours diſpoſé à épargner le ſang humain, à accepter les retours de ceux qui vous avoient offenſé, comme à domter les orgueilleux & les rebelles, vous prêtâtes favorablement l'oreille aux Puiſſances qui vous propoſerent la paix.

Cette facilité qu'on eſpéroit moins

de

de la France que de l'Eſpagne, ce généreux renoncement aux conquêtes & aux victoires qui vous attendoient, fut le ſujet de l'admiration de tous les Princes, tandis qu'ils voyoient avec pitié que les Eſpagnols auſſi foibles que téméraires ne pouvoient ſe réſoudre à profiter des effets de leur médiation.

Mais enfin le conſentement que vous aviez donné à entrer en négociation ayant été éludé par vos ennemis, vous ſongeâtes à recourir aux armes par leſquelles vous aviez déja tant de fois abatu ces ſuperbes courages. Ils avoient recherché avec empreſſement l'alliance de l'Angleterre; mais avant que de ſe réſoudre à s'engager avec eux, elle vous offrit cette même alliance qu'ils demandoient avec tant d'ardeur, & vous ne jugeâtes pas à propos de mépriſer les avances d'un voiſin qui auroit pu leur être d'un grand ſecours, & qui ne vous étoit pas inutile.

Ils commencerent à ſentir les effets de ce nouveau Traité par un exploit auſſi avantageux pour vous qu'accablant pour eux. Vous allâtes attaquer Dunkerque par terre pendant que les

Anglois le tenoient investi par mer. Ce siége que tant de circonstances remarquables rendirent fameux, finit par le gain d'une bataille & par la victoire la plus complette dont on ait jamais ouï parler. Le Prince de Condé en fut quitte à bon marché de n'y avoir perdu que son cheval. Heureux d'avoir retrouvé celui du Capitaine de ses Gardes, qui demeurant demonté, paya pour son maître; mais malheureux d'avoir causé la perte de tant de braves gens que son exemple ou ses sollicitations avoient entraînés, & qui moururent ou furent faits prisonniers les armes à la main contre leur Monarque. Le Maréchal d'Hocquincourt fut un de ceux qui y laissérent la vie.

Les Espagnols ayant perdu cette bataille, Dunkerque capitula le 24. de Juin 1658. & la réduction de cette Ville, qui fut le fruit de la victoire, la fit tomber entre les mains des Anglois, suivant les conditions du Traité que vous aviez fait avec eux. Bergues S. Vinox ne put pas non plus résister à vos armes triomphantes: sa Garnison se livra prisonniere entre vos mains, & toutes

les

les autres petites Places du voiſinage vinrent d'elles-mêmes ſe ranger ſous votre obéïſſance.

Ces ſujets de joie que donnoit la proſpérité de vos armes ſe trouverent interrompus par les appréhenſions où l'on fut pour votre ſacrée Perſonne. V. M. s'étoit ſi ſouvent expoſée aux fatigues les plus violentes, aux injures de l'air, & de l'air ſans doute infecté par les maladies des vos Soldats, que votre ſanté en fut enfin alterée, & que vous tombâtes dans une maladie qu'on jugea périlleuſe. Ce fut alors qu'on vit éclater les témoignages de l'amour de vos Peuples, par leurs craintes, par leurs empreſſemens & par leurs vœux; & qu'on connut qu'ils étoient pleinement perſuadés que leur ſalut étoit attaché au vôtre.

Le retour de votre ſanté fut accompagné de pluſieurs nouveaux triomphes. Furnes, Dixmude, Gravelines, Oudenarde, Menin, Ypres, le Château de Commines, furent rangés ſous vos loix, & on défit les Eſpagnols qui vouloient ſauver Menin.

Le grand feu, qui pendant les der-

nieres révoltes avoit penſé embraſer votre Royaume, n'étoit pas ſi bien éteint, qu'il n'en parût encore de tems en tems quelques étincelles en divers endroits où les faiſoit voler le vent de l'inconſtance de l'eſprit humain, qui ſe laſſe auſſi bien de ſon bonheur que de ſa mauvaiſe fortune. Le plus ſûr moyen d'écarter ces nuages avant qu'ils euſſent le tems de s'épaiſſir, étoit d'en faire approcher le Soleil. Vous y courûtes, & produiſant auſſi-tôt l'effet qui vous eſt naturel, vous diſſipâtes par la vertu de votre aſpect, les froides vapeurs qui rendoient la plûpart des cœurs glacés pour votre ſervice, & celles qui avoient commencé à ſe durcir, & qui étoient déja prêtes à former des foudres, furent diſſoutes par l'ardeur de vos rayons.

Après que vous eutes donné vos ordres dans la Province de Bourgogne où s'étoit formé cet orage, V. M. ſe rendit à Lyon pour y voir la Princeſſe de Savoye, dont on lui avoit vanté les charmes. Mais ceux de l'illuſtre naiſſance de l'Infante d'Eſpagne qui vous fut alors propoſée, ſecondés des droits

qui

qui la pouvoient un jour accompagner & des douceurs de la paix que promettoit cette alliance, avec l'inclination de la Reine votre Mere qui penchoit de ſon côté, l'emporterent ſur tout ce que la Princeſſe de Savoye avoit pu vous inſpirer des ſentimens avantageux pour elle.

C'eſt ainſi que vous avez toujours ſçu domter votre propre cœur. Vous n'impoſez point de joug auquel vous ne vouliez vous ſoumettre vous-même. Les plus vifs mouvemens de vos paſſions cédent aux efforts de la raiſon & à l'amour de la gloire. Ce que vous aviez déja une autre fois gagné ſur vous en laiſſant partir la Connétable Colonne, fit trouver cette ſeconde victoire beaucoup moins ſurprenante que ſi l'on n'avoit point eu connoiſſance de ce premier eſſai de votre vertu.

Pendant que vous faiſiez des conquêtes en Flandres, vos armes triomphoient également en Italie, où le Duc de Modene ſentit les effets de votre protection. Mais ni tous ces grands progrès, ni ceux que des eſpérances preſque certaines vous promettoient

encore, ne furent pas capables de vous séduire, & de vous faire préferer les avantages que vous offroit la guerre au plaisir de donner la paix.

Outre votre propre inclination, les desirs de la Reine ne contribuoient pas peu à vous y porter. Cette Princesse, qui ne pouvoit oublier qu'elle étoit fille d'Espagne, avoit à cœur de terminer une guerre qui alloit trop abaisser cette Monarchie, à laquelle elle devoit sa naissance : mais le véhément desir qu'elle avoit de vous marier avec l'Infante sa niéce, l'entraînoit encore avec plus de passion du côté d'une paix qui devoit être le premier fruit de ce mariage.

Le plus grand obstacle qui s'y trouva fut une suite des désordres que vous avoient causé vos propres Sujets. Si l'on y fait de sérieuses réflexions, on connoîtra que les ennemis de la France n'ont presque jamais eu d'avantage sur elle par leurs propres forces, & qu'il ne lui est point arrivé de désordres que par sa faute, lorsque les peuples ont manqué de soumission au Souverain ; ou par le rélachement des Rois qui ne

ſçavoient pas ou ne vouloient pas ſe ſervir de leur légitime autorité.

Le Roi d'Eſpagne fit donc ſon premier intérêt de rétablir le Prince de Condé. C'eſt un point que vous n'euſſiez jamais accordé ni dû accorder s'il ſe fût agi d'une paix à faire avec un Roi votre ennemi. Mais cet odieux nom s'étant déja évanoui pour faire place à celui de Beau-pere par la promeſſe qui vous avoit été faite de l'Infante, vous n'eûtes plus rien à refuſer à un Monarque auquel vous veniez de vous unir par un lien ſi étroit.

Les magnificences de la cérémonie de votre mariage & celles de votre entrée avec la Reine votre épouſe dans la Ville de Paris, tous les divertiſſemens & tous les ſpectacles dont cette entrée fut ſuivie, ne marquerent pas moins la grandeur & la puiſſance de V. M. & les richeſſes de ſon Royaume, que la délicateſſe de ſon goût dans le choix de ſes plaiſirs, & l'exactitude de ſes ordres pour les faire diriger ſelon ſes intentions.

Sous un autre Regne, le retour du Prince de Condé dans le Royaume, auroit

auroit été ſans doute d'une dangereuſe conſequence. Son ambition, ſon feu, ſa qualité, ſa réputation, ſes premiers mécontentemens, peut-être pas éteins quoiqu'aſſoupis, tout ſembloit être à craindre. L'exemple de ce qui s'étoit paſſé depuis ſa ſortie de priſon, n'avertiſſoit que trop de ſe défier de ſa ſoumiſſion & de ſes promeſſes. Cependant l'expérience a fait voir que comme les vagues les plus impétueuſes ſe briſent contre un rocher élevé, un Roi qui ſçait le véritable art de regner, ne manque jamais de ranger ſes Sujets à leur devoir, & de rendre impuiſſantes toutes les atteintes qu'ils oſent lui porter.

Il ne ſçait pas moins parer aux revers qui lui viennent par les voies du cours ordinaire de la nature. Le Cardinal Mazarin mourut au mois de Mars 1661. & tout l'Univers voyant V. M. privée d'un ſi grand & ſi utile ſecours, eut les yeux ſur Elle pour examiner ſa conduite après cette perte.

Elle fut prudente cette conduite, elle fut ferme, ſolide & active. V. M. prit ſur ſoi-même une partie du poids des affaires que le Cardinal avoit accoutumé

coutumé de ſoutenir ; Elle fit un choix judicieux de ceux qu'Elle vouloit charger du reſte, dans la vue néanmoins d'avoir toujours à l'avenir une inſpection particuliere ſur toutes les démarches de ſes Miniſtres ; & Elle éloigna de ſon ſervice avec le Surintendant Fouquet, tous ceux qui ne s'acquittoient pas bien de leur devoir.

Pour connoître de leurs malverſations dans le maniment des finances, vous établîtes une Chambre de Juſtice compoſée de quelques Conſeillers tirés de la plûpart des Cours Souveraines du Royaume, à laquelle votre Chancelier préſida. En procédant de cette maniere, vous donnâtes des preuves manifeſtes de vos intentions à faire rendre une juſtice exacte & deſintéreſſée. Les abus qui s'étoient auparavant commis, furent réformés par cette voie, & les Financiers qui s'étoient ſervis de la facilité qu'on trouve pendant une Régence, & des occaſions que leur avoient fourni les troubles du Royaume, furent punis avec une douceur & une modération qu'on ne peut trop admirer, n'ayant été obligés que de reſtituer une

partie

partie des ſommes qu'ils vous avoient ſouſtraites, ou qu'ils avoient frauduleuſement exigées ſous votre nom.

Si le châtiment des crimes eſt néceſſaire, la récompenſe des fideles ſervices ne l'eſt pas moins. Il eſt vrai que tous vos Sujets, quels qu'ils ſoient, vous doivent leurs perſonnes, leurs biens, leur ſang, ſans avoir droit d'en rien prétendre. En vous ſacrifiant tout ce qu'ils ont, ils font leur devoir & ne vous donnent rien puiſque tout eſt à vous. Cependant ces marques de bonté dont vous daignez les favoriſer, ces degrés d'honneur où vous les faites monter, d'autant plus élevés que vos graces, ſont des preuves auſſi certaines qu'illuſtres du mérite des objets ſur leſquels elles ſont repandues; ces magnifiques préſens dont vous les enrichiſſez, ſont des aiguillons preſſans qui les excitent à vous conſacrer encore avec plus d'ardeur tous les mouvemens d'une affection qui ne laiſſeroit pas quelquefois de demeurer languiſſante & froide, ſi elle n'étoit pas animée & réchaufée de ces rayons bénins que vous dardez ſur eux.

Vous

Vous fites donc alors soixante Chevaliers de vos Ordres, & huit Commandeurs. Faveur d'autant plus considérable pour ceux qui la reçurent, qu'ils entroient dans une Confrairie militaire dont vous êtes le Chef, & à laquelle tous les plus grands Princes du monde se font une honneur d'être admis. Aussi ne sont-ils point en danger de se voir en société avec des personnes d'une naissance vile, puisque vous n'y en recevez point qui ne soient distingués par la noblesse de leur sang, aussi-bien que par leur mérite, & que l'un & l'autre ne vous soient bien connus.

Les nouveaux liens dont vous vous étiez uni avec l'Espagne par votre mariage qui vous rendoit comme son enfant, ne furent pas néanmoins capables de retenir cette insolente Nation dans le respect qu'elle vous devoit, parce qu'elle croit n'en devoir à personne du monde. Votre Ambassadeur ayant envoyé son carrosse & ses livrées au-devant de l'Ambassadeur de Suéde le jour de son entrée à Londres, le Baron de Batteville y envoya aussi les siens, quoique les Espagnols s'abstiennent ordinairement

dinairement d'y faire rencontrer les leurs lorſqu'ils ſçavent que ceux de France y doivent être. Outre ſes Domeſtiques il avoit encore apoſté quantité de gens, qui tous enſemble inſulterent les François, les chargerent, & en tuerent quelques-uns.

Ce fut par un outrage ſi ſanglant & fait avec tant d'éclat, que cette ſuperbe nation continua à manifeſter le fond de ſon cœur à l'égard de la France. Elle fit voir qu'elle étoit irréconciliable, que les alliances les plus ſacrées ni les plus étroites n'étoient pas capables d'éteindre ſa haine ni d'adoucir ſa fierté; & vous comprîtes aiſément que le plus ſûr moyen d'en venir à bout étoit de ne vous rélâcher à l'avenir d'aucun de vos droits contr'elle, & de les porter en toutes occaſions auſſi loin que la juſtice & l'équité le pourroient permettre.

V. M. ne voulut pas toutefois pouſſer d'abord ſon reſſentiment auſſi vivement que méritoit la grandeur de l'outrage. Le reſpect que vous eutes pour la perſonne du Roi votre Beaupere, & le déplaiſir qu'il vous témoigna

gna de ce qui s'étoit passé ; les Lettres qu'il vous écrivit sur ce sujet & les assurances qu'il vous donna de n'y avoir aucune part, suspendirent pour un tems les effets de votre juste vengeance. Mais ces déférences qui ne tendoient qu'à lui donner du tems afin de se résoudre à vous faire les satisfactions que vous ne pouviez vous dispenser d'exiger, n'étant pas pour continuer toujours, l'Espagne prit enfin le parti qu'elle ne pouvoit s'empêcher de prendre sans injustice & sans ingratitude. Elle vous envoya un Ambassadeur Extraordinaire pour vous témoigner son déplaisir de ce qui s'étoit passé à Londres. Le Baron de Batteville fut rappellé de son Ambassade, & le Marquis de Fuentes vous déclara de le part de son Roi en présence de tous les Ministres des Puissances Etrangeres, que ce Prince avoit envoyé ses ordres à ses Ambassadeurs & Ministres dans toutes les Cours & autres lieux où ils résidoient, & dans lesquels il pourroit se présenter des difficultés pour raison de préséance, afin qu'ils s'abstinssent de s'y trouver & d'entrer en concurrence avec les

vôtres

vôtres dans toutes les fonctions & cérémonies publiques où ils assisteroient.

Comme ce Monarque avoit obtenu par la paix le rétablissement du Prince de Condé, beaucoup plus coupable envers V. M. que le Duc de Lorraine n'étoit envers le Roi d'Espagne, vous n'aviez pas manqué de faire sortir ce Duc de la prison où il languissoit en Flandres. Cette faveur l'ayant attaché à la France, il jugea qu'il étoit tems de lui rendre le dépôt que les anciens Monarques de ce Royaume avoient mis entre les mains des Ducs ses Prédécesseurs, & de restituer à la Couronne les Duchés de Lorraine & de Bar. Il n'avoit point d'enfans, & son neveu, dans les intérêts duquel il n'avoit aucune obligation d'entrer, n'ayant eu ni pour V. M. ni pour son oncle toutes les déférences qu'il auroit dû avoir, n'eut pas raison de se plaindre que vous ne fissiez pas pour lui ce que vos augustes Prédécesseurs avoient fait pour les siens, en les laissant en possession de ces deux Duchés.

Ces Princes qui ont toujours été remuans, avoient trop souvent harcelé

celé la France : on peut même dire qu'ils n'en avoient jamais laissé passer aucune occasion. Ils avoient eu beau échouer dans leurs desseins, ne remporter que des pertes & de la confusion de toutes leurs intrigues & de leur félonnie, être obligés de recourir à la bonté des Rois toutes les fois qu'ils les avoient offensés & qu'ils avoient pris les armes contr'eux, rien n'avoit été capable de les contenir dans leur devoir. Ce dernier Duc autant & plus entreprenant qu'aucun autre, s'étoit plusieurs fois attiré la disgrace du feu Roi & la vôtre ; & ce fut par une juste reconnoissance des faveurs que vous lui aviez faites en lui pardonnant toutes ses démarches obliques, & en le délivrant de la prison où il s'étoit lui-même précipité, qu'il vous fit une cession utile à ses Sujets, puisqu'elle assuroit leur repos.

Quelque légitime que fût cette reconnoissance, votre Ame grande & Royale qui ne peut pas souffrir qu'on fasse rien pour vous sans, y répondre d'une maniere qui l'emporte encore au-dessus de tout ce qu'on a pu faire,

accorda

accorda aux Princes Lorrains l'avantage d'être réputés du Sang de France. Honneur infiniment plus grand & plus solide que la possession d'un petit Etat, dans laquelle ils ne se trouvoient affermis qu'autant qu'il plaisoit à la France, & où étant exposés à la jalousie de leurs voisins, contre lesquels ils ne pouvoient se maintenir par eux-mêmes, ils en étoient sans cesse insultés, maltraités, empriſonnés, & leurs Sujets se voyoient accablés de miseres dont il n'y avoit que V. M. qui pût les garantir.

L'exemple de ce qui étoit arrivé à Londres au sujet de l'entrepriſe de l'Ambaſſadeur d'Espagne contre le vôtre, & des satisfactions à quoi il avoit fallu se soumettre pour éviter votre juste ressentiment, ne fut pas capable de prévenir les outrages qu'on vous préparoit à Rome. La jalousie qu'on avoit de votre grandeur & de votre puiſſance regnoit par-tout & ne pouvoit s'empêcher d'éclater. Ce qu'on n'attendoit ni du caprice de la fortune, ni de la supériorité des armes ou du courage, on vouloit l'obtenir à force d'injures,

& au moins par cette basse & impuissante voie, vous faire sentir des atteintes que tout l'Univers n'étoit pas dans le pouvoir de vous porter autrement.

Le Cardinal Gouverneur de Rome ayant lâché la bride aux Sbires, & aux Corses qui leur servent d'escorte, cette canaille en usa avec toute l'insolence dont elle étoit capable. Il n'y eut ni insulte ni mauvais traitement qu'elle ne fît au Duc de Crequi votre Ambassadeur, à la Duchesse son épouse, & à ses gens dont ils n'épargnerent pas la vie.

Ce ne fut pas simplement un démêlé de Ministres pour la préséance dans une Cour étrangere ; ce fut une véritable insulte de la propre Cour de Rome qui fait parade de tant d'équité. Ce fut un attentat de la part de ceux-là mêmes à qui les personnes des Ambassadeurs en général ne devoient pas être moins sacrées que sont les leurs propres, & à qui celles des Ambassadeurs de France en particulier doivent être aussi cheres & aussi précieuses, que les bienfaits qu'ils ont reçu de la Couronne sont grands, & ont contribué

à l'augmentation & à l'affermiſſement de leur autorité.

Le caractere des Lieutenans des Dieux de la terre mérite des égards aſſez approchans de ceux qu'on a pour le Lieutenant du Dieu du Ciel. Ces premiers Dieux étant les fils du Dieu Supréme qui les a viſiblement revêtus de ſon pouvoir, il n'y a entre ces deux eſpéces de Lieutenans qu'un degré de ſupériorité d'ordre. Chacun d'entr'eux a ſes fonctions à faire de la part de ſon maître à laquelle ſe borne tout ſon pouvoir. Celui du Lieutenant ou de l'Ambaſſadeur du Souverain maître ne s'étend qu'à être l'interpréte de ſes volontés au monde, & ſur tout à ſes fils qu'il a établis Rois & Souverains ſous lui, & auprès deſquels il tient cet Ambaſſadeur pour leur parler de ſa part, mais non pas pour agir, ni pour venger ſon autorité s'il arrive qu'elle ſoit violée. Il a encore moins le pouvoir d'inſulter les propres fils de Dieu, qui lui ſont ſans doute plus chers que ſon Lieutenant, & deſquels il réſerve le châtiment lorſqu'ils n'écoutent pas la voix de celui qui leur remet de-

vant

vant les yeux leur devoir en des termes convenables au caractére d'Ambaſſadeur. Mais comment doit-on regarder un Miniſtre du Souverain maître qui paſſant les bornes de ſa Commiſſion s'en prend à ſon propre fils, & immédiatement, & dans les Perſonnes de ceux que par reſpect pour leur pere & pour apprendre ſa volonté, ils entretiennent auprès de lui, afin de recevoir par ce canal ce que le Miniſtre eſt chargé de leur dire de la part de ſon maître? Qu'en doit-on penſer lorſqu'il uſe à la fois de ſurpriſe & de violence; qu'il agit avec plus d'injuſtice & de hauteur que ne font les Puiſſances de la terre.

C'eſt ce qui ſe pratiqua alors à Rome dans l'outrage qui fut fait à V. M. L'action ſe commit dans un lieu où les aggreſſeurs étoient les maîtres, & où on avoit lieu de ſe croire, ſur leur bonne foi & ſur la connoiſſance des devoirs de leur caractére, autant en ſureté qu'eux-mêmes. Cependant ils ne craignirent pas de s'attaquer à un Prince qui étoit d'autant plus en état de s'en reſſentir, qu'outre ſa grande

puiſſance dont ils devoient redouter les effets, il ſçavoit par lui-même & par ſes propres lumieres juſqu'à quel point il étoit obligé de porter ſes égards pour leur Dignité.

La Cour de Rome ſentit la force de ces raiſons, quoique trop tard. L'éclair de vos menaces n'eut pas plutôt paru, qu'il déſilla les yeux, & qu'on chercha des aſyles pour ſe mettre à couvert de la foudre. On employa tous les moyens communs, l'Eau-bénite, les Rameaux de Pâques, les Agnus Dei. On s'adreſſa à tous les Saints qu'on a coutume d'invoquer quand il tonne. Mais ces menues dévotions n'étoient pas capables de conjurer la tempête, tandis qu'on nourriſſoit toujours dans le cœur la malignité qui avoit exhalé les vapeurs dont elle étoit formée. Il fallut une bonne fois renoncer aux frivoles eſpérances de ſe pouvoir ſouſtraire à l'ardeur du Soleil : il fallut mettre bas le maſque, paroître dans une forme bien reconnue, & accompagner ſa dévotion d'une véritable humilité.

La même raiſon qui vous avoit obligé

gé d'aſſocier les Anglois à vos conquê-
es, & de prendre Dunkerque pour
ux afin d'affoiblir l'Eſpagne, vous en-
agea à retirer cette importante Place
le leurs mains pour ne les laiſſer pas
ux-mêmes devenir puiſſans au-delà
e la mer. Ils furent rembourſés des
rais qu'ils avoient faits pour la guerre,
c vous entrâtes heureuſement & ſans
ffuſion de ſang en poſſeſſion d'une for-
ereſſe qu'il auroit fallu acheter de
luſieurs milliers de vies, ſi elle n'avoit
té à vendre qu'à ce prix-là. Le con-
ours de toutes les circonſtances néceſ-
aires pour réuſſir en ce deſſein, & la
rudence avec laquelle vous les fites
ménager, ne ſont pas deux des moin-
res preuves & des careſſes que la for-
ne vous fait, & de l'adreſſe que vous
vez à vous prévaloir de ſes faveurs.
Si vous trouvâtes un innocent ſecret
'étendre les limites de votre Empire
urant la paix que vous aviez avec toute
Chrétienté, vous n'eûtes pas moins
elui de porter votre gloire au-delà des
ers, & de la faire éclater parmi les
urcs & les Barbares. Les Corſaires
'Alger qui font profeſſion de ne s'enri-

chir que des captures ſur les Sujets des Etats Chrétiens, avoient auſſi pris la coutume de maltraiter les vôtres, & de ne les pas diſtinguer d'avec ceux des autres Puiſſances inférieures qu'ils n'avoient pas lieu de redouter ſi fort. Il étoit à propos de les châtier, & vos Vaiſſeaux leur ayant donné vivement la chaſſe, ils furent réduits à la raiſon & forcés de porter à votre pavillon le reſpect qui lui eſt dû.

Puiſque les Puiſſances les moins affectionnées à votre Couronne recherchoient à l'envi votre alliance, & tâchoient de s'aſſurer votre protection il ne faut pas s'étonner que les Suiſſes vos anciens Alliés, ſe ſoient empreſſés à renouveller avec V. M. des Traités par le moyen deſquels ils ſe ſont mis à couvert des prétentions que l'Empire a contr'eux. Ils trouverent en vous la même facilité qu'ils avoient éprouvée dans les Rois vos Prédéceſſeurs & plus ſatisfaits encore d'avoir été favorablement reçus, que des avantages qu'ils avoient conſervés à leur Pays, ils s'en retournerent pleins de l'idée de votre grandeur, & de cette

Majeſ

Majeſté qui reluit en votre Perſonne & en toutes vos actions.

Il n'y a pas plus de ſujet d'être ſurpris que les Bourgeois d'Avignon qui ont toujours le cœur François, & qui ne ſont les Sujets du Pape, que parce qu'il a plu aux Rois de France de les lui donner, & qu'autant qu'il leur plaît de les lui laiſſer, ayent été prêts à ſecouer le joug de Rome en voyant ſon ingratitude pour ſes bienfaiteurs. S'ils ſont portés d'une inclination naturelle à ſe voir réunis à la Monarchie Françoiſe, d'où ils ont été démembrés ſans néceſſité, la prudence ne doit pas moins les convier à ſe tourner de ce côté-là lorſqu'il naît des différens entre les Rois & les Papes, puiſque ceux-ci ſont dans l'impuiſſance de les défendre, & qu'ils trouvent leur ſureté ſous la protection de leurs anciens Maîtres.

La nouvelle méthode dont on ſe ſervoit pour lever les Finances, en abandonnant les Peuples à la diſcretion des Traitans, cauſa un ſoulevement dans le Boulonnois qui fut bien-tôt appaiſé par votre prudence. C'eſt peut-être la ſeule occaſion de cette nature où V. M.

ſe ſoit laiſſée abſolument ſurprendre. Vous aviez raiſon de regarder l'argent comme le nerf de la guerre, ou du moins le pouvoir de la faire avantageuſement, comme la force de l'Etat & le fondement de ſa proſpérité; & dans cette vue vous ne putes pas vous défendre d'accepter le parti que vous faiſoient les Traitans, lequel montoit ſi haut, que vos revenus s'en trouvoient extrêmement augmentés.

Mais ces gens, qui n'avoient pas deſſein de ſe ruiner, & qui avoient en même tems promis d'enrichir leur Patron, lequel ne faiſoit preſque que de naître, ayant beſoin de lui fournir, comme de prendre eux-mêmes une prodigieuſe quantité d'alimens pour parvenir promptement à la grandeur de la taille où ils aſpiroient tous, ne manquerent pas de tendre à leur but & d'y frapper. Ils uſerent de main miſe ſur les biens du Peuple qui étoient abandonnés à leur diſcrétion; & ayant étendu ſans rien ménager, & autant qu'ils purent les droits qu'on leur avoit permis de lever, ils firent bonne part du butin à leur protecteur.

Les

Les biens, les perſonnes, la vie de vos Sujets vous appartenant, comme il a été déja dit, ils ne peuvent ſans ingratitude & ſans crime vous refuſer aucune de ces choſes lorſque V. M. les exige d'eux. Ce n'eſt point auſſi à eux de raiſonner ni d'examiner ſi l'occaſion qui vous engage à uſer de tous vos droits, eſt aſſez preſſante pour requerir un ſi parfait ſacrifice. Ce ſeroit peut-être ce qu'ils n'avoueroient jamais. Convenant de leurs devoirs en général, ils ne trouveroient point de circonſtance particuliere aſſez forte pour ſe déterminer à les remplir dans toute leur étendue.

Il eſt donc certain qu'ils n'ont que le parti de la ſoumiſſion à prendre, à moins que de vouloir troubler l'ordre naturel de la Monarchie, & renverſer les fondemens de l'Etat. Ces refus de payer les impôts qui étoient exigés ſous votre nom; ces prétextes du bien public qui ne réſide que dans les ſoins paternels que vous prenez de régler cette grande famille, & non dans les capricieuſes imaginations de ceux qui la compoſent, étant des effets d'irrévé-

rence qui méritoient des châtimens exemplaires pour contenir dans le devoir ceux qui auroient pu pencher encore à s'en écarter, vous voulutes néanmoins par des mouvemens admirables de clémence & de tendreſſe, épargner des Sujets deſobéiſſans, & ne pas faire tomber ſur eux la moitié des peines qu'ils avoient méritées.

Cependant comme rien n'échappe à votre pénétration, vous connûtes bien que les Habitans du Boulonnois n'avoient pas remué ſans y avoir été excités par quelque cauſe extraordinaire qui ne pouvoit procéder de vos ordres équitables & ſi juſtement compaſſés. C'eſt ce qui vous fit prendre la réſolution d'approfondir ce myſtere & de découvrir la ſource du déſordre. Mais après l'avoir entrevue, vous ne jugeâtes pas à propos d'aller plus avant, afin de ne ruiner pas pour peu de choſe des établiſſemens dont vous eſpériez retirer dans la ſuite beaucoup d'utilité.

Quelques tours de ſoupleſſe qu'eût fait la Cour de Rome, quelques diverſes formes qu'elle eût revêtu pour échapper des mains du vigoureux Hercule

cule qui la ſerroit ſi fort, elle fut contrainte de céder & de ſe reconnoître vaincue. Les armes temporelles qu'elle fit mine de vouloir mettre en uſage, ni les ſpirituelles dont elle eût bien voulu ſe ſervir ſi elle eût oſé, & ſi elle les eût cru aſſez bien appuyées des temporelles, tout cela n'y fit rien. La réparation à laquelle il fallut ſe ſoumettre, fut ſi éclatante & ſi glorieuſe pour V. M. qu'il lui fut avantageux d'avoir été offenſée ; & la mortification des audacieux qui avoient oſé s'en prendre à Elle fut ſi grande, qu'ils euſſent voulu au prix de tout leur ſang n'avoir jamais penſé à un deſſein dont les ſuites leur étoient ſi honteuſes & ſi dures à digerer. Mais il n'y avoit point de moyen de s'en dédire. Quelque reſpect que V. M. ſe ſoit toujours propoſé de garder pour une Puiſſance qui s'eſt rendue vénérable à toute la terre, & que mille raiſons doivent faire vénérer, il s'en trouve néanmoins quelquefois d'eſſentielles qui s'oppoſent à ces reſpects volontaires. Ce ſeroit le moyen de détruire les avantages qu'on en tire, que de porter ſes déférences

trop loin, en souffrant que ce qui n'est que volontaire devînt nécessaire.

C'est à quoi vous avez toujours bien connu qu'il étoit à propos de parer. Comme les armes spirituelles ont une étroite sympatie avec les temporelles, & qu'elles se prêtent la main les unes aux autres, il n'y a qu'à se saisir des dernieres pour se rendre les premieres favorables; celles-ci n'étant que comme l'éclair qui frappe & éblouit les yeux, & celles-là renfermant les foudres qui battent, qui terrassent, & qui seules font appréhender ce trait passager de feu qui les précéde.

Ces égards qui doivent être mutuels entre les Lieutenans de Dieu & les autres Puissances, quoique gardés avec de différentes mesures & sous les titres différens dont il a été parlé, ayant cessé entre le Pape & la France par l'imprudence de la Cour de Rome, il falloit absolument ou que cette Cour soutînt son attentat par la force des armes, ou qu'elle descendît aux humiliations pour n'en venir point à cette extrémité. Si ce dernier parti étoit le plus mortifiant, il fut toutefois le plus facile

facile à prendre pour les offenseurs, & le plus agréable à l'offensé.

Le commerce que les Etats voisins font dans les Indes Orientales devoit avoit donné depuis long-tems une juste émulation à vos Sujets, qui n'ont pas moins de qualités essentielles pour y réussir, & à qui la situation du Royaume ne fournit pas moins de facilités. Cependant on n'avoit encore fait que de foibles efforts pour un établissement si avantageux. Les guerres continuelles ayant trop travaillé l'Etat, & donné trop d'occupation aux François, ils n'avoient eu ni le loisir ni les moyens de s'y appliquer. Mais depuis que cet obstacle a cessé, & que ce Peuple naturellement actif s'est vu déchargé des fatigues des armes, il n'a pas manqué de tourner les yeux de ce côté-là.

La proposition qui en fut faite à V. M. lui étoit trop agréable pour n'être pas favorablement reçue. Elle tendoit à faire entrer dans votre Royaume une partie des richesses de l'Orient qui passoient toutes chez vos voisins. Mais ce qui vous paroissoit encore plus consi-

dérable, eſt qu'on alloit former de bons Matelots par un frequent exercice de l'art de navigation ſi néceſſaire & trop peu connu à la France.

Ainſi vous accordâtes librement tous les priviléges qu'on pouvoit deſirer, & même des prérogatives à ceux qui entreroient dans la Compagnie, à condition que ce qui avoit été mis ſur le tapis ſeroit promptement exécuté. Clauſe qui n'étoit pas l'effet d'une prudence commune, puiſque plus le génie d'une Nation eſt actif, plus il eſt propre à faire naître des embarras quand il s'agit des Sociétés, & à cauſer des retardemens aux affaires que naturellement il devroit avancer.

Mais tous les différens ordres de vos Sujets n'étoient pas également diſpoſés à ces ſortes d'entrepriſes. Il y en avoit qui ne pouvoient s'accommoder que de la guerre. Le cœur martial de votre Nobleſſe s'impatientoit de demeurer oiſif, & vous n'étiez pas fâché de la tenir toujours en haleine.

Il ſemble que V. M. n'ait qu'à ſouhaiter pour trouver les occaſions qui ſe font ſi ſouvent rechercher, & qui laiſſent

laiſſent quelquefois ſi long-tems languir après elles. En effet on diroit que les Turcs battirent exprès les Impériaux pour obliger l'Empire de recourir à votre protection. Vous envoyâtes à ſon ſecours de ſi bonnes Troupes & de ſi braves Commandans qu'ils releverent les eſpérances de l'Empire en rappellant la victoire dans ſon parti d'où elle s'étoit retirée depuis long-tems. Les Turcs ſentirent au paſſage de la riviere de Raab qu'ils avoient déformais affaire à des guerriers d'une autre trempe que ceux auſquels ils s'étoient juſques alors meſurés, & prenant ſagement conſeil de leur défaite, ils accepterent avec joie des propoſitions de paix qu'ils avoient auparavant rejettées avec hauteur.

Ce fut une grande gloire à V. M. que d'avoir ſi à propos ſecouru l'Empereur dans ſon preſſant beſoin, & celle de vos Sujets ne fut pas médiocre d'avoir arrêté avec un petit nombre de Troupes la furie d'un très-puiſſant ennemi auquel tant de Légions d'Allemands n'avoient pas eu le courage de réſiſter. Mais ce fut un avantage

ge dont les ſuites ont été d'une grande conſéquence, que d'avoir fait connoître aux Turcs de quoi les François étoient capables, & de leur avoir fait faire un eſſai de ce qu'ils devoient en craindre ou en attendre, ſelon les meſures qu'ils prendroient à l'avenir avec vous.

Il eſt vrai qu'un eſſai à peu près égal ſembloit avoir dû contenir la brutalité des Algériens, qui oubliant bientôt la chaſſe qu'ils avoient eue, recommencerent leurs courſes & leurs brigandages ſur vos Sujets. Vous recommençâtes auſſi à leur faire ſentir la force de vos armes. Vos Vaiſſeaux retournerent dans les mers où ils exerçoient leurs pirateries; ils les battirent, ils les chaſſerent, ils s'emparerent de la Ville & du Port de Gigeri malgré leur opiniâtre réſiſtance; ils coulerent quantité de leurs Armateurs à fond ſous le Fort de la Goulette, & gagnerent ſur eux une autre victoire ſous celui de Serſilles.

Tant de diſgraces & de pertes ayant étonné ces Corſaires, ils prirent le parti de ſe contenir pour un tems dans leur

leur devoir, mais ce tems ne fut pas de longue durée. Il eſt comme impoſſible que ces oiſeaux de proie ſe tiennent renfermés dans leurs nids. Excités par leur rapacité naturelle autant que par leur beſoin, il faut à quelque prix que ce ſoit qu'ils aillent chercher curée, quoique par un inſtinct naturel ils ſentent la poudre du Chaſſeur qui les attend.

Le deſſein de détruire ces Barbares ſeroit digne des Princes de l'Europe s'ils y vouloient tous concourir. Il ne faudroit même que V. M. pour les pouſſer à bout ſi l'utilité qui en peut revenir ne regardoit autant pluſieurs autres Nations que les François. Mais il ne ſeroit pas juſte d'épuiſer vos Sujets pour ſoutenir les frais d'une ſi onéreuſe expédition, non plus que d'expoſer leurs vies afin d'en faire profiter les autres Etats, dont la jalouſie ſeroit peut-être aſſez forte pour s'en prendre à vous pendant que vous travailleriez pour eux, ou après que vous auriez conſumé la meilleure partie de vos finances & de vos forces maritimes à les affranchir de la tyrannie d'Alger

& des autres Villes de Barbarie.

V. M. ne se proposa donc d'agir qu'en faveur de ses Sujets. Elle fit ses nouveaux préparatifs contre les Algériens, qui intimidés d'un si puissant armement dont ils eurent connoissance, & n'ayant pas encore tout-à-fait oublié ce qu'il leur en avoit coûté pour vous avoir manqué de foi, remirent en liberté les Esclaves François, rendirent les Bâtimens qu'ils avoient enlevés, abandonnerent celui qu'on avoit pris sur eux, & reçurent les conditions de paix qu'il vous plut de leur prescrire.

Il n'y a rien au monde de moins supportable dans un Etat que ces disputeurs brouillons, qui souvent autant par pointillerie & par opiniâtreté que par mauvaise intention, excitent sous prétexte de Religion, des desordres qu'on a bien de la peine à appaiser. La foiblesse des hommes est si grande de ce côté-là, qu'ils se livrent eux-mêmes à cette indigne espéce de petits Souverains, qui d'abord n'avoient pas seulement pensé à faire de si grandes conquêtes. On ne sçauroit donc être

trop

trop exact à les réprimer & à faire ceſſer leurs chicanes dès qu'ils ſont aſſez téméraires & aſſez étourdis pour inſtruire des procès en forme, ſur leſquels ils ont réſolu de ne recevoir point de jugement que le leur.

La part que le Janſéniſme avoit eu aux troubles de l'Etat pendant la Régence eſt une preuve trop convaincante & trop funeſte de cette vérité, comme la maniere dont vous vous êtes pris à éteindre cette faction en eſt une de votre clémence & de votre prudente conduite. Tous les Patriarches de cette Secte & tous leurs principaux Emiſſaires ou Adhérans, qui ſont entretenus ou pourvus de Bénéfices pour contribuer par leurs perſuaſions à maintenir la tranquillité de l'Etat, n'auroient dû attendre que des châtimens exemplaires pour récompenſe de tant de ſoins & de tant de veilles qu'ils avoient employées à le brouiller. Votre averſion naturelle pour ces ſortes de gens vous auroit même aſſez porté à leur faire ſentir les effets de votre indignation, & à les flétrir autant qu'ils avoient prétendu s'acquérir de crédit & d'honneur.

Mais

Mais cette prudence qu'on admire dans toutes vos démarches, & qui eſt accompagnée d'une pénétration ſurprenante, vous fit ſurmonter vos reſſentimens & prendre le plus ſûr parti. Les foudres que vous auriez lancées ſur de ſi baſſes têtes, les auroient fait paroître trop élevées. En tombant ils ſeroient montés à la gloire où ils aſpiroient. On les auroit jugés dignes de votre colere, & ſans doute qu'une crédule pitié les faiſant regarder ſinon comme innocens au moins comme malheureux, on ſe ſeroit encore plus entêté de connoître la cauſe qui les auroit expoſés à votre diſgrace, & on auroit multiplié les diſputes au lieu de les faire ceſſer.

V. M. convint ſeulement avec le Pape de faire tous deux enſemble des défenſes d'agiter les queſtions que ces Novateurs mettoient ſur le tapis. Le Pape y trouvoit ſon compte & V. M. y trouvoit le ſien. En mépriſant ces gens ſi paſſionnés de ſe faire conſidérer, vous les rendîtes l'objet du mépris du Public. La foi qu'on avoit pour leurs ſentimens s'évanouit avec leur crédit,

crédit, & la plûpart de ce grand nombre de Sectateurs qui n'étoient échauffés que par la dispute, se tranquillisérent encore plus vîte qu'ils n'avoient pris feu.

Le Pape n'auroit eu garde de ne pas concourir au dessein de fermer la bouche à ces esprits inquiets & turbulens qui s'en prenoient à lui-même. Il est vrai qu'ils avoient contribué à exciter des troubles dans votre Cour, quoique ce ne fût que par accident & pour s'en prévaloir en faveur de leur entêtement & de leur ambition. Cependant ce n'étoit point à votre autorité qu'ils en vouloient. Ils auroient été contens de vous la laisser toute entiere pourvu que vous leur eussiez permis de regner à leur mode sous elle. Mais il n'en étoit pas de même de celle du Pape; ils étoient en train de l'attaquer directement, & le Saint Pere sçait ce qu'il lui en a couté toutes les fois qu'on s'est mis en tête de lui déclarer la guerre. Ce n'est donc pas une légére obligation qu'il doit vous avoir de ce que vous avez appuyé son parti dans une occasion si importante, & où il n'y avoit

avoit plus rien à risquer pour vous.

Mais comme c'étoit un mal qu'il s'agissoit de déraciner jusques dans son principe, & que vous ne vouliez plus à l'avenir être importuné de ces querelles qui ne sont bonnes à rien, & qui peuvent quelquefois beaucoup nuire, il fut dressé par votre ordre un Formulaire pour être signé de tous les Chefs de ce Parti. C'est une chose pitoyable que de voir l'amour que tous ces Novateurs ont pour leurs propres sentimens ou plutôt pour une vaine & chimérique gloire, puisque la véritable pour eux, comme pour le reste de vos Sujets, consiste dans une prompte obéissance à vos commandemens. Il n'y eut point de résistance, il n'y eut point de manége qu'ils ne fissent pour s'en exemter. Cependant vous le vouliez, le Pape le vouloit aussi, qu'est-ce qu'il y avoit à dire ? A quel autre Saint auroient-ils pu se vouer ?

L'expérience du passé vous avoit appris qu'un des plus utiles soins que vous pussiez prendre du dedans de votre Royaume, étoit de réprimer les violences, de ne permettre à personne de

de ſe faire ſoi-même juſtice, & encore moins de vexer ſous ce prétexte des inférieurs ou d'autres gens incapables de ſe défendre. C'eſt ce qui vous obligea d'envoyer des Commiſſaires tenir les Grands Jours en Auvergne, où les excès, les injuſtices, les outrages furent punis, & où l'on apprit à ces eſprits impérieux qui veulent s'ériger en des petits Tyrans dans leur canton, qu'il ne s'exerce aucune eſpéce de tyrannie ſous votre Regne.

La fierté des Anglois qui s'imaginent que leur Iſle eſt inacceſſible à leurs voiſins, & qui ne voient que d'un œil d'envie les proſperités de la France, vous engagea à prendre parti contre eux dans la querelle qu'ils faiſoient aux Hollandois qu'on croyoit les plus foibles, & que vous ne vouliez pas laiſſer accabler. Ce ne fut néanmoins qu'après avoir employé les voies de la médiation & tâché de rétablir la paix entre les deux partis. Mais comme l'Angleterre ne fait jamais les efforts qu'elle pourroit faire s'il y avoit plus de vigueur dans ſon Gouvernement ou que ſa conſtitution le permît, il

il se trouva que ces deux Nations se battoient à peu près à armes égales. Vous les laissâtes faire, & ne crûtes pas devoir consumer vos forces maritimes à faire triompher une République, qui de son côté ne manquoit pas de ménager tous ses avantages contre vous-même, quoique son Allié, son support & son bienfaiteur, autant & plus que contre tous ses autres voisins.

Cependant vos armes étoient victorieuses dans un nouveau monde. Les habitans de la Nouvelle France ayant de la peine à s'accommoder des manieres des Européens, & à se soumettre à leur Gouvernement, on connut, après avoir essayé toutes les autres voies, qu'il n'étoit possible de les dompter que par la force. Vous y envoyâtes votre Flotte & une Armée plus capable encore de réduire ces peuples sauvages par son intrepidité & par son ardeur à exécuter vos ordres, que par le nombre des Troupes. L'effet répondit à votre attente. Les François firent de si merveilleuses actions, que les ennemis en demeurerent étonnés, & vos armes acquirent en ce Païs-là une réputation

réputation qui n'a pas peu contribué à y affermir votre puiſſance.

Ce fantôme de la réputation eſt un des plus grands avantages du Gouvernement des Etats. Il y a des particuliers qui font conſiſter leur vertu dans le mépris de cette fumée qu'on débite dans le monde, & qui s'achete ſi cher. Il faut les en laiſſer croire ce qu'il leur plaira, mais leur point d'honneur, à cet égard, ne doit pas être celui d'un bon politique qui tâche toujours de faire marcher devantlui cet illuſoire objet, & de le faire paroître d'une taille démeſurée, afin qu'il ſurprenne les yeux & étonne les eſprits. Ce n'eſt le plus ſouvent qu'à proportion qu'on eſt frappé de cette avantageuſe idée, & non par des raiſons réelles & ſolides que le reſpect s'entretient & s'accroît au dedans d'un Etat, & que la crainte ſe répand au dehors.

Mais lorſque ce charme de l'eſprit humain n'eſt pas produit par un ſimple effet de prévention, ni par la ſeule vertu des taliſmans; lorſqu'il y en a une autre plus réelle qui influe dans cette opération; que le pouvoir, le bonheur

heur & la prudence ſont les principes effectifs ſur leſquels la réputation s'établit, il n'eſt rien qu'on ne puiſſe ſe promettre à quoi on n'oſe aſpirer. A la faveur de ces grandes idées, qui lient les bras & les mains de ceux dont elles ont ſurpris l'imagination, un Prince ſe trouve en état de pouſſer bien loin ſes projets. Il ne doit donc jamais manquer de profiter des diſpoſitions favorables que le tems & ſa bonne fortune auſſi-bien que ſon mérite ont pris ſoin de former dans les eſprits, puiſqu'elles ne ſont pas moins capables de contribuer à ſon agrandiſſement que les forces mêmes qu'il ſe voit en main.

Cet heureux concours de circonſtances s'étant trouvé en la Perſonne de V. M. lorſque le Roi d'Eſpagne mourut, ce qui arriva au mois de Septembre 1665. & que vous futes obligé de diſputer à la pointe de l'épée les droits de la Reine votre épouſe, qu'on ne vouloit pas reconnoître, il fut accompagné de tous les avantages qui le ſuivent ordinairement. Après avoir établi vos raiſons par un Manifeſte qui en faiſoit connoître l'équité, vous partî-

tes

tites pour aller vous mettre en poſſeſſion de ce qui appartenoit légitimement à la Reine dans la ſucceſſion du feu Roi ſon pere, & pour vous faire une juſtice que vous ne pouviez demander à perſonne qu'à vous-même.

On ne manqua pas de ſe récrier ſur vos prétentions & d'y oppoſer une rénonciation. Mais la condition des Princeſſes ſeroit bien malheureuſe, ſi le Droit Commun qui eſt en vigueur parmi tous les particuliers depuis le plus grand juſqu'au plus petit, perdoit ſa force à leur égard. D'autant plus dépendantes des volontés d'un pere qu'elles ſont plus élevées, & d'autant plus ſujettes à n'être pas mariées, qu'il ſe trouve peu de partis ſortables pour elles, ou que les raiſons d'Etat s'y oppoſent, elles doivent être préſumées plus que toutes les autres filles avoir fait par crainte & par une eſpece de violence, les rénonciations qu'on a exigées d'elles, & par conſequent elles ſont plus dans le cas de la reſtitution.

C'eſt une choſe ſi claire, que je m'étonne qu'il y ait des gens qui oſent ſoutenir le contraire. La ſeule raiſon

plausible qu'on puisse alléguer en faveur de la rénonciation, est qu'elle se pratique généralement parmi les Nobles, & que pour conserver la grandeur & l'éclat des maisons, les peres sont autorisés à faire passer la plus grande partie de leurs biens entre les mains de leur aîné; qu'en cette considération ils peuvent obliger leurs filles, & même leurs cadets, à faire dans leurs Contrats de mariage des rénonciations qui sont presque par-tout tenues pour valables.

Mais outre qu'il demeuroit au nouveau Roi d'Espagne des Royaumes, des Principautés & des Titres plus considérables & plus suffisans à proportion pour son droit d'aîneſſe & pour maintenir sa grandeur, que ne sont aux Nobles ordinaires tous les avantages procédans de leurs droits successifs, ou que leur acquierent les Actes de rénonciation faits par leurs Cohéritiers; il s'ensuivroit encore que si la rénonciation de la Reine étoit valable en faveur du Roi son frere, elle devroit l'être aussi en faveur de l'Imperatrice au cas que Charles II. prédécesseur du Roi Philippe

pe V. vînt à mourir ſans enfans ; puiſqu'un Acte qui eſt revêtu de toutes ſes formes, & qui a déja commencé à ſortir ſon effet, ſe trouvant encore validé de la fin de non recevoir acquiſe par la preſcription & par un conſentement tacite, ne peut plus raiſonnablement dans la ſuite être débattu de nullité ni ſujet à caſſation.

Cependant cette derniere conſéquence détruit abſolument, dans le fait dont il s'agit, celle qu'on voudroit établir à l'égard des Souverains, comme elle eſt établie à l'égard des ſimples Nobles qui font faire à leurs cadets des rénonciations en faveur d'un aîné : car ſi c'eſt en faveur de l'aîné qu'elles ſe peuvent faire, c'eſt la Reine qui devient l'aînée, la mort du Roi ſon frere ſurvenant, & néanmoins il ſe trouveroit qu'elle auroit renoncé en faveur de ſa cadette, ce qui eſt inouï ; & ſi c'eſt pour conſerver le nom & l'éclat de la maiſon que de ſemblables rénonciations ſont tolérées, la Reine ne portoit pas moins ce nom que l'Imperatrice, & l'éclat de la maiſon paternelle ne ſe manifeſtoit & ne réſidoit

pas moins en sa Majesté Royale.

On voit donc qu'une rénonciation par laquelle la Reine a été dépouillée de ses droits pour en revêtir non-seulement son frere comme aîné, mais encore sa sœur cadette ; disposition dont on n'a jamais ouï parler ni entre Souverains ni entre particuliers, est une rénonciation nulle de Droit, qui porte visiblement les caracteres de la contrainte avec laquelle on l'a exigée, & qui n'a été faite que par la crainte de l'autorité paternelle, au poids de laquelle autorité étoit sans doute ajoutée la menace de ne consentir jamais à aucun mariage qu'à cette condition. Dureté qui est mise par tous les Jurisconsultes au rang des violences, & contre laquelle les Loix ont toujours accordé le bénéfice de la restitution.

Ainsi V. M. pleinement informée des droits de la Reine son épouse, & persuadée de la justice de ses prétentions, fit marcher ses Armées en Flandres pour les appuyer. Elles s'emparerent d'abord de Bergue & de Furnes, & vous prîtes vous-même Tournai & Douai. Courtrai, l'Isle, Oudenarde & Aloſt,

Aloſt, furent enſuite rangées ſous votre obéïſſance, le ſecours qui marchoit vers Lille ayant été défait par vos Troupes.

Après cela vous allâtes vous mettre en poſſeſſion plutôt que conquerir la Franche-Comté, puiſque ce n'étoit que recouvrer votre propre bien, & réunir à votre Etat une Province qui n'avoit pas pu en être démembrée, & qui en effet vous coûta ſi peu de ſang au prix de ce qu'il en auroit fallu répandre ſi elle avoit fait toute la réſiſtance dont elle étoit capable, qu'on ne peut pas dire que vous l'ayez priſe comme on prend un Pays ennemi.

La rapidité avec laquelle vous fites ces conquêtes eſt encore une plus grande preuve de la ſuperiorité de vos forces & de la terreur que le bruit de votre nom ſemoit devant vous, que de l'équité des raiſons qui vous portoient à faire la guerre, cette derniere conſidération demeurant preſque toujours inutile lorſque ces premieres circonſtances ne marchent pas avec elle pour la faire valoir.

Les Eſpagnols connoiſſant qu'ils n'é-

toient pas en état de réſiſter à la juſtice & à la force, jointes enſemble, eurent recours à la ſoumiſſion. Ils vous demanderent une ſuſpenſion d'armes que vous leur accordâtes, & enſuite ils obtinrent la paix, V. M. ayant bien voulu relâcher de ſes droits afin d'épargner les Peuples ſur qui le faix de la guerre devoit tomber, & ayant conſenti par une généroſité peu commune à borner des conquêtes, qui ſelon les apparences ſe ſeroient étendues auſſi loin qu'il lui auroit plû.

Le ſecours que vous aviez autrefois donné à l'Empereur contre les Turcs, & qui lui avoit été ſi avantageux, obligea les Venitiens qui étoient preſſés en Candie par cette même Nation, de tourner enfin les yeux ſur vous comme ſur le protecteur de toute l'Europe. Ils ne furent pas trompés dans leur attente. Vos bras ſont toujours ouverts à ceux qui vous réclament. Vous envoyâtes une puiſſante Eſcadre dans cette Iſle. Mais comme les Venitiens s'étoient aviſés trop tard de recourir à un reméde qui auroit ſans doute produit ſon effet s'il eût été appliqué dans

un

un tems convenable, il ne fût pas poſſible de guérir un mal déſeſperé. Vos Guerriers ne purent faire autre choſe que de ſoutenir admirablement, & au prix de leur ſang, la gloire de la France, & de procurer à vos Alliés une capitulation beaucoup plus avantageuſe qu'elle n'auroit été.

Ces différens eſſais de votre pouvoir & de la valeur des François que les Turcs venoient encore d'éprouver, ne firent pas peu d'impreſſion à la Porte. Tout y retentit du bruit de votre nom; & comme les ſentimens qu'on a des autres Puiſſances, & les honneurs qu'on leur rend ne s'y meſurent que par rapport aux intérêts de l'Etat & à ce qu'elles peuvent avoir de relation avec la Cour, l'eſtime qu'on avoit pour V. M. ne manqua pas d'augmenter à proportion de ce qu'on vous voyoit en état de marcher du pair avec le Grand Seigneur. Ainſi ce Monarque jugeant qu'il devoit s'entretenir en bonne intelligence avec un Prince aſſez puiſſant pour lui faire tête par-tout, il vous envoya un Ambaſſadeur pour renouveller la paix entre les deux Nations, &

vous fit des avances dont il n'a point accoutumé d'honorer ceux qu'il n'a pas lieu de craindre.

Ce fut encore entre vos bras, qui ſont le refuge ordinaire des Princes maltraités de la fortune, & le recours des Etats accablés de la guerre, que le Roi Caſimir vint chercher une retraite. Il ne manqua pas de les trouver ouverts pour le recevoir, & vos mains pleines de liberalités pour adoucir ſes diſgraces. Cet aſyle que tant d'illuſtres malheureux trouvent auprès de vous, & qui n'eſt pas un des moindres effets de ces Royales vertus qui vous attirent aujourd'hui les reſpects de l'Univers, fera encore le ſujet de l'admiration des ſiécles à venir.

Tout ce qui ſe paſſa depuis la guerre de la Hollande contre l'Angleterre, dans laquelle V. M. n'avoit pris part en faveur des Hollandois qu'Elle croyoit les plus foibles, qu'afin de tenir la balance égale & de ne les laiſſer pas opprimer, fut une preuve manifeſte de votre prudence exquiſe. Ils ſe ſoutinrent beaucoup mieux qu'on n'avoit penſé, & ſi vous euſſiez fait agir

vos

vos forces avec les leurs auſſi vigoureuſement qu'elles auroient pu faire, vous auriez ſans doute accablé les Anglois en faveur d'une République déja trop ambitieuſe, & qui cherchoit à s'élever au-deſſus de tous les Royaumes qui l'environnent.

Sa bonne fortune en cette guerre lui enfla extraordinairement le courage. La plupart de ſes Bourgeois crurent pouvoir marcher de pair avec un Roi, & quelques-uns de ſes Miniſtres à l'exemple des Conſuls de Rome commencerent à s'imaginer qu'ils pourroient bien auſſi ſe mettre au-deſſus des têtes couronnées.

Pendant que la Maiſon d'Orange avoit été à la tête de cette République, il ne s'étoit rien paſſé qui dût abſolument alterer l'affection que V. M. ou les Rois ſes prédéceſſeurs avoient eu pour elle. Les Princes de cette Maiſon, auſquels V. M. rend la juſtice qui leur eſt dûe, nonobſtant les affaires que les conjonctures des tems lui ont ſuſcitées avec leur Succeſſeur; ces Princes qui ſentent encore le ſang de l'Empereur couler dans leurs veines, & qui ſçavent

quels reſpects on doit à la Majeſté Royale, avoient toujours pris ſoin d'entretenir une bonne intelligence entre leur Etat & votre Monarchie, & de rendre à votre Dignité ſuprême les déférences qu'elle exige.

Mais depuis qu'une faction d'ingrats, qui s'éleva contre l'autorité modérée qu'ils poſſedoient dans l'Etat, & qui étoit à peine proportionnée à la grandeur de leurs ſervices, ſe fut miſe à leur place, & eut foulé aux pieds leur Maiſon, on ne garda plus de meſures à l'égard des Puiſſances étrangeres. Le Chef de cette faction, qui étoit le Penſionnaire de With, s'étant emparé du Gouvernement de la République, prétendoit en même tems régler les intérêts de toutes les Cours de l'Europe, ſe rendre l'arbitre des Rois, & diſpoſer à ſon gré de la fortune des Souverains, comme il fit de celle du Prince d'Orange.

L'abaiſſement de V. M. & la deſtruction de ſa grandeur qui lui étoit la plus importune, étant un des principaux objets de ſes vaſtes ſoins, le hazard lui fit trouver dans l'un de vos Sujets

jets un instrument qu'il crut propre à ses desseins. La Religion qui se mêle par-tout où elle n'a que faire, & qui ne sert que d'un beau prétexte à ceux qui la font entrer dans les affaires d'Etat, fut employée à séduire le François & avec lui les Princes que de With vouloit surprendre. Jamais on ne fut plus content de soi-même que le fut alors ce Républicain. Il fit à peu près dans le même tems jurer à tous les Magistrats de sa Province, l'observation d'une certaine Loi qu'il établit sous le titre d'Edit perpetuel, par lequel il renversoit toute la grandeur de la Maison d'Orange dans l'Etat, pour s'élever lui-même peu à peu sur ses ruines; & après cela il conclut de son autorité privée la triple alliance avec le Roi d'Angleterre en si peu de jours, qu'on n'a jamais ouï dire qu'un Traité de cette importance se fût négotié dans un tems si court.

Il est vrai qu'il en avoit déja auparavant fait applanir les plus grandes difficultés par son Agent François, & comme il n'aspiroit pas à moins qu'à se rendre l'arbitre général des affaires de

la République & de celles des Puiſſances voiſines, & que le Miniſtre Anglois avec lequel il traitoit, avoit auſſi ſes vues particulieres, il eut l'occaſion auſſi belle qu'il la deſiroit pour conclure avec lui promptement & ſecrettement, afin qu'aucun autre Miniſtre des Etats des Provinces-Unies ne pût avoir part à l'honneur d'un ſi fameux Traité.

L'exemple tient ſouvent lieu de raiſon : il entraîne avec un empire dont on ne s'apperçoit pas & avec une rapidité dont on ne peut trop s'étonner. Le Roi de Suede entra auſſi dans cette Alliance, perſuadé d'y trouver de grands avantages pour ſon Etat & pour ſa Religion; & après qu'il y eut été reçu, de With crut avoir ſi bien lié ſa partie, que déſormais il ne pouvoit plus manquer de gouverner les Princes ſes Alliés, & de tenir en bride les Puiſſances qu'il vouloit humilier.

Quoique les choſes violentes ne ſoient pas de durée, elles peuvent néanmoins au moment de leur plus vive impétuoſité, produire des effets qu'on n'en attendroit jamais ſi elles agiſſoient dans l'ordre de leurs forces naturelles.

Il

Il eſt donc de la prudence de s'ôter quelquefois du chemin, & de faire place au torrent, qui en ſortant des bornes où il étoit reſſerré, & s'étendant au long & au large, perd infailliblement dans ſa courſe la rapidité que lui donnoit le premier effort de toutes ſes eaux jointes enſemble.

Vous étiez alors le même que vous êtes aujourd'hui. Seul vous tenez contre tout l'Empire, l'Eſpagne, l'Angleterre, la Hollande & la Savoye. Leur union ne vous empêche ni de gagner des batailles, ni de faire des conquêtes. On doit préſumer que vous n'auriez pas moins fait contre la triple alliance deſtituée de la diverſion de Savoye & des forces de la plupart des Princes de l'Empire, peut-être même de celles de l'Empereur, qui n'auroient pas été ſuppléées par la Suede, puiſque cette Couronne, comme faiſant partie de la triple alliance n'en auroit pu fournir alors beaucoup plus qu'elle en fournit maintenant à la ligue des Alliés pour leur argent.

Cependant V. M. voulut prendre la voie la plus douce & la moins onéreuſe pour

pour ſon Royaume, qui fut celle de la négociation. Après la ſuſpenſion d'armes dont j'ai parlé, les Eſpagnols vous firent demander la paix, & les Miniſtres Hollandois au nom des trois Puiſſances de la Ligue vinrent s'interpoſer pour la leur faire obtenir. Fiers de la complaiſance qu'avoient pour eux les deux Rois qui s'étoient livrés entre leurs mains, ils oſerent parler à un grand Monarque avec autant de vigueur qu'ils lui auroient témoigné de ſoumiſſion, ſi les deux autres Princes n'avoient point été enrollés ſous leurs enſeignes.

V. M. conſentit à la paix quoique perſonne ne doutât alors qu'elle ne fût en état de faire la guerre, & qu'on en ait été depuis pleinement convaincu. Enſuite vous jugeâtes à propos de diſſiper l'aveuglement du Roi d'Angleterre qui avoit cauſé celui du Roi de Suede à l'égard de la triple alliance, & vous fites votre grande affaire de ruiner ce Traité conclu à la hâte par ce premier Prince, mais bien médité par la ruſe de ſon Miniſtre & par l'ambition de celui de la Hollande.

Une

Une des marques les plus évidentes de la juſtice de votre diſcernement eſt le choix que vous ſçavez faire des Agens qui ſont propres à être envoyés aux Cours étrangeres. Il s'agiſſoit ici de relever l'autorité des têtes Couronnées qu'une République tâchoit de ravaller, vous employâtes un cœur Royal & rempli de nobles ſentimens qu'inſpire une ſi haute naiſſance pour aller ranimer ceux qu'un Prince trop facile laiſſoit amortir.

Madame paſſa en Angleterre auprès du Roi ſon frere, & lui fit ſentir le tort qu'il faiſoit à ſa Dignité. Elle lui fit comprendre de quelle importance il étoit à deux grands Monarques qui avoient à peu près mêmes intérêts & mêmes droits à ſoutenir, & qui n'avoient rien à démêler enſemble, de demeurer parfaitement unis. Elle lui fit connoître que les Miniſtres de la République de Hollande ne tâchoient qu'à le mettre aux mains avec vous pour profiter de votre diviſion; pour enlever aux Anglois leur commerce, ou l'anéantir, ou du moins l'interrompre beaucoup; & pour s'oppoſer aux progrès

progrès des armes de V. M. de peur qu'étant devenu trop leur voisin, vous ne fussiez en état de les contenir dans leur devoir, & de les forcer à respecter les Rois, sans oser plus rien attenter par mer à leur préjudice, & sans s'ériger plus en arbitres de leurs intérêts sur terre.

Elle lui remit devant les yeux l'affront de Chattam & le triomphe que de With avoit fait d'une surprise qui vous regardoit autant que l'Angleterre. Car comme vous aviez offert aussi bien que la Suede votre médiation pour la paix, parce que vous n'aviez point d'intérêt formel dans la guerre, & que des deux côtés on n'en avoit pas paru fort éloigné, vous aviez lieu d'être persuadé par les discours des Ministres de la Hollande, qu'elle n'armeroit qu'autant qu'il seroit nécessaire pour sa sûreté; & vous en aviez à votre tour si bien persuadé le Roi d'Angleterre, que ne songeant plus qu'à attendre l'effet d'une médiation qu'il croyoit ne pouvoir pas manquer de réussir, il ne fit pas plus d'armement que s'il eût été déja en paix.

Ainsi

Ainſi ce fut une pure ſurpriſe qui fit triompher de With, & il triompha avec tant d'arrogance, qu'il n'y eut rien au monde de plus étonnant, que de voir que le Roi d'Angleterre oubliât ſi vîte un ſi ſanglant affront, pendant que le Penſionnaire de Hollande prenoit tous les ſoins imaginables d'en perpetuer le ſouvenir, & de dreſſer des monumens pour en faire paſſer la mémoire à la Poſterité.

Le Vaiſſeau Amiral d'Angleterre qui avoit été pris en cette expédition, étoit conſervé dans un des Ports de Hollande, où les peuples alloient le viſiter comme un trophée élevé à leur puiſſance & au mérite de leur Miniſtre. On le montroit aux Anglois par inſulte. On frappa des médailles ſi injurieuſes à cette Nation, qu'après de plus mûres réfléxions il fut jugé à propos de les retirer. Mais ce qu'il y eut de plus ſingulier, & qui marquoit plus le genie du Triomphateur, eſt qu'il fit faire un tableau où étoit peint ſon frere, Bourguemeſtre de Dordregt, lequel avoit aſſiſté à l'exécution de ce grand deſſein, & à côté du portrait on voyoit

toutes

toutes les circonſtances de ce rare exploit, la priſe d'un Fort, des Vaiſſeaux en feu, d'autres qui ſe retiroient, la Flotte de Hollande qui les chaſſoit, & qui prenoit ſon tems pour battre une fois des gens hors d'état de ſe défendre, parce qu'ils n'avoient pas penſé qu'on dût les attaquer.

Ce ne fut pas pour parer la Sale du Penſionnaire ou du Bourguemeſtre qu'on fit faire cette ſuperbe peinture. Elle auroit été vue de trop peu de gens, & n'auroit pas aſſez hautement Publié la gloire de l'original. Elle fut miſe dans la ſale de la Maiſonde Ville de Dordregt, & expoſée aux yeux des Peuples comme un monument du plus ſignalé ſervice qui eût été jamais rendu à l'Etat.

Cette maniere de braver les Rois devint à la mode parmi ces Républicains. Van-Beuning qui n'avoit point d'emplois de guerre faits à la dérobée pour en remplir un tableau, y fit au moins repréſenter les vœux de ſon cœur, dont il prétendoit que la ſeule force avoit été capable d'arrêter vos conquêtes. Comme il ne s'eſt jamais vu rien de plus inſultant, on n'a peut-

être

être auſſi jamais ouï parler d'un plus grand châtiment que celui dont ces inſultes furent ſuivies.

L'origine de cette maladie qui avoit ſaiſi le Penſionnaire de Hollande & tous ceux qui ſe faiſoient un honneur de marcher ſur ſes traces, pouvoit être attribuée à la Cour d'Angleterre, & à la foibleſſe de ſon Roi, qui n'écoutant que de mauvais conſeils, avoit abandonné ſa gloire entre les mains de ſes Miniſtres. Tant de cruels affronts qui lui avoient été faits incontinent après la concluſion de la paix, & qui auroient dû l'empêcher de la conclure s'il avoit pu les prévoir, lui furent ſi bien palliés, adoucis & déguiſés par ceux qui avoient ſon oreille, que non-ſeulement il ne penſa point à s'en reſſentir, ni à venger la Majeſté Royale qui étoit ſi vivement outragée, mais qu'il fut preſque prêt à baiſer la main qui le frappoit, & qu'il donna aveuglément dans toutes les propoſitions qui lui furent faites de la part de celui qui le maltraitoit ſi fort.

Je ne veux point pénétrer quels furent les motifs qui engagerent les Miniſtres

Miniſtres de ce Monarque à lui faire prendre des meſures ſi préjudiciables à ſon honneur, mais je ſçai bien quelles furent les raiſons qui porterent quelques-uns des vôtres à vous conſeiller de ſouffrir à peu près avec la même patience des injures à peu près égales. Si votre cœur n'eût pas été d'une autre trempe, ſi vous n'euſſiez pas été par vos propres lumieres & par vos ſentimens, capable de diſtinguer ce qui étoit véritablement de votre gloire & de votre intérêt d'avec ce qui vous étoit préſenté ſous cette idée, quoiqu'il en fût très-éloigné, on vous auroit auſſi vu donner dans le même piége, & conſpirant avec le Roi d'Angleterre à avilir la Majeſté Royale, vous l'auriez preſque toute entiere livrée en proie à l'ambition d'un ſimple Bourgeois d'une République.

Ceux qui manioient vos finances & qui auroient bien voulu ne les voir employer qu'à des uſages où ils euſſent pu trouver leur utilité particuliere, ne furent point d'avis que V. M. dût faire de ſi grandes dépenſes pour venger des affronts qu'ils prétendoient pouvoir

être

être dissimulés à son égard. Bons ménagers du sang du peuple dans une occasion où le peuple même n'auroit point voulu l'épargner, ils sçavoient néanmoins succer le plus pur de ce sang par mille autres voies, tandis que prodigues des intérêts de votre gloire, ils la vouloient sacrifier au dehors, & ne la faire plus consister que dans le repos de vos Sujets; dans l'aise & l'abondance où vous les faisiez vivre; & dans les soins de cultiver les arts, les métiers & les Manufactures qu'on prétendoit faire fleurir par-tout sous les auspices de ces généreux Conseillers.

C'est avec de semblables vues que les de Wits gouvernant la République de Hollande à leur mode, se persuaderent que les richesses dont elle se verroit comblée par ce moyen, avec le secours de leur grand génie pour les affaires, la rendroient le plus florissant Etat du monde; & qu'ils la laisserent enfin surprendre au dépourvu. Attaquée, battue, vaincue par les Troupes aguerries de V. M. elle se vit reduite dans une extrémité si grande, qu'il lui auroit mieux valu n'avoir jamais été

riche

riche que de ſe voir ſi promtement appauvrie.

Ce genre de Miniſtres qui réuſſit aſſez bien dans les choſes qui ſont de ſa compétence, devroit être aſſez ſage pour ne ſortir jamais de la ſphere de ſon activité. C'eſt trop préſumer à des gens qui par leur naiſſance, ni par leurs emplois à ce défaut, n'ont pu acquerir ni les ſentimens, ni l'expérience néceſſaires pour juger du prix de la belle gloire, que de s'ingerer à vouloir décider des motifs de la guerre, & de ce qui regarde l'honneur d'une Couronne. Appliqués toute leur vie aux regles de leur Arithmetique, & à trouver des moyens de remplir de finances les coffres de leurs maîtres, en rempliſſant préférablement les leurs, ils ne doivent jamais paſſer plus avant, ni prendre connoiſſance de quelle maniere on les vuide, ou de ce que le Prince a à démêler avec ſes voiſins.

C'eſt en quoi V. M. a toujours fait éclater un diſcernement juſte & délicat. Elle a parfaitement connu à quel uſage chacun de ſes ſerviteurs devoit être employé. Elle a conſulté ſur le ſujet

jet des finances ceux dont elle a trouvé le génie propre pour les finances ; & Elle a communiqué les deſſeins qui concernoient ſa gloire à ceux qu'Elle a jugé dignes de cet honneur.

Ainſi écoutant tranquillement des conſeils que V. M. ne demandoit point, vous ne laiſſâtes pas de faire ce que vous ſuggeroit votre grand cœur. Vous prîtes la réſolution de tirer vengeance d'une République trop imprudente de s'être abandonnée à des Miniſtres, qui par leurs pratiques, s'élevoient au-deſſus des Têtes Couronnées.

Madame ne fut pas plutôt arrivée en Angleterre, qu'elle fit ouvrir les yeux au Roi ſon frere. Elle avoit trop de lumieres & étoit elle-même trop ſenſible aux outrages qu'on avoit faits à ce Prince & à ceux qu'on préparoit à V. M. pour ne pas réuſſir en ſon deſſein. Ce qu'elle avoit à repréſenter étoit trop viſible pour ne pas frapper à l'inſtant ; & le Roi qui dans le fond ne manquoit ni de pénétration ni de courage, fut lui-même ſurpris de la maniere dont on lui avoit fait enviſager ce qui s'étoit paſſé.

Il se reveilla donc de l'assoupissement où il étoit ; il sentit les traits dont on l'avoit piqué, & se rendant à ses véritables intérêts, qui étoient en cette occasion ceux de tous les Monarques, il se joignit au plus grand des Rois pour partager avec lui la gloire d'avoir tiré raison des affronts qu'on avoit osé faire à la Majesté Royale.

Pendant que vous disposiez tout ce qui étoit nécessaire pour ce grand dessein, le Duc de Lorraine qui n'avoit demeuré en repos que parce qu'il n'avoit point vu de jour à remuer, se persuadant en avoir trouvé une occasion favorable, & que la triple alliance auroit autant de vertu en sa faveur, qu'il prétendoit qu'elle en avoit eu pour l'Espagne, s'avisa d'entretenir de nouvelles intelligences dans les Etats voisins, & levant des Troupes en Allemagne, commença à vous manquer de parole dans l'exécution des Traités qu'il avoit faits avec vous. Son esprit inquiet avoit eu beaucoup de peine à demeurer quelque tems en repos. Il s'étoit repenti d'avoir traité presque dès le moment de la conclusion, & il

ne

ne s'appliqua depuis qu'à chercher les moyens de se retracter, c'est-à-dire, de se faire entierement chasser de ses Etats, dans la possession desquels il auroit demeuré toute sa vie.

Il ne lui fut pas difficile de réussir. Les fideles Agens que vous aviez dans toutes les Cours voisines vous ayant donné avis de ses démarches, dont la plûpart n'étoient pas trop secretes, vous fîtes entrer dans la Lorraine une Armée qui se saisit de toutes les Places de cette Province, & contraignit cet esprit brouillon d'aller ailleurs mendier des asyles, & vivre dans la dépendance des Souverains qu'il voyoit au-dessous de lui, pendant qu'il jouissoit de l'avantage de votre protection.

Cette réunion de la Lorraine à votre Couronne, & la retraite du Duc sur la foi duquel il n'y avoit point de compte à faire, ne fut pas un coup peu important pour vos desseins. La fortune sembloit conspirer avec vos desirs, & vous prendre par la main pour vous faire monter à la gloire que V. M. s'étoit proposée.

Celle que votre réputation vous

avoit déja acquiſe dans tout l'Univers ſe manifeſtoit tous les jours par quelque effet éclatant. Il vint de la Guinée un Ambaſſadeur du Roi d'Arda, qui après vous avoir témoigné l'eſtime & la haute conſidération que le Roi ſon maître avoit pour V. M. vous déclara que ſes ordres étoient de rechercher votre alliance, & de vous propoſer un Traité de commerce avec vos Sujets, tant de la Martinique que des autres Terres de votre domination, où les ſiens pouvoient négocier.

On ne marqua pas moins d'empreſſement à la Porte pour faire voir combien votre alliance y étoit agréable & deſirée. Le Marquis de Nointel, votre Ambaſſadeur, y fut reçu avec une magnificence & des honneurs qu'on n'a point accoutumé de rendre aux Miniſtres des autres Monarques.

Le premier trait d'indignation que vous voulûtes faire ſentir aux Hollandois, fut une défenſe à vos Sujets de charger de l'Eau-de-vie ſur leurs Vaiſſeaux, & une augmentation d'impôts que vous mîtes ſur les marchandiſes qui venoient de leur Etat. Cétoit un prélude

prélude par lequel vous vous donniez le plaisir de sonder la fierté de cette République, & de la faire en même tems connoître aussi-bien aux Rois vos voisins, qu'à ceux d'entre vos Ministres, qui voulant vous détourner de la guerre, cherchoient des raisons pour excuser vos ennemis, & les faire paroître moins coupables envers vous.

Autrefois cette nouveauté auroit été regardée avec un chagrin respectueux. On auroit envoyé faire des remontrances à V. M. lui demander le sujet de cette rigueur ; lui offrir des satisfactions s'il s'étoit passé quelque chose dont elle eût lieu d'être offensée ; & comme on n'auroit pas pu en douter, on eût attendu quelque tems pour l'en laisser revenir, & employé cependant toutes sortes de moyens afin de la désabuser ou de la satisfaire.

Cette vieille méthode ne se trouva pas à la mode sous les de With. Ils se seroient trop rabaissés. Le tour qu'ils sçavoient donner aux affaires, étoit bien plus avantageux & plus honorable pour l'Etat. Tout ce qu'ils jugerent à propos de faire, fut de se plaindre

avec aigreur à V. M. & cette plainte n'ayant pas produit sur l'heure autant d'effet que la qualité des plaignans méritoit qu'elle en fît, il n'y eut point de patience à prendre, on ne put pas se résoudre à supporter un seul moment cette injure; on courut vîte aux représailles, & on défendit l'entrée des Manufactures & des denrées de France en Hollande.

Voilà justement l'endroit où ces grands & modérés politiques étoient attendus par vos Serviteurs fidéles & désintéressés, qui eurent le plaisir de vous faire connoître que ce qu'ils avoient prévu n'avoit pas manqué d'arriver, & qui convainquirent ceux qui vous déconseilloient la guerre, qu'elle étoit nécessaire à moins que de vouloir laisser les Ministres de Hollande en possession des nouveaux droits de fierté & de hauteur dont ils commençoient à user avec V. M. & avec tous les autres Rois.

Mais on étoit comme assuré que cette fierté seroit la cause de la chute de ceux qui l'inspiroient à cette République, & peut-être de celle de la République même.

même. V. M. avoit ſes Créatures dans le cœur de toutes les Provinces de cet Etat, qui épioient le Gouvernement, & qui obſervant la condition des Miniſtres vous en rendoient un ſi bon compte, que vous ne pouviez pas manquer de prendre de juſtes meſures pour vos deſſeins.

On ſçavoit que les de With s'étoient emparés de tout le maniment des affaires; que ni leurs ſoins ni leur ſuffiſance ne s'étendoient point à ce qui regardoit la guerre; qu'au lieu d'entretenir les Troupes ordinaires de l'Etat, ils les avoient laiſſé diſſiper & périr comme inutiles, & comme ne faiſant que cauſer de la dépenſe; que le peu de Milice qui reſtoit encore dans leurs Places frontieres étoit ſans expérience & ſans diſcipline. On connoiſſoit à fond le génie & les vues de ces Miniſtres qui ſe fondoient en partie ſur la puiſſance maritime de la République, & en partie ſur leur propre habileté, ſur leur adreſſe, ſur la force de la triple alliance, ſur les richeſſes de l'Etat, & ſur les troupes qu'ils pouvoient acheter au beſoin.

Trafic tout particulier, & qui sentoit bien l'esprit de Ministres qui ne fondoient leur espérance & leur appui que sur leur négoce, mais foible ressource dans un mal si pressant. Il n'étoit pas trop difficile à un Roi belliqueux & à une Cour aussi éclairée que guerriere, de former des projets sur ce plan, & de trouver de sûrs moyens d'accabler des gens si présomptueux & si aveugles.

Quand on veut s'élever si haut par ses propres efforts, on ne manque jamais d'attribuer sur soi l'envie de ses égaux, aussi-bien que le mépris & la haine de ses superieurs, au dessus desquels on veut se placer. Les de With pouvoient d'autant moins s'exemter de ces atteintes qu'il y avoit dans leur République un parti peut-être plus puissant que le leur, qui ne souffroit leur élévation qu'avec une impatience extrême, & qui prévoyoit la plûpart des suites que leur Gouvernement attireroit à l'Etat.

C'étoit celui de la Noblesse & de tous les Partisans de la Maison d'Orange. Ils étoient outrés de l'injure qu'elle avoit reçue par l'Edit perpetuel, qui non-

non-seulement l'excluoit des premieres Charges qu'elle avoit auparavant possedées, mais qui aboliſſoit même ces Charges, comme ſi elles euſſent été odieuſes, & que ceux qui en avoient été revêtus, ſe fuſſent ſervis de leur autorité au préjudice des intérêts de la République.

Les de With qui ne pouvoient pas prétendre à ces emplois, avoient jugé à propos de les ſupprimer afin que perſonne ne s'élevât à l'avenir au-deſſus d'eux, & qu'ils puſſent eux-mêmes s'emparer de l'autorité ſous d'autres titres & par des voies plus indirectes. Cependant les Nobles ne ſupportoient leur Gouvernement qu'avec impatience. Les Princes d'Orange leur paroiſſoient plus dignes d'être à leur tête que les de With. On voyoit même une grande partie du Peuple dans ce ſentiment. Le ſouvenir des ſervices que cette maiſon avoit autrefois rendu à l'Etat n'étoit pas encore éteint : perſonne n'ignore que c'étoit elle qui en avoit poſé les fondemens, & on ne pouvoit ſans indignation la voir ſi cruellement inſultée.

Mais les Nobles & le Peuple s'appercevoient du foible de l'Etat sous ce Gouvernement Bourgeois, dont les seuls principes étoient l'augmentation du négoce, l'abaissement du Prince d'Orange, & les hauteurs à l'égard des Puissances Etrangeres, qu'on prétendoit réduire, sinon sur le même pié où on avoit réduit ce Prince avec le reste de la République, au moins à n'oser rien entreprendre sans la permission de ces nouveaux arbitres de l'Europe.

Ils se voyoient sans Troupes, sans garnisons, sans munitions, sans Officiers. Tout le Pays étoit ouvert sans qu'on pensât le moins du monde à l'environner d'aucunes barrieres pour le défendre, & par consequent il se trouvoit exposé aux attaques du premier Prince qui ne voudroit pas supporter les fiertés des de With.

Les mécontens ayant résolu de laisser agir d'eux-mêmes ceux qui s'étoient emparés de l'autorité, & de ne leur prêter point la main à soutenir le faix qu'ils devoient porter seuls, puisqu'ils l'avoient entrepris, ou qu'ils devoient laisser sur des épaules plus fortes s'ils

se

se sentoient incapables d'y résister, tout conspiroit de ce côté-là à favoriser les desseins de V. M.

On n'y travailloit pas moins en Angleterre où il se préparoit un puissant armement de mer. Mais ni tous ces mouvemens, ni les nouveaux impôts qui avoient été établis en votre Royaume à l'égard des Hollandois, ne firent point ouvrir les yeux à leurs Ministres, tant ils étoient prévenus de leurs mérites, & entêtés du pouvoir de leur République, qu'ils croyoient être au-dessus des atteintes de toutes les autres Puissances.

Ils ne furent pas beaucoup plus émus du voyage que V. M. fit à Dunkerque, & ils ne parurent pas s'inquietter beaucoup de vous voir accompagné de tant de forces, ni de pénétrer à quoi vous prétendiez les employer. Mais ils acheverent de se mettre l'esprit en repos lorsqu'ils vous virent retourner sans avoir rien entrepris, persuadés que V. M. ne s'étoit donné la peine d'aller jusques-là que pour faire la parade, & par des motifs d'éclat à peu près semblables à ceux qui les faisoient souvent agir.

L'événement leur apprit que leurs lumieres avoient été courtes. La saison déja trop avancée, qui ne vous auroit pas permis de faire d'assez grands progrès avant la fin de la Campagne, n'eût pas peut-être donné assez de réputation à vos armes pour contenir toutes les Puissances voisines qui auroient eu le tems de s'éveiller pendant l'hyver. Vous vouliez conclure le mariage de Monsieur, qui étant devenu veuf, recherchoit la Princesse Palatine, & cette alliance devoit encore apporter de la facilité à l'exécution de vos desseins. Votre Flotte ni celle d'Angleterre n'étoient pas encore prêtes. Cependant vous accoutumiez les yeux des Politiques de Hollande à vous voir faire des cavalcades qu'ils regardoient comme inutiles, & qui sans doute leur faisoient pitié. Mais ils s'accoutumoient en même tems à vous voir camper dans leur voisinage, & à ne concevoir plus de soupçons de ces sortes de campemens, qui servoient à tenir vos Troupes en haleine, & à les disposer peu à peu par des petits exercices aux fatigues qui leur étoient préparées.

Le

Le Printems de l'année suivante vint, & fit tout d'un coup éclorre les Déclarations de guerre de V. M. du Roi d'Angleterre & de l'Evêque de Munster, contre la République de Hollande. Que devint alors le grand génie des Ministres de cet Etat ? Où alla-t'il chercher les moyens de se mettre à couvert des orages qu'il avoit excités ? Dans une soumission tardive quoiqu'extrême. Mais l'excès où elle fut alors portée, n'étoit pas capable de suppléer à la négligence ou au peu de disposition qu'on avoit eu à la faire dans un tems où elle auroit pu être acceptée quoique plus médiocre, & par consequent moins honteuse pour ceux qui la faisoient : ou plutôt on auroit bien mieux fait de suivre les traces de l'ancien Gouvernement, de ne rien innover, de se tenir dans la même modestie qu'on gardoit autrefois, afin de ne s'attirer pas l'indignation des Etats voisins par des hauteurs qui convenoient si peu ; & qu'on sçavoit si mal soutenir.

Mais comme ces hauteurs, dont les de With s'étoient fait une habitude, ne pouvoient pas absolument s'abbaiss-

ſer tout d'un coup, & qu'ils étoient piqués d'un vif reſſentiment contre V. M. qui n'avoit jamais voulu ployer ſous l'autorité de la République ; qu'ils vous regardoient comme le premier moteur de la guerre qui leur étoit faite, & comme l'auteur des diſgraces dont ils étoient menacés, ils tournerent leurs plus grands efforts du côté du Roi d'Angleterre. Ils avoient déja éprouvé ſes foibleſſes, & ils ne perdoient pas l'eſpérance de les faire renaître par le moyen de ceux qui les lui avoient autrefois inſpirées, ſe promettant que s'ils en venoient à bout, ils ſe trouveroient peut-être encore en état de faire quelque réſiſtance à V. M. ſeule, & de l'incommoder au moins par mer, s'ils ne pouvoient l'empêcher de triompher par terre.

Les pointilleries & les chicanes qu'ils avoient autrefois faites ſur le ſalut des pavillons, & dont on n'avoit point ouï parler avant eux, s'évanouirent alors. Ils offrirent à l'Angleterre tout ce qu'elle pouvoit deſirer à cet égard, & plus qu'elle n'avoit jamais eu. Lorſqu'ils avoient mû des queſtions ſur ce

ſujet

ſujet, il ſembloit qu'ils accuſoient leurs précédens Amiraux de n'avoir pas bien maintenu la dignité de l'Etat, & que par conſéquent on avoit eu raiſon de ne mettre plus cette importante Charge entre les mains des ſucceſſeurs de ceux qui s'en étoient ſi mal acquittés: mais ils auroient mieux fait eux-mêmes de s'en tenir aux anciennes pratiques. Ce n'étoit point à eux de faire un ſujet de guerre à leur République d'un point d'honneur de ſalut, fondé ſur de ſimples diſtinctions d'Ecole ou de Palais, qu'ils s'aviſerent d'inventer touchant les termes auſquels ils prétendoient faire ce ſalut, pendant que dans le fonds ils s'y ſoumettoient. Auſſi les vit-on enſuite l'offrir à genoux non-ſeulement aux termes qu'ils l'avoient refuſé, mais dans toute l'étendue qu'on lui pouvoit donner.

Cette humiliation fut ſuivie d'une autre auſſi honteuſe. On fit bruler le Vaiſſeau Amiral qui avoit été pris à Chattam, afin que cet objet inſultant ne fût plus en état d'offenſer les yeux des Anglois. Mais cet anéantiſſement d'une maſſe de bois n'étoit pas capable d'éteindre

d'éteindre le souvenir de l'usage auquel elle avoit été employée. La pointe des traits dont on avoit piqué la Majesté Royale demeuroit toujours vivement enfoncée dans la playe, & n'en pouvoit pas être arrachée par l'effet de ces petits remédes palliatifs.

Enfin, après avoir tout tenté inutilement auprès du Roi d'Angleterre, il ne fut point d'offres qu'on ne fît aussi à V. M. il ne fut point de voie à laquelle on n'eût recours pour effacer des traces qui étoient devenues ineffaçables par les soins qu'on s'étoit donné de les imprimer profondément. Le poisson eut beau se débattre pour rompre le filet, il y demeura pris.

En peu de mois, pour ne pas dire en peu de jours, vous vous rendîtes maître d'un si grand nombre de Places, que tout l'Univers en fut étonné. On dira peut-être qu'étant mal pourvues & mal défendues, la gloire en est d'autant moindre, & j'en veux demeurer d'accord. Mais que dira-t'on du passage du Rhin au Tolhus ? De l'intrepidité avec laquelle après avoir passé ce fleuve si dangereux & si rapide, on alla

attaquer

attaquer jusqu'à leurs barrieres ceux qui en gardoient le passage, & qui firent un si grand feu qu'il auroit été capable d'intimider les plus courageux.

Il est vrai qu'il vous en coûta cher, puisque vous y perdîtes le jeune Duc de Longueville pour lequel V. M. avoit de l'estime & de l'affection, & qui sembloit être destiné à vous rendre de grands services. Mais cette perte fut réparée par l'honneur immortel que vos armes s'acquirent en cette occasion, & à la prise du Fort de Schenk qui fut réduit en quatre heures de tems, quoiqu'autrefois il eût arrêté plusieurs mois & presque des années les Espagnols & les Hollandois tour à tour.

C'est ce qui fait le comble entier de votre gloire que de voir en même tems éclater & la force de votre génie, qui sçait découvrir la foiblesse de vos ennemis, & aller en triomphe dans tous les lieux où elle se trouve; & la grandeur de votre courage, qui surmonte les obstacles que lui opposent & les hommes & les élémens; & enfin l'excès de votre valeur qui vient à bout des entreprises les plus difficiles, & qui

emporte

emporte les plus fortes Places avec la même rapidité qu'elle gagne les batailles.

Après une action si hardie, & un exploit si extraordinaire qui la suivit, il n'y eut plus rien qui fût capable d'arrêter vos progrès. Il n'y avoit plus que le tems qu'il falloit nécessairement employer dans la marche qui retardât vos conquêtes. Si l'on prétendoit que les premieres avoient été faciles à faire, au moins celles que vous fîtes après ce dernier exploit, auroient dû coûter infiniment à tout autre qu'à vous : mais Arnheim & Nimégue furent bien-tôt forcées de subir le joug du vainqueur du Fort de Schenk.

La prudence convioit ces Villes à prendre ce parti, puisqu'il leur eût été impossible de vous résister. Le Gouverneur de Doësbourg qui l'entreprit, & qui voulut se signaler par sa témérité, n'y acquit point d'autre honneur que celui de l'éclat du châtiment que vous en fîtes : car au lieu d'éprouver votre clemence, comme avoient fait tous les Commandans des autres Places, qui ne s'étoient défendus qu'autant que la raison

raiſon le leur avoir permis, vous ne voulûtes point lui accorder de capitulation, & il fut contraint avec ſa garniſon de ſe rendre priſonnier de guerre.

Bommele que l'Armée d'Eſpagne avoit autrefois ſi long-tems tenu aſſiégée ſous la conduite du Comte de Mansfeld, qu'elle fut ſur le point de périr toute entiere devant la Place, fut auſſi-tôt emportée par vos armes victorieuſes. Zutphen, Deventer, & une infinité d'autres Villes & Forteresſes ne purent pas s'empêcher de ſe rendre à V. M. non plus que Naerden, le boulevart d'Amſterdam, & qui n'en eſt qu'à trois lieues.

Si vous euſſiez pu n'être que le Général de votre Armée; ſi les ſoins du Gouvernement de l'Etat ne vous avoient point rappellé au cœur du Royaume pour donner à ce grand corps ſon branle & ſes mouvemens ordinaires, qui ne ſont tout-à-fait juſtes que lorſqu'ils ſont réglés par la préſence de ſon Chef; ſi vous n'aviez point été obligé d'aller mettre ordre à des nouveaux préparatifs pour vos Armées de terre & de mer, & diſpoſer tout pour la Campa-

gne.

gne ſuivante, il n'y a point de doute que vous ne vous fuſſiez rendu maître d'Amſterdam, où tout étoit dans un ſi grand déſordre, qu'il n'eût pas été difficile d'en venir à bout. Mais le grand cœur du Vicomte de Turenne, qui étoit à la tête de douze mille hommes, ſe démentit en cette importante occaſion, ou bien il n'étoit pas tel qu'on le vantoit. Il n'avoit qu'à paroître, l'effroi dont les habitans de cette grande Ville ſe trouvoient ſaiſis, la diviſion qui regnoit parmi eux, & peut-être l'envie de voir finir, en ſe mettant ſous votre protection, les calamités de tant de guerres qu'ils étoient obligés de ſoutenir ſans ceſſe, avoient preſque déja tout fait. Votre Armée n'avoit qu'à ſe montrer, elle auroit bien-tôt achevé le reſte; & en tout cas, l'effort de douze mille hommes, les plus braves & les plus aguerris de toutes vos Troupes, n'auroit pas été ſi peu conſidérable, qu'il ne fût venu à bout d'une entrepriſe plus difficile que celle-là ne paroiſſoit alors.

Quoique l'Electeur de Brandebourg fût en marche avec vingt-cinq mille hommes

hommes pour aller au secours de la Hollande, il n'y seroit arrivé justement que lorsque cette illustre conquête auroit été faite, & que le Général François auroit été en état de lui disputer les passages, puisqu'il se seroit vu maître du Pays, & qu'avec les douze mille hommes qu'il avoit, il pouvoit encore être renforcé de ce qu'il auroit tiré des garnisons, après en avoir pris de quoi composer celle d'Amsterdam. Ainsi il se seroit facilement & glorieusement maintenu jusqu'à ce qu'il eût reçu de plus grandes forces, que vous n'auriez pas manqué de lui envoyer, & que vous lui envoyâtes en effet. A en juger par ce qui étoit autrefois arrivé à lui-même, il n'auroit pas seulement dû disputer l'entrée de la Hollande aux Allemands, quoique supérieurs en forces, mais même aller les attaquer & les battre.

Cette faute irréparable a fait douter de la force du génie de ce Général ou de sa fidélité. Elle a été la source de toutes les pertes qui l'ont suivie, & l'on peut assurer que si V. M. de qui le courage se laisse si noblement enflam-

mer

mer par les hautes entrepriſes, eût été à la tête de ſon Armée, elle auroit fait la conquête d'Amſterdam, & par conſequent celle de toute la Hollande. Elle auroit executé & pouſſé à bout ce grand projet dont la gloire eût rejailli ſur ſes fideles Serviteurs qui lui avoient donné des conſeils ſi dignes d'Elle. Ce pouvoit bien être en vue de vous dérober, & à eux auſſi, cet honneur, où il n'auroit pas eu alors aſſez de part, & dans le deſſein de ſe rendre toujours néceſſaire, que le Vicomte de Turenne fit manquer ce grand coup.

Mais la mort des de With, dont la fin tragique doit être un grand exemple à tous les particuliers, qui emportés par une ambition effrénée veulent s'ériger en de petits Souverains, fit un peu changer la face des affaires. Le Prince d'Orange fut fait Gouverneur de la Hollande, & tout ſon parti, qui étoit compoſé des gens les plus conſidérables & les plus propres à la guerre, ayant repris vigueur, il ne fut pas poſſible de revenir aux entrepriſes qui avoient manqué, & il n'y eut plus d'eſpérance de les exécuter depuis que ce dernier

dernier parti devenu le maître des affaires eut pourvu à la défense de son Pays, qu'on peut rendre impraticable & inaccessible quand on veut.

Ce changement fait bien connoître que l'autorité ne sied pas à toutes sortes de mains, & qu'il la faut mettre en celles qui sont destinées à la manier. Tant que les de With gouvernerent heureusement, & que la fortune leur rit, ils furent insolens & voulurent tout conduire à leur gré dans leur Etat & jusques dans les Cours étrangeres; mais dès que le bonheur sembla les abandonner, & qu'ils sentirent fondre sur eux les Rois qu'ils avoient si peu ménagés, ils furent démontés, ils perdirent courage, ils eurent recours aux plus basses supplications. On ne voyoit qu'Envoyés, qu'Ambassadeurs venir implorer votre clémence, tandis qu'il en alloit encore davantage en Angleterre, mais on n'en revit plus après leur mort. Au contraire il fallut se résoudre à faire la guerre tout de bon. On alla d'abord donner la chasse au Marquis de Brandebourg, qu'on poursuivit jusques dans le cœur de ses Etats,

& qu'on fit repentir de sa témérité La désolation qu'il attira sur son propre Pays en voulant courir à la défense des Etrangers, lui fit faire des réflexions auſquelles il auroit dû penſer auparavant, & l'obligea de vous demander la paix qu'il obtint par l'interceſſion du Duc de Neubourg qui s'en rendit garant.

Cette ſoumiſſion ſurprit ſi fort la Hollande, que les ſuites auroient pu remettre cette République dans le même déſordre où elle avoit été, & la contraindre à avoir recours à votre clémence, ſi vos Alliés euſſent agi avec la même vigueur que les François. Mais le peu de courage des Allemands au ſiége de Groningue, & la levée de ce ſiége furent d'une ſi dangereuſe conſéquence, que chaque Ville crut pouvoir encore ſe défendre, la fermeté de celle-ci en ayant inſpiré aux autres qui étoient auparavant de la derniere conſternation.

Car la perte de Woerden, que vous aviez priſe, avoit produit cet effet dans toute la Province de Hollande. On voyoit que le changement qui étoit arrivé

rivé dans le Gouvernement après la mort des de With n'en avoit point apporté dans les affaires de la guerre ; que tout ce qui étoit attaqué par les armes de V. M. fléchissoit également sous sa loi ; & dans la pensée que rien ne vous étoit impossible, on sembloit se disposer par-tout à vous ouvrir les portes, lorsque le malheureux succès des Allemands devant Groningue les fit de nouveau fermer, & inspira assez de courage aux Hollandois pour aller lâcher leurs écluses, mettre leur Pays sous l'eau, & vous opposer des barriéres, que ni le fer ni le feu ne pouvoient pas renverser.

Le Prince d'Orange voulant profiter de cette disposition, & tâcher d'y affermir les Peuples par quelque action de vigueur, forma un petit Corps d'armée de ce qu'il put ramasser de Troupes, & alla mettre le siége devant Naerden. Mais l'issue de cette entreprise lui fit connoître que c'étoit beaucoup que de pouvoir se tenir sur la défensive, & empêcher que vos armes ne fissent de nouveaux progrès ; mais que c'étoit trop présumer que de prétendre vous arracher vos conquêtes. Ce-

Cependant ce Prince voulut éprouver si la fortune des combats lui seroit plus favorable que celle des siéges. Il marcha au Maréchal de Duras qui étoit près de Tongres : mais la lenteur des Espagnols ne leur ayant pas permis d'arriver assez à tems pour trouver le Maréchal dans son poste, elle les arrêta encore sur les bords du Roer, au-delà duquel il étoit alors, & par ce moyen les deux Armées perdirent l'occasion de se signaler l'une contre l'autre.

L'Electeur de Brandebourg, sollicité par l'Empereur & par le Prince d'Orange, parut bien-tôt las du repos qu'il venoit de s'acquerir avec assez de peine. Il reprit les armes, & oubliant ce qu'il lui en avoit couté, il se preparoit à passer le Rhin sur le pont de Strasbourg, si vos Troupes n'avoient pas été le brûler, & venger en même tems les insultes que cette Ville avoit déja tant de fois faites à la France en ouvrant à ses ennemis ce passage, qu'elle étoit obligée de tenir fermé comme par une espece de neutralité que vous lui aviez fait la grace de lui accorder.

Le Prince d'Orange chagrin des disgraces

graces qui lui étoient déja arrivées dans un tems où il avoit tant d'intérêt d'établir sa réputation, tâcha encore de se signaler par quelque entreprise considérable. Il alla former le siége de Charleroi, où ses efforts n'ayant pas eu plus de succès qu'à Naerden, il fut contraint de mettre ses Troupes en quartier d'hyver, sans avoir pu rien exécuter dans toute la Campagne.

Mais votre Armée nonobstant la rigueur de la saison s'en alla à la fin de Decembre assiéger Bodegrave, Bourg qui ayant été bien fortifié par les ennemis ne laissa pas d'être promptement emporté, & où le Soldat dans la chaleur de l'action commit des excès que la guerre ne rend que trop communs, & qu'il n'est pas toujours possible de prévenir. Cependant on les impute d'ordinaire aux Généraux qui n'y ont presque jamais aucune part, & qui les réprimeroient s'il étoit en leur pouvoir.

Comme cette expédition n'avoit pu se faire sans le secours particulier des Elémens qui avoient formé les glaces pour fournir un passage à vos Troupes,

ces mêmes élémens en bornerent la marche à Suammerdam dans le tems qu'elles se préparoient à la pousser jusqu'à la Haie. Le dégel survint & empêcha que votre victoire ne s'étendît jusqu'à ce Siége des Etats Généraux, qui ne pouvoit plus s'exemter d'être renversé que par ce seul accident.

Si vous n'aviez eu en ce pays-là que les hommes à combattre, on peut bien juger par de si grands succès qu'il n'y avoit point de forces qui fussent capables de vous résister. La consternation des Peuples n'étoit pas le seul fondement de vos victoires, elles en avoient un plus solide dans la valeur de vos Sujets qui éclatoit en toutes occasions.

Le feu ayant été mis à Suammerdam prit si promptement aux maisons, & ensuite à un pont, qu'il ôta à une partie de vos Troupes la communication avec celles qui étoient déja passées. Ces premieres voyant le danger où elles étoient de demeurer séparées de leur gros & exposées à des Fregates ennemies qui se tenoient sur le canal avec du canon, passerent courageusement

ar

au travers des flammes qui devoroient le pont, & firent connoître aux spectateurs de cette grande action ce qu'ils auroient dû attendre si la force des eaux n'avoit pas été encore plus insurmontable que celle du feu.

L'Empereur avec quelques-uns des Princes d'Allemagne, jaloux de vos prospérités & de votre gloire, osa vous déclarer la guerre sur de legers prétextes d'hostilités exercées dans l'Empire, & ayant entraîné le Roi d'Espagne dans son parti, il procura à V. M. une ample matiere de nouveaux triomphes.

En effet, toutes ces fieres Puissances, jointes ensemble, ne purent pas arrêter vos efforts ni prévenir leur défaite. Ce fut alors qu'on vit éclater hautement toute l'étendue de votre pouvoir & des forces de la France. Elles firent face par-tout avec cinq ou six Corps d'Armées. L'Electeur de Brandebourg fut repoussé jusques dans la Marke. Il perdit plusieurs Places, & se vit une seconde fois contraint de demander une suspension d'armes qu'il auroit bien mérité de ne pas obtenir, si dans la multitude d'ennemis que vous attiroient

tant de fameux exploits & l'augmentation de votre puiſſance, vous n'euſſiez pas jugé ne devoir point négliger d'en diminuer le nombre.

Il eſt vrai que pour former tous ces différens Corps d'Armées, V. M. fut obligée de retirer la plupart des garniſons qu'Elle avoit en Hollande, à Utrecht, en Gueldres & en Overiſſel, après avoir fait ſauter les fortifications des Places. Mais elle ne ſe fit pas une peine de ce rappel, parce qu'elle ne prétendoit pas conſerver toujours ces conquêtes, ni les annéxer à ſa Couronne. Elle en connoiſſoit l'impoſſibilité dans l'état où les affaires étoient encore alors. Ces Pays ſe trouvoient trop éloignés de ſon Royaume, & ſeparés par des barrieres un peu fortes & trop ſuſpectes. Ayant que d'entreprendre de s'en aſſurer tout-à-fait, il étoit néceſſaire d'en faire avec le tems les approches dans les formes. Pour cette fois, V. M. n'avoit intention que de ſe venger d'une République, dont les Miniſtres avoient oſé faire des affronts outrageans à la Majeſté Royale; que de punir leur orgueil, d'humilier leurs

hauteurs,

hauteurs ; d'affoiblir leur Etat, & en désoler les Provinces ; sauf à prendre à l'avenir d'autres mesures, & à se préparer à un combat décisif, ce premier essai de vos forces n'étant que pour aller reconnoître le champ de bataille.

Le renfort que les Espagnols envoyerent à Mastricht ne vous empêcha pas de former le siége de cette forte Place. Ce grand dessein avoit été prévu, mais il ne put être prévenu, quoique vos ennemis eussent pris toutes les précautions dont ils étoient capables, & que la garnison se défendît avec une extrême vigueur. Tous leurs soins furent vains. La résistance se trouva inutile, & ne servit qu'à relever l'éclat de votre triomphe. Ce boulevart de la République de Hollande fut abattu, & en tombant il laissa tout le Pays d'alentour ouvert à vos Armées.

Ce ne fut ni à la pointe de son épée ni à celle des fléches que portent ses Lions que cette République eut recours pour vous en défendre l'entrée. Instruite par trop de funestes expériences que c'étoit-là un recours foible & impuissant contre vous, elle en cher-

cha un autre plus sûr dans le sein de ce Pays qu'elle ne pouvoit pas défendre, & qui étoit contraint de se garantir lui-même par les armes dont la nature l'a pourvu. On lâcha les écluses du Brabant Hollandois, & cet obstacle ordinaire, qui rendoit tous les passages impraticables, ne pouvant pas être surmonté, vous tournâtes vos armes du côté de l'Allemagne pour empêcher la Ville de Strasbourg de favoriser vos ennemis.

Le Duc de Lorraine qui entretenoit toujours des intelligences dans son Pays, animoit sans cesse les Peuples contre le Gouvernement. Ses Emissaires prenoient soin d'exagerer toutes les prétendues rigueurs de vos Intendans, & de faire des comparaisons odieuses de la maniere dont on traitoit les Peuples à la liberté dont ils jouissoient sous leur Duc. Ces discours ayant fait impression sur les esprits, on vous avoit souvent porté des plaintes, qui étant très-mal fondées, n'avoient pas trouvé en vous de disposition à les écouter. Mais comme ils ne pouvoient se défaire de leurs anciennes habitudes,

des, ils semblerent vouloir encore remuer, ainsi qu'ils avoient fait autrefois sous la domination de leurs Princes, & vous fûtes obligé de vous approcher de cette Province, afin de faire connoître à ces nouveaux Sujets que ce n'étoit pas à eux à vous prescrire la forme en laquelle vous deviez les gouverner, & qu'il ne leur restoit de parti à prendre que celui de l'obéïssance, auquel ils furent enfin assez sages pour se ranger.

L'abaissement de la Hollande & la punition de l'orgueil de ses Ministres étant le but que V. M. s'étoit proposée dans cette guerre, Elle avoit trop bien réussi pour n'en être pas satisfaite; ainsi vous ne rejettâtes plus les propositions de paix qu'on vous fit faire par le Roi de Suede. La Ville de Cologne fut choisie pour y tenir les conferences, mais les pouvoirs de la plupart des Plénipotentiaires ne s'étant pas trouvés assez amples, ni revêtus de leurs formalités, vous connûtes qu'on cherchoit à gagner un tems que vous ne vouliez pas perdre, & que vous employâtes à faire de nouvelles conquêtes.

ce moyen étant le plus efficace & le plus sûr de tous pour avancer la paix.

Cependant tout se passoit sur mer au gré de vos desirs. V. M. ne souhaitoit pas que les Anglois eussent de ce côté-là autant d'avantages que vous en aviez sur terre, & vous auriez encore moins voulu que les Hollandois en eussent remporté de trop grands, de peur qu'ils ne s'en fussent prévalus contre vous. Ainsi l'égalité qui se rencontra à peu près dans les batailles qui furent livrées sur mer, étant justement le point auquel vous desiriez de voir fixer les affaires maritimes, il sembla que la fortune prenoit autant de plaisir à vous favoriser sur cet élément que sur la terre.

Le Roi d'Espagne s'étant déclaré contre V. M. & le Gouverneur des Pays-Bas ayant commencé les hostilités, ce fut pour vous un nouveau champ à moissonner des lauriers. On vit bien-tôt une grande partie de la Franche-Comté augmenter le nombre de vos conquêtes. Néanmoins au plus fort de vos prospérités vous consentîtes à les borner en faveur de l'ancienne

Alliance

Alliance que vous aviez avec les Suiſſes, qui vous demandoient la neutralité pour cette Province.

Mais la Cour d'Eſpagne toujours préſomptueuſe, & toujours aveugle dans ſes propres intérêts par la paſſion qu'elle a contre la France, ne voulut point d'une grace qui partoit de votre main. Elle refuſa ce que les Suiſſes s'étoient donné beaucoup de peine à ménager. Ils ſe croyoient fort obligés à V. M. de ſa condeſcendance en leur faveur, mais l'Eſpagne ne leur tint point compte des efforts qu'ils avoient faits pour elle, ni ne profita point de l'avantage qu'ils lui avoient procuré.

Elle eut bien tôt ſujet de s'en repentir, ſi toutefois elle eſt capable de ce mouvement dans les choſes qui concernent la France, & ſi la haine & le reſſentiment de ce qu'elle regarde comme des outrages, quoiqu'elle ſe le ſoit attiré, ne ſont pas les ſeuls mouvemens dont elle ſe laiſſe poſſéder. Vous lui enlevâtes Dole & Beſançon à la pointe de l'épée, & après la priſe de ces deux Places, qui étoient les plus conſidérables de la Province, & dont l'une en

étoit la Capitale, tout le reſte ne put pas refuſer de ſe ſoumettre à votre obeïſſance.

Il ſembloit que l'état avantageux où étoient les affaires de V. M. devoit au moins ſervir de frein aux hauteurs de la Maiſon d'Autriche, & l'empêcher de renouveller ſes précédentes manieres d'agir, dont l'injuſtice & les excès lui avoient ſuſcité tant d'ennemis & cauſé tant de pertes. Mais il n'y a que la force qui ſoit capable de la réduire dans les bornes qui approchent de la modération; ce n'eſt que par contrainte qu'elle ne lâche pas la bride à ſes paſſions, parce qu'elle les croit toujours légitimes, ou qu'elle ſe croit tout permis.

Pendant qu'on traitoit de la paix à Cologne, le Plénipotentiaire de l'Electeur de ce nom, qui étoit le Prince Guillaume de Furſtemberg, fut enlevé par le Marquis de Grana, au lieu même où ſe tenoient les conferences. Attentat inouï! en comparaiſon duquel doit être compté pour rien tout ce que la Maiſon d'Autriche croit pouvoir reprocher aux autres Princes. Le Roi

de

de Suede ne fut pas insensible à cet affront, qui ne le regardoit pas moins que V. M. & on vit par-là s'évanouir toute l'espérance d'une paix que devoient rechercher avec le dernier empressement ceux qui la rompoient de gaieté de cœur & d'une maniere si odieuse.

Ils comptoient sur les surprises & sur les trahisons autant & plus que sur la force de leurs armes. Ils avoient gagné le Chevalier de Rohan avec quelques autres gens encore moins accrédités que lui, par le moyen desquels ils prétendoient s'emparer d'un de vos Ports de mer, où ils auroient bien eu de la peine à se maintenir, quand même leurs mesures se seroient trouvées plus justes, & les conjurateurs plus capables de les servir; & qu'ils auroient eu affaire à un Prince moins éclairé & moins vigilant que V. M.

Mais de tous ces grands projets qu'ils formerent alors, il n'y eut que celui qui violoit la foi publique, & contre lequel on ne se tenoit pas en garde, qui réussit. L'Empereur eut par la voie

de la violence le Prince de Furſtemberg en ſon pouvoir ; mais les Eſpagnols ne mirent pas le pié dans la Normandie, ni les armes des Allemands ne firent pas en raſe campagne contre vos Troupes, ce que leur violence avoit fait dans une ville cloſe, qui devoit être un aſyle ſacré pour tous ceux qui y étoient entrés, & dont leur ſeule infidélité les rendoit maîtres.

Le Duc de Lorraine & le Comte de Caprara furent défaits à Seintzim, petite Ville, qui ayant été d'abord emportée à leur vue, ſembla vous préſager la nouvelle victoire que vos armes alloient obtenir ſur eux. Ils furent battus, mis en fuite ſans pouvoir ſe rallier, & vos Troupes demeurerent maîtreſſes du champ de bataille auſſi-bien que de la Place qui le couvroit.

Les lumieres que vous aviez de ce qui ſe paſſoit entre l'Empereur & les Princes de l'Empire, ſur-tout à l'égard de l'Electeur Palatin, vous engagerent à donner des ordres plus violens que vous n'auriez deſiré. Ce n'eſt pas aux Princes qu'il faut s'en prendre de la déſolation des Pays & des Etats où ils

portent

portent la guerre, c'eſt à la guerre même, & quand elle y peut trouver ſon compte, je ne ſçai pas ce qu'on veut dire en criant qu'il faut avoir des ménagemens ſur ce point. Dans une Bataille rangée on fait cruellement périr des milliers d'hommes de toutes conditions & preſque de tous âges, ſans que perſonne ſe recrie, parce qu'on y eſt accoutumé, & qu'on ne peut pas faire autrement; & l'on voudroit qu'on épargnât des maiſons, des fruits, des bêtes, des hommes mêmes, dont la deſtruction eſt quelquefois d'une ſi haute conſéquence pour l'exécution d'un grand deſſein.

Ce ſont des accidens inévitables, des exécutions militaires dont on ne peut ſe diſpenſer ſans ruiner ſes propres intérêts pour conſerver ceux de ſes ennemis; des malheurs qu'il faut prévoir avant que de s'engager dans la guerre, & que l'Electeur Palatin devoit enviſager avant que de rompre l'alliance qu'il avoit faite avec V. M. lorſqu'il maria la Princeſſe ſa fille avec Monſieur. Dans le grand démêlé qui ſe préparoit s'il ne vouloit pas ſe ſouvenir de

de ſes promeſſes, & des engagemens qu'il avoit pris avec vous, il devoit au moins peſer & mettre dans la balance les forces des deux partis, afin de reconnoître celui qui ſeroit le plus capable de le protéger. S'il étoit un peu plus éloigné de la France que de l'Empire, vos forces avoient aſſez d'étendue pour aller juſqu'à lui. De quelque quantité de branches que fût compoſé l'arbre auquel il ſe joignit, il étoit aiſé de voir que le tronc en étoit moins fort que celui dont il alloit ſe ſéparer.

En effet, ce grand nombre de rameaux entrelaſſés enſemble, leſquels, malgré l'aſſemblage qui en avoit été fait avec tout l'art dont on avoit pu s'aviſer, demeuroient toutefois diviſés en trois Corps d'Armées ſous les noms de l'Empereur, de l'Eſpagne & de la Hollande, venant à heurter contre cette ſeule tige de la France, ne ſe trouva non-ſeulement pas aſſez fort pour la faire plier à Senef, mais ils pliérent eux-mêmes; & ſi le Prince de Condé, toujours auſſi plein d'un feu indiſcret qu'il l'étoit en ſa plus verte jeuneſſe, eût ſçu au moins cette fois

ſe

ſe modérer, il n'eût pas vu ſes premiers avantages ſuivis de pertes qu'il pouvoit facilement éviter.

Si les effets de la guerre ſont ſi terribles ; on ne ſçauroit trop blâmer les Princes qui ſe l'attirent par leur manque de foi, ou par des hauteurs auſſi mal entendues que mal ſoutenues. Au préjudice de la parole que l'Archevêque de Mayence vous avoit donnée, & ſur laquelle vous vous étiez repoſé, il ouvrit les portes de ſa Ville aux troupes de vos ennemis, & les laiſſa paſſer. Votre Armée auroit été en état de leur diſputer le paſſage du Rhin, mais elle ne ſembloit pas aſſez forte pour les repouſſer après l'avoir paſſé ſans oppoſition. L'Electeur de Mayence crut même qu'elle alloit ſuccomber, & qu'il n'avoit rien à craindre de votre reſſentiment. L'expérience lui fit néanmoins connoître qu'il s'étoit abuſé. Vos Troupes ſe retrancherent ſi avantageuſement, qu'ayant empêché les ennemis de s'avancer, ils ſe trouverent reſſerrés juſqu'à ne pouvoir ſubſiſter dans leurs quartiers, & furent réduits à repaſſer le Rhin ; l'infidélité de l'Electeur

de

de Mayence n'ayant ſervi qu'à vous découvrir le fond de ſon cœur, & à lui attirer votre juſte indignation.

L'exemple de cet Electeur fut trouvé ſi beau parmi les Allemands, que la Ville de Straſbourg ne fit pas difficulté de le ſuivre. Elle n'avoit pas de moindres engagemens avec vous, & elle n'étoit pas ſur le même pié que l'Etat de Mayence pour ſe pouvoir maintenir à de certains égards. On avoit même des ſoupçons de ſon infidélité, & on envoya des Officiers aux Magiſtrats pour leur renouveller le ſouvenir de leurs promeſſes. Mais tout cela n'y fit rien, le pont fut livré aux Allemands, qui ayant encore paſſé le Rhin avec des forces de plus de la moitié ſuperieures aux vôtres, revinrent ſe faire attaquer & battre.

Les premiers eſſais de leur bravoure n'ayant pas réuſſi à deux contre un, ils jugerent prudemment qu'ils devoient attendre à être trois, ce qu'ils eſpéroient par le moyen de la venue des Troupes de Brandebourg. Une ſi judicieuſe précaution ne fut pas néanmoins capable de faire changer leur mauvaiſe fortune

fortune. Quoiqu'il ne se donnât point de bataille générale, vos armes eurent tant de bonheur dans les rencontres, comme fut celle de Mulhausen, que cette multitude de Troupes Allemandes se trouva enfin réduite à moins de vingt mille hommes lorsqu'elles repassèrent le Rhin, sans remporter aucun autre avantage de leur expédition que celui d'avoir pu passer & repasser ce fleuve, dont vous leur aviez cru le passage interdit; aussi ne leur fut-il ouvert que par d'insignes manquemens de foi.

Mais d'un autre côté vos affaires prosperoient en Italie, où on vit la différence qu'il y a entre des Sujets continuellement maltraités par des Gouverneurs, & accablés d'un joug étranger, d'avec ceux qui vivent sous une domination reglée, & dont le Monarque est l'ame qui donne tous les mouvemens à l'Etat, qui en fait agir tous les ressorts, & qui sent jusqu'aux moindres déréglemens dont l'œconomie de ce corps peut être troublée.

J'ai déja dit que le Chevalier de Rohan avec un petit nombre de complices, poussés par leurs besoins & par le

le desir des recompenses que leur offroit l'Espagne, & dont ils avoient déja par avance touché la meilleure partie, oserent lui promettre plus qu'ils ne pouvoient tenir : mais leurs démarches n'eurent pas plutôt donné lieu de soupçonner qu'ils avoient quelque dessein caché, qu'on vint de toutes parts les dénoncer à V. M. L'amour des François pour leur Monarque, leur fidélité, leur affection pour le Gouvernement, parurent alors dans toute leur étendue ; au lieu que les Messinois avec une partie de la Sicile, conspirant d'eux-mêmes pour se délivrer de leurs Tyrans, & envoyant demander à V. M. une protection qu'ils ne pouvoient obtenir d'ailleurs que de votre puissance, vous présenterent un avantage que vous ne cherchiez pas, & pour lequel il n'y avoit point eu de recompenses risquées.

Ils ne se trouverent pas trompés dans leur attente. V. M. leur envoya des secours de munitions de bouche & de guerre, & sur-tout de Troupes, qui accoutumées à vaincre les Espagnols dans leur propre Pays, ne firent pas moins

moins éprouver leur valeur à ces fiers ennemis en ce Royaume qu'ils ont autrefois uſurpé, où ils furent défaits par mer & par terre. En reconnoiſſance d'une ſi haute protection, les Meſſinois vous ſupplierent de les recevoir au nombre de vos Sujets, & vous ayant prêté le ſerment de fidélité, vous leur envoyâtes un Viceroi qui les gouverna d'une maniere ſi équitable & ſi douce, & qui ſoutint ſi bien la gloire de vos armes par mer & par terre, qu'il ne dépendit que d'eux de vivre heureux ſous votre domination.

Pendant qu'en Flandres nos Généraux venoient heureuſement à bout de toutes leurs entrepriſes, que la Forteresſe de Dinant reconnoiſſoit le Maréchal de Crequi pour ſon vainqueur, il n'y avoit pas d'apparence que V. M. allât Elle-même à la conquête de Huy ſans la faire.

La priſe de Limbourg ſuivit bien-tôt celle de cette derniere Place, quelque diligence que fît le Prince d'Orange pour la ſecourir. V. M. n'en fit pas moins pour aller au-devant de lui, & pour lui livrer bataille; mais il jugea

à propos d'éviter la rencontre d'une Armée victorieuſe, & qui étoit animée de votre préſence.

Celle que vous aviez en Catalogne, & qui y combattoit ſous vos auſpices, ne demeura pas moins victorieuſe, quelque éloignée qu'elle fût de vous, puiſqu'elle réduiſit en fort peu de tems plus de quatre-vingt Places ſous vos loix.

L'honneur eſt le prix de la vertu, & la recompenſe un aiguillon aux grandes actions. Celle que reçurent pluſieurs Officiers Généraux, que vous élevâtes alors à la dignité de Maréchaux de France, leur fut d'autant plus glorieuſe, que la main dont ils la recevoient, ne diſpenſoit ſes faveurs qu'avec un choix qui les rendoit encore plus précieuſes & plus illuſtres.

Cette promotion avoit été précédée de la mort du Vicomte de Turenne, qui fut emporté d'un boulet de canon en Allemagne. Vos ennemis qui prétendoient ſe prévaloir de cette perte, apprirent par une fâcheuſe expérience que ce Commandant n'étoit pas le ſeul d'entre les François qui fût capable de conduire

conduire une Armée & de leur faire tête ; & que ce n'étoit pas tant ſon génie qui avoit animé la ſienne, que celui de V. M. lequel ſubſiſtoit après la mort du Général.

Comme il arrive quelquefois des accidens tout-à-fait extraordinaires, & qu'il n'eſt pas poſſible de prévoir, on ne peut pas auſſi empêcher qu'ils ne déconcertent les plus prudens deſſeins, & que le cours des proſpérités les plus ſuivies ne ſoit interrompu par quelque diſgrace : tout ce qu'on peut deſirer eſt qu'il ne ſoit jamais entierement arrêté. On ſe conſole aiſément d'une petite éclipſe de la fortune, quand on la voit bien-tôt après jetter ſur ſoi de nouveaux regards encore plus favorables que les précédens. Ce ne fut que par un coup de ces fatalités attachées aux actions humaines que votre Armée fut battue proche de Tréves. Le Gouverneur de cette Ville qui n'avoit communiqué ſes ordres à perſonne, ayant inopinément péri au moment qu'on alloit s'engager au combat, le renfort qui devoit ſortir de cette Place y demeura, & laiſſa les Troupes Françoiſes accablées

accablées par le grand nombre de leurs ennemis. La défaite de votre Armée fut ſuivie de la perte de cette Ville, qui ne ſe ſeroit peut-être pas encore rendue ſans la lâcheté d'un traître qui s'y trouva. Action dont on ne voit que très-peu d'exemples parmi les François, qui en fidélité pour leur Prince & en amour pour la gloire ne le cédent à aucune autre Nation du monde.

Les Allemands tous fiers de ce ſuccès, ſans faire réflexion que c'étoit le hazard qui le leur avoit procuré, coururent avidement à de nouvelles conquêtes & aſſiégerent Hagueneau, d'où ils furent contraints de ſe retirer avec la honte de n'avoir pu emporter une Place de peu de conſéquence, & qu'ils avoient attaquée aprés le gain d'une bataille.

Les châtimens ne doivent pas moins être diſpenſés que les récompenſes. C'eſt une maxime que V. M. ſçait admirablement mettre en pratique, & ſi l'on y prend bien garde, on connoîtra qu'Elle eſt le plus ſûr fondement des proſpérités d'un Etat. Inſpirer tour à tour le courage & la timidité, l'eſpérance

rance & la crainte, ſelon qu'il eſt à propos & poſſible, eſt la plus belle ſcience d'un politique; & ne ſe relâcher jamais ſur ce point en eſt le plus haut degré.

Dans cette vue il fut néceſſaire de transferer à Condom & à Vannes les Parlemens de Bordeaux & de Rennes, lorſque ces Compagnies prirent ſi peu de ſoin d'appaiſer les mouvemens de révolte qui ſe firent dans leurs Villes, & de les étouffer dès leur naiſſance, ainſi qu'apparemment elles auroient pu faire, ou ſi leurs efforts avoient été inutiles elles ſe ſeroient au moins diſculpées.

Comme le principal deſſein de V. M. dans cette guerre avoit été d'humilier les Hollandois, & que vous aviez ſujet d'être ſatisfait en ce point, toutes vos conquêtes ni vos triomphes, qui venoient d'être augmentés par la priſe de la Ville de Thuyn, ne vous empêcherent point de prêter l'oreille à la paix qui vous fut propoſée par le Roi d'Angleterre. Il eſt vrai que le reſſentiment de l'outrage fait au Prince Guillaume de Furſtemberg, auroit

auroit dû vous donner de la répugnance à y entendre, & que vous aviez même assez de penchant à venger une si grande infidélité : mais l'envie de le retirer des fers où il languissoit, l'emporta sur votre ressentiment. Votre cœur plus reconnoissant & plus généreux que vindicatif, aima mieux sauver un ami que mortifier ou perdre un ennemi. Ainsi V. M. nomma des Commissaires pour assister aux conférences de Nimégue.

Le plus considérable avantage que vos ennemis purent obtenir en cette guerre fut celui de prendre Philisbourg. Cependant il leur fut assez chérement vendu par quatre mois de siége que cette Place soutint, & il sembla que ce dessein n'eût été formé que pour faire voir la différence qu'il y a des François aux autres Nations, lorsqu'il s'agit d'assiéger ou de défendre des Places.

Si les Hollandois & les Anglois ont autrefois prétendu qu'ils étoient sur mer autant au-dessus des François que les François sont sur terre au-dessus de tous les autres Peuples, la guerre de Sicile

Sicile fit connoître aux uns & aux autres qu'ils se trouvoient bien loin de leur compte, & que lorsque la France se laisse surmonter par quelque endroit, c'est ou volontairement ou par sa négligence & par sa faute, & non par aucun avantage essentiel que les autres Etats ayent sur elle.

La Hollande vit donc avec étonnement en deux batailles devant l'Isle de Stromboli, & sous le Mont-Gibel, que les François avoient non-seulement la force de lui résister, mais encore l'art de la vaincre; & les Hollandois & les Anglois y apprirent ensemble par la mort de l'Amiral de Ruyter, que ni l'une ni l'autre Nation n'avoit plus rien à prétendre à l'empire de la mer: car les premiers avoient perdu celui qui le leur pouvoit acquerir, & si par cette perte les derniers se voyoient vengés de celui qui le leur avoit ôté, ils n'en avoient pas plus d'espérance de rentrer dans leurs prétendus droits, puisque leur Vainqueur sembloit par sa défaite le remettre entre les mains de V. M.

Cependant le voisinage des Espa-

gnols qu'il auroit fallu chaſſer tout-à-fait de la Sicile, & que vous en auriez ſans doute bien-tôt chaſſés ſi les Siciliens n'y euſſent pas eux-mêmes formé des obſtacles. Les ſuggeſtions des Eccléſiaſtiques, qui ayant dans le fond le cœur Eſpagnol, avoient encore un nouvel éloignement pour votre domination à cauſe du Pape auquel ils ſont dévoués, & qui ne vous étoit pas favorable; les inclinations Italiennes, qui peuvent ſe contraindre pour un tems mais non pas ſe changer, détruiſoient peu à peu en particulier ce qu'un conſentement général avoit édifié, & ce que vos victoires avoient affermi. Il ſe fit pluſieurs conſpirations ſecretes contre le Viceroi. Ce que les plus ſages têtes & les plus affectionnées à leur Patrie propoſoient pour le bien public étoit détourné ou hautement, ou par des cabales ſecretes.

Enfin, pour réduire ce Peuple inquiet, & le mettre ſur le pié de ce qu'il auroit dû être, il vous eût fallu entretenir plus de Troupes en Sicile que contre tous vos autres ennemis, & faire plus de frais que n'auroit valu la conquête

quête de cette Isle, & peut-être qu'en vous épuisant de ce côté-là vos propres frontieres auroient demeuré dégarnies, & exposées aux efforts de tant de Puissances conjurées contre vous, auxquelles vous aviez plus d'intérêt de faire tête, qu'à maintenir de nouveaux Sujets si peu dignes de votre protection.

Ainsi après que vos fidéles & pénétrans Ministres eurent eu le loisir d'examiner le génie & le mauvais fonds de cette Nation, d'éprouver sa perfidie aussi-bien que son inconstance, & qu'ils vous en eurent donné des avis bien certains, vous jugeâtes à propos d'abandonner les Messinois à leur mauvais destin, & de les laisser lutter contre les Espagnols, ou rentrer sous un joug que leur infidélité méritoit bien de porter. Content d'avoir par ce moyen fait une puissante diversion pendant un tems considérable, & occupé les forces maritimes de l'Espagne & de la Hollande, & d'avoir remporté sur toutes les deux Nations des avantages si considérables, & qui avoient été si funestes à la Hollande en particulier.

Comme vos ennemis auroient pu se

prévaloir dans leur opinion de la prise qu'ils avoient faite de Philisbourg l'année précédente, tandis qu'écoutant les propositions de paix qu'on vous faisoit vous vous relâchiez un peu pour épargner vos Sujets & les leurs, V. M. commença la Campagne de l'année 1676, d'une maniere qui leur fit connoître que la paix étoit le plus sûr moyen qu'ils eussent pour borner le cours de vos conquêtes. Vous allâtes à la tête de votre Armée prendre Condé & Bouchain, sans que cinquante mille hommes, qui paroissoient pour secourir cette derniere Ville, osassent néanmoins l'entreprendre.

Ce succès fut suivi de la prise d'Aire, & la levée du siége de Mastricht, qui ayant été formé par les Alliés, & continué pendant près de trois semaines, ne leur causa que beaucoup de perte & de confusion, au lieu des avantages qu'ils avoient osé s'en promettre, tant par la considération de la Place même, que par celle de la réputation que cette conquête auroit acquise à leurs armes.

Les Généraux que vous aviez en Sicile ne s'en tinrent pas à l'avantage de

défaite & de la mort de l'Amiral Ruyter, ils en récueillirent les fruits en allant brûler une partie des Flottes de Hollande & d'Eſpagne dans le Port de Palerme, & en ſe rendant ſur terre maîtres de quantité de Places.

Les Allemands avoient employé quatre mois de ſiége à prendre Philisbourg qu'ils tenoient déja bloqué long-tems auparavant, mais quoique Valenciennes, Ville incomparablement plus forte, n'eût été inveſtie par votre Armée que le 28 de Février, & que la tranchée n'eût été ouverte que le 4 de Mars, elle fut emportée d'aſſaut dès le 17 du même mois, & devint un exemple illuſtre de votre clémence, qui la ſauva des déſordres où ſont ordinairement expoſées les Villes dans leſquelles on entre par la bréche.

Cambrai & S. Omer leur firent enfin connoître que vos Campagnes ne ſe bornoient pas à la priſe d'une ſeule Place, quoique la premiere de ces deux ayant une Citadelle qu'on eſtimoit preſque imprenable, eût dû occuper toute autre Armée que la vôtre, non-ſeulement toute une Campagne, mais

peut-être plusieurs années. La gloire de ces grandes conquêtes fut encore relevée par le gain de la bataille de Montcassel, que les François livrerent à un secours de trente mille hommes qui prétendoient faire lever le siége de S. Omer. L'ardeur avec laquelle on combattoit de part & d'autre fut une preuve incontestable que les victoires de la France ne sont pas toujours des effets de la lâcheté de ses ennemis, & encore moins des surprises qu'elle leur fait. Que si l'on osoit douter de sa victoire, il ne faut que considérer le champ de bataille qui lui demeura, le nombre des morts dont il étoit couvert, celui des prisonniers qui furent faits en cette mémorable journée, aussi-bien que des drapeaux & des étendarts qui y furent gagnés.

Les avantages que V. M. remporta sur mer ne furent pas renfermés dans la seule Méditerranée, ils s'étendirent jusqu'aux bouts les plus reculés de l'Océan. Bien qu'une de vos Escadres, qui fut envoyée à Tabago, y trouvât les Hollandois avertis & sur leurs gardes, elle ne laissa pas d'entrer dans le Port, d'insulter

d'insulter leurs Vaisseaux, d'en brûler la plus grande partie, de faire une descente, & d'emporter le Fort. Je ne dirai pas que cette vigoureuse action réussit sans peine & sans perte, il faudroit en même tems conclure que ce fut sans gloire. Il suffit de dire qu'une des Nations les plus aguerries par mer y fut battue, & chassée du Pays qu'elle occupoit; que ses richesses y furent dissipées, & ses Vaisseaux détruits. Quand on obtient la victoire, il ne s'agit point de sçavoir ce qu'il en a coûté. V. M. sera toujours bien contente que ses ennemis, qui voudroient être aussi bons ménagers de ses finances qu'ils le sont des leurs, tâchent de se consoler des avantages qu'elle a remportés, par la considération des dépenses qu'elle a faites pour triompher d'eux.

C'étoit là en effet le seul sujet de consolation qui pût leur rester, car ils n'étoient pas plus heureux sur terre que sur mer. Après que tous les Alliés ensemble eurent pris les plus justes mesures que leur prudence & leur ardeur à vous vaincre leur purent suggerer,

ils ne laiſſerent pas de lever le ſiége qu'ils avoient remis devant Charleroi, comme ils l'avoient déja levé autrefois, & comme ils venoient de lever encore depuis peu celui de Maſtricht qu'ils avoient auſſi oſé former; & cependant le Maréchal de Navailles battoit en Catalogne les Eſpagnols commandés par le Comte de Monterei.

La priſe que vous fîtes de Fribourg en Allemagne & celle de S. Guillain dans les Pays-Bas, ne furent pas non plus pour eux des acheminemens à ces repréſailles qu'ils aſpiroient à faire ſur V. M. ni la perte de Gand que vous leur enlevâtes en dix jours, & celle d'Ypres, qu'ils firent encore en moins de tems ne parurent pas leur donner plus de jour à l'exécution de leurs deſſeins. Celle de Puicerda en Catalogne que la préſence d'un ſecours conduit par le Comte de Monterei ne put prévenir, y mit encore de nouveaux obſtacles: mais les victoires que vos armes remporterent en Allemagne, où il ſe fit pluſieurs rencontres entre les deux partis, & toutes les Places qui furent rangées ſous vos loix ſemble-

rent

rent leur en devoir ôter toute espérance.

Ils ne purent pas toutefois se résoudre à y renoncer, ni à des prétentions qui faisoient les plus ardens de leurs vœux, & du succès desquelles ils avoient osé se flatter. Tant de Forteresses considérables que vous leur aviez enlevées, tant de batailles qu'ils avoient perdues, tant de disgraces qui les accabloient de toutes parts, ne furent pas capables de les déterminer à accepter la paix que vous vouliez bien leur donner. Ils eurent recours à de nouveaux efforts qui ne servirent qu'à augmenter leur confusion & votre gloire. Tout ce qu'ils purent rassembler de conseils, de prudence, de courage & d'ardeur, ils en firent un dernier usage à la bataille de S. Denis, & vous donnerent par-là une nouvelle matiere d'un triomphe d'autant plus illustre qu'ils avoient épuisé leurs forces pour vous l'arracher, & que malgré toute leur résistance ils se virent enfin soumis aux conditions de paix qu'il vous plut de leur imposer.

Cette paix conclue par V. M. avec

le Roi d'Eſpagne & avec les Etats Généraux ayant été publiée le 10 de Février de l'an 1679. fut bien-tôt ſuivie du mariage de ce Monarque avec Mademoiſelle, qui en reconnoiſſance du ſoin que vous preniez de lui donner un ſi puiſſant Roi pour époux, & par ſes inclinations naturelles ne pouvoit pas manquer d'entretenir la Cour d'Eſpagne dans les hauts ſentimens que tout l'Univers a pour votre grandeur & pour vos vertus.

L'alliance que Monſeigneur fit enſuite avec la Maiſon de Baviere, en épouſant la Princeſſe ſœur de l'Electeur, ſembloit lui promettre de ſon beau-frere tous les bons offices qu'une ſi étroite union pouvoit faire eſperer. Mais ſi l'effet n'a pas entierement répondu à votre attente, c'eſt un défaut qui n'a apporté aucun préjudice à vos intérêts, & qui a fait connoître à ce Prince, comme à toute la terre, que vous étiez en état de vous paſſer de lui, & que tout ce qu'il auroit pu faire pour V. M. ne pouvoit avoir de merite auprès d'Elle que ce qu'il vous plaiſoit de lui en donner par l'amitié que vous aviez pour ſa Maiſon. Dans

Dans le deſſein que V. M. s'étoit propoſé de détruire en ſon Royaume la Religion P. R. il n'y avoit point de meilleures voies à ſuivre que celles que vous aviez déja priſes depuis long-tems, qui étoient d'exclure tous les prétendus Réformés des Charges & des emplois publics. Vous y ajoutâtes enſuite l'excluſion des fermes, des ſoufermes, & généralement de tous les emplois qui ſe rapportoient à vos droits ou à vos domaines. Moyen qui ne fut pas moins efficace que le premier, & qui attira une multitude de Proſelites à la Religion Catholique. Enſuite vous fîtes peu à peu mettre en pratique tout ce qu'on jugea pouvoir ſervir à l'exécution de ce grand projet, duquel on peut dire qu'il n'y en eut jamais de conçu plus à propos, ni de plus heureuſement exécuté.

Cependant le Pape auquel revenoit preſque tout le profit, ne put pas s'empêcher de vous chagriner. Ce Saint Pere qui tâche de ſe modérer dans les affaires de Religion, parce qu'en étant déja le Chef & l'arbitre, il n'a plus rien à deſirer à cet égard, n'en uſe pas

toujours de même dans celles qui regardent le temporel, sur lequel à son gré il n'a pas encore assez étendu ses droits & son pouvoir. Ainsi toujours opposé aux Puissances qui peuvent lui donner de l'ombrage & résister aux tentatives qu'il fait pour rétablir cet empire absolu que ses prédécesseurs avoient usurpé sur les Princes, & dont avec justice les Princes ont sçu se délivrer, il ne manque gueres de traverser leurs desseins, & de sonder sous prétexte des intérêts de la Religion & des droits de l'Eglise, quels sont leurs foibles, & par quels endroits il les peut humilier.

Plus attentif encore à ces dernieres vues en qualité de Prince peu puissant, & qui cherche à s'aggrandir, que soigneux de maintenir ou d'étendre la Religion dont il est déja le Pontife souverain, & dont il se prétend le souverain Maître, il fit céder la reconnoissance qu'il vous devoit des conquêtes de tant d'ames que V. M. faisoit pour lui, à la jalousie qu'il avoit de vous voir regner en tant de lieux sur une si grande multitude de Sujets, & généralement

ralement en tous lieux sur les cœurs, par l'impression qu'y faisoient vos vertus & votre renommée.

V. M. convoqua une Assemblée du Clergé de France pour y faire examiner les Bulles que le S. Pere avoit fait passer en ce Royaume ; & comme il s'agissoit des droits des Têtes Couronnées en général, & des droits de la Couronne de France en particulier, les matieres y furent décidées suivant l'ancienne pratique & la saine raison. L'Eglise selon cette pratique, fut laissée au Pape pour la gouverner aux termes des Decrets & des Canons ; mais il ne fut point établi arbitre des Princes & des Monarques, ni dispensateur des Sceptres & des Couronnes, ni propriétaire ou distributeur des biens & des revenus de tous les Etats du monde ; & ceux qui les régissent ne furent point déclarés n'en être que des possesseurs précaires sous lui.

On n'autorisa pas non plus les nouveautés qui s'étoient introduites dans le gouvernement de l'Etat. Les Réguliers qui tâchent toujours de se soustraire à Juridiction des Evêques, & encore

encore plus au pouvoir des Princes temporels, pour ne dépendre que du Pape, furent remis sous le joug de l'ancienne discipline, & contraints de reconnoître leurs Prélats par le moyen desquels V. M. peut faire éclairer leur conduite.

Cet esprit d'indépendance & d'irréverence pour les Puissances temporelles & pour les Ordinaires Ecclésiastiques, alloit déja si loin, qu'un Général des Carmes du grand Couvent de Paris osa interdire un Carme Lecteur en Théologie, parce qu'il avoit enseigné le contenu des décisions du Clergé. L'audace de ce Moine, qui fut réprimée comme elle le meritoit, fit conoître à tous ceux qui n'étoient pas instruits à fond de l'état des affaires qui avoient été agitées dans l'Assemblée du Clergé, que c'étoit avec raison qu'on avoit entrepris de faire rentrer les Réguliers dans leur devoir, & que V. M. n'y avoit pourvu qu'après avoir découvert par ses soins vigilans & paternels que cette démarche étoit absolument nécessaire pour le bien de l'Etat & pour celui de la Religion.

En

En effet il étoit besoin que cette ancienne coutume observée en France, d'y assembler de tems en tems un Concile Nationnal fût renouvellée, parce qu'elle sembloit presque éteinte, & qu'il est de l'intérêt de l'Etat de ne la laisser pas abolir, de peur que les Papes ne prétendent, ou qu'elle n'ait jamais été, ou qu'il y ait prescription contr'elle & que le droit en soit péri, & que par conséquent c'est désormais à eux seuls de régler tout ce qui regarde le fait de la Religion dans le Royaume.

Il étoit aussi tems de pourvoir aux désordres que quelques Ecclésiastiques, avec les Réguliers excitoient pour rendre l'autorité du S. Siége immédiate à leur égard, & pour le mettre encore en possession d'autres droits; à quoi les Particuliers n'étant pas en pouvoir de s'opposer, il n'y avoit que l'Assemblée générale du Clergé qui fût capable de maintenir avec toute l'autorité nécessaire les libertés de l'Eglise Gallicane.

Ce n'étoit pas seulement dans le sein du Royaume que V. M. faisoit triompher l'Eglise, vous aviez autant d'ar-

deur

deur pour étendre ſes conquêtes que les vôtres. On le ſçait, & ceux qui ont eu l'avantage d'être employés à des affaires d'une ſi haute conſéquence peuvent encore aſſurer hardiment que c'étoit le premier but que vous vous propoſiez dans tous vos deſſeins, & pour lequel vous avez ſouvent abandonné des projets qui vous auroient été utiles & glorieux.

Ceux d'entre vos fidéles Miniſtres qui eurent part aux négociations qu'on fit pour remettre l'Egliſe de Straſbourg ſous la direction de ſon Evêque, & la Ville même ſous votre pouvoir, ſont des témoins irréprochables de cette vérité, comme vous êtes & à vous-même & à toute la terre le témoin de leurs ſoins & de leur conduite dans une affaire ſi délicate & ſi importante.

Auſſi V. M. a bien voulu marquer à quel point Elle en étoit ſatisfaite, & dire pluſieurs fois que tout le plus adroit maniment des finances qu'un homme peut faire en toute ſa vie, n'approche point de la grandeur du ſervice qu'Elle reçut en cette occaſion.

C'eſt ce que j'oſe répéter hardiment après

après V. M. puiſqu'Elle ſçait mieux que perſonne du monde donner le prix aux choſes, & diſtinguer entre ce qu'un million de gens peuvent faire également bien, & ce qui eſt l'ouvrage le plus accompli de la politique, & conſéquemment des plus nobles & des plus rares génies. Il faut auſſi demeurer d'accord que le plan de cette grande affaire étoit votre propre production, & que vos Miniſtres ne doivent prétendre que la gloire de leurs ſoins & de leur fidélité dans l'exécution d'un ſi haut deſſein.

Le Traité qui mit à peu près en même tems Caſal entre vos mains étoit peut-être un peu moins important à de certains égards. Mais néanmoins c'étoit une affaire capitale pour toutes les entrepriſes que vous pouviez former dans la ſuite, & pour la ſûreté de votre Royaume, que d'avoir une clef qui vous ouvrît l'entrée de l'Italie, & qui fermât celle de votre Etat aux Puiſſances de ce Pays-là. C'étoit auſſi un nouveau frein que vous donniez au Duc de Savoie qui n'étoit pas encore tout-à-fait reſſerré par Pignerol, &

V. M. ne parut pas moins contente de ce qu'on avoit ſçu amener le Duc de Mantoue à ce point, que de ce qu'on avoit réuni Strafbourg à la France. Négociations qui avoient toutes deux réuſſi par un même miniſtere.

L'augmentation de vos forces ſur mer, & l'expérience que les François avoient acquiſe pour la navigation, avec ce que la renommée publioit de votre pouvoir, & ce qu'on en avoit déja éprouvé ſur la côte de Barbarie, avoit tellement frappé les eſprits de la plûpart des Corſaires qu'ils s'empreſſerent à l'envi à rechercher votre alliance. On traita d'abord avec ceux de Tripoli, & enſuite avec l'Ambaſſadeur que le Roi de Maroc vous avoit envoyé. Ces Pirates ne furent pas ſeulement obligés de renoncer à l'eſpérance du butin, mais encore contraints de vous demander le paix, au lieu qu'ils ont accoutumé de ſe faire ſolliciter par toutes les autres Nations pour la leur accorder.

Les ordres que V. M. a donnés pour faire élever les jeunes Gentils-hommes dans l'exercice des armes, afin de les perfectionner

perfectionner de bonne heure en l'art de la guerre, & les dépenses qu'Elle a soutenues pour les entretenir en diverses Citadelles de son Etat, pour leur faire enseigner les fortifications, & pratiquer les regles de la discipline militaire, n'ont pas eu des suites moins avantageuses que l'établissement en étoit glorieux. C'est de cette source féconde qu'on a vu sortir un si grand nombre d'Officiers qu'il s'est trouvé presque inépuisable, n'y ayant pas eu dans vos armes moins de gens capables de commander que vos ennemis ont eu des soldats dans les leurs.

L'exemple de Tripoli & de Maroc n'ayant pu vaincre la brutalité des Algériens, ni les réduire à avoir pour V. M. le respect qui lui étoit dû, vous envoyâtes sur la fin de l'an 1682. une Flotte à Alger qui y jetta tant de bombes, ruina tant d'édifices, endommagea tant de Mosquées, & fit périr tant de gens, que ces Barbares furent châtiés de leur insolence, quoique non encore amenés au point où on les desiroit. Cependant votre intérêt & votre gloire ne pouvant vous permettre d'en demeurer

meurer-là, vous y renvoyâtes l'année ſuivante une Flotte qui acheva de les déſoler, & les força à demander à mains jointes la paix qu'ils font encore plus de difficulté d'accorder que tous les autre Corſaires, & à laquelle ils ne conſentent jamais qu'à des conditions qui leur ſont avantageuſes. Mais enfin cette fois abattus & ſoumis, on les vit la recevoir de vous, & l'acheter au prix de plus de quatre cens Eſclaves Chrétiens qui vous furent rendus, au nombre deſquels étoient auſſi-bien que vos propres Sujets, tous les étrangers que ces Pirates avoient pris ſous votre banniere. Ceux qui connoiſſent les manieres de ces Barbares, & qui ſçavent ce que leur eſt la rançon d'un Eſclave, comprendront aiſément, par le nombre qu'ils en délivrerent ſans rien exiger, à quelle extrémité ils étoient réduits.

La mort de celui de vos Miniſtres qui avoit le maniment de vos finances, ne fut pas pour vous un coup ſi dangereux que ce Miniſtre même ſe l'étoit imaginé. Sa routine n'étoit pas une ſcience difficile à acquerir. Ce n'eſt pas une

une habileté si rare que de trouver les voies, de lever des tributs quand on se sent appuyé d'un absolu pouvoir. C'est là le veritable ressort qui fait jouer avec effet toutes les machines des Financiers, & par le moyen duquel ils ne peuvent pas manquer d'exercer heureusement leur art. Ce grand ressort qui avoit été fabriqué & monté avant votre Ministre, & qui devoit subsister après lui, ne fut pas plutôt mis en d'autres mains, que l'expérience fit voir que de lui-même il est si puissant & si sûr, qu'il n'y a presque personne que ne soit capable de le faire agir.

Tous les désavantages que l'Espagne avoit eu dans les précédentes guerres faites sous votre Regne, sembloient devoir la contenir dans les termes d'une exacte observation de la paix. Elle ne laissa pas néanmoins de vous déclarer encore la guerre, premierement par plusieurs petites hostilités, & par des voies de fait que vous sçutes repousser en assiégeant & prenant Courtrai. Mais cette ancienne Ennemie de votre Couronne ne put s'empêcher de poursuivre sa pointe par une Déclaration en forme

me que le Gouverneur des Pays-Bas fit publier contre V. M.

Cette démarche qui ne devoit servir qu'à augmenter les pertes de ceux qui la faisoient, & à multiplier vos conquêtes, fut encore suivie d'un Arrêt qui se fit dans le Royaume d'Espagne sur la plupart des effets de vos Sujets. Comme vous aviez un grand intérêt à réprimer ces bravades, qui sans doute seroient allées bien plus loin si V. M. l'eût permis, Elle usa sur terre & sur mer du droit de représailles, & fit bientôt sentir à ces esprits inquiets & jaloux qu'ils auroient mieux fait de résister aux nouvelles tentations de vous insulter qui leur étoient survenues, puisqu'ils n'avoient déja que trop éprouvé qu'il n'étoit plus tems de s'y laisser surprendre.

En effet leur violence ne servit qu'à vous donner occasion de leur enlever Luxembourg, Place très-forte & très-considérable, sur laquelle vous aviez des droits que vous vouliez bien oublier en faveur du repos de l'Europe, lorsqu'on vous mit les armes à la main pour les disputer. Elles agirent avec

leur

leur vigueur ordinaire ces armes que V. M. ne prit jamais qu'à sa gloire & à la confusion de ses ennemis, & elles lui conquirent une forteresse qu'Elle ne se doit jamais laisser arracher ni par la paix ni par la guerre.

Une si grande conquête se vit encore accompagnée du gain d'une bataille en Catalogne, qui ne fut pas moins glorieuse par la maniere dont elle fut gagnée, qu'avantageuse en elle-même. Ainsi les Espagnols apprirent à leurs dépens qu'on ne se trouva jamais que mal d'être venu troubler votre repos, & qu'il leur eût été aussi utile, qu'il étoit juste de vous laisser vous-même jouir d'une tranquillité que vous aviez bien voulu rendre à toute l'Europe.

Cet esprit de jalousie, qui semble au moins plus supportable dans un grand Roi qu'à une petite République, n'avoit pas laissé de saisir celle de Genes, à laquelle il s'étoit communiqué par l'air contagieux du Milanez, & par son étroit commerce avec l'Espagne. Il sembloit que le Sénat de cette Ville affectât de vous désobliger & d'imiter la conduite du Pape : maladie qui n'auroit

pas

pas manqué de se répandre promptement parmi tous les Italiens, si V. M. n'eût pris soin d'y remédier, & d'en arrêter les progrès.

Le remède que vous fîtes administrer fut violent, & causa un ébranlement étrange dans le corps qui le reçut. Il en troubla toute l'œconomie; il en altera la vigueur; il en rendit paralitique une partie des membres; & il s'en fallut très-peu qu'il ne lui causât la mort. La plûpart des pompeux édifices de cette superbe Ville furent ou détruits ou endommagés par la prodigieuse quantité de bombes qu'on y jetta, & la rigueur du châtiment fit comprendre aux Souverains & aux Souverainetés de cet ordre, qu'il n'est pas de la prudence à des gens de si petite taille de vouloir lutter contre des Géans.

On connut en même tems que parmi les Géans mêmes il en est de diverses tailles & de forces différentes, comme il est des Saints de différentes vertus. L'Espagne déja atterrée d'avoir eu seule vos efforts à soutenir pendant une Campagne, vous fit demander par l'Empereur

l'Empereur la paix ou du moins une tréve, & vous lui accordâtes la tréve pour vingt ans, en gardant ce que vous aviez pris sur Elle.

Cette tréve fut un de ces Traités qui font honneur aux Médiateurs, parce que les deux Partis en paroissent également contens, comme croyant également y trouver leur compte. L'Espagne foible & puissante, se promettoit qu'un tems si long lui donneroit non-seulement le loisir de respirer, mais encore les moyens de se remettre de sa foiblesse, & qu'alors elle pourroit vous demander la restitution de Luxembourg & de tout ce qu'elle avoit perdu; & V. M. maîtresse de ce même Luxembourg prétendoit que pendant ce tems-là cette derniere conquête faciliteroit l'accomplissement de ses desseins, & que par cette augmentation de puissance, Elle seroit en état de faire tête à cette Couronne & à tous les Potentats de l'Europe. Ainsi Elle n'aspiroit qu'à demeurer en possession de cette forte Place, & ne fut pas moins satisfaite de s'y voir confirmée pour un si long-tems, qu'elle avoit été contente de l'avoir prise.

Ce fut un des plus surprenans effets de votre bonheur que dans le tems que la possession de cette Forteresse étoit devenue absolument nécessaire à l'exécution de vos vastes desseins, l'Espagne elle-même par ses insultes vous engageât à prendre les armes pour vous en emparer. Mais ce ne fut pas une circonstance moins remarquable que vous eussiez alors en Hollande un Ambassadeur assez adroit pour ménager les esprits des Ministres de cette République, & pour les empêcher de consentir à cette fameuse levée de seize mille hommes qui fut alors si débattue, & qui vous auroit peut-être obligé de différer l'exécution de ce grand projet, ou qui ne vous en auroit dumoins laissé venir à bout qu'avec beaucoup de peine & d'effusion de sang.

Si la profession des armes est la principale à laquelle les premiers Sujets d'une Monarchie doivent s'adonner pour en maintenir la gloire, en défendre les limites, & les étendre lorsqu'on en trouve l'occasion, il ne faut pas toutefois que ceux qui ne sont pas destinés à ce noble emploi demeurent dans

l'oisiveté.

l'oiſiveté. Le commerce vient enſuite qui eſt digne d'occuper avec un grand avantage pour l'Etat tous ceux qui n'ont pas pris cet autre parti. Ce ſont ces deux ordres de gens qui peuvent ſeuls faire fleurir les Etats, en augmentant la réputation avec la gloire, & y faire regner l'abondance.

Cette vue ſi naturelle, & qui a fait tant d'impreſſion ſur votre eſprit, vous a porté à rechercher les voies de procurer à vos Sujets la facilité du commerce chez les Etrangers, & ſur-tout chez ceux où ils pouvoient eſpérer plus de faveur & d'avantage.

Les Pays de la domination du Grand Seigneur & de celle du Roi de Siam vous ſemblerent les plus commodes & les plus ſûrs pour ce deſſein, tant par leur propre diſpoſition que par celle du Gouvernement. Un grand Monarque a toujours un certain penchant ſecret pour un autre grand Monarque qui eſt éloigné de lui, & avec lequel il ne peut rien avoir à démêler; & il n'héſite preſque jamais à le préferer aux Républiques ou à des petits Souverains.

C'eſt une vérité dont on a vu la preu-

ve dans les démarches de ces deux Potentats. Le Turc a favorisé le commerce de vos Sujets dans toutes ses Provinces, & a pris même des liaisons d'Etat avec V. M. dont les suites ne peuvent être qu'avantageuses & à l'un & à l'autre ; & le Roi de Siam vous a fait des avances si extraordinaires, & a accordé des établissemens si considérables aux François, qu'il y a eu lieu d'esperer qu'on les verroit enfin négocier seuls dans ce Royaume, & y anéantir le commerce de toutes les autres Nations de l'Europe.

Comme la brutalité des Corsaires de Barbarie est insurmontable, & que si elle se peut contenir pour un tems, il n'est pas toutefois possible de la réfréner pour toujours, ceux de Tripoli oubliant & la paix qu'ils avoient faite avec V. M. & l'exemple d'Alger qui étoit encore récent, recommencerent à exercer leurs pirateries sur vos Sujets. Il n'y avoit pas moyen de dissimuler cet outrage sans augmenter leur audace, & sans la voir bien-tôt suivie de celle de tous les autres Pirates. Ainsi vous ne relachâtes rien de la résolution que

vous

vous aviez prise d'arrêter les insultes de ces Ecumeurs de mer. Vous envoyâtes bombarder la Ville de Tripoli, & la réduire à vous demander la paix en vous offrant non-seulement de rendre tous les Esclaves François qui étoient dans l'étendue de sa Jurisdiction, & les Etrangers qui avoient été pris sous la banniere de France, mais encore de payer la somme de 500000. pour les prises qui avoient été faites sur vos Sujets. On peut chercher parmi tous les Princes & parmi tous les Etats Chrétiens s'il y en a quelqu'un à qui ces Corsaires ayent eux-mêmes demandé la paix, & de qui ils l'ayent achetée à un tel prix.

Les acheminemens que vos précédentes Déclarations avoient déja heureusement donné à l'extinction de la R. P. R. en réduisant ceux qui en faisoient profession à un beaucoup plus petit nombre qu'auparavant, vous fit enfin résoudre à en défendre absolument tout exercice, & à révoquer l'Edit de Nantes. Cette corde étoit assez délicate à toucher; non que vous eussiez à craindre aucun mouvement de

ſédition ou de révolte ; les choſes n'y étoient nullement diſpoſées. Vous aviez les forces en main, & les P. Réformés n'avoient de leur côté que la foibleſſe & l'impuiſſance. Mais il y avoit à craindre qu'un eſprit d'opiniâtreté n'en portât un grand nombre à s'expoſer à des tourmens auſquels vous n'aviez pas deſſein de les livrer.

Votre Conſeil de conſcience ſe rendoit garant que cela n'arriveroit point, ou du moins qu'il y auroit ſi peu d'exemples de cette perſévérance, qu'il n'en pourroit naître de grands déſordres, & qu'on ſçauroit pourvoir en tems & lieu à arracher les obſtinés aux ſupplices que V. M. ne vouloit pas leur faire éprouver, pour ne leur faire ſentir que les peines de l'exil, de la priſon, ou de la retraite des Couvens, auſquelles vous les aviez condamnés.

Mais la plûpart de vos Miniſtres n'étoient pas tout-à-fait de ce ſentiment. Ils s'imaginoient que les moins opiniâtres d'entre les P. R. avoient déja abandonné leur parti, & que s'il s'en trouvoit encore un grand nombre, qui attachés à leurs commodités, ne

pourroient

pourroient pas se résoudre à voir dissiper leur argent, briser leurs meubles, gâter leurs fruits & leurs provisions, & exposer toutes leurs maisons au pillage, il en resteroit pourtant une multitude infinie qui se mettroient dans de si grands mouvemens, ou de désespoir ou de résistance à vos volontés, si ce n'étoit pas de pure rébellion, qu'on seroit contraint d'en venir à de plus grandes rigueurs que celles qu'on avoit résolu d'exercer.

L'effet a justifié l'un & l'autre de ces raisonnemens, ou plutôt il n'a été conforme ni à l'un ni à l'autre, il a tenu une espéce de milieu. Car il s'est trouvé beaucoup plus de P. R. sensibles à la perte de leurs biens que vos Ministres n'avoient pensé, & il y en a eu aussi beaucoup plus d'opiniâtres, de fugitifs & de persécutés que votre Conseil de Conscience ne se l'étoit promis. Il y a eu par conséquent beaucoup plus de rigueurs exercées contr'eux qu'il n'avoit été ordonné. Mais qui auroit pu retenir l'ardeur du soldat auquel on les avoit abandonnés ? On sçait de quoi les gens de guerre sont capables quand

on leur donne une licence entiere ; & ceux-ci étoient assez souvent animés par le zèle outré des convertisseurs qui, ne craignant pas d'ajouter leurs ordres particuliers à vos ordres généraux, se donnoient la liberté de les étendre autant que l'impétuosité de leur zéle les poussoit à le faire.

C'est une vérité dont V. M. n'a jamais eu une entiere connoissance, & dont il est néanmoins assez à propos qu'elle soit informée, parce que si le succès vous a fait agréer les moyens dont on s'est servi pour l'obtenir, il est toujours bon que vous sçachiez parfaitement l'état d'une si grande affaire, afin que vous puissiez prendre de justes mesures dans les suites qu'elle pourra encore avoir à l'avenir.

Ce n'est pas que sur le pié qu'elle est présentement on prévoie qu'il y ait rien de fâcheux à craindre. Tout est soumis, tout est réduit, au moins à l'extérieur, à la réserve d'un très-petit nombre de gens que la fuite ou les calamités dissiperont ; & s'il reste encore dans le cœur de la plûpart des autres des mouvemens de répugnance ils s'éteindront avec

avec le tems, ou par l'accoutumance ou par la mort. Mais on peut vraisemblablement esperer que par les soins qu'on prendra d'instruire les jeunes gens, par la pratique exacte qu'on leur fera faire des exercices de la Religion, par le commerce plus étroit qu'ils auront avec les anciens Catholiques, & par les mariages qui les mêleront ensemble, on les détachera enfin de tous les préjugés qui pourront leur être inspirés en secret dans les familles.

Mais comme les biens ne se perdent point, & qu'il importe peu à V. M. lequel d'entre ses Sujets les possede, puisqu'ils sont aussi utiles à l'Etat entre les mains de l'un que de l'autre, le principal but qu'elle doit maintenant avoir pour entretenir les choses sur le pié qu'elles sont, c'est de n'épargner point les nouveaux Convertis, de rejetter sur eux toutes les Charges publiques, & de les réduire au point que leurs familles ne puissent subsister que par un support qui vienne des Catholiques. Après cela, s'il en est besoin, elle peut par ses gratifications relever les jeunes gens qui en seront dignes, & qui te-

nant alors tout d'elle, ne penſeront plus à ſe jetter dans un parti qui leur feroit perdre leurs avantages.

Enfin ce grand ouvrage eſt aujourd'hui amené à un tel point que ſi quelque vue particuliere faiſoit un jour juger à propos de donner du relâche à ces gens-là, ou de leur accorder quelque léger rétabliſſement ; s'il y avoit quelque puiſſant motif qui y engageât, comme celui de faire revenir dans le Royaume quantité de fugitifs avec les biens qu'ils ont emportés, & de les retirer du ſervice des Etrangers ; ou quelqu'autre néceſſité plus preſſante, & telle que je la repréſenterai ci-après, il ne faudroit point faire de difficulté de s'y réſoudre.

Car à l'égard de ceux qui ſont déja demeurés, on ſeroit aſſuré qu'ils demeureroient toujours ; ainſi on pourroit à coup ſûr les traiter comme on voudroit ſi on voyoit qu'il y en eût un trop grand nombre, qui par légéreté ou par opiniâtreté voulût retourner à ſa premiere Religion. On pourroit même uſer contr'eux des voies les plus rigoureuſes ſans craindre que cela dût allarmer

allarmer ceux qui seroient revenus des Pays Etrangers, parce que ne se trouvant pas dans le même cas, ils se flatteroient de n'être pas également traités.

C'est une foiblesse reconnue dans ce parti là, & sur laquelle on peut compter. Pendant qu'on convertissoit une Province, l'autre Province se tenoit en paix, jouissant du repos qu'on lui accordoit encore, & s'endormant dans l'espérance, ou que les choses pourroient changer en un moment, ou que par quelqu'autre voie les Convertisseurs seroient empêchés d'aller jusqu'à elle. Il en étoit de même d'une Ville à l'autre Ville, & dans le tems qu'on ne pouvoit plus douter que l'effort des Convertisseurs ne devînt général, on ne laissoit pas de se tranquiliser dans le plus prochain voisinage des lieux, où ils étoient déja, sans avoir recours aux voies de les éviter qui ont été depuis embrassées par quelques-uns, lorsque l'orage a fondu sur eux. On peut donc conclure, sans crainte de se méprendre, que la même insensibilité regneroit encore parmi eux, sur-tout dans une pareille circonstance, où il y

auroit quelque jour à se flatter, & à se promettre de la distinction.

Mais à l'égard des fugitifs rétablis, par combien de moyens ne pourroit-on point les détruire, & en peu de tems, & sans qu'il parût au dehors qu'on leur fit ni violence ni même injustice ? Les charges publiques dont on les accableroit, les procès qu'on leur susciteroit en leurs biens, les accusations qu'on porteroit sans cesse contre leurs personnes, les surprises qu'on feroit à leurs enfans, & enfin tous les moyens qu'on a déja pratiqués, & dont il seroit encore alors plus aisé de se servir, puisqu'on n'auroit affaire qu'à un nombre de gens infiniment moindre qu'autrefois; tous ces moyens ne manqueroient pas de les dissiper tout-à-fait, & si promptement, qu'à peine on s'appercevroit qu'ils auroient été rétablis. Je ne sçai même si ceux qui reviendroient n'auroient pas dans le cœur pris leur parti sur ce pié-là, & s'il faudroit faire de trop grands efforts pour les vaincre. Il seroit au moins à présumer que n'ayant pu oublier des disgraces encore récentes, & ne pouvant

ignorer

ignorer vos intentions, auſquelles vous avez paru trop fortement attaché pour croire que dans le fonds elles euſſent pu changer, leur retour dans leur Pays natal ne leur tiendroit pas moins au cœur que leur Religion ; & qu'ils renonceroient déſormais plutôt à celle-ci qu'à leur Patrie, ſi quelque nouvelle contrainte, ou particuliere ou générale les réduiſoit encore une fois à la néceſſité de choiſir entre ces deux partis, & leur aidoit à mettre un peu leur honneur à couvert.

Si jamais deviſe a été juſte à tous égards, c'eſt celle qui a été faite pour V. M. *Seul contre tous.* Car ſi dans le temporel vous avez la jalouſie de toutes les Puiſſances voiſines à combattre & à ſurmonter, vous n'êtes pas moins dans le Spirituel ſeul contre les deux partis. Vous étes le fleau des Proteſtans qui ne s'en ſont pas encore tout-à-fait pris à vous par leur ſeule impuiſſance, mais qui le feroient s'ils y voyoient le moindre jour ; & vous êtes l'objet de l'envie & des hauteurs de la Cour de Rome, qui ne pouvant ſe rendre à ſon gré maîtreſſe & diſpenſatrice

de tous les Etats du monde, tâche au moins de satisfaire sa passion dominante, en exerçant à quelque prix que ce soit, les droits de superiorité qu'elle prétend avoir sur les Princes.

Le Pape Clement X. avoit fait ce qu'il avoit pu pour étendre les siens sur vous & sur vos Etats, & Innocent XI. plus ambitieux encore que Clement, ne fut pas plutôt monté sur le trône de l'Eglise, qu'il vint de nouveau vous disputer la Régale avec une hauteur que le moindre Prince n'auroit pu supporter. Mais comme il connut que ce Droit étoit si bien établi en faveur de la Couronne, qu'il n'y avoit pas moyen de vous l'enlever dans le cours de la Justice, telle qu'elle peut être pratiquée par la voie des remontrances & des négociations, ou d'Arbitres prenant connoissance de cause entre V.M. & S. S. il eut recours à d'autres voies, & en tâchant de vous humilier par des insultes, vous qui sçavez si bien humilier tous ceux qui s'élevent avec trop de fierté, il prétendit venir à bout de ce que l'équité ni la raison ne lui permettoient pas d'esperer.

Il voulut donc ôter aux Ambaſſadeurs de France les immunités & les Franchiſes des quartiers, & afin de donner au moins quelque couleur à cette atteinte, il envelopa dans cette excluſion tous les Ambaſſadeurs en général. Cependant comme c'étoit le vôtre à qui on s'en étoit pris, & que les Rois de France ont des raiſons particuliers de prétendre au droit des franchiſes ou préférablement, ou s'il plaît à Sa Sainteté, excluſivement à tous les autres Souverains, vous ſentîtes bien que cette innovation vous regardoit en particulier.

Mais bien loin que l'Ambaſſadeur Extraordinaire que cette affaire vous obligea d'envoyer à Rome, y fût reçu avec tous les égards qui lui étoient dûs, on ne voulut pas ſeulement le reconnoître. V. M. ne manqua pas auſſi d'uſer de repréſailles ſur la perſonne du Nonce, & le traiter d'une maniere qui répondit aux mépris de la Cour de Rome. Réſolution qui étoit abſolument néceſſaire pour prévenir les autres attentats que le Saint Siége auroit ſans doute fait ſuccéder à ce premier s'il lui avoit réuſſi.

Ce-

Cependant ce qu'il a été impoſſible de faire directement contre V. M. le S. Pere a tâché d'en venir à bout par des voies indirectes : puiſque par une injuſtice connue de toute la terre il a favoriſé l'Election du Prince Clément de Baviere à l'Archevêché de Cologne au préjudice du Cardinal de Furſtemberg, que ſon âge, ſa qualité de Prince de l'Egliſe, & la pluralité des voix devoient avoir fait confirmer dans cette Dignité. Mais l'avantage qu'il avoit de votre protection n'ayant ſervi qu'à ſupprimer ſes droits & à obſcurcir ſon merite à Rome, on y a mieux aimé paſſer par deſſus toutes les formalités, & voir allumer une ſanglante guerre dans toute la Chrétienté, que de perdre une occaſion de vous chagriner, qu'on trouvoit enfin après l'avoir ſi long-tems cherchée.

Un outrage ſi éclatant ne pouvoit pas être diſſimulé. Mais l'injuſtice qu'on faiſoit à Madame en lui refuſant la poſſeſſion des biens qui lui devoient revenir dans la ſucceſſion de l'Electeur Palatin ſon frere, n'étoit pas moins manifeſte ; & ces deux motifs enſemble

n'étoient

n'étoient que trop forts & trop légitimes pour vous remettre les armes à la main.

Il y en avoit néanmoins encore d'autres qui n'étoient pas moins preſſans quoiqu'ils fuſſent plus cachés. V. M. ſçavoit avec certitude qu'il ſe couvoit des deſſeins à la Cour de l'Empereur, qu'on prétendoit faire éclore à l'occaſion des droits de Madame, ſur leſquels on ne vouloit rien décider afin de s'en faire un prétexte à rompre avec vous lorſqu'on auroit fait la paix avec la Porte, ſuivant les acheminemens qu'on croyoit y voir alors.

Par conſéquent il étoit de la prudence que V. M. ſe ſaiſît de Philisbourg, ſeule Place qui pouvoit faciliter l'entrée de la France. Mais ſi on pouvoit trouver quelque choſe à redire en cette action, les offres que vous fîtes rectifierent entierement votre procédé, & en firent voir la ſincerité. Car en offrant de rendre cette Place démolie, il paroiſſoit clairement que ce n'étoit pas avec un deſſein formé de l'uſurper que que vous l'aviez attaquée, mais ſeulement en vue de pourvoir au mauvais

uſage

uſage qu'on en vouloit faire, & que l'intérêt de votre Etat vous engageoit à prévenir.

On rejetta non-ſeulement des offres ſi raiſonnables, mais quoiqu'on vous vît reprendre des armes qui avoient été déja tant de fois funeſtes à vos ennemis, on perſiſta dans la réſolution de retenir injuſtement les biens de Madame, & V. M. ne ſe relâcha point auſſi de celle qu'Elle avoit priſe de faire rendre juſtice à cette Province.

Manheim & Frankendal étant des Fiefs particuliers, non annexés à l'Electorat, & qui faiſoient une partie du ſujet de vos plaintes, vous envoyâtes les aſſiéger, & ces deux Villes furent en moins d'un mois réduites ſous votre puiſſance.

Les intérêts du Cardinal de Furſtemberg que vous aviez pris en votre protection ayant alors beſoin d'être ſoutenus par la force, puiſque toutes les oreilles étoient fermées à la juſtice de ſa Cauſe, V. M. fit avancer ſes Troupes en Allemagne, où elles s'emparerent de Spire, de Mayence, de Bonn, ſéjour ordinaire de l'Archevêque de Cologne,

Cologne, & de plusieurs autres Places.

Mais les nouvelles occupations que vous donna alors une Ligue qui s'étoit formée en secret depuis long-tems contre V. M. & qui commença à éclater en ce tems-là, vous empêcherent de conserver ces deux dernieres Places, dont la réduction se fit néanmoins dans la suite avec tant de peine de la part de vos ennemis, & leur coûta tant de sang, qu'elles leur furent assez chérement vendues.

On travailloit depuis quelque tems en Hollande à préparer un grand armement de mer. V. M. n'en eut pas plutôt avis, qu'elle fit demander à quoi il tendoit. Vous reçutes des réponses si ambigues, qu'il vous fut aisé de connoître que directement ou indirectement il y alloit de votre intérêt. Cette vérité fut bien-tôt éclaircie, & en même tems votre précédente conduite fut justifiée. Ce qui pouvoit auparavant ne passer au dehors & dans les esprits désintéressés, que pour de simples soupçons que vous aviez eu des desseins de l'Empereur, quoiqu'au dedans vous en eussiez une pleine certitude, parut alors

alors avec une évidence entiere & dans ſon véritable jour pour autoriſer vos plaintes, & les raiſons ſur leſquelles elles étoient fondées.

L'Empereur & le Prince d'Orange s'étoient ligués enſemble, & avoient fait entrer dans leurs deſſeins tous les Princes qui favoriſoient la Maiſon d'Autriche. Le but de l'Empereur étoit d'occuper par les armes du Prince d'Orange & de la Hollande celles du Roi d'Angleterre, qu'il ſçavoit être avec vous dans une union indiſſoluble, & les vues du Prince d'Orange étoient de vous mettre l'Empereur ſur les bras, afin de pouvoir tous deux en même tems exécuter leurs deſſeins, l'un ſur l'Angleterre & l'autre ſur la France.

Cette Ligue ne devoit éclater qu'après la paix que l'Empereur ſe promettoit de conclure avec la Porte. Mais comme le Roi d'Angleterre trop plein d'ardeur pour l'avancement de la Religion Catholique & pour l'abaiſſement de la P. R. n'agiſſoit pas avec les mêmes ménagemens dont on s'étoit ſervi d'abord en France; qu'il donnoit tête baiſſée dans tout ce que ſon Conſeil

ſeil de Conſcience lui ſuggéroit, & qu'il pouſſoit cette grande affaire avec trop de rapidité parmi des Peuples qui n'étoient pas encore aſſez réduits ſous le joug, ils eurent recours au Prince d'Orange qui fut obligé de ſe déclarer plutôt que l'Empereur n'auroit voulu, afin de prévenir la ruine d'une Religion ſur laquelle il fondoit ſa force, ſon eſperance & ſes raiſons.

Pour l'Empereur, il ne fut pas moins confus en voyant ſes projets trop tôt découverts, que ſurpris de l'invaſion que vous fîtes en Allemagne. Il fallut donc promptement ſe déterminer de toutes parts, & ſe préparer d'un côté à attaquer comme de l'autre à ſe défendre. Mais quel qu'ait été le ſuccès, il eſt conſtant qu'à en juger ſuivant les lumieres de la ſaine raiſon & de la bonne politique, il y avoit lieu de croire que l'Allemagne étoit plus en état de ſe défendre de la France, que la Hollande en état d'attaquer l'Angleterre.

Il y avoit beaucoup de Princes en Allemagne qui ne prenoient, ou point du tout, ou que très-peu de part à la guerre de Hongrie. Le peu de Troupes

Auxiliaires

Auxiliaires que l'Empereur tiroit d'eux n'étoit rien pour leurs Etats. Les Milices qu'ils entretiennent ordinairement étoient remplies. Il leur étoit facile de faire promptement de nouvelles levées, & de se tenir au moins fermes sur la défensive, si leurs forces ne pouvoient pas aller d'abord jusqu'à attaquer vos Places ou vos Armées.

Mais il n'en étoit pas de même de l'expédition du Prince d'Orange; aussi fut-elle regardée à votre Cour comme la derniere des témérités, & comme un léger vaisseau porté par tourbillon contre un puissant écueil, où il ne pouvoit pas manquer de se briser.

Il s'agissoit d'aller faire une descente dans un Royaume étranger & de s'y maintenir. De toutes les entreprises de la guerre, c'est celle qui est la plus difficile à exécuter, & qui est sujette à plus d'inconveniens & de hazards. On y alloit à la vérité avec un assez grand nombre de Vaisseaux, mais avec très-peu de Cavalerie. S'il arrivoit qu'on fît descente dans un lieu où il y eût des Troupes réglées, ou seulement des Milices du Pays prêtes à s'y opposer, il étoit impossible de réussir. Si

Si on pouvoit aborder à l'imprevu en quelque endroit où l'on ne fût pas ſur ſes gardes, & y mettre les Troupes à terre, on devoit s'attendre à voir venir en peu de tems l'Armée Royale, les repouſſer, les reſſerrer, & peut-être les renfermer & leur couper les vivres du côté de la mer; car l'iſſue a fait voir qu'on n'étoit point aſſuré que les Peuples ſe déclareroient d'abord en faveur des Aggreſſeurs, puiſque tout maîtres que ceux-ci furent du terrain, ils demeurerent aſſez long-tems ſans voir perſonne embraſſer leur parti.

C'eſt auſſi ſur quoi la Cour avoit pris ſes précautions, en faiſant ſonder de longue main l'eſprit des Peuples que la défaite du Duc de Monmouth avoit auparavant étonnés & mortifiés. On ſçait aſſez qu'elle eſt dans le fonds leur diſpoſition. Ils ſont auſſi légers & auſſi remuans que les autres Nations, mais quoiqu'on en diſe, ils ne le ſont pas plus. C'eſt l'occaſion, c'eſt la forme du Gouvernement, c'eſt l'impunité, ce ſont les moyens qu'on leur laiſſe qui les rendent remuans. On verroit dans les autres Etats les Sujets qui ſont les plus

ſoumis

soumis devenir aussi brouillons & aussi mutins, si la prudence, l'autorité & la vigueur de leurs Souverains ne les retenoit & ne leur en retranchoit toutes les occasions.

Si l'on comptoit sur un zèle de Religion, il ne pouvoit agir en cette rencontre qu'au fond du cœur des plus éclairés entre les particuliers, auxquels il y avoit à opposer un si grand nombre de bons Catholiques, & d'indifférens devenus ou toujours prêts à devenir Catholiques, que leur crédit surpassoit déja celui des zélés d'entre les P. R. & portoit plus de coup sur l'esprit du Peuple : outre que c'étoit ce même prétexte de Religion qu'on avoit déja auparavant employé en faveur du Duc de Monmouth ; de quoi l'Angleterre s'étoit si mal trouvée qu'elle n'avoit pas encore pu l'oublier, & qu'elle ne devoit plus être disposée à s'en laisser séduire.

On ne pouvoit donc compter sur rien de certain que sur les Troupes du débarquement ; au lieu que du côté du Roi on voyoit une Flotte, à l'égard de laquelle le Prince d'Orange avoit à la vérité

vérité beaucoup moins à craindre qu'à l'égard de l'Armée de terre, parce que la plûpart des Commandans avoient été gagnés, & qu'un Officier de la marine corrompu peut faire beaucoup plus de mal, & agir sur son Vaisseau avec plus d'autorité qu'un Officier de terre ne fait au milieu d'une Armée.

Mais toutes ces pratiques n'alloient pas jusqu'à produire l'effet qui auroit été nécessaire pour favoriser l'entreprise; & c'est ce que le succès a encore fait voir. La Flotte ne fit rien pour le Roi, & aussi peu pour les Hollandois. Il n'y eut personne qui se déclarât pour eux, il n'y eut pas un Capitaine qui allât les joindre avec son Vaisseau. Tout ce que firent les plus affectionnés au Prince d'Orange & les plus zélés pour leur Religion, fut de demeurer spectateurs, afin de juger des coups, & d'être en état de se rangerdu côté des plus forts.

Il ne se trouva donc point de différend à vuider sur mer, ce fut sur terre qu'il fallut chercher un dénouement. Mais Sa Majesté Britannique avoit une Armée si considérable, qu'on pouvoit hardiment se promettre qu'elle

accableroit un si petit nombre d'ennemis. J'avoue qu'on pouvoit craindre qu'il y eût aussi dans cette Armée des gens pratiqués & entêtés d'un zèle de Religion. Cependant comme il n'y en pouvoit avoir que très-peu, la plûpart étant des Catholiques ou de fidéles serviteurs du Roi, on ne devoit tout au plus appréhender de leur infidélité ou de leur entêtement que ce qui venoit d'arriver parmi les Officiers de la Flotte. Peut-être même qu'ils n'auroient pas encore osé se manifester jusques-là, & que s'ils eussent vu agir vigoureusement, & qu'on eût été sur le point de pousser à-bout le Prince d'Orange, ils se seroient laissé entraîner avec les autres, & n'auroient pas osé se distinguer de peur d'être accusés de lâcheté, ou ruiné à la Cour.

Toute cette grande affaire n'a donc roulé que sur la résolution, la conduite & le courage du Roi. Il s'est absolument démenti sur toutes ces trois qualités. Et qui l'auroit jamais cru ? Qui l'eût pu deviner ? Ses actions précédentes ne répondoient-elles pas de lui ? Ses intérêts n'en devoient-ils pas répondre ?

dre ? Pour peu qu'il se fût maintenu n'auriez-vous pas fait passer des Troupes en Angleterre qui eussent achevé d'accabler le Prince d'Orange ?

Cette question, de sçavoir si vous y en feriez passer, avoit été auparavant agitée avec toute l'application imaginable, & ce fut sans doute dans toutes les régles de la prudence que la négative l'emporta.

Car jusqu'alors le Roi d'Angleterre n'avoit pas fait une de ces démarches qui auroient pu formellement donner prise sur lui. Rien d'assez positif contre les loix du Pays. Tout ce qu'on alléguoit se pouvoit réduire à des soupçons, ou pouvoit être éludé par des raisons plausibles. Mais il n'y a rien qui soit plus odieux aux Anglois, ni plus criminel selon leurs maximes, que d'appeller des Troupes étrangeres dans leur Isle.

Néanmoins si la chose avoit été d'une nécessité absolue, ou si on avoit pu la juger telle, il eût mieux valu s'exposer aux suites que ce sujet de plainte auroit pu attirer au Roi, & que l'évenement auroit peut-être prévenues, que de

laiſſer par trop de précaution échouer tous vos deſſeins, & détroner ce Monarque votre fidéle Allié. Mais bien loin d'y croire de la néceſſité, jamais on n'a formé d'entrepriſe contre vos intérêts qui vous ait été moins déſagréable, ni qui vous ait ſemblé plus propre à les avancer.

Sa Majeſté Britannique n'avoit qu'à faire paroître la même vigueur & la même intrépidité qu'elle avoit autrefois témoignée. Elle étoit maîtreſſe des Places & du plat Pays. Son Armée beaucoup ſuperieure à celle des Aggreſſeurs, devoit ſelon toutes les apparences les réduire à la derniere extrémité, ou au moins à faire retraite, & peut-être les détruire tout-à-fait dans le déſordre & la précipitation du rembarquement. Car comment auroient-ils pu ſe ſoutenir d'eux-mêmes? Et ſi perſonne ne s'étoit d'abord déclaré pour eux, cela ſeroit encore bien moins arrivé dans la ſuite, lorſqu'on auroit vu les armes du Roi victorieuſes.

Mais le pis qu'il ſembloit pouvoir en arriver, & ſur quoi vous aviez compté, étoit que la guerre s'allumât, qu'une

partie

partie du Peuple & des Troupes se déclarât pour le Prince d'Orange, & que de part & d'autre on fût en état de résistance. C'étoit le moins qu'on devoit attendre du côté du Roi, qui avoit assez de Troupes fidéles, assez de créatures, & assez de Sujets affectionnés à son parti, pour ne douter nullement qu'il ne pût faire tête au Prince d'Orange.

En effet ce n'est point par cet endroit-là que ses affaires ont été ruinées; c'est par sa terreur panique, par son étourdissement, par sa fuite précipitée, ou plutôt par une fatalité qui ne se peut encore concevoir. Pour peu qu'il eût seulement tenu bon, il auroit reçu du secours, & il eût fait de l'Angleterre un champ de bataille, qu'il auroit au moins laissé bien sanglant s'il n'en avoit pas demeuré le maître.

C'étoit-là tout votre but, & tout le fin d'une politique, dont les vues étoient aussi justes qu'il y en ait jamais eu. C'est ce qui vous empêcha après la prise de Philisbourg de tourner vos armes contre la Hollande. V. M. n'ignoroit pas qu'en faisant marcher son

Armée vers Maſtricht ou vers quelqu'autre Place de cette République, Elle rompoit les meſures du Prince d'Orange, Elle arrêtoit ſon embarquement, Elle le forçoit à revenir défendre ſon propre pays.

Mais votre intention n'étoit pas d'arrêter ce Prince. Vous regardiez ſon expédition comme la conjoncture du monde qui vous étoit la plus favorable, & comme l'unique qui pouvoit vous ouvrir le chemin de l'Angleterre, autoriſer le Roi votre Allié à y appeller vos Troupes, & lui donner le moyen de faire de ſon Pays le théâtre de la guerre, de mettre ſes Sujets aux mains les uns contre les autres, & d'affoiblir en même tems les forces d'une République, qui ſeule étoit capable d'apporter des obſtacles à vos communs deſſeins.

C'étoit donc le coup de partie pour la France que de tranſporter la guerre chez les Anglois, d'armer une partie de ce Royaume contre l'autre & contre la Hollande. Je ne dirai rien des embarras où la Hollande ſe ſeroit trouvée à chercher des ſecours d'hommes

& d'argent pour y envoyer, de la peine qu'elle auroit eu à les y faire passer, des jalousies qui se seroient formées entre les Troupes ou entre les Commandans des deux nations qui auroient été dans un même parti. Je dirai seulement que si le Roi d'Angleterre avoit eu assez de résolution pour faire tête pendant quinze jours ou trois semaines au Prince d'Orange, tous les avantages que V. M. s'étoit promis de l'expédition des Hollandois, ne pouvoient pas manquer de lui arriver.

Mais comment auroit-Elle pu douter que ce Prince n'eût pas au moins fait ce petit effort & pour sa gloire & pour la conservation d'une Couronne qu'il ne devoit abandonner qu'avec la vie? Y a-t'il personne au monde qui eût pu le soupçonner de tant d'insensibilité & de si peu de conduite?

Ce n'est pas par les événemens qu'il faut juger des entreprises. Il est constant qu'il n'a jamais été raisonné plus juste dans votre Conseil qu'en cette occasion, & que jamais V. M. n'avoit fait un choix plus judicieux que celui qu'Elle fit alors entre les différentes

propoſitions qui y furent agitées. On a vu réuſſir mille & mille deſſeins qui n'étoient pas concertés avec une prudence ſi délicate, & ſi celui-ci a échoué, tout l'Univers ſçait à qui il faut s'en prendre.

Les Campagnes d'Irlande juſtifient encore la vérité de ce que j'avance. Elles ont été un échantillon, quoique très-mince, de ce qui ſeroit arrivé en Angleterre. Quelque courte & quelque foible qu'ait été cette guerre, on a vu quelle puiſſante diverſion elle a cauſé, combien elle a occupé le Prince d'Orange, combien de périls elle lui a fait courir, & dont peut-être il ne ſeroit pas ſorti ſi le Roi Jacques n'eût une ſeconde fois abandonné la partie.

On ne peut pas faire réflexion ſur cette foibleſſe ſans ſentir des mouvemens dont on voudroit ſe défendre par le reſpect qu'on doit à la Majeſté Royale ; & on ne peut trop admirer V. M. de la tendreſſe qu'Elle témoigne à ce Prince & de l'aſyle qu'Elle lui donne. Il s'eſt perdu parce qu'il a voulu ſe perdre, ou qu'il n'a pas eu le courage de ſe ſauver, & il a en même tems porté

un

un ſi grand préjudice aux affaires de la France, qu'il n'y a que votre bonheur & votre conduite qui ſoient capables de les relever.

Il eſt vrai que ce Roi eſt à plaindre de ce qu'il s'étoit entierement livré à ſes Directeurs de conſcience, & de ce qu'il ne ſe gouvernoit que par leurs avis dans les affaires d'Etat. Ces gens, dont le génie propre & formé à régir une Communauté de Moines, ne s'étend pas quoiqu'ils oſent préſumer, juſqu'à gouverner des Etats, n'étoient point capables de lui inſpirer une reſolution auſſi ferme & auſſi courageuſe qu'il en avoit beſoin. Le péril, au moins s'il y en avoit, & s'il regardoit le Roi, les démonta abſolument. Ils dominent avec fierté quand ils ont le pouvoir en main, mais à la premiere diſgrace, aux moindres approches du danger ils cherchent leur ſalut dans la fuite, & ils entraînent avec eux un Roi chancelant, qu'ils ont intimidé par leurs foibleſſes, & qui l'abandonne à la venue d'une poignée d'Etrangers des Sujets braves & fidéles, une Armée floriſſante & bien intentionnée, un Royau-

me qui ne s'eſt point déclaré contre lui ; pour aller être un béat chez les bons Peres ſes dignes Conſeillers.

Si V. M. ſe ſentoit encore une ſeconde fois la tentation de trop déférer aux avis de ſon Conſeil de Conſcience, un ſi bel exemple de ce qui s'eſt paſſé ſous ſes yeux, avec ce qui lui eſt déja arrivé à Elle-même par le trop de précipitation dont on lui a fait uſer pour extirper les Hérétiques, ſerviroit ſans doute à l'en empêcher. Mais cet inconvenient n'eſt plus à craindre. Elle a trop de pénétration pour n'avoir pas connu par ſa propre expérience à quoi ſont propres & les Moines & les autres Eccléſiaſtiques du commun, & à quel uſage on doit les employer ; & Elle s'eſt enfin trop bien affermie dans les ſentimens qu'il faut avoir pour eux, ſuivant les idées que lui en avoient déja donné les inſtructions du Cardinal de Richelieu, qui ſont les principales regles de ſa conduite.

Sur ce ſujet je rapporterai à V. M. une petite circonſtance que je tiens du feu Chancellier mon pere, & qui ſans doute n'a pas mérité d'être miſe dans

vos

vos Mémoires, de laquelle néanmoins on peut tirer quelque uſage. Ce grand Cardinal, qui ne s'abandonnoit jamais aux Moines, & qui ne les conſidéroit que par rapport au ſervice qu'il en pouvoit tirer, avoit le Pere Joſeph qui lui en rendoit d'aſſez importans, tant de ſa perſonne que par le moyen des intrigues de ſa Communauté qui eſt la moins ſoupçonnée de s'en mêler. En récompenſe il ne perdoit point d'occaſion de flatter ce Capucin dont la vanité étoit la paſſion dominante, & qui n'aſpiroit qu'à entrer dans les affaires d'Etat. Mais le Cardinal prudent & réſervé ſur ce point, ne lui en faiſoit part qu'avec meſure, & lorſqu'il le jugeoit à propos.

Un jour que le Duc de Weimar, le Cardinal & le Capucin étoient enfermés avec le feu Roi votre pere dans ſon cabinet, ſur la table duquel étoit le plan d'une Place qu'on propoſoit d'aſſiéger, à peine le Capucin laiſſa-t'il au Duc & au Cardinal le tems de dire leur avis. Il parla preſque toujours pour inſtruire le Duc qui devoit avoir le commandement de ce ſiége, lui mar-

quant les endroits foibles de la Place ; les postes qu'il devoit occuper, & généralement tout ce qu'il devoit faire, & qu'il entendoit un peu mieux que le Pere. Mais comme le Roi & le Cardinal le laissoient parler, il l'écouta aussi paisiblement, & sur la fin, ce Duc dont le sentiment n'étoit pas qu'on dût former le siége, ni qu'il y eût autant de facilité à y réussir qu'on lui en faisoit paroître avec le doigt dont on se servoit pour lui marquer les endroits sur la Carte, répondit en peu de mots au Capucin, *cela seroit bon, Monsieur Joseph, si l'on prenoit les Villes avec le bout des doigts.*

Il ne faut pas douter que le Conseiller du Roi Jacques n'ait été aussi brave dans le cabinet, & aussi éclairé que le Capucin ; mais on ne doit pas s'étonner qu'il se soit trouvé poltron lorsqu'il a fallu se mettre à la tête d'une Armée où le Roi ne vouloit pas se hazarder sans le secours de ce pieux guide, puisque les Moines ordinairement ne sont pas hardis hors du Couvent, & qu'un seul homme au milieu d'un Palais fût capable de faire presque mourir de

frayeur

frayeur le Pere *preneur de Villes avec le bout des doigts*.

Parmi tant de belles qualités que poſſedoit le Cardinal de Richelieu, il avoit la foibleſſe de vouloir auſſi paſſer pour un béat, & faire accroire aux gens qu'il avoit des révélations particulieres de la part de Dieu, ſinon immediatement, dumoins par le moyen du Pere Capucin que le Ciel inſpiroit en ſa faveur. Dans cette vue une des principales voies dont il ſe ſervoit, étoit le miniſtére de tout l'Ordre des Capucins, qui recevant de grands bienfaits de lui, & du feu Roi par ſon interceſſion, étoient par-tout dans les intérêts de la France; & qui au reſte n'auroient pas été fâchés de voir parmi eux un nouveau Saint, reconnu pour tel de la Cour & de tout l'Etat.

Il eſt incroyable quelle diligence faiſoit toute la Communauté de ces bons Peres pour envoyer ſecretement au Cardinal des nouvelles des Pays Etrangers ou des Provinces du Royaume les plus reculées, & ſi promptement que le Cardinal & le Pere Joſeph les publiant avant que perſonne les ſçût,

& lorſqu'il ſembloit qu'on n'avoit pas encore eu le tems de les ſçavoir, cette découverte ſembloit tenir du miracle.

Les Capucins n'étoient pas les ſeuls Agens du Cardinal dans cette ſorte de miniſtére ; il en avoit de tous les ordres & de toutes les conditions à ſon ſervice, & qui faiſoient pour lui des choſes ſi ſurprenantes, qu'il n'y avoit perſonne qui n'en demeurât étonné. On en vit un exemple en ce qui arriva lorſque le Garde des Sceaux de Marillac ayant ſurpris le feu Roi, crut que le Cardinal étoit tout-à-fait détruit dans ſon eſprit, & qu'il eut dépêché un courrier au Maréchal ſon frere pour l'en avertir ; car le Cardinal, qui détruiſit lui-même dès le lendemain tout ce que le Garde des Sceaux avoit pris tant de peine à édifier, en dépêcha un autre au Maréchal de Schomberg qui lui portoit un ordre d'arrêter le Maréchal de Marillac, & qui n'arriva qu'un jour après celui du Garde des Sceaux, quoique celui-ci eût parti deux jours avant l'autre.

A la bataille qui ſe donna proche de Sedan entre l'Armée du Roi & celle du Comte

Comte de Soiſſons, du Duc de Bouillon, & de leurs autres Adhérans, ce Prélat qui s'y intéreſſoit d'une façon particuliere par l'ordre qu'il avoit mis à ce que cent Cavaliers, tous engagés ſéparement, & ſans qu'aucun eût connoiſſance qu'il y en eût un autre que lui gagné pour attaquer par quelque voie que ce fût la vie du Comte de Soiſſons, avoit entr'autres envoyé tous ſes plus fidéles poſtillons & Baſques pour lui apporter avec la plus extraordinaire vîteſſe les nouvelles de ce qui ſe ſeroit paſſé. Dès la nuit qui ſuivit ce combat, il arriva un de ces Meſſagers, dont la diligence fut ſi prodigieuſe, que s'il y avoit des voies ſurnaturelles pour cet effet, on pourroit croire qu'il s'en étoit ſervi.

Il fut introduit dans l'appartement du Cardinal, mais ſa dépêche ne faiſoit mention que du fâcheux ſuccès de la bataille, & ne parloit point de la perſonne du Comte de Soiſſons, du ſort de qui le donneur d'avis n'étoit pas encore informé lorſqu'il écrivit, & qui n'étoit peut-être pas encore mort, puiſqu'il ne fut tué qu'à la fin du combat

bat. Le Cardinal avoit envoyé appeller le Pere Joseph qui passoit souvent les nuits déguisé dans le Palais de ce Prélat, & qui étant venu sans flambeau par l'escalier dérobé, apprit la nouvelle afin de la débiter à la pointe du jour comme une révélation. Lorsqu'il s'en retournoit par le même degré un second Courrier qu'on introduisoit encore par le même endroit rencontra le Pere, & comme l'ordre le plus précis du Courrier étoit de ne se point manifester, il le maltraita de paroles, l'appella voleur & assassin, tira son épée, & le menaça de le tuer, afin que le Pere s'enfuyant, le prît pour un Garde ou pour un Domestique, & qu'il n'eût point connoissance de son entrée en la chambre du Cardinal.

Mais le Capucin travesti en Cavalier demeura si transi & si immobile, que ne pouvant faire un seul pas, le Courrier se crut obligé de le saisir pour l'entraîner dehors. Cependant le Cardinal trop bien réveillé par la nouvelle qu'il venoit de recevoir, & par l'impatience avec laquelle il en attendoit de plus particulieres, se leva au bruit

& courut à l'escalier où le Courrier entraînoit le Pere avec violence. Il les mena tous deux en sa chambre, & ayant appris encore avant jour que le Comte de Soissons étoit mort, la petite disgrace du Pere Joseph ne l'empêcha pas de goûter à longs traits tout le plaisir que lui donnoit cette importante nouvelle, & il eut encore celui de la faire annoncer le matin par le Pere, comme lui ayant été miraculeusement révélée pendant la nuit.

Ce recit, qui ne semble être qu'une bagatelle, peut toutefois servir à affermir V. M. dans le sentiment de ne communiquer point à ses Directeurs de Conscience le fin des affaires d'Etat, & sur-tout de ne les écouter jamais dans celles de la guerre; & à lui faire en même tems bien comprendre de quoi ils sont capables, & à quel usage ils peuvent être employés dans la politique.

Mais quoique le Roi d'Angleterre soit extrêmement à plaindre, il est encore plus à blâmer de s'être trop abandonné à de semblables Directeurs, sans écouter les mouvemens de générosité qu'il n'étoit pas possible que son

cœur

cœur Royal ne lui ſuggerât. On ne peut l'excuſer de n'avoir pas ſuivi les conſeils de V. M. au tems de la deſcente qui ſe fit en ſon Royaume, & on ſe ſent contraint de le condamner ſans grace ni pour ſa perſonne, ni pour ſon Royal caractere, dans ce qui s'eſt paſſé en Irlande, où il étoit entre les mains de vos Officiers qui lui inſpiroient toute autre choſe que ce qu'il a fait.

Comment étoit-il donc poſſible que vos deſſeins euſſent d'heureux ſuccès avec cet aveugle & timide allié. J'oſe dire que ces deſſeins étoient le chef-d'œuvre de la prudence & de la politique, & qu'il falloit que le cœur du Roi Jacques fût tourné comme il eſt pour les renverſer. Sa fuite précipitée à laquelle il ne ſe voyoit encore nullement réduit, étoit peut-être la ſeule circonſtance qui pouvoit vous empêcher de jetter la guerre au milieu de l'Angleterre & de l'Ecoſſe. Mais à moins que d'être un Dieu, il ne vous étoit pas poſſible de prévoir cette étrange conduite, ſi indigne d'un Roi, & qui n'a peut-être jamais eu d'exemple.

Par cette révolution ſi imprevue, vous

vous avez demeuré seul contre tous ; & l'Empereur & le Prince d'Orange, qui se proposoient au moins la France avec la plus grande partie de l'Angleterre à combattre, dans l'espérance de les vaincre, puisque l'un se disposoit à être l'Aggresseur, & que l'autre l'a été en effet, ayant aujourd'hui l'Empire, l'Angleterre & la Hollande à leur commandement, éprouvent néanmoins que la France seule ne craint pas l'Angleterre, la Hollande & l'Empire unis ensemble.

Cette union est un de ces capricieux mouvemens de l'esprit humain qui ne se peuvent comprendre, & qui font seulement concevoir qu'il est en lui-même & dans son principe comme la mer, dont les courans & les flots sont poussés tantôt au Sud tantôt au Nord, selon la diversité des vents qui l'agitent.

On ne peut pas marquer plus d'aversion pour la Religion P. R. qu'en a témoigné l'Empereur. On ne peut pas la persécuter plus vivement qu'il a fait par les condamnations judiciaires, par les prisons, par l'exil, par les galeres, par

par les peines capitales, jusques-là qu'il s'en est attiré le Turc en Hongrie. Mais si c'est par un vrai zéle pour la R. Catholique qu'il a ainsi poussé à bout les P. R. comment a-t'il abandonné tout d'un coup ces Hérétiques, laissé traîner languissamment la guerre qu'il avoit commencé de faire au Turc avec tant d'ardeur, & formé une ligue avec les Etats Protestans, pour s'en prendre à V. M. tandis qu'Elle étoit occupée à détruire les P. Réformés de son Royaume?

Ceux qui disent que c'est V. M. qui a attaqué l'Empereur & l'Empire, ne ne sont pas si bien fondés qu'ils pensent, ou parlent malicieusement. Car soit que vous eussiez de bons avis sur les projets que l'Empereur avoit formé contre vous pour les exécuter après la paix faite avec le Turc, ou que ces avis fussent faux, vous les regardiez néanmoins & comme bien fondés, par rapport aux apparences qu'on leur prêtoit, & comme véritables par la foi que vous ajoutiez à ceux qui vous les donnoient.

Cela étant ainsi présuppose, & V. M. sçachant que l'altération extraordinaire

dinaire où étoit un très-grand Corps d'entre ſes Sujets, qui pouvoient en uſer à ſon égard, en appellant quelque Puiſſance voiſine à leur ſecours, comme les Hongrois en avoient uſé à l'égard de l'Empereur, lorſqu'ils avoient appellé le Turc, il étoit de votre prudence de prendre vos précautions. Ces précautions n'alloient qu'à s'emparer de Philiſbourg, & à le raſer ſi on avoit voulu y conſentir.

La perte ou la démolition de Philiſbourg étoit-elle à l'Empereur un ſujet d'entrer en guerre avec vous ? Etoit-ce à un Prince Catholique une raiſon d'abandonner le Turc, de laiſſer les Hongrois, & de fortifier le courage de vos Sujets P. R. qui pouvoient concevoir l'eſpérance de vous contraindre à leur accorder un rétabliſſement, en vous menaçant de ſe joindre à vos ennemis, ou en ſe ſervant de l'occaſion de quelque diſgrace que vos armes pourroient recevoir ?

La démolition de cette Forteresſe étoit-elle à un Empereur Catholique & déclaré perſecuteur des P. Réformés un légitime motif de faire une

ligue

ligue avec le Prince d'Orange pour occuper vos armes, tandis que ce Prince alloit porter la guerre au Roi de la Grande-Bretagne, parce qu'il tâchoit de faire dominer la Religion Catholique dans son Royaume, ou du moins pendant que vous tâchiez de faire remonter sur le Trône ce trop pieux Allié que la Religion en avoit fait descendre?

Car pour l'affaire de Cologne elle ne regardoit directement ni V. M. ni l'Empereur, qui par ces mêmes considérations auroit bien dû s'abstenir d'y prendre part. Mais quand il auroit voulu donner du secours au Prince de Baviere comme vous en donniez au Cardinal de Furstembrg, cette démarche qui se fait tous les jours en pareille occasion par des Princes qui n'ont point rompu ensemble, ne vous auroit pas non plus obligé de rompre.

C'est donc le nouveau renfort de l'Angleterre dont l'Empereur a cru que vous seriez accablé, qui l'a engagé aussi-bien que le Roi d'Espagne à se déclarer contre vous, & qui lui a fait négliger de conclure la paix avec la

Porte,

Porte, par l'espérance qu'il avoit que l'Angleterre toute entiere dans les intérêts de la Ligue, lui fourniroit autant & plus de forces qu'il auroit pu lui en fournir, s'il avoit été délivré de la guerre du Turc.

Pour les Etats-Généraux on ne peut pas se plaindre d'eux. Ils sont vos ennemis, mais ils ont lieu de l'être, & V. M. ne peut blâmer leur conduite qui n'a été que prudente, puisqu'elle étoit forcée, ni les regarder que comme des gens qui veulent se maintenir dans l'indépendance, & qu'il est de votre gloire & de votre intérêt de réduire sous vos loix.

Ils sçavent que vous en voulez à leur Religion, ils sçavent que vous en voulez à leur liberté, & que leur ambition de se mettre en parallele avec les têtes Couronnées vous est insuportable. Ils sçavoient que vous aviez pris de nouvelles mesures avec le Roi d'Angleterre pour les pousser à bout. Ils avoient déja autrefois senti les rigueurs du sort dont ils se voyoient menacés, & ce qu'étoit capable d'exécuter contre eux l'union des forces des deux Royaumes.

mes. Ainſi on ne doit pas trouver étrange qu'ils ayent tâché de prévenir un mal qui leur pendoit ſi vivement ſur la tête, ni déſapprouvrer leur expédition en Angleterre quoiqu'apparemment elle ne dût pas réuſſir, comme on ne peut pas vous condamner de n'être pas allé les attaquer après la priſe de Philiſbourg pour détourner cette expédition, quoique ſon ſuccès imprévu ait fait voir que cette attaque eût été auſſi ſalutaire qu'elle paroiſſoit alors oppoſée à vos véritables intérêts.

En toute autre conjoncture l'entrepriſe de cette République auroit dû paſſer pour une extravagance indigne de gens, non pas d'une prudence conſommée, mais même de ſens raſſis. Quand les Etats auroient eu mille fois plus de certitude du ſecours & de l'affection des Seigneurs Anglois & du Peuple que l'iſſue n'a fait voir qu'ils en avoient, on ne pourroit pas leur pardonner d'avoir ſi témérairement hazardé leurs forces, s'ils ne l'avoient fait par des motifs plus preſſans que ne ſont ceux qui portent ordinairement les Souverains à prendre les armes & à commencer la guerre. Je

Je pourrois ajouter hardiment que quelque indispensable que parût la nécessité de cette expédition, il y auroit eu encore de l'imprudence à s'y résoudre, si l'expérience du passé n'avoit pas été un garant certain de l'avenir qui les attendoit. Ils n'auroient pas dû tant déférer à de premieres craintes. Ils auroient pu conserver l'espérance de voir encore arriver quelque changement dans les affaires, quelque altération dans les esprits ou par jalousie, ou par intérêt. Ils auroient pu se flatter que les forces de la France & de l'Angleterre n'auroient pas été tout-à-fait assez puissantes pour les détruire, ni les fonds assez grands pour pousser la guerre jusqu'à ce point-là; que les Etats voisins auroient armé en leur faveur; que l'Empereur auroit plutôt conclu la paix avec la Porte que de vous laisser leurs Provinces en proie, & l'Empire après elles, quand vous auriez voulu vous en saisir.

Mais la guerre qu'ils avoient eu depuis peu à soutenir & de V. M. & du feu Roi d'Angleterre, ne leur permettoit pas de s'étourdir sur vos desseins,

ni sur la certitude de leurs succès, puisqu'ils avoient alors connu que malgré tout l'Empire & l'Espagne elle les auroit enfin mis sous votre joug, si Charles II. eût été moins inconstant, ou s'il eût été aussi-bien intentionné que son successeur.

Ils voyoient leur perte jurée & certaine, & qu'elle ne pouvoit plus être prévenue ni reculée que par la seule voie qu'ils prenoient. Si cette voie n'avoit pas réussi, il ne pouvoit en arriver que pis à leur République que ce qui avoit été projetté contr'elle, & un heureux événement, tel qu'il a été, les affranchissoit d'un péril si mortel & si manifeste; ou si le succès eût été plus balancé, la guerre se seroit faite dans un Pays étranger où ils auroient vu se joindre avec eux une partie des Habitans, desquels les Etats-Généraux ne pouvoient attendre aucun secours, étant attaqués dans leurs Provinces mêmes.

Cette fameuse expédition fait connoître que quand les coups de désespoir sont un effet de prudence & non pas d'une aveugle impétuosité, les suites

tes en ſont aſſez ſouvent favorables. Lorſqu'on eſt ſûr de tout perdre, on ne hazarde rien dans les efforts que l'on fait de tout gagner. Il en eſt comme d'une foible Armée que l'ennemi tient de toutes parts enfermée dans ſes retranchemens, & comme condamnée à périr ou par la faim ou par la force. Il n'y a point de Soldat qui ne comprenne que ce n'eſt que par une action de vigueur qu'il peut s'arracher à une mort autrement inévitable. Dans cette diſpoſition embraſſant avec ardeur le parti que ſes Généraux lui propoſent d'aller ſurprendre l'ennemi & percer au travers, ſon courage ſe trouve ſouvent ſecondé de la fortune, & on a vu pluſieurs fois un petit nombre de Troupes réduit à l'extrémité enfoncer des multitudes d'eſcadrons, & les défaire entierement, ou pour le moins ſe tirer du mauvais pas où elles étoient engagées.

C'eſt ce qui eſt arrivé à la Hollande. Par ſa courageuſe réſolution elle a écarté tous ſes ennemis, elle vous a attiré ſur les bras toute l'Angleterre avec l'Empire qui n'auroit encore oſé ſe dé-

clarer, & avec l'Espagne & la Savoie. Mais si cette révolution ne permet plus à V. M. de se flatter de la ruine de cette République, au moins pendant cette guerre, elle vous sera la matiere d'un triomphe beaucoup plus glorieux que si vous aviez sans peine rangé les Provinces-Unies & plusieurs autres Etats sous vos Loix.

A la vérité vous ne pouvez pas porter les bornes ni de votre Empire ni de la Religion aussi loin que vous auriez fait si votre union avec l'Angleterre eût subsisté. Mais la France n'est-elle pas assez vaste & assez puissante pour contenter l'ambition d'un grand Roi ? Ne résiste-t'elle pas seule à tant de Nations armées pour l'humilier ? & sa gloire n'est-elle pas plus grande & plus solide, que si ayant sans beaucoup d'efforts subjugué de nouvelles Provinces, les fers qu'elle auroit donnés à tant de Peuples étoient venus à se relâcher parce qu'ils auroient été trop étendus.

Les forces, le bonheur & la prudence de V. M. ont paru en cette guerre aux yeux de tout l'Univers avec plus

d'éclat

d'éclat que dans aucune autre. On y voit mieux que jamais & la grandeur de votre pouvoir & celle de votre ame. Envain une multitude d'ennemis s'eſt ſoulevée de toutes parts, & s'eſt jointe pour vous accabler, vous ne vous bornez pas à une ſimple réſiſtance, vous ne vous contentez pas de faire tête partout; vous attaquez, vous gagnez des batailles, vous remportez des victoires, vous faites des conquêtes.

Mais quelles conquêtes? Les plus fortes Places de l'Europe hormis les vôtres. Et en combien d'Etats ou de Royaumes? En Catalogne, en Savoie, en Allemagne, dans les Pays-Bas, Campredon, Suſe, Nice, Heildelberg, Mons, & beaucoup d'autres Places de moindre conſéquence. Vous avez obtenu la célébre victoire de Fleurus, celle de Staffarde en Savoie, & ce qui eſt plus conſidérable, & qui étoit autrefois moins ordinaire à la France, vous avez été victorieux ſur mer dans la bataille qui s'eſt donnée proche du Camp de Beveſier.

Ces importans avantages qui ne ſont que des préludes de ceux que vous rem-

porterez encore, si la guerre continue aussi long-tems que vos ennemis témoignent y être résolus, sont des preuves convaincantes pour toute la Terre, que si vous aviez fait des Alliances, c'étoit sans un besoin formel, puisque vous êtes seul suffisant à vous-même & contre tous. C'étoit principalement par un esprit de paix & d'union que vous garderez toujours en faveur des Princes qui seront dignes de votre estime. C'étoit pour répondre à des avances qu'on ne vous fait jamais en vain ; pour donner du support à ceux qui vous en demandoient, & pour étendre plus aisément leurs conquêtes, les vôtres & celles de la Religion.

Ils publient hautement ces avantages si glorieux, que cinq puissans Etats ne se sont ligués ensemble que pour donner une matiere plus ample & plus illustre aux triomphes dont on voit V. M. déja couronnée, & à ceux qu'on lui verra obtenir dans chacune de ses Campagnes tant que la guerre durera.

Ainsi ces ennemis si redoutables par leur nombre seront enfin forcés de céder à la prudence & à la valeur. Ils viendront

viendront encore vous demander une paix que votre clémence sera toujours prête à leur accorder. Tout l'Univers demeurera convaincu de l'immensité de votre pouvoir, des forces inépuisables de votre Royaume, & des vertus guerrieres de vos Sujets; & cette connoissance servant comme de frein à la jalousie de vos voisins, fera qu'à l'avenir il n'y en aura plus d'assez téméraires pour oser vous attaquer, ou pour s'opposer à vos volontés.

La France se verra par ce moyen comblée de prospérité, & mise au dessus des atteintes de tous ses envieux. Elle goûtera le plaisir d'être sous un Gouvernement également doux, vigoureux & équitable, que rien ne sera plus capable de troubler. Heureux en mon particulier si comme l'ardeur de mon zèle & la fidélité de mes services ont pu sous les auspices de V. M. contribuer quelque chose à faire monter sa gloire au degré où elle est, je puis encore lui aider à conserver ses avantages par des conseils dont la part que j'ai eu au maniment des affaires, m'a fait connoître l'utilité, & qu'il

plaira à Votre Majesté de recevoir d'une main fidéle & d'un cœur qui lui est plus dévoué qu'à tout le reste des objets auſquels on a accoutumé d'offrir des hommages.

TES-

TESTAMENT POLITIQUE DE FRANÇOIS-MICHEL LE TELLIER, MARQUIS DE LOUVOIS.

SECONDE PARTIE.

De l'Autorité absolue.

C'EST le plus sûr moyen de rendre un Etat florissant & redoutable à ses ennemis ; de le garantir de leurs insultes ; d'y faire regner la paix & l'abondance, & de l'a-

grandir s'il en eſt beſoin, ou ſi le Prince eſt belliqueux, & d'humeur à meſurer ſa gloire par l'étendue de ſes conquêtes.

L'importance eſt de ſçavoir bien manier cette autorité, qui étant en elle-même un excellent inſtrument pour le plus parfait de tous les ouvrages, devient d'autant plus dangereuſe quand elle tombe en de mauvaiſes mains, que la corruption qui ſe forme dans les bonnes choſes eſt plus grande que celle qui arrive aux mauvaiſes.

L'abus qui s'en peut faire n'a pas néanmoins plus d'inconveniens que ceux qu'on voit dans les autres formes de Gouvernemens lorſqu'ils ſont mal adminiſtrés. L'autorité limitée de Souverain & celle des Républiques ont plus de mauvais côtés, & ſont ſujettes à plus de fâcheuſes ſuites pour l'Etat & pour le Peuple, que n'eſt le pouvoir arbitraire. Les factions, les ſéditions, les tumultes, les guerres civiles, font ſouvent plus de mal en un an que tout le déréglement d'un Monarque abſolu n'en pourroit cauſer en toute ſa vie.

Quels avantages ne produit point au Grand Seigneur l'autorité de ſon Gouvernement?

Gouvernement ? Que n'a-t'elle point exécuté contre ſes ennemis ? Juſques où n'a-t'elle point porté les bornes de ſon Empire ?

Elle n'eſt ſujette à éprouver de véritables revers que de la part de la Milice & ſur-tout des Janiſſaires. Mais ce ſont des accidens qui ne regardent point le Peuple ni le corps de l'Etat ; il n'y a que le Souverain qui en ſouffre, & ſa diſgrace particuliere n'interrompt point le cours des proſpérités de la Nation.

Au reſte, ce défaut ne vient que d'un ſeul point qui manque à ce Potentat pour être parvenu au plus haut degré de l'autorité abſolue. La Politique des Fondateurs de cet Empire n'a jamais atteint juſques-là. C'eſt à leurs Succeſſeurs d'éviter par leur prudence le précipice que ces premiers ont bien vu dans leur chemin, mais qu'ils n'ont pu trouver le moyen de fermer.

Le naturel vif & ardent de ces Peuples, leur peu de politeſſe, avec les principes mal digérés de leur Religion, contribuent beaucoup à ces mouvemens brutaux & indomtables dont

ils se trouvent quelquefois saisis.

Mais dans l'Occident de pareils attentats ne sont point à redouter, & ils le sont encore moins à proportion de ce que les Nations sont plus civilisées. Je sçai ce qui s'est passé en Angleterre, mais je sçai aussi qu'on n'en usa pas avec la même fureur qui se remarque parmi les Turcs. On abusa les Peuples par une espéce de formalité de Justice, & ce qui est arrivé dans cette Isle a si fort touché les esprits, & inspiré tant d'horreur à tous les Etats qui sont en cette partie du monde, qu'on peut assurer que cet événement est un garant certain qu'on n'en reverra jamais de semblable.

Il n'y a donc point de forme de Gouvernement qui convienne mieux à la plûpart des Pays de l'Europe, & surtout à la France, que la Monarchie absolue, appuyée sur les fondemens de la crainte & de l'amour.

L'amour pour le Prince est si naturel dans le cœur des François, qu'il n'y a pas de Nation au monde où elle regne davantage; mais comme ils sont pétris avec le même levain que tout le

reste

reſte des hommes, ils ſont auſſi comme eux légers, brouillons, & ſujets à s'aigrir, comme à s'enfler par trop de fermentation.

C'eſt la crainte ſeule qui eſt capable de les contenir dans les bornes les plus prochaines de l'état naturel où tous les hommes devroient être pour l'intérêt de leur conſervation & de leur mutuelle défenſe. C'eſt elle ſeule qui peut refroidir cette ardeur exceſſive, arrêter la fermentation, & fixer l'activité des eſprits.

Cette crainte ne peut être produite dans le cœur qu'à proportion du pouvoir qui l'excite. On n'a qu'à jetter les yeux ſur les Etats voiſins, où avec la molleſſe du Gouvernement on ſe fait un mérite d'une clémence mal entendue; où on appelle rigueur, & peut-être inhumanité, une ſévérité néceſſaire à la conſervation des Societés; où ſous prétexte de douceur les crimes ſe multiplient par l'impunité, & font ſentir leurs funeſtes effets au Public & aux Particuliers.

Mais il n'en faut point chercher d'exemples ailleurs qu'en votre Royaume,

me, où il ne se trouve plus aujourd'hui ni de mutins, ni de factieux, ni de traîtres. Il faut avouer qu'il ne s'y est jamais commis tant de perfidies qu'on en a vu de tout tems parmi les Etrangers, & qu'on en voit encore maintenant; ce que V. M. sçait mieux que personne du monde par les offres qu'ils lui font tous les jours, & par les entrepriſes qu'ils exécutent quelquefois en sa faveur. Cependant la fidélité n'est pas si généralement épurée qu'il ne se soit autrefois, & même sous votre Regne, trouvé quelque lâche qui ait osé manquer de foi; mais pour des brouillons & des rebelles, il est constant qu'on en a vu en France sous les Regnes précédens, & au commencement de celui de V. M. autant qu'en aucun autre endroit de l'Univers.

Où est-elle aujourd'hui cette multitude d'esprits remuans & enclins à la révolte? N'ont-ils pas tous les prétextes qu'ils ont jamais eu? Les guerres & les autres dépenses que V. M. est obligée de faire pour soutenir l'éclat de sa gloire, ne l'obligent-elles pas d'imposer sur le Peuple des tributs plus excessifs qu'il

qu'il n'en fut jamais levé même sous Louis XI ? Les P. Réformés n'ont-ils pas été poussés plus loin que sous Charles IX. & sous Louis XIII ? La Noblesse n'est-elle pas plus chargée qu'elle n'a jamais été ? Le Clergé ne contribue-t'il pas aux besoins de l'Etat plus qu'il n'a jamais fait & dans ce siécle & dans tous les siécles passés ? Et V. Majesté n'a-t'elle pas autant de démêlés avec le siége de Rome qu'aucun Roi de France en ait eu ?

Cependant tout est tranquille, tout est soumis. Point de révolte, point de trahison. La guerre & les troubles ne sont qu'au dehors, au lieu qu'autrefois ils étoient au dedans. Le Pays étranger est pillé, brûlé, désolé, pendant que vos sujets jouissent en paix du fruit de leurs travaux, & du revenu de leurs domaines.

Ceux d'entr'eux qui peuvent être dans la souffrance, ou avoir un peu dégénéré du vrai naturel des François, qui est d'être affectionnés à la Monarchie, & ceux d'entre les Etrangers qui prendroient plaisir à voir les troubles renaître au cœur de votre Royaume

pour

pour en profiter, ont beau dire que la France se voit accablée par la disette qui y est survenue, & par la pauvreté qui y augmente; toutes les affaires n'en vont pas moins leur train; elle ne s'en maintient pas moins glorieusement contre ses ennemis; le Gouvernement n'en a pas moins de vigueur. Il est vrai que l'abondance y regne moins qu'autre-fois, mais il n'est pas possible qu'on soit exemt de toute incommodité. Pour se consoler du peu qu'on est obligé de souffrir, & de ces levées extraordinaires de finances qui se font à présent, mais qui cesseront un jour, on n'a qu'à faire comparaison de l'état où la France se trouve aux calamités où sont exposés les Peuples chez qui vous avez sçu transporter la guerre pour l'en garantir.

S'il y a donc quelque mécontent qui se plaigne, ou quelque malheureux qui gémisse, ce n'est que tout bas & en secret: il n'ose seulement troubler de ses plaintes le bel ordre & la tranquillité qui y regne par-tout, il n'ose se dispenser de prendre part aux affaires publiques de crainte de se voir soupçonné

çonné d'être un mauvais Sujet. La plûpart de ceux qui ſont le plus dans la contrainte, font des démarches qu'on n'exige pas tout-à-fait d'eux, & dont on ne pourroit pas leur reprocher le défaut s'ils s'en abſtenoient.

Il n'y en a point d'exemple plus ſenſible que la conduite de quelques-uns des réunis. Un pere qui a encore ſon ancienne Religion dans le cœur, & qui a un fils ou pluſieurs hors du Royaume, qu'il ſçait être dans les Troupes des ennemis de V. M. ne laiſſe pas néanmoins d'envoyer le fils qui lui reſte, ou de lui permettre d'aller à la guerre porter les armes contre ſes propres freres, dont la famille approuve la retraite, & contre le Pays où ils ont trouvé un aſyle. Il met par-là ſes propres enfans aux mains les uns avec les autres, & au hazard de s'entrégorger, & cela preſque volontairement, & ſans aucune autre contrainte que celle que lui fait l'envie qu'il a de paſſer pour bon citoyen & pour bon Sujet de V. M.

Il n'y a perſonne qui n'avoue que ces gens-là n'en auroient point uſé ainſi ſous les Regnes précédens. Tous ceux

ceux qui portent les armes chez les Etrangers auroient demeuré dans le Royaume où ils les porteroient de même ; mais ce seroit pour maintenir leur liberté ou plutôt leur indépendance ; ce seroit pour s'opposer aux volontés de V. M. & ceux de ce parti qui la servent encore fidélement, n'en feroient pas moins que les autres, & se joindroient à eux pour l'outrager.

D'où vient donc cette différence de ce qui se passe aujourd'hui à ce qui se faisoit autrefois ? D'où vient ce changement ? De la différence avec laquelle V. M. manie l'autorité Royale ; de son discernement à en faire le véritable usage ; de son adresse à conduire cette bête brute qui s'appelle le Peuple, & qui demeurant sans frein, court à l'abandon de tous les côtés où son instinct la pousse, mais qui s'accoutume insensiblement à se laisser régir par le mors qu'on lui donne, & à marcher mieux à proportion de ce qu'on lui tient la bride plus serrée.

C'est le pouvoir absolu qui seul est le véritable frein capable de domter la fougue d'une multitude aveugle & capricieuse,

pricieuſe, comme il eſt en même tems l'objet de l'admiration des grands politiques qui en connoiſſent les avantages, & des eſprits les plus éclairés qui voient qu'une partie de la gloire du Souverain réjaillit ſur les Sujets.

En effet il y en a peu parmi les vôtres, qui en voyant augmenter l'eſtime de tout l'Univers pour V. M. ne ſoient perſuadés qu'elle a auſſi augmenté pour toute la Nation qui eſt ſous votre Gouvernement. Il n'y en a preſque point qui allant faire des feux de joie pour vos conquêtes, ne ſoit ſi tranſporté de plaiſir, qu'il ne s'imagine en quelque façon y participer, & qu'il ne ſe croye trop recompenſé des contributions immenſes qu'il eſt obligé de fournir pour la guerre, par les glorieuſes acquiſitions que fait V. M. & par le reſpect dans lequel votre puiſſance & les grandes actions des François tiennent tous leurs voiſins.

Ainſi V. M. aura raiſon de ne ſe laiſſer ſéduire par aucun conſeil, s'il ſe trouvoit à l'avenir quelqu'un des ſes Miniſtres ou de ſes Directeurs qui oſât lui en ſuggerer de contraires à ceux qu'Elle

qu'Elle a toujours suivis, & qui tendissent à lui faire relâcher une partie des droits de son autorité, à quoi Elle ne peut jamais descendre sans intéresser sa gloire. Son but principal, sa premiere vue doit toujours être de s'affermir en cette autorité suprême & indépendante, & de travailler à la transmettre dans toute son étendue & dans toute sa vigueur aux Rois ses successeurs, qui seront obligés de vous regarder comme un nouveau Fondateur de la Monarchie, puisque vous aurez amené la forme du Gouvernement à sa perfection.

A cet avantage qui revient à vos Sujets du côté de la gloire se joignent ceux des grandes recompenses que le pouvoir sans bornes met entre les mains de V. M. pour leur distribuer. Combien ne s'est-Elle point fait restituer de droits & de revenus qui avoient été usurpés sur la Couronne ? Combien de Bénéfices & de biens Ecclésiastiques, dont on lui avoit enlevé la disposition ? Et si toutes ces sources de bienfaits qu'Elle a à répandre n'étoient pas encore assez abondantes, le pouvoir arbitraire

bitraire ne l'autoriſe-t'il pas à impoſer tels nouveaux tributs qu'il lui plaît pour remplir ce défaut.

Ce ſont ces grandes libéralités, ces recompenſes riches & magnifiques, dont V. M. ne manque pas de combler ceux qui les méritent par l'attachement qu'ils ont pour ſa gloire, & par les ſervices qu'ils rendent à l'Etat, qui animent les cœurs de ſes Guerriers, & qui aident à former cette multitude de Héros dont les belles actions donnent de l'émulation à tous les Peuples du Monde.

Dans les Sciences & dans les beaux Arts auſſi-bien que dans la guerre la France ne l'emporte-t'elle pas aujourd'hui ſur toutes les autres Nations ? Les plus rares eſprits & les plus excellens Ouvriers n'accourent-ils pas de toutes parts dans un Royaume où on ſçait en même tems diſtinguer leur mérite, & le recompenſer. Mais ſur-tout on voit s'y rendre en foule les plus braves & les plus généreux Guerriers qui expoſent leur vie pour le ſalut du Noble, tandis que dans l'oiſiveté & parmi les plaiſirs il jouit de ſes priviléges; &

pour

pour celui du Marchand, qui dans la tranquillité qu'ils lui procurent, acquiert & poſſéde quelquefois des richeſſes immenſes. Cependant le Soldat dans les autres Etats n'eſt regardé du Noble & du Bourgeois que comme un mercenaire qui eſt trop heureux de ce qu'on lui fournit très-médiocrement de quoi vivre. Ses ſervices qui méritent les plus grandes fortunes & les premieres recompenſes, y ſont avilis par ſa facilité. Les Peuples ne comprennent pas la grandeur de ſes travaux, ni n'en connoiſſent pas le prix, parce qu'il ne les leur met pas lui-même aſſez haut; & les Marchands qui n'eſtiment que ce qui eſt cher, ne font ſi peu d'état d'une vie qui eſt ſans ceſſe expoſée pour leur ſureté, que parce qu'ils en ont le ſacrifice à trop bon marché.

C'eſt une prévention dont il n'y a que la puiſſance abſolue de V. M. qui ait fait revenir ſes Peuples, & que rien ne ſera capable d'ôter aux Etrangers. Ceux-ci s'imaginent avoir fait un grand effort en portant leur liberté à deux mille écus dans une occaſion où V. M. n'a

n'a pas cru faire largeſſe que d'en donner cent mille. Voilà le ſecret par lequel elle a attiré à ſon ſervice les plus braves d'entre ſes voiſins, & piqué les plus indolens d'entre ſes Sujets. Mais pour pouvoir pratiquer ce ſecret, il faut qu'un Souverain ſoit en état de faire ce qu'il veut, de dépouiller ſans rien craindre les Membres de ſon Etat qui cherchent à repoſer tranquillement dans leurs lits & ſous leur toît, afin de vêtir ceux qui vont s'expoſer aux injures de l'air & aux ardeurs du Soleil pendant que les autres dorment à leur aiſe.

De l'Egliſe.

LEs affaires de la Religion ſont aujourd'hui dans un état ſi violent au dedans, quelque paiſible qu'il paroiſſe au dehors, qu'il n'y a point de matiere ſur laquelle la politique ait plus de quoi s'exercer. Preſque tous les Réguliers ſont maintenant dans la contrainte. Une partie des autres Eccléſiaſtiques y eſt auſſi. Il y a un Corps très-conſidérable de Laïques qui gémit ſous le poids de la violence qu'on continue à exercer ſur

ſur leurs conſciences, dont on n'a pu domter les mouvemens, & quelque bonne mine que faſſe le Pape regnant le S. Siége n'eſt pas ſatisfait.

Si on avoit cru à Rome trouver autant de vigueur en V. M. qu'Elle en a fait paroître, on ſe ſeroit bien donné de garde de commencer à la harceler. Les précédens Pontifes en auroient uſé comme fait le Pape d'aujourd'hui. Ils n'auroient rien entamé. Ils auroient diſſimulé ce qu'ils prétendent avoir été donné d'atteinte à leur autorité & à leurs droits. Mais preſque toujours accoutumés de venir à bout de la réſiſtance des Princes, ils n'ont pas cru que la vôtre iroit ſi loin. Cependant après s'être déclarés ils n'ont pas voulu s'en dédire, & tâchant d'allier par-tout l'infaillibilité du fait avec celle du droit, ils ont mieux aimé demeurer juſqu'à la mort brouillés avec la France, que de ſe retracter, & d'avouer qu'ils étoient mal fondés en leurs prétentions.

Le Pape regnant qui a vu que la réſolution de ſes Prédéceſſeurs avoit été ſurmontée par la vôtre, n'a pas jugé à propos de ſuivre la route qu'ils lui avoient

avoient tracée. Il a pris le parti de favoriser V. M. dans tout ce qui ne concernoit point les matieres en question, à l'égard desquelles il s'est tû afin de n'être pas obligé ou de céder ou de se brouiller aussi, attendant que des conjonctures plus favorables lui donnent lieu de reprendre les procès qui demeurent indécis entre V. M. & le Saint Siége.

Car on ne doit pas s'imaginer que Rome ait dessein de rien relâcher dans le fonds. Elle ne démord jamais de ce qu'elle a entrepris, & fût-ce après des siécles entiers, elle fera un jour revivre les prétentions qu'elle a une fois mises en avant.

Je n'en excepte pas même ce qui regarde les franchises des quartiers, quoique ce ne soit pas un de ces points de Doctrine qui donnent atteinte à son autorité Ecclésiastique, & que l'affaire ne devant être considérée que comme de Prince à Prince & de Séculier à Séculier, le Pape pût vous faire justice sans intéresser la délicatesse de ces sortes de droits auxquels il ne veut point souffrir qu'on touche le moins du monde.

Il ne faut pas néanmoins espérer qu'il se rende beaucoup plus traitable sur ce point que sur les autres. Quand la nécessité d'obtenir de vous quelque condescendance pour lui dans les autres points contestés, l'engageroit à entrer sur celui-ci en un accommodement par lequel il semblât vous accorder quelque chose, il tâcheroit de ne le faire qu'avec tant de restrictions, & en des termes si équivoques, qu'ils pussent être encore sujets à interprétation; & en tout cas on aura toujours au besoin la minorité de l'Eglise à confondre avec les intérêts de l'Etat, en vertu de laquelle on prétendra que le mineur releve le majeur.

Mais sans parler de la Régale, à laquelle V. M. ne s'attache pas tant par l'utilité qui lui en peut revenir, que pour ne céder rien à Rome qui sçait trop se prévaloir des déférences qu'on a pour elle, quel accommodement pourroit-on faire sur les décisions du Clergé de France? Elles sont nettes, elles sont claires, elles ne laissent point de difficultés. Il seroit de l'intérêt de tous les Etats du monde de les soutenir:

il

il eſt de celui de votre Couronne de ne vous en déſiſter jamais : il eſt de celui du S. Siége d'en demander éternellement la révocation, ou de les caſſer & annuller hautement & formellement ſi jamais il en trouve une favorable conjoncture, & ſi le Gouvernement de la France ſe retrouve jamais en des mains aſſez foibles pour permette au S. Pere de parler auſſi haut qu'il a fait autrefois.

Ce que les Papes ont entrepris en vertu de ce droit qu'ils s'attribuoient de diſpoſer de tous les Etats, eſt trop connu pour ne comprendre pas combien ils ont d'intérêt à le rétablir s'il eſt poſſible. C'eſt aux Souverains à ſe précautionner ſur ce point, & à mettre ordre que les Peuples ne retombent plus dans l'aveuglement où ils ont été.

Il n'y a jamais eu de Prince qui ait ſçu garder un ſi juſte milieu qu'a fait V. M. entre le reſpect qui eſt dû à la Religion & à ſon Souverain Pontife dans l'exercice qu'il fait de ſon auguſte Charge par rapport à la foi & à la conſcience, & entre la réſiſtance qu'il faut faire à ſes entrepriſes lorſqu'il les étend

au de-là des bornes de ce qui concerne ſes fonctions Eccléſiaſtiques.

Sur ce chapitre ſi délicat, on a vu preſque tous les Princes donner dans l'une ou dans l'autre extrémité. Henri VIII. Roi d'Angleterre ayant fort bien compris que la Cour de Rome s'émancipoit infiniment au de-là de ſa Commiſſion Apoſtolique, qu'elle s'étoit autoriſée à juger des choſes qui n'étoient nullement de ſa compétence, & qu'il étoit de la prudence des têtes Couronnées de s'oppoſer à ſes uſurpations, il ne s'en tint pas à reſſerrer la Juriſdiction Eccléſiaſtique dans ſes juſtes limites, il prit feu contre Rome. Comme elle prétendoit tout avoir, il lui diſputa tout, & en lui ôtant ce qui ne lui appartenoit pas, il la dépouilla d'une main ſacrilége de ce qu'elle poſſédoit légitimement.

D'un autre côté les Etats qui ſe ſont fait un principe de conſcience d'être auſſi ſoumis au Lieutenant de Dieu qu'à Dieu même, lui ont non-ſeulement conſervé ſes droits légitimes, mais ils lui ont encore abandonné les leurs; & quoiqu'ils ayent aſſez ſouvent

ſenti

ſenti les inconveniens qui accompagnoient cette déférence outrée, ils n'ont pas eu la force de la ramener à ſes juſtes termes, & ils ont mieux aimé ſe rendre coupables contre eux-mêmes du péché d'omiſſion par rapport aux choſes de ce monde, que de celui de commiſſion par rapport à la vie à venir.

De-là eſt procédée cette alliance monſtrueuſe de Puiſſances opoſées l'une à l'autre, & ſi égales en autorité dans un Etat. L'Inquiſition condamne le pere mort & le fils vivant de Philippe II. Roi d'Eſpagne, & quand ce Monarque n'y conſentiroit pas, il ſe verroit forcé de ſouſcrire à une ſi terrible condamnation. Les Inquiſiteurs font lier, quand il leur plaît, un nombre de créatures humaines, parce qu'elles ne peuvent pas croire ce qu'on veut qu'elles croient, & quelquefois par d'autres motifs, quoique ſous ce même prétexte; ils les font jetter dans un feu ardent, & le Roi d'Eſpagne eſt obligé d'aſſiſter à ce barbare ſpectacle, de contempler cette horrible exécution, & de témoigner qu'il ſe divertit beaucoup à la voir.

Quand je fais réflexion sur le pouvoir de ce Tribunal & sur les sentimens de V. M. je ne puis m'empêcher de vouloir deviner ce qui se seroit passé entre Elle & lui, si Elle l'avoit trouvé établi en France, & après y avoir bien pensé & considéré le furieux conflict qui se seroit fait entre un Roi qui a le cœur si noble & si indépendant, & une Puissance si absolue & si autorisée dans les esprits des Peuples, j'en demeure absorbé, & je me perds dans mes imaginations.

La République de Venise est un des Etats qui est gouverné le plus sagement sur le fait de la Religion. Elle a reconnu le centre de l'unité dans le siége de Rome. Elle a suivi les décisions qu'il a faites en matiere de foi; elle en a gardé le culte, elle lui porte le respect qui lui est dû. Mais elle ne le laisse ni dominer dans l'Etat, ni en régler les intérêts, ni introduire les Tribunaux qu'il lui a plu d'ériger depuis qu'il a aspiré à la Monarchie universelle.

Cette ambition des Papes poussée souvent avec aveuglement & avec excès, a par un autre excès fait tomber beaucoup

coup de Peuples dans l'héréſie, parce qu'ils ne pouvoient croire qu'un injuſte Siége dût enſeigner une doctrine juſte, & qu'obligés par leurs lumieres naturelles de lui être oppoſés à de certains égards, ils ſe ſont piqués de lui être oppoſés en tout.

Mais ſi leur averſion outrée leur a été préjudiciable à eux-mêmes, en les faiſant éloigner du centre auquel doivent aboutir toutes les lignes de la Religion qui ſont droites, elle n'a pas été inutile à ceux qui ont ſçu faire un bon uſage de la connoiſſance particuliere qu'ils ont priſe des procès que Rome faiſoit à ſes ennemis, & du tort qu'avoient ceux-ci, comme des choſes en quoi ils avoient raiſon.

Il ſe ſont ſervis de cet exemple pour ne pécher point, pour ſe tenir unis au gros de l'arbre, & n'en défigurer pas la beauté par un retranchement injuſte & peu néceſſaire; mais auſſi pour ne ſe laiſſer pas tellement couvrir de ſon ombre, qu'ils ne puſſent plus jouir de la clarté du Soleil, ni en recevoir d'influences que celles qui pourroient paſſer au travers de ſes branches & de ſes feuilles.

Ce n'eſt donc pas un ſi grand malheur qu'on ſe l'imagine ordinairement qu'il y ait des Hérétiques au monde. Lorſqu'il n'y en avoit point, ou qu'ils n'oſoient paroître, ou qu'on les mépriſoit ſi fort que perſonne ne vouloit les écouter, les Papes ont pris leur tems pour en faire accroire. Devenus maîtres des affaires de la Religion, ils ont adroitement ſçu y allier toutes les autres, & à la faveur de ce mélange d'intérêts, ils ſe ſont preſque par-tout rendus arbitres du temporel comme du ſpirituel.

Ainſi il n'y a pas lieu de s'étonner qu'ils témoignent tant d'indignation contre les Hérétiques, & qu'ils emploient le Clergé de chaque Etat pour les en faire chaſſer, ou pour les y faire exterminer. Il y va trop de leur intérêt, & ils n'en doivent ſouffrir en aucun lieu du monde où leur crédit peut s'étendre juſqu'à les détruire, puiſqu'en quelque endroit qu'il s'en trouve ils font leur principale affaire d'anéantir Rome, comme de ſon côté Rome emploie tout ſon pouvoir à les extirper.

Une

Une des principales vues d'un bon Politique doit être de se former un plan raisonnable de la conduite qu'il faut tenir à l'égard du S. Siége & de ses ennemis, & de ce qu'il faut faire par rapport à l'établissement où se trouve chacun des deux Partis dans l'Etat.

La Religion en soi-même est l'objet le plus auguste & le plus digne de la vénération des hommes, le lien le plus beau & le plus utile des Societés, la Mere qui les couve dans son sein, qui les éleve, & qui prend soin de les former à toutes les vertus. Il n'y a donc point de Sociétés qui puissent sans crime se dispenser d'honorer leur Mere, & qui ne doivent empêcher qu'aucun de ceux qui sont dans l'enceinte de leur vaste Famille ne les traite avec mépris ou irrévérence.

C'est ce qui se pratique dans tous les Etats du monde. Il n'y en a point qui souffrent l'irréligion ou les blasphêmes. Ce qu'il y a de gens profanes dans leur sein sont obligés d'étouffer leurs impietés, & je ne crois pas que parmi les Nations policées il y ait personne qui ose dire hautement qu'il vit

ſans Religion, bien loin d'oſer employer ſa langue ſacrilége à la combattre & à la détruire.

Mais le reſpect qui eſt dû à la Religion en général ne peut pas être exigé dans la même étendue pour chaque Religion particuliere ; autrement ce lien qui unit ſi heureuſement & ſi fortement toutes les Sociétés, venant à être ſerré avec trop de force & de violence, ne manqueroit pas de les bleſſer & de leur faire de dangereuſes plaies.

Les égards que l'Etat doit obliger ſes Membres d'avoir pour chacune des Religions qui ſe trouvent établies, ſont différens ſelon les différentes diſpoſitions où ſont les Peuples. Comme on ne doit jamais permettre ni à un particulier, ni à un Corps de parler irrévéremment ou trop fortement de la Religion dominante, il faut auſſi tenir la main à ce que ceux qui la profeſſent ne diſent rien d'injurieux aux autres Sectes qui ſont tolérées.

La queſtion eſt de ſçavoir s'il en faut tolérer, & ſi les Princes Catholiques doivent ſouffrir l'exercice d'une autre

Religion

Religion dans les Pays où ils dominent? Le Pape n'approuve pas cette tolérance, & il a raiſon. La Politique l'admet en de certains cas, & elle n'a pas tort.

En général le Pape a raiſon, car il eſt de ſon intérêt de faire des Catholiques. C'eſt ſa vocation, c'eſt ſon avantage, & l'expérience lui fait tous les jours connoître qu'entre les Proſelytes qu'on a faits par violence, il y en a toujours quelqu'un qui devient effectivement bon Catholique; & à l'égard de ceux qui demeurent dans l'incrédulité, comme ils ſont toujours deſtinés à la damnation, il n'importe pas beaucoup que ce ſoit hors de l'Egliſe ou dans l'Egliſe qu'ils ſe damnent.

Tout le Clergé étant dans la dépendance du Pape, comme dans l'uniformité de Doctrine avec lui, il n'y a preſque pas un Eccléſiaſtique qui ne ſoit dans ce principe, ſur-tout les Réguliers qui lui ſont dévoués d'une façon particuliere. On peut donc toujours faire fonds qu'il n'y aura point de Directeur de Conſcience qui ne tâche de ménager toutes celles qui lui ſeront commiſes, & qui ne les ſollicite à

contraindre & à maltraiter les Hérétiques.

J'oſe dire à V. M. que je ne ſçai ſi Elle a été aſſez en garde contre ſes Directeurs ſur ce point-là. Quoiqu'il en ſoit, ſon bonheur ordinaire l'a tirée d'affaire. Le ſuccès a juſtifié le deſſein qu'Elle a eu d'éteindre l'Héréſie dans ſon Royaume, & rendu légitimes les moyens dont Elle a permis qu'on ſe ſoit ſervi pour en venir à bout. Le grand ouvrage de la Réunion eſt achévé, au moins à le regarder par l'extérieur. Ce ſeroit en vain qu'on porteroit à préſent la vue ſur le paſſé, il ne ſe révoquera plus, & les conſeils ne peuvent avoir d'effet que pour l'avenir.

La Politique de ſon côté n'a pas tort d'admettre la tolérance en de certains cas; car lorſqu'elle eſt établie de longue main, ou qu'il y a un Corps ſi puiſſant qui la demande, que l'Etat ſe trouveroit en danger d'en être bouleverſé, on ne peut pas la refuſer; ou bien il s'enſuivroit que la Religion, cette Mere de la Société, étoufferoit ſa fille, & que du plus aſſuré principe de l'ordre, on en feroit un principe de déſordre & de confuſion. Mais

Mais pour s'acquitter à la fois des devoirs de la Religion & de ceux de la Politique, il n'y a point de Souverain qui ne doive employer ſes ſoins & ſon autorité à diſſiper les Sectes, à ramener dans le ſein de l'Egliſe ceux qui s'en ſont retirés, & à y faire entrer ceux qui n'y ont jamais été. Quand un Conſeil de Conſcience n'inſpirera au Prince rien de plus outré contre les Sectaires, ſon Conſeil ordinaire n'aura pas raiſon de s'y oppoſer.

L'uniformité en matiere de Religion eſt d'une grande importance dans un Etat. Attachés que ſont les hommes aux ſentimens que la Religion inſpire, & bien plus fortement qu'à toutes les autres paſſions qui peuvent les agiter, ils portent leurs aigreurs ſur ce ſujet, leurs haines & leurs guerres, beaucoup plus loin qu'en toute autre occaſion. Il s'éleve entr'eux plus de conteſtations, de querelles & d'animoſités ſur ce point, qu'aucun autre intérêt n'eſt capable d'en faire naître. Lors même qu'il ſe forme des cabales de pure Politique, on ne manque pas d'y appeller la Religion afin de fortifier le parti, &

d'y

d'y embarquer un nombre infini de gens qu'aucun autre prétexte n'y feroit jamais entrer.

Cette uniformité s'entretient dans le Monde Chrétien par le moyen du Pape. Il faut demeurer d'accord que l'établiſſement de cette Puiſſance Eccléſiaſtique eſt admirable, & qu'on ne peut pas concevoir comment tant de divers génies & d'humeurs différentes pourroient demeurer dans une ſi grande union de ſentimens, & dans l'obſervation d'une même diſcipline, s'il n'y avoit ſur la terre une autorité également révérée des Peuples & des Souverains qui fût deſtinée à entretenir cette merveilleuſe harmonie.

La ſaine Politique ne peut donc point permettre qu'on ſe détache de cette Puiſſance, dont l'établiſſement produit tant d'effets ſi utiles, deſquels je ne ferai ici aucun détail parce qu'ils ſont aſſez connus. C'eſt le principe d'une unité qui ſe conſerve parmi les Nations les plus deſunies; un germe qui entretient toujours en elles les diſpoſitions néceſſaires à la réunion. C'eſt une eſpéce de tuteur de la famille Chrétienne

tienne contre lequel, à la vérité, les Princes peuvent agir lorſqu'il fait des malverſations, ou qu'il adminiſtre mal les affaires qui lui ſont commiſes; mais ils doivent toujours reſpecter en lui le titre de tuteur, & lui laiſſer libre l'exercice de ſa Charge dans les choſes qui en dépendent.

Cependant comme il n'y a rien de ſi parfait au monde qui n'ait ſon défaut, rien de ſi utile qui n'ait ſon inconvenient, rien de ſi beau qui n'ait ſes taches, ce ſalutaire établiſſement du S. Siége a auſſi ſon mauvis côté. L'eſprit humain qui abuſe des meilleures choſes & qui les gâte, ayant employé ce légitime pouvoir à des uſages illégitimes l'a rendu ſuſpect. Les Papes en traitant les Hérétiques avec trop de rigueur, & en obligeant les Princes à les traiter de même, ont rendu les Hérétiques néceſſaires aux Peuples & aux Princes, & ont engagé dans la ſuite les Souverains à les épargner, afin de s'en ſervir à éclairer les démarches de Rome, & à la mortifier quand elle s'en fera trop accroire.

Les Hérétiques ſont donc néceſſaires dans

dans le monde pour aider à réprimer le Pape lorſqu'il s'échappe au-delà des bornes de ſon adminiſtration. S'il arrivoit encore, comme autrefois, qu'il ne ſe trouvât dans l'Europe que des Princes foibles & des Peuples groſſiers & ignorans, la haine & les lumieres de ces ennemis de l'Egliſe ſeroient un ſel qui préſerveroit les Etats de la corruption dont les Eccléſiaſtiques les avoient remplis.

Mais comme il y a aſſez & trop de ces Sectaires dans le voiſinage de la France pour produire cet effet, il n'eſt pas beſoin qu'elle en entretienne dans ſon ſein ſans néceſſité. Il germera aſſez de cette mauvaiſe ſemence dans les terres étrangeres ſans la laiſſer croître parmi les bonnes plantes qui en ſeroient peut-être enfin étouffées ſi elles en étoient également preſſées au dehors & au dedans.

Le deſſein de la détruire en votre Royaume étoit digne de V. M. qui n'en conçoit que de grands & d'extraordinaires, & les meſures qui avoient été priſes pour y parvenir, étoient ſi juſtes & ſi bien concertées, qu'il ſembloit qu'on

qu'on ne pouvoit pas manquer de réuſſir. La maniere même dont on s'y étoit pris d'abord avoit déja eu des ſuccès ſi avantageux, qu'il y avoit lieu de s'en promettre des ſuites tout-à-fait favorables, & d'eſpérer qu'avec le tems on en viendroit ſi heureuſement à bout que ce ſeroit une affaire vuidée ſans retour.

Mais V. M. excitée par le zéle que Rome lui faiſoit inſpirer, n'a point voulu attendre des effets qui étoient trop lents au gré de l'impatience du Clergé. Elle a par complaiſance pour lui précipité ſes démarches, & ordonné qu'on arrachât promtement cette yvraie dont la racine a été tirée de la terre, & renverſée ſur le champ, où on prétend la laiſſer ſécher à loiſir.

Quoi qu'il en ſoit, comme il vaut mieux occuper la terre d'une ſemence mauvaiſe en elle-même, lorſqu'elle rapporte un fruit utile au Laboureur par le débit qu'il en fait, qu'en la laiſſant tout-à-fait inculte faute de bon plan, demeurer privé de tout revenu, & reduite à l'indigence, je crains que V. M. ne trouve dans la ſuite qu'Elle s'eſt

s'eſt trop précipitée en faiſant faucher tout d'un coup ce qu'il ne falloit que ſarcler & détruire avec le tems & par degrés.

Car s'il paroît que l'Etat n'ait point ſenti de ſecouſſe trop violente par ce grand bouleverſement qui s'y eſt fait, & ſi on ne s'apperçoit pas encore beaucoup des déſordres qu'il a cauſés, il eſt néanmoins conſtant que votre Conſeil de Conſcience, qui ſe ſent toujours de l'eſprit de Rome ſur-tout à l'égard des Hérétiques, s'eſt peu mis en peine de la diminution de vos revenus, & de l'affoibliſſement du Royaume qui eſt plus grand qu'on ne croit; & que tous vos Directeurs n'ont eu en vue que d'augmenter l'Empire & les revenus du Pape & du Clergé.

C'eſt là l'unique motif qui les a pouſſés à faire de ſi puiſſantes ſollicitations à V. M. & à preſſer un dénouément trop promt & trop irrégulier. Vous avez eu pour eux une complaiſance dont les fâcheuſes ſuites, qui, ſi je l'oſe dire, ſemblent ſe préparer, doivent vous déterminer à ne faire point de difficulté de vous en dédire.

Il

Il a ſorti de votre Royaume un Peuple très-conſidérable, & ſi la plus grande partie n'a emporté que très-peu de bien, c'eſt au moins de l'argent comptant qui s'en eſt allé avec ces fugitifs. Mais quelles ſommes immenſes n'avoient point une multitude de Marchands qui ont fait retraite, & qui ont ſauvé tous leurs effets? Comme les P. Réformés n'étoient plus admis, ni aux Charges, ni dans les affaires de V. M. il s'en étoit beaucoup jetté dans le négoce, & la plûpart de leurs biens conſiſtant en argent ou en effets, il leur a été facile de les tranſporter,

Cette vérité n'eſt devenue que trop ſenſible par la quantité prodigieuſe d'eſpéces de monnoie de France qui s'eſt trouvée dans les Pays voiſins, d'où on a bien eu de la peine à en faire revenir une très-petite partie, tout le reſte y ayant demeuré.

Ce déſordre n'eſt pas le ſeul qu'on ait remarqué. Il y en a eu d'autres qui n'étant pas ſi conſidérables que les ennemis de V. M. le publient, ne laiſſent pas toutefois d'être de quelque conſéquence. On peut mettre en ce rang les manufactures

manufactures de France que les fugitifs ont établies chez les Etrangers, où on prétend qu'ils en ont déja tellement perfectionné quelques-unes qu'il ne faut point eſpérer qu'à l'avenir elles ſoient abandonnées, ni qu'on revienne chercher en France ce qu'on trouvera commodément chez ſoi.

Mais le plus grand mal & la plus dangereuſe de toutes les ſuites de cette affaire, eſt que les Troupes de vos ennemis ont été fortifiées de ceux d'entre les François, qui ayant déja exercé la profeſſion des armes, ſont allés communiquer ailleurs les lumieres qu'ils avoient acquiſes ſous les auſpices de V. M. Outre cela il y a eu encore beaucoup de gens de cœur, qui ne ſembloient pas à la vérité deſtinés pour la guerre, mais que le beſoin a réduits à prendre ce parti, & qui preſſés de la néceſſité, & animés du vain deſir de ſe faire jour par cette voie à rentrer dans leur Patrie & dans la poſſeſſion de leurs biens, avec la diſpoſition que les François ont aux armes, n'ont pas combattu moins courageuſement, & n'ont pas moins rendu leur valeur funeſte à leurs

Com-

Compatriotes, que ceux qui de tout tems s'étoient exercés en l'art de la guerre.

Le nombre n'en eſt pas même ſi médiocre qu'on oſe quelquefois l'aſſurer à V. M. & il ne diminue pas par la mort de ceux qui périſſent; car de nouvelles néceſſités font tous les jours de nouveaux ſoldats parmi eux auſſi-bien qu'en France, & ce qu'il y a à préſent de gens de cette Religion ou qui ſortent encore de tems en tems du cœur du Royaume, ou qui déſertent ſur les frontieres, ſont preſque tous jeunes & capables de ſervir dans vos Armées, ou d'être utiles à l'Etat par leur travail.

La France commence à avoir beſoin d'Ouvriers ſur-tout pour la culture de la terre, auſſi-bien que de Soldats. Il n'y a point de Province qui ne ſe reſſente de cette diſette plus dangereuſe qu'aucune autre. Les vignobles ſont abandonnés, les terres labourables ſont en frîche, les béches & les faucilles ſont transformées en piques & en épées.

Ce ne ſera pas la fin de la guerre qui fera ceſſer ce déſordre, comme ce n'eſt

pas

pas la guerre qui l'a causé. Si l'on n'avoit point écarté tant de Peuples, il y en auroit eu assez pour suffire à la guerre, & aux ouvrages ordinaires, & au commerce. Mais en tout cas ce que la guerre peut avoir contribué à ce mal étoit inévitable. Quand il s'agit de votre gloire il n'y a rien à dire, si elle doit périr il faut qu'avec elle toute la France périsse, ou c'est une ingrate & une perfide. Alors il n'y va pas moins que du salut de l'Etat, & c'est le prémier intérêt de tous ceux qui en sont les Membres.

Mais en ce qui regarde les fugitifs que la France a perdus, il ne s'agissoit à proprement parler que de la gloire de Rome; la vôtre n'y étoit intéressée qu'autant qu'il vous plaisoit, c'est-à-dire, autant que vous auriez résolu de maintenir & d'étendre le Regne du Pape, & de lui donner votre protection, ce qui est une espéce de gloire à laquelle V. M. & ses augustes Devanciers ont été très-sensibles, & peut-être trop, puisqu'à son égard, aussi-bien qu'au leur, les Papes ont été souvent des ingrats, & Rome une insolente.

Car

Car pour le fonds de la choſe même par rapport à V. M. quel avantage ou quel honneur y avoit-il à acquerir pour Elle ? Ne regnoit-Elle pas auſſi abſolument ſur cette eſpece de Sujets que ſur les autres ? Y avoit-il rien parmi eux qui fût exemt de ſa Juridiction ? Leurs biens, leurs perſonnes, leurs vies, tout ne lui étoit-il pas également dévoué, & lorſqu'il falloit aller à la guerre contre les Nations d'une même profeſſion qu'eux, les a-t'on jamais vu s'épargner ? Du Queſne ne commandoit-il pas l'Armée navale quand Ruyter fût tué ? Les Maréchaux de Turenne, de Gaſſion & de Schomberg, ont-ils favoriſé ou les Allemands ou les Hollandois ? Les P. Réformés ne furent-ils pas les ſeuls d'entre vos Sujets qui arrêterent les progrès du Prince de Condé dans le Languedoc, & qui lui fermerent les portes des Villes où leur nombre les rendoit les maîtres ? Y a-t'il eu de négociations plus favorables à V. M. que celles du Marquis de Ruvigni en Angleterre.

Elle n'étoit donc nullement obligée de maltraiter ce Corps de ſes Sujets.

Ce

Ce n'eſt qu'en faveur du S. Siége qu'elle l'a fait, & le S. Siége devoit bien la laiſſer faire à loiſir ſans l'engager à tant de précipitation ; ou du moins aujourd'hui que l'expérience a fait connoître le préjudice que ſes Conſeils ont apporté à l'Etat, il ne doit pas s'oppoſer à ce que la France ſe releve de cette perte autant qu'il lui ſera poſſible.

Une ame moins éclairée que celle de V. M. & qui donneroit généralement dans toutes les imaginations de ſon Conſeil de Conſcience, en viendroit peut-être à me ſoupçonner moi-même, ſinon d'héréſie, au moins d'être un fauteur d'Hérétiques ; & mon corps pourroit courir autant de danger d'être déterré & jetté au feu, qu'en courut celui de l'Empereur Charles V. contre lequel on conçut de pareils ſoupçons après ſa mort.

Pour me préſerver de cette infamie, que je ne mérite nullement, je déclare ici par mon Teſtament, Acte le plus digne de foi qu'un homme faſſe en toute ſa vie, que je n'ai aucune raiſon ni d'intrigues ni de ſentimens avec les Hérétiques, qui ſeront ſans doute d'aſſez

d'assez bonne foi pour me faire eux-mêmes la justice de me disculper de ce crime ; & je proteste que je vis & que je veux mourir dans la même créance que le Directeur de V. M. & que notre S. Pere le Pape.

Mais en convenant avec eux sur les dogmes speculatifs, je ne puis pas me dispenser de m'écarter souvent de leur pratique. Je ne doute pas qu'ils ne diffèrent extrêmement d'avec moi en ce point ; qu'il est bon que les P. Réformés fugitifs soient rappellés dans votre Royaume, & qu'on facilite leur retour par toutes sortes de voies, fût-ce par le rétablissement de l'Edit de Nantes.

Les raisons que j'en ai alléguées sont déja plus que suffisantes pour appuyer ce conseil, mais il y en a une autre qu'il faut bien peser ; c'est que dans quelque lustre que soit maintenant la France, avec quelque avantage qu'elle se soutienne aujourd'hui, quelque grande que soit sa puissance, quelque affectionnés à la Monarchie qu'on voie ses Peuples, & quelque enchantés qu'ils soient des vertus de V. M. son bonheur n'est pourtant pas plus fixe que

tout le reſte des choſes du monde, & qu'il faut toujours faire ſon compte que les armes ſont journalieres.

Je ne m'étendrai point ſur la maniere dont les changemens peuvent arriver. Les événemens ſont ſi divers qu'on pourroit rapporter un million d'exemples de deſſeins concertés avec les meſures du monde qui ſembloient les plus juſtes, & qu'un nouvel incident qu'il n'étoit pas poſſible de prévoir, eſt venu renverſer tout d'un coup. Le feu pris par hazard dans un magaſin de munitions de guerre, une terreur panique qui vient ſaiſir une Armée prête à combattre, un coup de vent qui porte les ennemis ſur votre Flotte, ou qui la diſſipe, peuvent mettre un Etat à deux doigts de ſa ruine.

Si donc les ennemis de la France, par quelque accident auſſi inopiné qu'il eſt aujourd'hui peu apparent, venoient à avoir le deſſus & à triompher d'elle, avec quelle hauteur ne demanderoient-ils pas eux-mêmes le rétabliſſement des Réfugiés. Plus le Pape & le Clergé ont témoigné d'ardeur à les faire maltraiter, plus V. M. y a fait conſiſter ſa

gloire,

gloire, & plus pour insulter le Pape, pour mortifier V. M. & pour flétrir votre gloire, ils seroient ardens à faire revivre des Loix de l'extinction desquelles vous avez fait votre plus grande affaire.

Car dans le fonds ce ne seroit pas l'envie qu'ils auroient de vous renvoyer vos Sujets qui les feroit agir. Quoiqu'ils en disent, de quoiqu'ils se vantent sur ce chapitre & chez eux, & par leurs Agens dans les Cours Etrangeres, quelque peu d'égards & même quelque mépris qu'ils témoignent pour ces étourdis, qui ont mieux aimé par un entêtement insuportable aller s'exposer aux froideurs & souvent aux hauteurs des Etrangers, que de continuer à se voir au-dessus d'eux par la protection de V. M. & par leurs propres qualités qui ne le cédent en rien à celles des autres Peuples, il est certain qu'ils n'incommodent pas les Nations parmi lesquelles ils se sont mêlés, & qu'elles n'auront pas beaucoup d'empressement pour s'en décharger.

On ne laisseroit pourtant pas d'exiger le rétablissement de l'Edit de Nan-

tes, ſi l'on ſe trouvoit en état de forcer V. M. à y conſentir. La raiſon que j'en ai déja alléguée eſt trop ſenſible, & il y a encore un autre intérêt qui ne manqueroit pas d'y porter vos ennemis. C'eſt qu'ils demeureroient perſuadés que la plus grande partie des Réunis mêmes qui ſont dans votre Royaume, & qui embraſſeroient de nouveau leur premiere Religion, ſeroient à l'avenir plus affectionnés à ceux qui leur auroient procuré la liberté de conſcience, qu'à V. M. ou qu'en tout cas ce ſeroit un parti dans l'Etat plus ſoupçonneux qu'il n'a été, & par conſéquent moins bien intentionné, & plus prêt à remuer.

Mais il ne faut pas douter que dans le tems qu'ils ſeroient jouir vos Sujets qui ſeroient au dedans du Royaume de tous les avantages du rétabliſſement de l'Edit de Nantes, ils ne fiſſent tous leurs efforts pour détourner ceux qui ſeroient parmi eux d'y venir prendre part, & ils ne manqueroient ni de raiſons vraiſemblables pour les arrêter, ni d'exemples propres à émouvoir leurs eſprits.

Ils

Ils ſçauroient leur répréſenter que ce qui eſt forcé ne dure ordinairement qu'autant que la force regne ; que ſi on a ci-devant imputé aux P. Réformés d'avoir autrefois extorqué l'Edit de Nantes les armes à la main, quoiqu'il fût connu de toute la Terre que le Royaume étoit alors en paix, & que cet Edit avoit été accordé librement par Henri le Grand votre Ayeul, avec connoiſſance de cauſe & de l'avis de ſon Conſeil, on leur imputeroit un jour, & peut-être bien-tôt, non-ſeulement d'en avoir eux-mêmes exigé le rétabliſſement, mais de l'avoir fait extorquer par des Etrangers, auſquels conſéquemment ils ſeroient tenus d'en avoir toute l'obligation & non à V. M.

Que V. M. dont ils font paſſer les nobles ſentimens pour une fierté outrée, conſervera toujours le ſouvenir de l'affront qu'Elle aura reçu, & voudra à quelque prix que ce ſoit ſe venger d'avoir été forcée à la choſe du monde à quoi Elle avoit le plus de répugnance, & pour l'exécution de laquelle Elle s'eſt abandonnée à une conduite qu'on ne peut pas lui repro-

cher dans aucune autre de ſes actions.

Que quand V. M. ſeroit perſuadée qu'ils n'auroient point ſollicité ſes ennemis à agir ſi vigoureuſement en leur faveur, & que cela ſeroit arrivé par le pur mouvement de la jalouſie de ſes voiſins, & par le plaiſir malin de la contraindre à une démarche ſi déſagréable & ſi mortifiante; toujours Elle les regarderoit comme la cauſe, quoiqu'innocente & accidentelle, & comme le ſujet de la cruelle mortification qu'Elle auroit ſoufferte, & qu'ainſi Elle ne pourroit les enviſager que comme des objets odieux.

Que V. M. ſenſible aux affronts comme Elle eſt, & toujours environnée des Emiſſaires de Rome n'auroit rien plus à cœur que de venger ſa gloire ſi mortellement outrée; qu'Elle abandonneroit tout autre deſſein pour y travailler, & qu'Elle ne manqueroit pas de s'y prendre dès qu'Elle verroit le moindre jour d'y réuſſir.

Qu'encore que pour porter l'inſulte plus loin les Puiſſances Etrangeres qui auroient procuré le rétabliſſement de l'Edit de Nantes, ſe fuſſent rendu garantes

rantes de sa subsistance & de son exécution à l'avenir, il n'en seroit néanmoins pas plus ferme, & qu'il n'y auroit que très-peu de fonds à faire sur cette garantie. Que tout ce que les P. Réformés auroient à espérer de plus favorable en vertu de cette clause, si on venoit à révoquer une seconde fois l'Edit, ne pourroit aboutir qu'à de pressantes sollicitations de la part des Garands pour engager V. M. à l'entretenir.

Car de se flatter qu'aucun Etat voulût prendre les armes, & s'attirer une guerre avec V. M. en faveur de vos propres Sujets, & par rapport à la Religion; ce seroit être bien aveugle, & se souvenir bien peu du passé. Il n'y a point de Souverains, il n'y a point de Peuples qui ne sçachent par une sanglante expérience quelles sont les suites de la guerre, & ils y regardent plus d'une fois lorsqu'ils l'entreprennent, même pour les intérêts qui leur sont les plus chers.

Mais supposé qu'il y eût des Puissances qui se piquassent de générosité jusqu'à ce point, ne sçait-on pas quelle

eſt la conſtitution du Gouvernement des Etats voiſins, & qu'il faut avoir le conſentement des Peuples pour trouver les fonds de la guerre. Les P. Réformés de France, ſur-tout ceux qui ont déja vécu depuis aſſez long-tems dans les Pays Etrangers, ſeroient-ils aſſez ſtupides pour s'imaginer que les Peuples voudroient fournir tant de millions en leur faveur, & courir encore les riſques de la guerre? Ces Peuples de qui ils eſſuyent tous les jours tant de rebuts, & qui auroient autant de penchant à les renvoyer chez eux, que les Souverains en ont à les conſerver dans leurs Etats.

Cependant ils n'auroient que faire de s'épuiſer en raiſonnemens ſur ce chapitre, car ils doivent être perſuadés que le cas n'arriveroit point, ſoit qu'il y eût garantie pour le rétabliſſement de l'Edit, ſoit qu'il n'y en eût pas. Non ſans doute, ſi malgré les oppoſitions de Rome & du Clergé V. M. trouvoit bon de rappeller de ſon propre mouvement les fugitifs, ou qu'Elle les reçût par contrainte & étant forcée d'en ſubir la Loi, Elle ne ſe prendroit

droit jamais à les détruire tout d'un coup par la révocation des Edits, & par la violence générale des Peres & des Freres Convertiſſeurs.

Inſtruite par une expérience qui l'auroit déja réduite à une ſi dure extrémité qu'eſt pour un grand cœur celle de ſe retracter, Elle ne prêteroit plus l'oreille aux avis de ceux qui l'auroient précipitée dans un ſi profond abîme. Elle ſe tiendroit ſur ſes gardes contre ſon Conſeil de Conſcience, & ſe livreroit à Elle-même & à ſon Conſeil Ordinaire.

Alors ce grand ouvrage qui avoit été autrefois ſi heureuſement commencé, & qui auroit pu s'achever de même, ce haut deſſein qu'on s'eſt tant applaudi d'avoir ſi facilement & ſi promtement exécuté, quoique les ſuites ne témoignent que trop qu'il y reſte encore beaucoup à faire, ne manqueroit pas de s'accomplir parfaitement & ſans retour par des voies moins éclatantes mais plus ſures.

On ne s'en prendroit plus au général. On détruiroit tantôt une Aſſemblée particuliere, tantôt une famille. On chaſſeroit tour à tour chaque per-

ſonne du lieu de ſa demeure, & par ce moyen on la mettroit dans l'impuiſſance de ſubſiſter & dans la néceſſité de ſe convertir. Les Edits, les Arrêts, les Déclarations, les charges publiques & les impôts, les procès, les informations ſur les termes d'irréverence prononcés contre les Miniſtres, ſur les conjurations contre l'Etat, ſur le manque de reſpect aux objets d'adoration qu'on porte dans les rues ſoit en proceſſion ſoit aux malades, ſur le défaut de tendre devant les maiſons aux jours de Proceſſion, ou d'avoir ſalué la Croix, ſur le mépris des Reliques, des Agnus-Dei, de l'Eau-benite; tous ces moyens ne ſeroient pas moins capables de les déſoler qu'autrefois. Mais particulierement les Procès domeſtiques qui ſe trouveroient aujourd'hui beaucoup plus frequens dans les familles, parce qu'elles ſeroient plus partagées en Catholiques & en Prétendus Réformés, & que ce qui s'eſt paſſé pendant le tems de la révocation de l'Edit en feroit naître une infinité, ces procès dans leſquels on feroit toujours ſuccomber les P. Réformés, avec mille autres inven-

tions

tions qui ont été déja pratiquées, & que l'occasion fourniroit encore, seroient plus que suffisans pour achever de les détruire.

Car il est sans contredit que le nombre en seroit peu considérable, & en lui-même & en comparaison de ce qu'il a été; & comme on est déja assuré que tous ceux qui ont demeuré de peur d'être privés de leurs commodités & d'abandonner leurs biens, demeureroient toujours, on n'auroit qu'à en user à leur égard comme on le jugeroit à propos. On seroit sûr de leur soumission lorsqu'on ne voudroit plus avoir de tolérance pour eux.

V. M. pensera peut-être qu'au regard de cette partie des P. Réformés qui est déja rentrée dans l'Eglise, il ne seroit ni juste ni prudent de leur redonner la liberté d'en sortir pour avoir encore la peine de les y ramener; & que pour les Réfugiés, comme les sollicitations de ceux parmi lesquels ils vivent, appuyées des fortes raisons que je viens d'alléguer, les empêcheroient sans doute de revenir, il n'est pas nécessaire de se jetter dans un si grand

embarras, & dans une contradiction auſſi manifeſte qu'eſt celle de rétablir ce qui eſt déja détruit pour le détruire encore.

A l'égard des Réunis, je puis aſſurer V. M. qu'ils conſidérent leur réunion comme forcée à cauſe de la voie par laquelle elle s'eſt faite, & qu'ils ne cherchent que l'occaſion de la retracter. Mais s'ils avoient été ramenés inſenſiblement & à ſucceſſion de tems, par des moyens qui les mettant en effet dans la néceſſité de ſe réunir, auroient pourtant ſemblé leur laiſſer la liberté de n'en rien faire, la choſe n'auroit pas moins réuſſi, puiſque la matiere y étoit diſpoſée, & cet ouvrage auroit ſubſiſté dans la ſuite, parce qu'il y auroit eu quelque apparence de liberté dans le choix, & que l'eſprit humain, qui eſt naturellement ennemi de la contrainte, ne la ſupporte ſur ce point avec quelque patience que lorſqu'elle n'eſt pas trop ſenſible.

Pour les fugitifs, eſt-il beſoin que je repréſente à V. M. quelle eſt la ſtupidité du Peuple? Qui eſt-ce au monde qui la connoît mieux qu'Elle? La multitude

multitude n'eſt-elle pas une bête qu'on pouſſe où l'on veut ? N'y a-t'il pas mille moyens de la matter comme de lui impoſer ? Un cheval rue d'abord qu'il eſt piqué, mais quand on continue à le preſſer, & qu'en lui faiſant faire un certain manege on l'accoutume à obéir à l'éperon, il ſe laiſſe régir & va où le Cavalier le mene. Les fugitifs ſeront-ils plus aviſés que ceux qui ſont dans le Royaume ? Combien d'impôts ne leve-t'on point ſur ces derniers qu'ils ſe diſpenſeroient bien de payer s'ils vouloient, & qui ſont néanmoins ceux qui les ruinent le plus. Des achapts d'Offices, des Rentes conſtituées, des biens de Communautés, & mille autres choſes, qui parce qu'elles ont l'air d'affaires volontaires, ou qu'elles flattent la vanité, vous produiſent de plus grandes ſommes, & réduiſent bien plus de familles dans l'indigence que les autres tributs qu'on paye par néceſſité.

Si l'on duppe ceux-ci par la ſurpriſe qu'on leur fait du côté de l'ambition ou de l'avarice, juſqu'à les engager à ſe ruiner volontairement, comment les

Réfugiés

Réfugiés ne ſeroient-ils pas les duppes de leurs plaiſirs & de leurs commodités, dont l'appas paroîtroit beaucoup plus fort qu'aucun de ceux qu'on peut tendre aux Regnicoles? Tous les Fugitifs qui ont quelque voie que ce ſoit de ſubſiſter en France ou par leur induſtrie ou par le bien qu'ils y ont laiſſé, & qui ſont dans la diſette chez les Etrangers, ou qui ne vivent que d'aumônes, n'y voudroient-ils pas revenir? Il eſt impoſſible qu'en pouvant vivre commodément dans ſa Patrie, ſuppoſé qu'on y ait la liberté de conſcience, on veuille demeurer expoſé à la merci des Etrangers, & leur tendre la main, qu'on ne ſe voit ſouvent remplie qu'avec des circonſtances qui aſſaiſonnent d'une amertume extrême la douceur du don. Ainſi ce qui ſe paſſe dans les aſyles des Réfugiés à l'égard de ceux qui ſe voient en cet état d'indigence, & qui ſont en très-grand nombre, n'empêcheroit nullement leur retour. On leur fait la charité, c'eſt un bonheur pour eux; le beſoin les oblige à la recevoir, & c'eſt ce qu'ils éviteront au moindre jour qui leur en ſera ouvert.

vert. Ils ſont dans la baſſeſſe & dans la dépendance ; le bien qu'on leur fait n'eſt pas capable de les en tirer; ils deſireroient ſans doute de changer de condition, & de faire finir les chagrins de ceux qui ne voulant point ſe décharger de ce fardeau, ne perdent néanmoins aucune occaſion de faire connoître que ſon poids les incommode.

Outre cet ordre de gens on verroit revenir tous ceux qui ont pris parti dans les armes. Ils vivent à préſent, mais la paix étant faite ils ſeront la plûpart ſans emploi, & preſque tous ceux qui pourront être conſervés auront en France & des biens à poſſeder & des emplois militaires à prétendre auſſibien que chez les Etrangers.

Enfin mille motifs de pauvreté, de miſere, d'attachemens de famille, avec les caprices qui ne poſſédent pas un petit nombre de gens, rameneroient ſans doute dans votre Royaume la plus grande partie de ceux qui s'en ſont retirés. Il y en reviendroit même une eſpece un peu moins duppe que les autres, & qui auroit des vues plus raiſonnables, mais en effet également deſtinée

tinée à ſubir un avenir douteux, quoi qu'ayant toujours un deſſein formé de s'y ſouſtraire. Je parle de ceux qui prévoyant les ſuites de ce rétabliſſement forcé, ne viendroient en France que pour y ménager leurs affaires, & mettre leurs biens ſur le pied de pouvoir être tranſportés dans le Pays Etranger, où ils auroient deſſein d'aller s'établir pour n'être pas expoſés à cet avenir qu'ils craindroient. Comme ſi V. M. ne ſçavoit pas les moyens de les empêcher de diſpoſer de leurs fonds, & de les convertir en des eſpéces qui puſſent être tranſportées; ou comme ſi ces gens eux-mêmes revenoient d'un autre monde, & avoient oublié qu'on a déja bien ſçu une fois leur lier les mains, & qu'ils ne puſſent comprendre qu'on ne ſçauroit pas moins encore les retenir & leur ôter les moyens d'exécuter ce qu'ils ſe ſeroient propoſé. Pendant qu'ils attendroient l'occaſion de pourvoir à leurs affaires V. M. feroit les ſiennes, & ils demeureroient enfin pris au même filet que les autres.

Il ne reſteroit donc aſſurément chez les Etrangers qu'un certain petit nombre

bre de Marchands & d'autres gens qui y auroient pris assez d'habitudes pour y établir un commerce raisonnable, ou trouvé l'occupation qui leur convient, & qui n'auroient point laissé de bien dans votre Royaume, ou si peu que leur nouvel établissement mériteroit de lui être préféré. Mais que seroit-ce que ce nombre ? A peine on s'en appercevroit. Il demeureroit comme englouti par la foule qu'on verroit revenir avec les derniers empressemens.

Au reste quand on se tromperoit dans cette conjecture, & qu'il reviendroit moins de Fugitifs que les apparences ne le font espérer, il me semble néanmoins qu'il n'y a pas à balancer sur leur rappel. Il s'agit de la gloire de V. M. Il y va de votre honneur & des atteintes auxquelles il pourroit se voir exposé, c'est à quoi il faut parer à quelque prix que ce soit dès qu'on aura le moindre soupçon du danger. Si la France peut se maintenir toujours avec les mêmes avantages qu'elle a aujourd'hui, si elle continue à être sur le pié de faire la loi à ses ennemis ; ou même si les succès demeurent tellement partagés,

qu'Elle

qu'Elle ne soit point contrainte à les recevoir d'eux, V. M. pourra laisser les choses dans la situation où elles sont, remettant au tems & aux soins de son Clergé, au zèle des anciens Catholiques, & à la vigilance de ses Intendans dans les Provinces d'achever le reste.

Mais si on peut prévoir le moins du monde que vos ennemis par leurs propres forces, ou par leur bonheur, ou par des accidens funestes qui pourroient arriver à la France, soit dans les Armées, soit dans l'intérieur du Royaume, ou par des maladies dont ce grand & robuste corps se trouveroit affligé, il ne faut pas manquer de rappeller de bonne heure & comme volontairement les Réfugiés, sans attendre qu'on soit forcé à les recevoir.

Peut-être même que quand l'état des affaires du dehors n'engageroit point nécessairement à prendre ce parti, V. M. ne feroit pas mal de s'y résoudre, & je ne sçai si après y avoir fait de sérieuses réflexions, le Clergé n'entrera point enfin dans les vues de votre Conseil. Car ne comprend-il pas que tôt ou tard il demeureroit maître aussi-bien

des

des Fugitifs que de ceux qui ſont encore dans le Royaume ? N'a-t'il pas connoiſſance de tous les moyens qu'on peut pratiquer pour les pouſſer dans le ſein de l'Egliſe ? N'eſt-ce pas lui-même qui fournit ces moyens, & qui ſe donne le ſoin de les inventer ? Mais quelle joie n'auroit-il point en voyant rapprocher à la portée de ſes coups tous leurs Miniſtres qu'il s'eſt ſi fort repenti de n'avoir pas retenus ? Il prendroit à loiſir ſes meſures pour ne laiſſer plus échapper une proie qu'il a tant regrétée.

Voilà ce que j'ai à répréſenter à V. M. ſur le chapitre des Hérétiques. A l'égard de l'autre parti, qui eſt celui de l'Egliſe, je prendrai auſſi la liberté de lui en déclarer mes ſentimens.

L'Egliſe en elle-même mérite d'être révérée. Sa gloire, comme je l'ai déja dit, ne doit pas être moins chere aux Princes Catholiques qu'eſt celle d'une Mere à ſes Enfans. Son repos ne leur doit pas être moins précieux. Ils n'en doivent jamais rompre l'union. Ils ne doivent jamais laiſſer altérer l'affection naturelle qu'ils lui portent. Ils ſont obligés d'entretenir toutes les marques eſſentielles

eſſentielles de la rélation de Mere & d'Enfans.

Mais comme un fils émancipé, ou parvenu à un âge avancé, peut quelquefois ſans injuſtice & ſans manquer au reſpect, maintenir ſes droits & plaider contre ſes parens, quand prévenus par de mauvais conſeils ils oppriment leur famille ; & qu'il a encore plus ce droit contre de ſimples tuteurs qui n'uſent pas bien de leur adminiſtration, un Catholique, & ſur tout un Souverain eſt bien fondé à s'oppoſer au Pape & à l'Egliſe répréſentative qui conſiſte en ſa Cour. Car il n'eſt dans le fonds qu'un ſimple tuteur, & non l'Egliſe même. Toute la Cour de Rome n'eſt qu'une Aſſemblée de Conſeillers établis pour exercer les droits de cette Mere en ſon autorité, & non pour les régler, parce qu'étant des droits naturels ils ſont déja tous réglés, & qu'ils ne dépendent nullement du caprice des Adminiſtrateurs qui doivent ſe régler eux-mêmes dans leurs fonctions ſuivant les loix que cette ſage Mere a preſcrites à ſes Officiers pour les faire obſerver, comme elle a ordonné à ſes enfans de les obſerver. C'eſt

C'eſt donc un abus que de préſumer qu'un Prince qui fait profeſſion d'être Catholique, & de demeurer dans le ſein de ſa Mere uni à toute la famille, ait en vue dans aucune de ſes actions de perdre le reſpect qu'il doit à cette Mere, de lui diſputer ſes droits, & encore plus de l'inſulter. Il arrive beaucoup plus ſouvent que ce ſont les tuteurs, que c'eſt le Conſeil établi pour régir les affaires de la famille, qui veut s'ingerer au-delà de ſon adminiſtration, & uſurper plus de pouvoir qu'il ne lui en a été confié; & qu'il cherche à s'emparer de toute l'autorité paternelle & de tous les biens de la maiſon.

Si donc on eſt obligé de reſpecter ces Tuteurs, & d'écouter les avis de ce Conſeil, on eſt auſſi fondé à examiner leurs démarches, & à veiller ſur leur conduite. On a droit de l'improuver ſi elle eſt mauvaiſe, & de leur réſiſter s'ils pouſſent trop loin leurs excès.

Il n'eſt pas beſoin d'avertir V. M. de ſe tenir ſur ſes gardes à l'égard du Pape, Elle eſt pleinement inſtruite de ce qui regarde immédiatement & la Cour de Rome & ſes vaſtes deſſeins.

Elle

Elle eſt informée des uſurpations que le Saint Siége a faites dans le gouvernement de l'Egliſe. Elle ſçait de quelle maniere il en faut uſer pour prévenir celles qu'il voudroit encore faire.

Mais V. M. n'eſt qu'à demi-éclaircie du pouvoir que le Pape poſſede par une voie plus indirecte, qui eſt le dévouement du Clergé pour lui dans tous les Etats Catholiques, où il ſe trouve par ce moyen quelquefois plus puiſſant que les Souverains mêmes, mais au moins ſouvent égal en autorité, & rarement inférieur.

Pour parer à ces inconveniens, V. M. n'a qu'à ſuivre toujours la même route qu'Elle a déja tenue à l'égard des principaux Bénéfices & de la Régale; à en faire Elle-même adminiſtrer tous les revenus; à ne les pas laiſſer entre les mains des Emiſſaires de Rome : mais ſur-tout Elle doit s'attribuer la collation de tous les Bénéfices, & ne les conférer qu'à des Sujets dont Elle connoiſſe & l'affection pour ſon ſervice, & la ſuffiſance pour l'emploi auquel ils ſont appellés.

Cette derniere qualité n'eſt preſque pas

pas moins néceſſaire que l'autre, parce que les lumieres des Eccléſiaſtiques ſervent non-ſeulement à inſtruire les Peuples ſur les matieres de Religion, mais encore à leur faire connoître l'étendue des droits de V. M. de ceux du Saint Siége, & de leurs propres; & lorſqu'ils ont cette connoiſſance ils en ſont bien plus diſpoſés à maintenir chaque Puiſſance dans la poſſeſſion de ce qui lui appartient, & bien moins attachés à ſuivre les inſpirations de la Cour de Rome ſur un point ſi délicat.

A l'égard des Bénéfices qu'on traite de médiocres ou de petits, dont V. M. laiſſe la diſpoſition à ſon Directeur de Conſcience, c'eſt un article auquel Elle doit prendre garde. Le nombre de ces Bénéfices va bien loin, & quoique le pouvoir de chaque Bénéficier ne ſoit pas grand, ils ne laiſſeroient pas tous enſemble de frapper un grand coup s'il s'agiſſoit de convoquer une Aſſemblée générale du Clergé pour traiter des droits & de l'autorité du Pape. Il ſeroit alors à craindre que tenant leur place comme de ſa main ils ne fuſſent trop à ſa dévotion. Le crédit qu'ils ont ſur l'eſprit

l'esprit du Peuple mérite aussi qu'on y fasse des réflexions, car comme il y a une grande multitude de ces Bénéfices médiocres, il y a aussi une infinité de consciences qui sont soumises à ceux qui les possedent.

Il seroit donc à propos de trouver une voie pour en remettre la collation entre les mains d'une ou de plusieurs personnes qui fussent tout à-fait dévouées à V. M. Peut-être qu'Elle ne voudroit pas faire aujourd'hui cette innovation qui chagrineroit trop son Directeur, mais il y aura moyen d'y pourvoir lorsqu'Elle sera obligée d'en prendre un nouveau, & en attendant Elle peut toujours commencer à en conférer Elle-même les plus considérables, comme Elle fait les Evêchés & les grosses Abbayes.

Beaucoup de gens s'étonnent que la charge des tributs qui se levent sur les Ecclésiastiques, tombe sur le bas Clergé bien plus à proportion que sur les Abbés & les autres Prélats. C'est néanmoins une conduite dont on ne peut se départir, & dont l'utilité prévaut sur les inconvéniens qu'on y trouve. Les hauts

hauts Bénéficiers ſenſibles à l'honneur de la diſtinction & aux plaiſirs de la vie, ſe trouvent d'autant plus obligés à V. M. qui leur accorde l'un, & les laiſſe jouir de l'autre en ne leur retranchant pas trop leurs revenus; & le bas Clergé qui eſt la plûpart ignorant, & de qui la dévotion pencheroit fort vers la ſoumiſſion aveugle au Pape, ſent néanmoins qu'il eſt ſous votre joug, & que le poids de votre autorité l'emporte ſur celui de l'autorité de Rome, qui ne le peut garantir de ce qu'il appelle accablement. Ainſi en conſervant ſes diſpoſitions à la ſoumiſſion, il les laiſſe détourner vers l'objet auquel elle eſt dûe, & dont il éprouve ſi ſenſiblement le pouvoir à ſe la faire rendre.

Pour les Réguliers ils ne ſe laiſſent pas ſi facilement entraîner. Ils ont deux principes qui ne doivent pas être agréables à V. M. celui de l'obéïſſance aveugle au Saint Siége, & celui de l'avarice & de l'accroiſſement des revenus de leurs Maiſons. Comme leur crédit ſur les conſciences a encore plus d'étendue que celui des autres Eccléſiaſtiques, & qu'on eſt prévenu en faveur de leur

ſainteté, ils ſont auſſi le plus à ménager, & il eſt néceſſaire de les amener adroitement au point qu'on ſouhaite.

Ils ont été déja remis dans la dépendance des Evêques par la Déciſion de l'Aſſemblée du Clergé, & on a commencé à leur faire ſentir les effets de cette dépendance par des manieres ſi douces & ſi honnêtes qu'elles ont contribué à leur en faire digerer la dureté. Tout s'eſt ſoumis à la viſite, juſqu'à l'Abbeſſe de Fontevraux qui s'eſt aſſez heureuſement en cette occaſion trouvée n'être que de la Maiſon de Mortemar; car ſi ç'avoit été une Princeſſe, comme il y en avoit toujours eu, & qu'elle eût refuſé d'obéïr, on n'auroit pas eu peu de difficulté à l'y contraindre.

Mais quoique V. M. ait ſouvent parlé d'un ton de maître, Elle n'a pas toutefois encore trouvé la conjoncture favorable pour empêcher les Couvens de plus recevoir aucune dot de ceux qui font profeſſion. C'eſt une affaire qu'Elle ne doit pas abandonner ſi Elle ne veut voir paſſer plus de la moitié des biens de la France en main-morte, d'où

on

on ne peut plus en tirer qu'une utilité très-médiocre pour les besoins de l'Etat.

Il seroit également juste & nécessaire de connoître quels sont les biens que les Couvens possedent déja, car ils sont si prodigieux, qu'on en pourroit retrancher une partie, sur-tout à de certaines Communautés. Mais afin que ni le Pape, ni le Clergé, ni le Peuple, ne pussent rien trouver à redire à cette disposition, il ne faudroit pas que V. M. appliquât ni à Elle-même ni à aucun Laïque ce qu'Elle retrancheroit. Elle pourroit le laisser pour servir de fonds au bas Clergé, & sur-tout aux Curés qui en manquent, & ne leur assigner plus leurs portions congrues sur les dîmes qui appartiennent aux Laïques, dont les revenus, que la plûpart consument à votre service, ne sont point capables de souffrir de la diminution. Par ce moyen V. M. déchargeroit quantité de Seigneurs Décimateurs des Paroisses, & mettroit le bas Clergé en état de lui payer de plus grosses décimes qu'il ne fait, & que ne font les Communautés mêmes par rapport aux

biens qui leur seroient enlevés, puisque chacune a son Patron dans votre Conseil qui la fait traiter favorablement.

Et comme le fonds dont on pourroit les dépouiller excéderoit encore de beaucoup tout ce qui seroit nécessaire pour revêtir le bas Clergé, on pourroit appliquer le reste à l'entretien des Religieux Mendians qui sont si fort à charge au Peuple. Que si leurs instituts ne leur permettent pas de faire un tel maniment, chaque Couvent pourroit en charger un ou deux Peres Temporels, comme ils les appellent, qui de leur côté feroient leur profit en lui rendant ce service, & pour lesquels il n'y auroit pas plus de danger à manier les revenus des Moines, non plus qu'aux Moines à recevoir les provisions du Couvent de leur main, qu'il y en a aujourd'hui pour les uns à manier l'argent qui est quelquefois donné en aumône aux mêmes Communautés, & pour les autres à se servir des denrées en quoi cet argent est converti par les Peres Temporels. Car il n'y auroit pas plus de mal, & il ne seroit pas plus contraire au vœu de

pauvreté,

pauvreté, de recevoir tout d'un coup de votre Royale main cette grande aumône pour suppléer encore au défaut des autres aumônes particulieres qui se trouvent quelquefois excéder les besoins journaliers, qu'il y en a de recevoir ces aumônes particulieres, & d'en faire un fonds entre les mains d'un Pere Temporel pour suppléer au défaut des aumônes journalieres.

Il sembloit autrefois qu'il importoit fort peu que les Appels comme d'abus fussent admis ou qu'ils ne le fussent pas, parce que les Parlemens & les Tribunaux Ecclésiastiques travaillant chacun de son côté à se rendre absolus, & à ne dépendre de l'autorité Royale que le moins qu'il leur étoit possible, il n'importoit pas aux Rois laquelle de ces deux Juriſdictions s'emparât d'une autorité qui étoit également perdue pour eux entre les mains de l'une ou de l'autre. Mais aujourd'hui que les Parlemens sont remis sur le bon pié, qu'ils n'exercent ce que le Souverain commet de son autorité entre leurs mains que par rapport à ses intentions, & qu'il n'y a plus d'attentats à craindre de leur

part, il eſt bon de tenir la main aux Appels comme d'abus, & de tranſporter à la Juriſdiction Séculiere toutes les affaires dont il y aura le moindre jour de lui attribuer la connoiſſance, parce que quelques efforts qu'on faſſe il ſera toujours impoſſible de s'aſſurer des Eccléſiaſtiques, & de les détacher abſolument du Pape. Le plus court eſt de les reculer de tout maniment d'affaires, de quelque nature qu'elles puiſſent être, & de leur retrancher tout ce qui peut leur prêter quelque nouveau luſtre & ajouter quelque air d'autorité à celle que la Religion leur a déja donnée.

Que s'il eſt vrai que V. M. ne doive pas connoître de ces privilégiés, cela doit s'entendre pour en décider : mais c'eſt à Elle, & à Elle ſeule de connoître & de décider ſi le cas dont il peut s'agir eſt privilégié ; & ſi Elle le juge tel, Elle eſt trop équitable pour ne le renvoyer pas à ceux qui en droit d'en connoître. Mais s'il n'étoit pas de cette qualité, il ne ſeroit pas à propos qu'Elle en ôtât la connoiſſance à la Juſtice ordinaire pour en favoriſer une autre qui lui doit être plus ſuſpecte. Cependant comme il

n'eſt

n'eſt pas poſſible que V. M. entre Elle-même dans la diſcuſſion de tous les faits particuliers, Elle peut à cet égard remettre ſon autorité entre le mains des Parlemens, ou de telles autres Cours qu'il lui plaira d'établir pour en juger à ſa place.

Si V. M. prétend diſpoſer de tous les Bénéfices du Royaume qui dépendent immédiatement de la Couronne, Elle doit auſſi pourvoir à ce que le droit de Patronage demeure entre les mains des Laïques, & que les Evêques n'ayent que celui d'examiner la capacité des Sujets, & de leur conférer les Ordres, c'eſt-à-dire, uniquement le droit de l'Egliſe.

Par ce moyen V. M. rétablira en quelque ſorte l'ancienne forme des Elections qui appartenoient au Peuple. Car les Patrons, qui ſont le plus ordinairement les Seigneurs des lieux où les Bénéfices ſont ſitués, ont un grand intérêt à les bien pourvoir, tant par rapport à leurs Familles, dont ils déſirent l'édification & l'inſtruction, que par rapport au Peuple, auquel le Seigneur d'une Place tâche toujours de

procurer le même avantage ; & par rapport au ſervice du Prince, duquel les Laïques dépendent uniquement, ainſi ils ont à cœur de bien pourvoir ces ſortes de Bénéfices. Mais les Evêques les donnent ſouvent pour récompenſe des ſervices qu'on leur a rendus, ou à la recommandation de leurs parens & amis, n'ayant, quelque honnêtes gens qu'ils ſoient, qu'une certaine vue générale de faire leur devoir, laquelle ſe perd aiſément à la moindre ombre qu'on vient répandre devant leurs yeux ; & n'ayant d'ailleurs nulle affection particuliere pour les Paroiſſiens qu'ils n'ont jamais vus, & pour un lieu où ils n'ont peut-être jamais été.

V. M. doit auſſi continuer à faire ordinairement les nominations des Supérieures pour les Monaſteres des filles, afin d'empêcher les jalouſies, les brigues & les troubles que cauſent les Elections triennales, & de pouvoir gratifier de certaines familles qui en ſeront encore mieux diſpoſées à ſon ſervice. Néanmoins comme ce ſoin fatigueroit trop V. M. s'il devoit s'étendre partout, Elle peut n'uſer de ce droit qu'en quelques

quelques occasions ; mais toutes les fois qu'elle trouvera à propos de s'en abstenir, Elle fera sentir aux Communautés qu'Elle ne le fait que par des gratifications & par bonté pour elles.

Quoique le Pape fasse le difficile sur le sujet des translations des Evêques d'un Siége à un autre, lui qui n'en fait aucun scrupule, & qui en accorde tous les jours pour gratifier ses favoris, V. M. ne doit nullement lui déférer en ce point. Cette pratique vous est trop avantageuse. Elle vous donne quelquefois occasion de mortifier ceux qui ne vous sont pas assez affectionnés, & souvent de favoriser ceux qui font leur devoir ; & c'est par cette raison que le Pape s'y oppose sous des prétextes qu'il ne dépend que de lui-même de faire cesser, puisqu'il ne tient qu'à lui d'accorder promptement des Bulles, & que par la résistance qu'il y apporte, il témoigne qu'il est plus ardent à vous désobliger qu'à procurer l'édification des Peuples, de laquelle néanmoins il ose prétexter ses refus.

De la Nobleſſe.

LA vraie Nobleſſe conſiſte en la vertu, ainſi que tout le monde en demeure d'accord. Néanmoins une partie de ceux qui ſe glorifient aujourd'hui ſi fort de ce titre ne le doivent pas à leur propre mérite. Ils ne le voient dans leurs familles que parce que leurs Ancêtres l'ont obtenu par leurs belles actions. L'autre partie ne le poſſede que parce que leurs Prédéceſſeurs l'ont acquis à prix d'argent, ſoit en achetant des Charges, ou en finançant d'une autre maniere dans les coffres des Rois ſous leſquels ils vivoient.

Au regard de cette derniere eſpéce de Nobleſſe, elle n'eſt pas maintenant plus difficile à acquerir qu'elle étoit autrefois. Il ſemble même que la derniere acquiſe doit être plus conſidérée, parce que les finances qui ont été fournies en nos jours, & employées aux beſoins du Regne ſous lequel nous vivons, ont plus contribué à nos avantages préſens & à la gloire de V. M. deux choſes qui nous touchent de plus près

que

que ce qui s'eſt paſſé il y a pluſieurs ſiécles, à quoi nous n'avons point eu de part.

Ainſi ceux qui par eſtime pour tout ce qui vient de la main de V. M. & par affection pour le bien de l'Etat achetent aujourd'hui avec empreſſement les Charges qu'il plaît à V. M. de créer, & les Titres de Nobleſſe qu'Elle trouve bon de vendre, doivent être cenſés pour les premiers & les plus conſidérables en ce genre de Nobles, & on doit avoir dans les impoſitions des charges publiques beaucoup plus d'égards pour eux que pour ceux qui jouiſſant depuis long-tems d'un privilége qu'ils n'ont acquis que par la même voie, ſont déja plus que rembourſés des ſommes qu'ils ont fournies.

Il en eſt de même de ceux qui par leur courage & par les belles actions qu'ils font pour le ſoutien & pour la gloire de l'Etat, méritent d'obtenir de V. M. la qualité de Nobles.

Pourquoi ne les préféreroit-on pas aux Nobles anciens ? Ils ſont fondés les uns & les autres dans les mêmes Titres, ils ont tous originairement le mê-

me droit à cette qualité. Mais comme les nouveaux Braves nous font plus de bien que les anciens, & que nous leur ſommes plus obligés qu'à des gens que nous n'avons point connus, & qui n'ont rien fait pour nous, ils nous doivent auſſi être plus conſidérables. Je ne ſçai s'il y a aucun des Guerriers du tems paſſé qui ait mieux ſervi l'Etat que Faber, du Queſne, & quantité d'autres que V. M. connoît mieux que moi. Quoiqu'il en ſoit, ſi ces anciennes ſouches des Maiſons Nobles pouvoient encore reverdir, & ſe préſenter ſur les rangs avec les nouvelles, je conſeillerois volontiers qu'on leur fît les premiers honneurs.

Mais quelle raiſon y a-t'il de préférer ce Duc ou ce Marquis, de qui tous les Ancêtres, après le premier qui mérita il y a quatre ou cinq cens ans l'eſtime de ſon Prince, n'ont rien fait pour leur Patrie que jouir de beaucoup de priviléges qui ont retourné à la charge du Peuple; quelle apparence de gratifier plus ce Courtiſan, qui fier des ſervices peut-être d'un ſeul de ſes Prédéceſſeurs, demeure maintenant dans l'oiſiveté,

ſiveté, bornant tout ſon mérite & tous ſes devoirs à ſe préſenter le plus ſouvent qu'il peut devant les yeux de V. M. à ſon lever; pourquoi lui faire plus d'honneur qu'aux vaillants Officiers, qui aux yeux de V. M. s'expoſent ſi courageuſement pour ſa gloire & pour l'intérêt de l'Etat?

Comme donc les mérites des illuſtres Ancêtres ne doivent pas être tout-à-fait inutiles à leur poſtérité, de peur de décourager ceux qui voudroient marcher ſur de ſi belles traces, il eſt bon de laiſſer leurs Deſcendans jouir de quelques priviléges, & de ne les leur enlever pas tous; mais il n'eſt pas à propos de leur en accorder tant: au contraire en maintenant la Nobleſſe dans quelques-unes des ſes prérogatives, il faut chercher toutes les autres voies de l'appauvrir & de l'abbaiſſer, afin que ne pouvant ſe ſoutenir d'elle-même elle s'empreſſe à ſe mettre dans le ſervice, & à mériter ces récompenſes que V. M. répand avec tant de profuſion ſur ceux qui s'en rendent dignes.

C'eſt cette Politique qui ſous votre Regne a attiré un ſi grand nombre de Gentils-

Gentilshommes à la profeſſion des armes, à laquelle ils ſont naturellement deſtinés par leur naiſſance, & que l'aiſe & l'abondance leur faiſoit négliger. C'eſt elle qui vous a donné le moyen de remplir vos citadelles, & d'y faire inſtruire en toutes ſortes d'exercices tant de jeunes gens dont les parens bien Nobles, mais incommodés dans leurs affaires, n'étoient pas fâchés de ſe décharger, & qu'ils auroient gardés à la maiſon pour aller à la chaſſe ou pour paſſer leur vie peut-être dans une plus grande molleſſe, s'ils avoient été aſſez riches pour les y élever.

Les récompenſes dont j'ai déja parlé dans les précédens chapitres ſont encore un grand charme pour entraîner la Nobleſſe du côté où ſa naiſſance l'appelle, ou au moins pour la tenir dans une eſpéce de léthargie, & hors d'état d'oſer ouvrir la bouche au ſujet de l'abbaiſſement où elle ſe voit. Car ſi elle ſe trouvoit reduite à une miſere inévitable, il ſeroit à craindre qu'elle ne ſe réveillât, & qu'en criant à l'injuſtice elle ne cherchât en même tems les moyens de s'y oppoſer. Mais quand on

voit

voit vos mains pleines de faveurs & de liberalités qui lui ſont deſtinées préférablement à tout autre Ordre de gens, lorſqu'elle répond aux devoirs de ſa profeſſion ; quand on conſidére qu'il n'y a de diſette & de honte que pour ceux qui n'ont pas le courage d'aller chercher l'abondance & l'honneur, & qui par conſéquent ne méritent ni l'une ni l'autre ; il faut que les Nobles demeurent confus dans le ſentiment de leur indignité, puiſque s'ils étoient ce que l'honneur les oblige d'être, il ne leur manqueroit rien de tout ce qu'ils peuvent raiſonnablement deſirer.

Les violences que les Gentilshommes ſe donnoient autrefois la licence d'exercer, ſont aujourd'hui tellement réprimées qu'il n'eſt plus néceſſaire que de ne point ſe relâcher à cet égard. Il y a de la juſtice. Chacun doit trouver ſa paix & ſa ſureté dans le ſein de l'Etat & ſous la protection de V. M. Ces airs d'autorité & d'empire que les Nobles s'attribuoient ſur les Roturiers, les entretenoient dans un eſprit de hauteur & de fierté dont ils ne pouvoient pas ſe défaire

faire entierement lorſqu'il s'agiſſoit de la déférence qu'ils ſont obligés de rendre à leurs Superieurs, & même de la ſoumiſſion dûe au Souverain.

Des Gens de Juſtice.

ILs ſont aujourd'hui réduits ſur le bon pié. Les Parlemens font leur devoir. Tous les Magiſtrats exercent leurs Charges avec précaution, ſûrs que s'ils venoient à manquer ils ne pourroient pas éviter le châtiment.

Si les Eccléſiaſtiques ont un grand pouvoir ſur l'eſprit du Peuple, ce n'eſt que par la voie de ſuggeſtion; mais ceux-ci ont à peu près la même voie, & quoiqu'à la vérité elle ne ſoit pas d'une ſi grande étendue & que les routes qui les y conduiſent ſoient moins ſures, ainſi que l'expérience le fait connoître, elles ſont néanmoins plus directes. Un Confeſſeur qui n'oſe dire tout haut ce qu'il inſpire à l'oreille, eſt ſujet à laiſſer dans le cœur de celui qui l'écoute quelques ſoupçons contre ce qu'il lui veut ſuggerer, & ſi le reſpect de la Religion étouffe le plus ſouvent

ces

ces soupçons, au moins il en demeure presque toujours quelques-uns dans les esprits les plus éclairés, & qu'il importe le plus au Souverain d'avoir dans son parti.

Mais le grand nombre de Gens de Justice qui se trouve dans l'Etat entraîne une infinité de familles qui leur étant alliées reçoivent les impressions qu'ils veulent donner, & les font passer aux autres. Ils ont outre cela les voies de fait, & peuvent agir, ce qui est d'une grande conséquence. L'exemple a beaucoup de force, & sur-tout l'exemple de ceux qui paroissent en même tems éclairés & désintéressés.

Car il ne semble pas que les Parlemens, & encore moins les Justices inférieures, puissent avoir aucun intérêt particulier contre le Souverain. Ils ne relevent ni du Pape ni d'aucune autre Puissance que de la sienne. Ils n'ont point deux maîtres qui puissent partager leurs sentimens. Ainsi tout ce qu'ils font semble n'avoir en vue que le bien public, auquel comme étant une partie des principaux Membres de l'Etat, ils ont part en commun avec tout le

reste

reſte du Peuple. Ils ſont donc regardés comme des gens qui ne peuvent agir que par des motifs favorables au Peuple, & par conſéquent le crédit qu'ils ont eſt dangereux.

Cela n'a que trop paru ſous votre minorité. On a vu avec combien de facilité tout Paris entr'autres, & tout Bordeaux, ſe ſont laiſſé entraîner par ces Compagnies. V. M. ne peut donc prendre trop de meſures, ni agir avec trop de vigueur pour diminuer ce crédit, & pour abaiſſer tous les Corps de Juſtice en général, & en particulier chacun de ceux qui les compoſent.

C'eſt un ouvrage qui n'eſt pas ſeulement commencé, mais qui eſt preſque conduit à ſa perfection, & que l'état préſent des affaires peut donner lieu d'achever.

Car il n'y a pas un Corps dans votre Royaume qui ſoit plus à la portée des atteintes des Financiers. La guerre que V. M. eſt obligée de ſoutenir, conſume des ſommes immenſes. Il faut ſous ce prétexte tirer de ces gens-là tout ce qu'il ſera poſſible, & les réduire dans la derniere impuiſſance par les taxes.

Enſuite

Enſuite on achevera d'avilir leurs Charges par des créations de nouveaux Offices, de quoi ils n'auront pas lieu de ſe plaindre puiſqu'il leur ſera libre de financer eux-mêmes pour empêcher que ces Offices ſoient levés, & qu'à ce défaut on leur fera regarder ce moyen comme inventé en leur faveur, & pour les décharger des nouvelles taxes qu'on ſeroit obligé de faire ſur eux.

Je ſçai qu'on trouve de grands inconvéniens dans cette methode; qu'on dit qu'elle renverſe l'adminiſtration de la Juſtice; que des Juges qui ſont dans l'indigence vendent ſouvent le droit des Parties; ou qu'au moins ils ne manquent pas de perpétuer les procès, & de prendre des épices exhorbitantes lorſqu'ils rendent leurs Sentences & leurs Arrêts.

Pour le renverſement du Droit & de la Juſtice, il n'y a pas lieu de s'en inquiéter ſi fort. V. M. a ſes Intendans dans les Provinces auſquels on peut s'adreſſer, & qui ont ordre d'écouter favorablement les plaintes. On a même la voie de venir juſqu'à Elle, & on ſe

ſert tous les jours de l'une & de l'autre avec tant d'avantage & de ſatisfaction pour ceux qui y ont recours, qu'on peut hardiment aſſurer qu'il ſe commet aujourd'hui auſſi peu de ces injuſtices criantes qu'il s'en ſoit jamais commis.

A l'égard des taxes ou des épices il faut laiſſer faire les Juges. Quel intérêt auroit V. M. à les empêcher ? C'eſt un petit tribut que chaque Particulier paye en quelque ſorte volontairement, quoique ce ſoit une eſpéce d'exaction, & qu'elle faſſe crier plus haut que toutes celles qui ſont faites ſous votre nom ; témoignage certain qu'on en reſſent vivement la violence. Mais cette violence qui aliéne des Magiſtrats les eſprits des Peuples, ſert en même tems à vous les concilier, auſſi-bien qu'à diminuer le crédit des Gens de Juſtice. Car leurs exactions ſont d'autant plus ſenſibles & plus odieuſes, qu'on les croit moins légitimes, comme tournant toutes entieres au profit de ceux qui les font, & nullement à celui de l'Etat. C'eſt donc un moyen tout propre à augmenter l'amour du Peuple pour V. M. qui lui

lui rend justice lorsqu'il est forcé de recourir à sa protection, ou qui la lui fait rendre par ses Intendans & par ses Commissaires à beaucoup moindres frais & plus promtement qu'il ne l'obtient des Tribunaux ordinaires.

Mais ce qu'il y a de plus avantageux est que dans le fonds ce tribut qui est payé par cette voie, ne laisse pas de tourner presque tout entier au profit de V. M. Il rétablit peu à peu des gens que les taxes avoient épuisés, & par conséquent il les remet en état d'en soutenir de nouvelles à la premiere occasion. Ainsi on leve sur eux de grandes sommes qui entrent dans vos coffres sans qu'il paroisse que ce soit à la charge du Peuple : au contraire le Peuple regarde la rigueur qu'on exerce contre les Magistrats comme une punition de celle qu'ils ont exercée sur les Particuliers, de laquelle on a le plaisir de se voir vengé.

V. M. fera bien de prendre garde que les Charges de Judicature ne soient plus portées à des prix excessifs, comme elles ont été autrefois, parce que ceux qui les ont si chérement payées ne peuvent

plus porter les taxes qu'on leur impose de tems en tems, & que les épices ne sont pas capables de les rembourser de ces deux sortes de dépenses. Outre cela V. M. se priveroit de la liberté d'en disposer par préférence, & parce que personne ne prétendroit à la préférence comme à une gratification si le prix montoit si haut. Peut-être que la nécessité de l'Etat dans la guerre présente, ou en quelque autre occasion, obligera V. M. à tolérer encore quelquefois cet abus, mais dès qu'il sera possible, j'estime qu'il y faut donner ordre en faisant exécuter sans grace vos Déclarations qui ont déja fixé le prix de la plûpart des Offices, & en fixant celui des autres, ou au moins des plus considérables, auxquels on n'a pas encore touché.

Des Officiers des Finances & des Partisans.

SI la multiplicité des Officiers des Finances & celle des Partisans doit être regardée comme un mal, eu égard à l'intérêt des Particuliers, on doit aussi convenir que ce mal est nécessaire, &

& que c'eſt un bien par rapport au Gouvernement.

Ceux qui ont dit qu'il eſt à propos de ſouffrir que dans les Sociétés il y ait des gens riches, afin qu'ils ſoient comme des reſervoirs & des magaſins où les biens étant raſſemblés & comme en dépôt, on puiſſe les trouver dans les preſſans beſoins de l'Etat, ont avancé une propoſition raiſonnable dans la théorie, mais ils n'ont pas donné des leçons ſuffiſantes pour en tirer de l'utilité dans la pratique.

Car ſi ces gens qu'il faut préſuppoſer être les plus riches de l'Etat, ſont des Eccléſiaſtiques, des Nobles, des Magiſtrats ou des Marchands, qui ayent eu leurs biens ou par les voies admiſes dans l'Egliſe ou de patrimoine, ou par un légitime commerce, ou par quelqu'autre moyen ordinaire & approuvé, qui ne donne point de priſe ſur eux, comment & ſous quelque prétexte pourra-t'on tout d'un coup les tirer de leurs mains dans les beſoins publics?

Sera-ce par des taxes? Mais elles ne peuvent en ce cas être que modiques & par rapport aux richeſſes des taxés

&

& par rapport aux néceſſités de l'Etat. On ne les pourra faire que très-peu différentes ſur une perſonne qui poſſedera des facultés immenſes, & ſur une autre qui étant riche, à la vérité, ne le ſera toutefois que médiocrement par comparaiſon à cette premiere : car ſi des gens, qu'il n'y a aucune raiſon de maltraiter, étoient taxés trop exceſſivement, quelque puiſſans qu'ils fuſſent, tout le monde crieroit à l'injuſtice avec eux.

Ce ſont donc les Financiers qu'on doit laiſſer extrêmement enrichir, à quoi il faut même contribuer autant qu'il eſt poſſible, afin que comme ils ſont déja odieux au Peuple, & qu'on eſt perſuadé qu'ils n'ont point amaſſé tant de tréſors ſans injuſtice & ſans exaction, on les voie pillés à leur tour, & contraints de rendre gorge ſans en avoir aucune pitié.

Ainſi il faut qu'il y ait des pauvres & des riches dans l'Etat. Cela demeure pour conſtant par mille raiſons que les Politiques ont tant de fois alléguées que je ne les retoucherai point ici. Mais il eſt en même tems vrai qu'il ne faut

faut point souffrir qu'il y ait aucun autre ordre de gens que les Financiers qui accumulent des richesses prodigieuses, parce qu'on ne peut les tirer des mains des autres qu'avec de trop grands fracas, & que lorsqu'on les y laisse elles deviennent inutiles à l'Etat.

Il suffit qu'il y ait des gens de tous Ordres qui possedent un médiocre bien, afin que lorsqu'on commence à pressentir les nécessités futures de la Couronne, les Partisans puissent s'en prendre à eux, vu que les pauvres sont dans l'impuissance de porter plus que les charges ordinaires. Car je mets en fait que par la voie des taxes ordinaires qui se font sous divers prétextes selon les diverses conditions ou les différentes vocations, on ne tire pas moins de ces gens-là qu'on en tireroit quand ils posséderoient des biens excessifs.

Mais quand de tous ces ruisseaux, ou de ces petites rivieres, on a attiré les eaux dans ces vastes réservoirs que le Prince a lui-même pris la peine de préparer pour les recevoir, il les y peut à son gré puiser abondamment; & lorsque la sécheresse commence à faire ta-

sir toutes les autres sources, il en leve les bondes & en fait sortir comme des torrens.

L'homme aime tant la liberté que toute autorité quelque légitime ou nécessaire qu'elle soit lui est odieuse, & que plus elle est grande, & par conséquent gênante, moins il la peut souffrir. Comme donc la puissance arbitraire en est le plus haut degré, il faut supposer que les Peuples ont naturellement plus d'aversion pour elle que pour celles qui les contraignent moins. Que si dans les lieux où elle se trouve établie, ils n'osent pas s'en expliquer aussi hautement qu'on le fait dans les autres Etats dont le Gouvernement est moins absolu, c'est parce qu'il y a plus de danger, & en même tems plus de contrainte, quoiqu'elle n'engendre que plus de soumission, sur-tout en France où les Sujets adorent leur Souverain, & ont pour lui dans le cœur un véritable amour qui ne se trouve point ailleurs, & qui les empêche de sentir le joug du pouvoir despotique comme on feroit dans les Etats voisins.

Ces mouvemens qu'en ce cas les hom-

mes

mes ſont obligés de tenir renfermés dans leur cœur, n'y deviennent que plus forts par l'impuiſſance où ils ſont d'en ſortir, & de s'affoiblir en ſe communiquant : ainſi il eſt bon de leur fournir quelque objet ſur qui ils puiſſent ſe détourner & ſe rabattre.

La guerre, qui préſente des ennemis à haïr & à détruire, occupe une partie des mouvemens du cœur ; mais elle ne dure pas toujours, & pendant même qu'elle eſt en ſa plus grande force ſur les frontieres, il demeure encore dans le ſein de l'Etat tant de gens qui n'y prennent que très-peu de part, qu'il n'y a pas de mal de leur donner une autre matiere que des ennemis éloignés pour amuſer leurs paſſions.

Il ne s'en trouve point qui y ſoient plus propres que les gens d'affaires. Ils ſont dans une eſpéce de guerre perpétuelle, ou du moins de conteſtation avec le Peuple qui ne mord ordinairement que la pierre qu'on prend ſoin de lui jetter, parce qu'elle demeure à ſa portée, & que ſes yeux qu'elle attire ſe laiſſent en même tems détourner de la main qui la jette ; ou parce qu'il

juge inutile de s'en prendre à une main qui eſt ſi fort au-deſſus de lui qu'il ne lui eſt pas poſſible d'y atteindre. C'eſt là le ſecond uſage qu'on tire de l'établiſſement des Gens d'affaires, d'où il eſt aiſé de conclure que leur multiplicité eſt d'un très-grand ſecours pour le Gouvernement. Car on doit les regarder non-ſeulement comme des magaſins dont V. M. a toujours la clef pour les ouvrir au beſoin & y prendre les munitions qui s'y trouvent, mais encore comme des amuſemens qui occupent les paſſions du Peuple, & comme des Athlétes contre leſquels il s'attache à lutter, mais qui ne manquent pas de le renverſer adroitement par terre à vos pieds.

Néanmoins quoique V. M. permette aux Partiſans & aux Officiers des Finances de s'enrichir, Elle ne doit pas ſouffrir qu'ils s'ingérent dans les autres affaires qui ne ſont pas de leur reſſort & que ſous prétexte que c'eſt par leur miniſtére qu'on recouvre les fonds dont on a beſoin pour la paix ou pour la guerre, & pour les récompenſes que V. M. diſtribue, ou par les plaiſirs

firs qu'il lui plaît de se donner, & qui ne contribuent pas peu à sa gloire, comme est celui des bâtimens, ils se mêlent de regler ce qui concerne la paix & la guerre, & d'entrer en connoissance de ce qui ne se rapporte nullement à leur administration.

Destinés à étudier le génie du Peuple, & occupés à domter cet animal, qui tout domestique qu'il est, devient furieux lorsqu'il voit sortir son sang, ils ont assez d'affaire à s'exercer en cet art, & à s'y rendre habiles, sans entreprendre de pénétrer dans des sciences à la spéculation desquelles ils ne sont pas propres, & qui dans la pratique sont toutes différentes de celles dont ils ont acquis la connoissance.

On ne chasse pas aux aigles, on ne prend pas les lions & les léopards avec la même facilité qu'on met les taureaux sous le joug. Ceux-ci sont faits pour être maniés par des gens grossiers, & ceux-là pour être la proie des plus adroits & des plus hardis Chasseurs. On n'a besoin que d'une corde pour lier les derniers & d'un éguillon pour les reduire; mais il faut de grands prépara-

rifs de filets, de poudre, de plomb, d'armes, & de toutes sortes de munitions, pour se rendre maître des autres.

Il est donc nécessaire pour le bien de votre service que chacun se renferme dans les fonctions où il est appellé, soit par l'étendue de son génie, ou par sa naissance, ou par l'habileté dont l'expérience l'a rendu capable : que le Surintendant des Finances s'applique à les régir avec adresse & avec exactitude : que les Directeurs des divertissemens de V. M. & des ouvrages qu'Elle a entrepris, les dirigent d'une maniere qui lui soit agréable, & qui fasse éclater sa magnificence : que les Ministres qui sont destinés à régler les affaires de la paix & de la guerre, & chargés des plus nobles soins de l'Etat, emploient leur prudence & leurs veilles à s'acquitter dignement de cette illustre fonction ; sans que les uns anticipent sur l'administration des autres, chacun ayant assez & trop de quoi s'occuper dans la sienne, s'il se pique de faire son devoir.

V. M. est plus capable que personne qui soit au monde de juger si j'ai raison.

son. Elle sçait comment en ont usé les Administrateurs de ses Finances, quand Elle a voulu faire la guerre ; combien de soins ils ont pris pour l'en détourner lorsqu'Elle la regardoit comme absolument nécessaire tant par rapport à sa gloire qu'au bien de son Etat ; combien d'intrigues ils ont employées pour parvenir à ce but quand ils n'ont pu y réussir ouvertement ; combien de faux bruits ils ont répandus contre vos autres Ministres qui avoient la direction de ce qui concernoit les affaires militaires, & de quels soupçons ils ont tâché d'en noircir la conduite, prétendant que les affaires de la guerre, des intrigues & des négociations, se doivent ménager aussi réguliérement & sur le même pié que ceux de la levée des Finances, & que le compte se doit rendre aussi juste des uns que des autres.

La bonté & le juste discernement de V. M. se sont également manifestés en ces occasions. Ni ces soupçons ni ces calomnies n'ont fait aucune impression dans son esprit. Elle s'en est tenue à la connoissance qu'Elle avoit de la fidélité de ses Serviteurs, aussi-bien que du

pénible embarras de leur emploi, & des circonſtances enveloppées qui s'y trouvent, leſquelles ne permettent pas de rendre un compte exact des dépenſes qu'elles exigent ; & Elle a en même tems ſupporté ceux qui ſe donnoient tant de peine à la fatiguer, parce qu'ils ne connoiſſoient ni les affaires dont ils lui parloient, ni la maniere dont il faut avoir le cœur & l'eſprit faits pour les conduire.

Ils en jugeoient comme du maniment qui étoit entre leurs mains, dont ils avoient éprouvé que les myſtéres les plus cachés ne ſont pas fort difficiles à pénétrer quand on veut ſe donner le ſoin de les approfondir. V. M. comprit ſi promtement d'où procédoit la révolte qui ſe fit dans le Boulonnois qu'ils en avoient démeuré étonnés & confus. Elle s'étoit déja apperçue qu'on favoriſoit les Traitans lorſqu'ils demandoient des remiſes, & ſoit qu'Elle les accordât ou qu'Elle les refuſât, laiſſant tantôt agir ſa bonté, tantôt ſa juſtice, Elle faiſoit toujours ſentir que rien ne lui étoit caché, & que de quelque maniere qu'Elle en uſât, ce n'étoit

point

point qu'Elle se fût laissée surprendre.

En effet on peut presque dire que cela n'est arrivé qu'une seule fois, ou au moins que la surprise ait été poussée jusqu'au bout sans que V. M. s'en soit apperçue. Il est vrai qu'on s'y prit bien adroitement, & qu'on trouva le moyen de vous toucher par un endroit qui vous doit être sensible, sçavoir par votre gloire; & sous ce prétexte spécieux on vous engagea dans une dépense qui n'étoit pas moindre que celle d'une guerre, & qui donnoit à ceux qui se mêloient de la regler, & de conduire le dessein, bien plus de moyens de faire leurs propres affaires qu'ils ne prétendent que la guerre en fournit aux autres.

Je veux parler de la jonction des deux mers, de ce grand & éternel monument qu'on doit élever à l'honneur de V. M. & qui devoit faire vivre sa mémoire dans tous les siécles à venir. J'avoue que le souvenir des prodigieuses sommes qui ont été employées à ce travail immense, durera jusqu'à ce que le tems l'ait entiérement détruit. Mais il est à craindre qu'on ne voie bien-tôt

périr un ouvrage dont le premier bout commençoit à se ruiner tandis qu'on achevoit l'autre bout. C'est là que V. M. a vu sa gloire appuyée sur un sable mouvant qui ne cessera pas de s'ébouler jusqu'à ce qu'il soit rentré dans la place où la Nature l'avoit mis.

J'ose l'assurer, & V. M. ne le sçait que trop, que les Finances qui ont été employées à cet infructueux dessein auroient pu suffire pour faire la conquête d'un puissant Etat. Aussi V. M. a-t'Elle enfin ouvert les yeux sur cette affaire, & reconnu le tort de ceux qui l'avoient engagée à l'entreprendre; mais Elle a eu assez de bonté pour ne l'attribuer qu'à leur imprudence, & pour faire semblant de croire qu'ils s'étoient trompés les premiers.

Il faut donc le croire aussi, & il a fallu souffrir que jusqu'aux moindres directeurs de ce travail se soient enrichis, & qu'ils jouissent en paix d'un bien si mal acquis, puisque V. M. le souffroit. Mais au moins devoient-ils avoir la même complaisance pour ceux qui manioient les affaires de la guerre. V. M. qui y voyoit plus clair que dans

celle

celle du Canal de Languedoc, étant satisfaite de leur conduite, ils n'avoient aucun intérêt à la blâmer. Ils auroient mieux fait de respecter le jugement de leur Maître, qui ne pouvoit pas se laisser aisément surprendre dans une matiere où il est lui seul plus éclairé que tout le reste du monde ensemble.

La suffisance que les Financiers croient avoir à décider de tout, a porté plusieurs fois le premier Ministre de vos Finances à vous proposer de supprimer l'impôt du sel avec tous les Officiers des Gabelles, & d'en faire lever les droits aux salines. Il prétendoit qu'en ce qui regardoit l'avantage de la Couronne on épargneroit les frais de l'entretien d'un nombre infini d'Officiers & d'Archers qui consument une partie du revenu de l'impôt du sel, & qu'en même tems les Provinces privilégiées à cet égard, ne se trouveroient pas plus exemtes que les autres.

Il espéroit sans doute y trouver aussi son avantage particulier, & que la plus grande partie du butin, qui d'ordinaire se partage entre une multitude de gens, reviendroit au peu d'Officiers

qu'il ſeroit néceſſaire d'entretenir pour cette adminiſtration, c'eſt-à-dire, à lui & à ſes Créatures, par le moyen deſquelles il ſe l'approprieroit preſque tout entier.

Mais ſans m'arrêter à faire voir qu'il étoit aveuglé de la paſſion de demeurer ſeul & abſolu maître de toutes les affaires de ſon reſſort, & que dans l'exécution de ce projet il auroit moins trouvé ſon compte qu'il ne s'imaginoit, je dirai ſeulement que faute de bien connoître les principes de votre Gouvernement il s'en écartoit autant de fois qu'il avoit l'imprudence de s'ingerer à vous donner des Conſeils qui concernoient le fonds des affaires, même de celles de ſon propre miniſtére. Car s'il eſt vrai qu'il auroit pu revenir de ſa propoſition quelque avantage au Peuple, qui auroit été peut-être un peu moins chargé, il eſt en même tems certain que bien loin d'en tirer quelque utilité pour les revenus de la Couronne, elle n'en auroit reçu que du préjudice.

En rendant le ſel venal aux ſalines on en réduiroit le revenu ſur un certain

tain pié réglé, & on le porteroit tout auſſi haut qu'il ſeroit poſſible, ſans qu'on en pût augmenter les droits que de très-peu dans les occcaſions extraordinaires, & lorſqu'il s'agiroit des beſoins preſſans de l'Etat. Ainſi il ne ſeroit pas poſſible d'en tirer alors aucun ſecours, parce que tous les revenus ordinaires de V. M. ſont deſtinés à de certains uſages dont on ne peut pas les détourner ailleurs.

Mais les Traitans des Gabelles & les Officiers des Greniers ſont au beſoin des ſources ſi fécondes de Finances qu'elles en produiſent plus que ne font tous les autres Officiers & Financiers du Royaume. Ils rendent à V. M. une bonne partie de ce qu'ils ont pris, & cette conſidération eſt d'un ſi grand poids dans la conſtitution préſente du Gouvernement, par rapport aux accidens imprévus auſquels on ſe trouve par ce moyen toujours en état de parer, ou pour les deſſeins dont le ſuccès dépend de la promtitude de l'exécution, qu'il n'y a point de gens qu'il ſoit plus néceſſaire de maintenir, ni d'impôt qu'il fût plus déſavantageux de ſupprimer. Quoi-

Quoique cette raison soit de la dernière conséquence, & qu'elle suffise seule pour engager V. M. à entretenir les affaires des Gabelles sur le même pié où on les a toujours vues, il y en a toutefois encore une autre qui ne doit pas moins y contribuer. C'est l'utilité des Archers sur lesquels se récrient quelques Politiques de courte vue, & qu'en bons ménagers ils voudroient faire retrancher comme un superflu dont on se passeroit aisément, & dont la dépense est aussi excessive qu'inutile.

Il est vrai que si le sel étoit vénal on n'auroit que faire de ces gens-là; mais s'il s'élevoit quelque sédition parmi le Peuple, s'il se faisoit quelque Assemblée illicite, ou des transports de marchandises défendues d'une Province à l'autre, si les autres impôts ne se payoient pas bien, s'il étoit à propos d'attirer par des voies indirectes des familles dont on ne seroit pas content, les Archers de Gabelle ne serviroient-ils de rien? ou plutôt ne sont-ils pas toujours sur pié, & disposés à agir au premier commandement, & à prévenir toutes sortes de désordres?

Ils

Ils ſont des inſtrumens d'une ſi grande efficace entre vos mains, que je ne ſçai s'il y en a d'autres qui en approchent. N'eſt-ce pas par la crainte de ces gens-là, & du promt ſecours qu'on en peut tirer, que la Nobleſſe intimidée n'oſe plus ſe porter aux violences qu'elle exerçoit autrefois? Les Intendans ne trouvent-ils pas en eux des forces toujours prêtes à exécuter ce qu'ils jugent être expédient pour votre ſervice? Ceux qui levent les impôts en votre nom ne s'en font-ils pas aſſiſter lorſqu'ils ne ſont pas payés? Ne gardent-ils pas tous les plus importans paſſages des Provinces? V. M. n'eſt-Elle pas informée par leur moyen des moindres démarches de chaque Particulier de ſon Royaume, ce qui eſt un avantage incomparable pour maintenir le Gouvernement dans toute la vigueur où il eſt, & duquel il faut bien ſe donner de garde de ſe priver?

Les Troupes ne ſont pas ordinairement répandues dans toutes les Provinces, & moins encore en tems de guerre que durant la paix, & dans les quartiers où elles ſéjournent elles ne

ſont

font leur affaire que d'exécuter vos ordres. Il y a peu d'Officiers qui veuillent être enrollés au nombre des espions. Mais pendant la guerre comme en pleine paix V. M. a en ce Corps de Milice extraordinaire autant d'espions en titre d'Office, qu'il y a & d'Officiers & de Soldats.

La plûpart des soulevemens commencent par de petites Assemblées qu'on dissiperoit aisément si on en avoit connoissance assez tôt; mais elles ont loisir de grossir pendant que la Cour n'en est pas avertie, & quand elles sont si grosses que le bruit en vient aux oreilles du Souverain, le tems qui se passe à faire marcher des Troupes qui sont éloignées, leur donne le moyen de se fortifier, & de se mettre en état de résistance. C'est de cette maniere qu'autrefois on a vu se former les rébellions en France, & qu'elles ont fait des progrès si préjudiciables à l'autorité Royale.

Mais les yeux des Archers de Gabelle ouverts jour & nuit sur ce qui se passe en leur détroit, ne laissent rien échapper à leurs regards. Ils découvrent les moindres mouvemens dès qu'ils commencent

mencent à naître, & ils sont en état de les prévenir. Leur fidélité est à l'épreuve. Ce sont des gens dont la fortune est ruinée, qui ne subsistent que par leur emploi, & que l'intérêt engage à la vigilance; parce qu'étant eux-mêmes les exécuteurs des ordres qu'on donne contre ceux qu'ils ont dénoncés, ils trouvent toujours des voies de profiter dans l'exercice de leur commission.

On représente en vain à V. M. l'augmentation de ses revenus qui se feroit par le moyen des Provinces maintenant exemtes de l'impôt du sel, auquel elles se trouveroient soumises comme les autres; car on sçait fort bien leur faire payer l'équivalent par d'autres subsides dont on les charge. Il n'y en a aucune de qui on ne tire tout ce qu'elle est capable de contribuer. On prend même occasion de faire porter à celles qui sont franches de cet impôt, une grande partie des contributions extraordinaires, & lorsqu'elles se plaignent on a toujours cette exemption à leur objecter.

Il en est des Tailles & des Elections qui sont établies pour en connoître, comme

comme des Gabelles. Les Officiers qui ſçavent adroitement multiplier les procès, les perpétuer, ou les juger au profit des Traitans, ſont d'un grand ſecours à entretenir le Peuple dans l'état d'anéantiſſement où il faut qu'il ſoit pour demeurer paiſible, & à mortifier la Nobleſſe par mille voies indirectes. Ils font auſſi en même tems leurs affaires, & ſuccent à loiſir un ſang que V. M. leur fait regorger tout d'un coup lorſqu'il en eſt beſoin, & qui ſert à réparer la vigueur de tout le Corps de l'Etat quand elle commence à s'affoiblir.

Des Marchands.

IL y a entre la guerre & le commerce une alliance que V. M. ne doit jamais perdre de vue. Ce ſont deux colomnes qui ſoutiennent enſemble l'édifice de l'Etat, dont l'une ne peut tomber ſans ébranler l'autre par ſa chûte.

L'argent eſt le nerf de la guerre, & ce nerf n'eſt fortifié que par le commerce. A meſure que la guerre épuiſe le ſang qui eſt dans les veines du corps de l'Etat,

l'Etat, le commerce lui fournit les alimens néceſſaires pour en former de nouveau.

Mais il ne peut les aſſembler que par le ſecours ou de la guerre actuelle, ou du pouvoir où ſe trouve le Souverain de la faire quand il lui plaît, & de la terreur qu'il inſpire à ceux qui ſont capables de détruire les affaires des Négotians, ou de les incommoder.

Cette ſeconde ſource de la grandeur & de la proſpérité des Etats ne leur attirant pas moins d'envieux que la premiere, on ne doit pas veiller avec moins d'empreſſement à ſa conſervation. Il eſt bon même d'avertir V. M. qu'Elle a intérêt de ménager les Négotians plus qu'aucun autre Ordre de ſon Royaume.

Car il n'y en a point à qui il ſoit ſi facile de faire périr, par rapport au Souverain, les affaires qu'ils ont entre les mains, ſans en reſſentir eux-mêmes beaucoup de préjudice, & ſans qu'on s'en apperçoive que lorſque le mal eſt fait. Ils peuvent avec autant de facilité que de ſecret, tranſporter leurs effets en des Pays Etrangers. Ils peuvent négliger le commerce dans les lieux où

le Prince le voudroit faire fleurir, & l'établir en d'autres lieux où on desireroit qu'il fût entierement éteint.

Comme donc c'eſt le ſeul Ordre de gens des démarches duquel V. M. ne ſe peut pas dire abſolument maîtreſſe, & qu'il lui importe néanmoins extrêmement de les voir multiplier dans ſon Royaume ; Elle ne fera pas mal de les favoriſer toujours, & de prendre garde à ne les laiſſer pas en proie aux Partiſans, comme eſt tout le reſte du Peuple. Il n'eſt pas juſte qu'ils ſoient exemts des charges publiques ; au contraire, comme étant plus riches que les autres, & ayant plus d'argent comptant, on doit tâcher de les faire encore plus contribuer aux beſoins de l'Etat.

Mais il faut que ce ſoit avec de grands ménagemens. On doit vuider adroitement leurs bourſes, & les preſſer ſans qu'ils le ſentent trop. On peut de tems en tems défendre le débit de certaines marchandiſes ſous de différens prétextes, tantôt parce qu'elles viennent d'un Pays ennemi, ou que vos Sujets en font des excès & s'y ruinent ; tantôt parce qu'elles empêchent

un

un autre débit, & qu'il eſt à propos de le faciliter. On fera enſuite connoître aux Négotians que s'ils veulent dédommager V. M. de l'intérêt qu'Elle a dans l'affaire, Elle pourra ſe relâcher & lever ſes défenſes; & ſans doute ils ne manqueront pas de faire leurs offres.

On peut auſſi obliger à ſon tour chaque eſpéce de Marchands de former un Corps particulier, & de prendre des Lettres Royaux; & lorſque ces Corps ſeront formés on pourra les faire financer les uns après les autres, ſans qu'il ſoit à craindre que jamais tous les Négotians en général s'élevent en faveur d'un Corps particulier, de qui les chagrins n'empêcheront point le commerce d'aller ſon train accoutumé.

Quoique ce ſoit là un moyen extraordinaire de lever des finances, il ne faut pas néanmoins le compter comme tel, parce que ſi on attendoit l'occaſion d'un beſoin extraordinaire pour preſſer tous les Corps à la fois, cela feroit trop de bruit. Ce ſeroit avertir les Négocians de prendre des meſures dont il eſt à propos de les détourner; & ſi on ne s'adreſſoit qu'à quelques

Corps particuliers cela produiroit trop peu, & le négoce, ce fonds si riche & si fertile, demeureroit trop infructueux pour V. M. Il en faut donc faire un ordinaire, c'est-à-dire, ne cesser point de se servir à diverses reprises & avec méthode des voies qu'on a d'obliger tour à tour tous les Corps à contribuer de certaines sommes proportionnées à la qualité de leur commerce & à leurs profits.

Quelque abondant en fruits & en manufactures que soit votre Royaume, il n'est capable de fournir à ses Habitans que de quoi vivre commodément & à leur aise, plus que toutes les autres Nations de l'Europe qui ne vivroient que de ce que produit leur propre Pays, mais non de les combler de ce grand nombre de richesses qui rendent un Etat tout-à-fait florissant, & qui mettent le Prince sur le pié de se faire redouter de ses voisins. La France seule ne peut pas fournir tous les ruisseaux nécessaires pour remplir cette sorte de reservoirs dont j'ai parlé. Le secret est d'aller puiser dans les Pays Etrangers, & d'en attirer les eaux chez soi.

L'essence de ce secret ne consiste pas dans cette derniere maxime générale qui est connue de tous les Etats, & que chacun tâche de pratiquer en son particulier; elle est, à proprement parler, toute renfermée dans l'adresse qu'on a à s'en servir.

Jusqu'à présent l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre & la Hollande, l'ont emporté sur la France, & ces deux derniers Etats ont enfin laissé les autres bien loin derriére eux. Leurs Peuples se sont transportés dans toutes les Parties du monde, & semblent avoir découvert tout ce qu'il y a de fin & de caché dans le négoce.

Le peu d'expérience que les François avoient autrefois en l'art de la marine, les a empêchés de suivre les traces de ces autres Nations, ou même de les devancer; car ils ne manquent ni d'activité, ni de suffisance, ni d'adresse. La France produit en son sein plus de choses néceſſaires à la navigation que ni la Hollande ni l'Angleterre, & elle ne peut pas moins tirer de ses voisins ce qui lui manque.

Les causes de sa négligence pour une occupation

occupation si nécessaire & si utile ont été les guerres continuelles, soit étrangéres ou domestiques, qui depuis plusieurs siécles n'ont point donné de relâche à ses Habitans, & ne leur ont point permis de s'appliquer à des dessseins qui les pussent attirer hors du Royaume, où il y avoit toujours des affaires assez pressantes pour eux. Ils n'y étoient point aussi contraints par une nécessité absolue d'aller chercher ou de quoi s'enrichir, ou de quoi fournir à leur entretien, pour lequel ils trouvoient chez eux assez abondamment les choses dont on ne peut se passer, & même celles qui font la meilleure partie des commodités & des délices de la vie; au lieu que les unes ou les autres, ou toutes ensemble manquant à leurs Voisins, ceux-ci se sont vus reduits à aller les chercher ailleurs, & en cherchant le nécessaire ils ont trouvé l'abondance & les richesses.

C'est un embarras qu'ils ont épargné aux François, un chemin qu'ils leur ont frayé & accourci. Les premieres découvertes & les nouveaux établissemens ne se font qu'avec beaucoup de

peines

peines, & ſouvent avec de grandes pertes. Combien de fois la plus puiſſante des Compagnies qui ſoient dans les Etats voiſins a-t'elle été ſur le point de tomber ? Combien y en a-t'il eu d'autres ruinées ? Sçait-on préciſement ſur quel pié eſt maintenant celle d'Angleterre, n'en a-t'on pas vu ſuccomber même dans votre Royaume ?

On peut raiſonnablement eſpérer que ce ſera la France qui profitera à l'avenir de ces travaux, qui ont coûté tant de gens auſſi-bien que de fatigues & de périls aux Etrangers. Il y a beaucoup d'apparence que l'adreſſe de vos Sujets leur enlevera peu à peu le commerce qu'ils ont établi preſque en tous les endroits du monde, comme elle a déja commencé à leur en ôter une partie.

La guerre & les forces de V. M. ne peuvent pas manquer de produire cet effet. Preſque tout ce qu'il y a de gens capables de porter les armes en Angleterre, & ſur-tout en Hollande, ſont occupés au commerce de la mer, lequel a toujours un air de guerre, & ſemble plus convenir à la noble ardeur

d'un cœur belliqueux qu'y déroger: Ainſi par la guerre que V. M. ſoutient contre ces Etats, & par les gens qu'ils y perdent, Elle leur diſtrait ou leur enleve une multitude infinie de Peuple qui ſeroit employée au négoce, & qui n'en peut être détournée ſans que le commerce en ſouffre : au lieu que dans les Troupes de V. M. il n'y a pas un Officier ni un Soldat qui fût deſtiné pour la marine. Tous ceux de vos Sujets qui s'étoient déja tournés du côté de la navigation & du commerce, y demeurent appliqués avec la même aſſiduité, & continuent toujours leur premiere profeſſion.

Par ce moyen il ne ſe trouve pendant la guerre que bien peu moins de François, ou peut-être pas moins que d'Anglois ou de Hollandois, naviguans & négotians dans toutes les Parties du monde. Mais c'eſt ce qu'on n'a pas encore pu dire pendant la paix, vu que la plus grande partie de ceux d'entre les nations ennemies qui ſont employés à reſiſter à V. M. ſe jettent alors dans le commerce, & s'adonnent à la navigation.

Cela

Cela ſe connoît facilement quand on ſçait ce qui ſe paſſe dans les Pays éloignés. Les Nations qui ſe vantent d'être les plus expérimentées de toutes celles de l'Univers, & les plus fortes ſur mer, ne peuvent y remporter aucun avantage ſur les François, ou du moins les avantages ſont bien à peu près égaux de part & d'autre. Les Hollandois envoyerent en l'an 1674. leur plus fameux Amiral pour s'emparer des Antilles Françoiſes, avec des forces qui en devoient faire trembler les Habitans, mais il eut la confuſion de s'en revenir ſans avoir rien fait.

Qu'eſt-ce que les Hollandois & les Anglois enſemble ont effectué là ou ailleurs depuis la guerre préſente? En quel endroit du monde ont-ils ruiné le commerce de vos Sujets? Mais on ne peut pas nier qu'ils ne fuſſent aſſez forts pour le détruire, ou que l'une de ces deux Nations ne fût ſeule ſuffiſante pour aller ravager tout ce que les François poſſédent dans les autres Parties du monde, qu'elle ne pût s'en emparer & les en chaſſer, ſi elles n'étoient pas obligées d'employer la plûpart de

leurs forces à se défendre par terre.

Il y en a encore une autre partie qui n'est pas moins considérable, ou plutôt qui l'est infiniment davantage, laquelle est occupée à les défendre par mer. La plûpart des Vaisseaux de leurs Armées navales seroient en route pour le commerce, ou pour escorter leurs Vaisseaux marchands, & on verroit équipés en marchandise tous les Bâtimens de transports qui suivent leurs Flottes.

Sous le Regne du feu Roi votre pere, & au commencement de celui de V. M. la Hollande ne craignoit d'avoir la guerre que contre les Anglois, parce qu'il n'y avoit alors que cette derniere Nation qui pût lui faire éprouver tous ces inconvéniens. Elle rédoutoit beaucoup moins ses autres Voisins qui n'étoient en état de l'attaquer que par terre; sûre que la mer lui fourniroit abondamment tout ce qui seroit nécessaire pour sa défense.

Les affaires ne se meurissent pas tout d'un coup. Il faut qu'un dessein ait le tems de couver, d'éclore & de s'avancer par degrés avant que de venir à sa perfection.

perfection. Celui de rétablir les forces maritimes d'un Etat, & de faire cultiver l'art de la navigation, a besoin de plus de tems qu'aucun autre projet qu'on puisse concevoir.

L'argent qui fait trouver toutes les choses qui tombent dans le commerce, peut bien fournir ce qui est nécessaire soit pour la construction des Vaisseaux ou pour leur équipement, à un Pays qui en seroit entiérement dépourvu; mais il ne peut pas en transformer les Habitans en des Matelots. L'expérience que demande l'art de la marine ne se peut acquerir que par de longues habitudes, & les gens de cet ordre dont le cœur aussi-bien que le corps est dur comme le fer, ne se durcissent dans les eaux qu'à force de tems comme le fer dans les veines de la terre.

On n'a pas peu d'obligation au Cardinal de Richelieu de ce qu'il a pris tant de soin d'exciter les François à l'exercice de cet art, & de leur avoir procuré les moyens d'y réussir & de rétablir les forces maritimes de la France. On a toujours depuis continué à suivre ses traces, & enfin V. M. qui

par ſon aſſiduité & par ſa conſtance vient à bout de tout ce qu'Elle entreprend, a mis les François ſur le pié de ne le céder plus par mer à aucune Nation du monde, ſoit dans la guerre, ou en ce qui regarde le commerce.

Elle a des Flottes puiſſantes; Elle poſſéde des Iſles & des Continens dans le Nouveau-monde; ſes Sujets y ont fait des établiſſemens conſidérables; ils ſe ſont répandus dans tous les Pays connus aux Européens, pour avoir part auſſi-bien que les autres Nations au négoce qui s'y fait.

C'eſt déja beaucoup que d'y avoir part, & qu'il n'y ait point d'endroits où les autres Peuples ayent pénétré avec beaucoup de peine, que les François ne les ayent ſuivis & atteints, mais ce n'eſt pas encore aſſez.

Il faut qu'ils les ſurpaſſent, & qu'ils les en chaſſent s'il eſt poſſible. Jamais ils n'ont exercé leur adreſſe pour parvenir à un but qui ſoit plus digne d'eux, ni pour un intérêt plus conſidérable qu'eſt celui de s'emparer de tout le commerce, lorſque les conjonctures pourront leur permettre d'en exclure

les

les autres Nations. Ce n'eſt pas même aſſez que d'attendre que les occaſions s'en préſentent, ils doivent les rechercher avec empreſſement.

Cela n'eſt pas ſi difficile qu'on pourroit ſe l'imaginer. V. M. de qui la pénétration eſt auſſi grande que ſon diſcernement eſt juſte, l'a bien ſçu comprendre. Quand on n'eſt ni d'humeur ni en état de craindre la dépenſe ou la perte des hommes qu'on eſt obligé de riſquer pour les grands deſſeins, on va bien loin. Il ne s'agit plus que de conſtance à pourſuivre ſa route ; que de ne la quitter jamais, bien que quelquefois la fatigue oblige de s'arrêter.

Dans les vues que V. M. s'eſt propoſées, & qui ſans doute ſeront toujours bien ſuivies, Elle peut ſe promettre en peu de tems le plaiſir & l'avantage de voir ſes Sujets devenir maîtres du commerce, & ſurpaſſer en ce point tous les autres Peuples, comme ils les ont laiſſé bien loin derriere eux à l'égard de la guerre. Autrefois on craignoit pour vos Pays du Nouveau-monde ; aujourd'hui on ne craint plus, on eſt en état de ſe maintenir ; bientôt on fera crain-

dre les autres ; & enfin on les réduira ſous votre pouvoir.

C'eſt une Prophétie dont vos ennemis ſe mocqueroient ſi elle étoit entre leurs mains, mais ils verront avec le tems que les rieurs ne ſeront plus de leur côté. A moins qu'il n'arrive de ces accidens qu'on ne peut abſolument prévoir ; de ces viciſſitudes ſurprenantes par leſquelles le Deſtin renverſe ſouvent ce qui paroiſſoit le plus ſolidement établi ; de ces foudres qui ſe formant ſubitement en l'air, vont frapper les plus hauts édifices ; de ces tremblemens de terre qui engloutiſſent en un moment les plus ſuperbes Villes, il y a autant d'apparence qu'on verra réuſſir les meſures qui ont été priſes, & que les François ſupplanteront leurs Voiſins, qu'ils leur enleveront leur commerce, & qu'ils les chaſſeront de la plûpart de leurs établiſſemens dans les autres Parties du monde, qu'il y en eut jamais à la réuſſite d'aucun autre deſſein.

Il ne faut pas s'étonner que le chemin dans lequel on marche pour y parvenir ſoit bordé d'épines qui piquent en

en preſſant, ni qu'en courant en cette carriére on trouve des endroits raboteux qui faſſent quelquefois broncher. L'importance eſt qu'en tombant on ne ſe briſe pas, qu'on ait la force de ſe relever de ſa chûte, & de continuer enſuite à marcher; car peu à peu on ira enfin juſqu'au bout malgré tous les obſtacles qui auront cauſé du retardement. Tout le pis qu'il y a maintenant à craindre eſt d'y arriver plus tard.

Si on conſidére ce qui s'eſt paſſé ſur la côte de Barbarie, on pourra aiſément comprendre de quelle maniere les choſes ſeront conduites dans tous les autres endroits du monde où V. M. ſe diſpoſe à maintenir ſes Sujets, & où ſans doute ils demeureront à la fin maîtres des affaires, en frappant leur coup d'abord d'un côté, puis après de l'autre.

Les courſes des Armateurs Turcs ne ſont pas une des moindres incommodités du commerce. L'Angleterre & la Hollande ſçavent de quelle conſéquence il eſt de les reprimer. L'une & l'autre de ces Nations s'eſt ſouvent miſe en devoir de domter ces Pirates, mais elles ne s'y ſont efforcées qu'à demi.

Le chemin leur a semblé si rude & si long qu'elles se sont toujours arrêtées au milieu, ou on leur a jetté à la traverse quelques propositions de paix pour les amuser. Alors trop contentes d'un relâche qu'elles sçavoient ne devoir pas être de longue durée, elles n'ont pas laissé de s'en féliciter & d'en jouir, en attendant que de nouvelles insultes les engageassent à de nouvelles dépenses pour aboutir à la même fin. Souvent même les conditions de la paix ont été & honteuses & aussi fâcheuses que la guerre même, puisqu'on étoit forcé de se soumettre à la visite des Vaisseaux. Mais les frais de l'armement & de l'entretien d'une grosse Escadre pour réduire ces Corsaires étoient un mal présent, & la visite des Vaisseaux étoit un mal un peu plus éloigné.

V. M. n'a pas pris cette commune route. Depuis que ses forces maritimes ont été en état d'affranchir ses Sujets de ces dangereuses courses, & qu'Elle a jugé à propos de l'entreprendre, Elle n'a épargné ni soins, ni dépenses, ni hommes pour en venir à bout. Les Pirates ont cru qu'ils pouvoient en user

avec

avec Elle comme avec les Souverains des autres Etats Chrétiens ; qu'Elle étoit de la même trempe ; & qu'ils n'auroient pas plus de peine à la manier. Ils ont cru épuiſer auſſi ſa patience en violant les Traités incontinent après les avoir faits.

Mais ils ont à la fin connu qu'ils s'étoient trompés dans leurs conjectures. Ils ont trouvé un ennemi auſſi ferme dans la réſolution de les domter qu'ils l'étoient dans celle de lui faire inſulte. Ils ont tâché d'intimider V. M. en exerçant des cruautés contre quelques malheureux François que leur mauvaiſe fortune avoit livrés en de ſi barbares mains. Cependant V. M qui malgré la douleur qu'Elle avoit du triſte ſort de ces Infortunés, voyoit de quelle importance il étoit de ne ſe pas relâcher, & ſçavoit que la perte des uns eſt quelquefois néceſſaire pour le ſalut des autres, jugea qu'il y avoit encore plus à riſquer en ne prévenant pas les maux qui pendoient ſur la tête de tous ceux que la navigation expoſoit aux courſes des Pirates, qu'en abandonnant à leur rage un petit nombre de

gens qui étoient déja en leur pouvoir ; & qu'on n'en auroit pas retirés en se retractant par une compassion dangereuse, qui auroit été regardée comme une timidité.

Elle prit donc le parti de mépriser leurs ménaces. Elle entretint des Escadres qui chasserent les Armateurs de la mer, & qui allerent réduire en cendre une partie des édifices de leurs plus fortes Villes par les bombes qu'on y jetta, n'étant pas possible de leur faire plus de mal, parce que l'entrée de leurs Ports est impraticable ; & enfin on les força à demander tout de bon la paix, & à la demander à genoux. Les Esclaves qui furent rendus sans rançon, en sont des preuves authentiques, & encore plus les sommes que les Pirates payerent pour dédommager V. M. d'une partie de ses pertes, ce qu'ils n'ont jamais fait pour aucune autre Puissance de l'Europe.

Voilà un des effets qu'ont produit les forces maritimes de V. M. & par où Elle a fait connoître de quelle maniere Elle se préparoit à agir dans les affaires de la marine & du commerce. Elle ne manquera

manquera pas ſans doute de perſiſter dans un deſſein ſi important & ſi bien concerté. Elle entreprendra d'abord une affaire dans un Pays, & ne l'abandonnera pas qu'Elle ne l'ait achevée, à quoi Elle ne trouvera point d'obſtacle qu'Elle ne ſurmonte par ſes forces & par ſon crédit, & lorſque de ce côté-là Elle aura établi les choſes ſur un ſi bon pié qu'il n'y aura plus d'apparence de craindre aucun revers, Elle prendra ſes meſures pour agir de même ailleurs, & élevera ſes batteries contre une autre Place.

Au reſte, les frais qui ſe feront en ces occaſions extraordinaires étant fournis par le Public, & ſur-tout par les Compagnies auſquelles l'utilité en doit le plus revenir, V. M. ne ſera point obligée d'y employer ſes revenus ordinaires, ni de ſe déſiſter d'aucun des autres deſſeins qu'Elle auroit formés; au contraire dans la ſuite s'étant fait rembourſer des avances qui auront été fournies par le Peuple, & qu'Elle retiendra entre ſes mains, elles lui feront un fonds pour pouſſer les entrepriſes, qui ſe trouveront alors ſur le tapis.

Il eſt donc à propos que pendant la paix V. M. favoriſe & gratifie tous ſes Sujets qui voudront s'adonner au commerce des Pays Etrangers ; qu'Elle les maintienne pendant la guerre, & que l'intérêt du négoce lui ſoit en auſſi grande recommandation que la guerre même.

On peut néanmoins conclure que ſi on voyoit que le commerce s'étendît juſqu'à en faire préjudice aux affaires de la guerre, & qu'il dépeuplât la France en tranſportant une trop grande partie de ſes Habitans dans le Nouveau-monde, comme il a aidé à dépeupler l'Eſpagne, il y auroit des meſures à prendre & de nouveaux ordres à donner pour prévenir cet inconvenient. Mais cela n'eſt pas à craindre. Il y aura toujours plus de François qui pencheront du côté de la guerre, & qui ſeront prêts à porter les armes pour la gloire de leur illuſtre Souverain, qu'il n'y en aura de diſpoſés à la navigation & au commerce des Pays Etrangers. D'ailleurs la France eſt ſi peuplée en comparaiſon de l'Eſpagne, qu'elle fournira aiſément à tout ; ou s'il ſe trouvoit

voit heureuſement entre le Peuple une ſi grande multitude de gens qui s'adonnaſſent à la Marine que vos armées puſſent en ſouffrir quelque légére diminution, les grands revenus que V. M. tireroit de leur induſtrie lui donneroient moyen de renforcer ſes Troupes de Suiſſes, ou d'autres Nations qu'on verroit accourir de toutes parts pour participer à ſes libéralités.

L'Alliance qui eſt entre V. M. & le Grand Seigneur a déja introduit autant & plus de François dans ſes Etats, qu'il n'y a de Sujets d'aucune des autres Puiſſances de l'Europe. Les occaſions que la préſente guerre va vous fournir de rendre à ce Potentat des ſervices conſidérables, leur donneront lieu d'obtenir de lui des graces encore plus particulieres, & d'être préférés aux Sujets de tous les autres Souverains; peut-être même de les ſupplanter & de leur enlever une partie de leur commerce.

On ſçait ſur quel pié ont été les affaires de Siam, & ſi ce n'en étoit pas preſque fait pour tous les autres Négotians de l'Europe ſans le contre-tems de la mort du Roi. J'avoue qu'elles y ſont

ſont maintenant fort reculées, mais elles ne ſont pas renverſées, ni l'eſpérance n'eſt pas éteinte, comme on le publie en des lieux où on aime à ſe flatter, & où on porte une mortelle envie à la France. On a pénétré le génie de cette Nation; on a fait des habitudes à la Cour & parmi le Peuple; il faut attendre; peut-être l'événement fera-t'il voir que les François y ont pour le moins encore autant de crédit que leurs Voiſins.

Tous les nouveaux établiſſemens auſquels il a fallu pourvoir afin d'étendre le commerce de mer, n'ont pas juſqu'à préſent permis de rendre cet ouvrage achevé dans toutes ſes parties. S'il eſt peu de grandes affaires qui ſoient diſpoſées à ſe faire tout d'un coup, & dont on ne doive raiſonnablement ſe promettre le ſuccès qu'à ſucceſſion de tems, c'eſt en ce genre d'entrepriſe que cela arrive encore plus qu'en aucun autre, & qu'il ne faut rien attendre que de la patience qu'on ſe donne.

La groſſe pêche eſt encore trop négligée; on ne s'y applique que très-peu;

peu, mais lorſqu'on ſe ſera rendu maître du commerce des Pays éloignés, on ne trouvera pas de difficulté à s'emparer de celui qui ſe fait comme aux portes du Royaume. Lorſque le crédit & la puiſſance de V. M. auront fait parvenir ſes Sujets au but qu'Elle s'eſt propoſé, le commerce de la pêche paſſera aiſément entre leurs mains, & cependant l'exercice continuel qui ſe fait de la navigation parmi eux formera un aſſez grand nombre de Mariniers pour tout entreprendre, & pour fournir à tout.

Les Etrangers jaloux de ce que V. M. a établi dans ſon Royaume des manufactures, qui n'étant auparavant que chez eux leur donnoient lieu de tirer des ſommes immenſes de ſes Sujets, & que par ce moyen elle leur retranchoit des profits très-conſidérables, ils s'en ſont plaints, & ont comme ménacé de ne venir plus chercher en France ce qu'ils avoient accoutumé d'en enlever. Mais il faut les laiſſer faire à l'avenir, & voir ce qu'il en arrivera. Il n'y a ni fabriques ni fruits chez eux dont la France ait abſolument beſoin, non pas même

même de ce qui ſert à la conſtruction des Vaiſſeaux. S'il en falloit venir juſques-là on trouveroit dans le Royaume tout ce qui eſt néceſſaire, quoique peut-être avec un peu plus de peine & plus de coût ; ou s'il manquoit encore quelque choſe, on le pourroit prendre en des Pays plus éloignés que ceux de vos Voiſins, qu'il faudroit abandonner au chagrin qu'ils ont de ce qu'on ſe paſſe de leurs denrées.

Mais peuvent-ils ſe paſſer de même de celles que la France leur fournit ? N'ont-ils pas un beſoin extrême de ſes Vins, de ſes Eaux-de-vie & de ſon Bled qui eſt proche d'eux en comparaiſon des Pays où ils ſont obligés d'aller en charger lorſqu'elle en a diſette, ou qu'elle refuſe de leur en fournir ? Se paſſent-ils aiſément de ſes lins, de ſes chanvres & de ſes toiles, dont elle a une ſi grande abondance, & qui leur ſont néceſſaires à tant d'uſages, mais ſur-tout à la navigation ? Ne regreteroient-ils point ſes châtaignes, ſes pruneaux, ſes noix, & tant d'autres denrées utiles & délicieuſes pour la vie, deſquelles ils auroient plus de peine à

ſe

ſe priver que n'en ont les François mêmes ? Ne ſeroient-ils pas bien fâchés de ne voir plus éclater ſur eux le beau luſtre des taffetas, & des autres étoffes de ſoie qui ſe fabriquent en pluſieurs de ſes Provinces ?

Ceux qui connoiſſent leurs penchants & leurs manieres de vivre, ſçavent qu'ils ſont naturellement moins diſpoſés que vos Sujets à ſe contraindre ſur tous ces points. Mais quand l'inclination ſeroit égale dans les uns & dans les autres pour les choſes qui viennent des Pays Etrangers, ne ſuffiroit-il pas que V. M. témoignât une ſeule fois qu'Elle ſouhaiteroit qu'on s'en retranchât l'uſage ? On verroit tous les Habitans de la France, ſans en excepter aucun des plus curieux ou des plus voluptueux, obéïr avec une exactitude dont rien ne ſeroit capable de les détourner.

Il eſt conſtant qu'il n'en ſeroit pas de même des Sujets des Etats voiſins. Ils ne ſçavent ce que c'eſt que de ſe contraindre. Il ſemble qu'ils ayent fait vœu de ne point changer leur train ordinaire, même dans les choſes qui leur ſont

ſont préjudiciables. Comment ſe priveroient-ils des vins, des eaux-de-vie, des vinaigres & des chanvres de France, qui leur ſont d'une utilité extrême, & preſque d'une abſolue néceſſité? Auſſi voit-on que bien loin d'en abandonner l'uſage, & d'obéïr aux défenſes que leur font leurs Souverains, ils n'ont pas laiſſé, & dans la préſente guerre, & dans les précédentes, d'employer tous les artifices imaginables pour en tirer & par mer & par terre tout ce qu'il leur a été poſſible.

Il n'y a donc rien à craindre. On peut à coup ſûr établir dans votre Royaume toutes les manufactures étrangeres, ou ſe paſſer de celles qu'on ne voudra pas établir, ſans que vos voiſins ceſſent de venir chercher ce qu'ils ont accoutumé de tranſporter chez eux. Je demeure d'accord que dans les lieux où les P. R. F. ſe ſont retirés, on voit auſſi à préſent ſur pié quelques-unes des fabriques qui étoient particulieres à la France. Mais cela n'eſt pas d'un fort grand préjudice. Ils en font beaucoup plus de bruit que la choſe ne le mérite. Ils n'y ont pas tranſ-

planté

planté les vignobles ni les arbres : ils n'y ont pas emporté les chenevières ; ils n'y ont pas détourné le cours des belles eaux qui servent aux teintures, ni entraîné avec eux tous les autres avantages dont la nature a si liberalement pourvu la France ; & tandis que ces avantages lui resteront, on peut assurer que les Etrangers ne manqueront pas de lui apporter & leur argent & toutes les marchandises qu'elle voudra recevoir de leurs mains.

Qu'importe-t'il au fonds que ses voisins viennent chercher les ouvrages de ses Artisans & les étoffes de ses manufactures ? Si son commerce va toujours s'étendant dans toutes les autres Parties du monde, il ne s'en fera pas plus qu'il en faut pour y envoyer, & peut-être qu'alors les Européens n'en auront pas aisément quand ils en demanderont. Ne sont-ce pas même les François qui leur fournissent la plûpart de ces quinquailleries & des autres marchandises qu'on transporte dans le Nouveau-monde, & qu'on y troque avec tant de profit. Pourquoi ne les y porteroient-ils pas eux-mêmes ? N'en

sont

ſont-ils pas capables ? leur Patrie n'a-t'elle pas autant qu'aucun autre Pays des commodités à leur fournir pour cet effet?

Ainſi il eſt beaucoup moins à apprehender pour la France que ſes voiſins ne viennent plus rien chercher chez elle, qu'il eſt à craindre pour ſes voiſins qu'elle n'ait plus rien à leur fournir, ou qu'elle ne veuille pas leur donner la plûpart des choſes qu'elle poſſéde, afin qu'ils les tranſportent aux lieux où le débit s'en fait avec un ſi grand gain, parce que ſes Habitans entreprendront eux-mêmes ce trafic qu'ils ont trop long-tems laiſſé entre les mains d'autrui.

On vend en même tems aux François avec un profit qui n'eſt pas médiocre, les marchandiſes qui ſe prennent dans les Pays où ſe tranſportent celles de France, & ce gain demeurera encore à vos Sujets, puiſqu'ils en rapporteront eux-mêmes tout ce qu'on leur fournit aujourd'hui. Que s'il y a quelque eſpéce de négoce qui leur ſoit d'abord interdit par les ſoins ou par le pouvoir de leurs envieux, ou qui leur demeure fermé pour toujours, ils ſe

mettront

mettront fort peu en peine de ces sortes de marchandises dès que V. M. témoignera qu'Elle n'en fait point d'état, & qu'Elle n'en veut pas permettre le débit ni l'usage dans son Royaume.

Des Arts & Métiers, & de l'Agriculture.

COmme il n'y a point de ressource à chercher parmi les Artisans, & que c'est un Ordre de gens qui vivent presque au jour la journée, il n'est pas nécessaire de prendre aucun soin pour les multiplier, ni de leur accorder des priviléges ou des gratifications.

Il ne faut pas aussi les anéantir, car on se priveroit de quantité de belles fabriques, ou du moins de leur abondance, qui transportées dans les Pays voisins, font honneur, quoiqu'il n'en revienne qu'un médiocre profit : mais enfin ce point, tel qu'il est, entretient toujours ceux qui travaillent, & leur donne moyen de payer les subsides ordinaires dont il faut beaucoup les charger, puisqu'il n'y en a presque pas d'extraordinaires à prétendre d'eux.

Ou

On n'en doit pas non plus eſpérer des Laboureurs. Cependant il y a bien plus de ménagemens à garder à leur égard. S'ils ne peuvent porter qu'un certain poids réglé du fardeau, ce poids eſt ſi grand qu'il eſt capable de contrebalancer les avantages qu'apportent les impôts extraordinaires qui ſe levent quelquefois ſur la plûpart des autres Corps.

Comme ces dernieres impoſitions peuvent être augmentées à proportion de l'état où ſe trouvent les Corps deſquels on l'exige, les ſubſides qui font les revenus ordinaires de V. M. le peuvent être auſſi ſelon le pouvoir des Laboureurs qui en portent la plus grande partie.

On a donc eu grand tort, non-ſeulement de les épuiſer, mais encore de les réduire à une extrême miſere. C'eſt là une des circonſtances dans leſquelles votre dernier Miniſtre a très-mal ſervi V. M. Il n'a regardé qu'à lui-même, & à la facilité qu'il y avoit à faire payer ces miſérables, qui travaillent plus que des forçats, & qu'il a réduits à manquer ſouvent de pain, ſuppoſant que leurs forces pourroient durer autant

que

que ſon Miniſtre, & ne ſe mettant pas en peine de ce qu'il en arriveroit après ſa mort, ni ſi les revenus de V. M. ſe trouveroient tout d'un coup affoiblis par l'impuiſſance où il laiſſeroit un des plus grands Corps de ceux qui les fourniſſent.

C'eſt par cet acharnement qu'il a eu contre les Païſans qu'on voit tant de vignobles abandonnés, ſi peu de beſtiaux entretenus ; ce qui eſt peut-être l'endroit par où la France ſe trouve le plus en danger de tomber dans la diſette, quelque fertile qu'elle ſoit en ces ſortes de revenus auſſi-bien que dans toutes les autres denrées qui peuvent contribuer à l'entretien de la vie.

Il faut ménager cette riche ſource qui eſt intariſſable ſi on ne la bouche exprès, ou ſi on ne la laiſſe boucher par une négligence affectée. C'étoient autrefois les gens de guerre qui faiſoient trembler les Laboureurs. Aux approches des Armées ou des Garniſons tout étoit en mouvement & en allarmes. On craignoit alors la violence du Soldat, & on trouvoit des voies de s'en garantir ; mais on n'appréhendoit

point le Collecteur duquel il n'y a nul moyen de se sauver.

Aujourd'hui on voit venir le Soldat sans inquiétude, on l'attend sans ôter une seule poulle de sa cour. Mais on tremble à la vue de son propre voisin qui vient faire payer la taille; on lui abandonne, non pas le lit où on couche, car ce n'est presque par tout que de la paille, mais le plus mauvais bled qu'on a conservé pour faire du pain.

D'où procéde ce changement? C'est que les Ministres que V. M. a employés dans les affaires de la guerre lui étant véritablement affectionnés, ont mis leur gloire à la bien servir, & à exécuter fidelement ses ordres; qu'ils n'ont eu en vue que ses intérêts, & qu'ils ont tâché de ne fouler point ses Sujets. Si cela est arrivé quelquefois par des rencontres inévitables, & par des accidens auſquels on n'a pas toujours pu parer, on y a apporté aussi-tôt tous les remédes possibles; on a tenu le Soldat dans une discipline si exacte, qu'on peut dire hardiment que le Païsan n'a jamais été si tranquille ni si libre de ce côté-là.

En récompense on ne l'a jamais vu

plus

plus tourmenté qu'il a été depuis peu par les Financiers, qui ne ſongeant qu'à leurs propres intérêts ſe ſont peu mis en peine des ſuites qu'auroit leur procédé, ni du préjudice qu'ils cauſeroient aux affaires de V. M.

Elle ne peut y donner ordre trop promtement ni avec trop d'exactitude. Le Païſan en général a beſoin d'être ſoulagé, & particulierement le Laboureur. La miſere dont ils ſont tous accablés en avoit déja extrêmement diminué le nombre. Elle a encore contraint une partie à quitter la charrue & à prendre le mouſquet. Il faut penſer à rétablir cette perte par des traitemens favorables, en les faiſant jouir des douceurs qu'il y a ſi long-tems qu'ils n'ont goutées, qu'ils ont eu le loiſir de les oublier.

Outre l'avantage qui en reviendra à V. M. par leurs contributions qui ſont les plus aſſurés de ſes revenus ordinaires, on peut dire qu'Elle n'a rien a redouter de leur part, ſur-tout de celle des Laboureurs. Occupés tout le jour aux travaux de leur vocation, ils ne ſe mêlent ni d'affaires publiques, ni de

cabaler dans l'Etat, ni de faire des Assemblées séditieuses ; & si quelquefois le hazard en a entraîné quelques-uns dans ces sortes de mouvemens contraires au repos du Royaume, c'est parce que tous les autres Païsans s'y étoient aussi abandonnés ; & ceux-ci même ne s'y sont jamais engagés volontairement & de leur choix, mais ils y ont été contraints par les Gentilshommes de leurs Villages qui les faisoient marcher par force, ou au moins par des sollicitations & par des ménaces.

De la Paix & de la Guerre.

SI la paix donne lieu à un Monarque de faire éclater sa magnificence dans ses propres Etats, & dans les Cours Etrangeres, par le moyen des Ambassadeurs qu'il y entretient & de ceux qu'elles lui envoient, la guerre fait d'elle-même un éclat si grand, que le bruit en retentit de toutes parts, & que quand toutes les portes des Pays voisins seroient fermées, il y passeroit par plus d'endroits, & avec un plus glorieux fracas que ne fait du milieu

de

de ſes tranquilles avantages le doux murmure de la paix.

Ce n'eſt pas qu'il faille négliger la paix ou la rompre ſans néceſſité ; au contraire on ne doit faire la guerre que pour y parvenir d'une maniere qui rende maître & des conditions des Traités & de leurs ſuites. En un mot, il faut la donner, & non la recevoir, non pas même la négotier, ou s'il ſurvient quelque contre-coup qui engage à prendre ce dernier parti, on doit alors embaraſſer ſi fort les Articles, & les exprimer avec tant d'ambiguité, qu'il y ait jour à les expliquer dans un ſens favorable lorſqu'on ſe trouvera en état d'en faire l'éclairciſſement, quand même ce ne ſeroit pas l'intention de ceux avec qui on traite.

De deux ſens qu'on peut donner a une propoſition ambigue, il eſt naturel de prendre celui qui nous accommode. Un autre prétendra avoir le même droit ; j'y conſens, mais il faut auſſi avouer qu'il n'en a pas plus. Lequel des deux partis eſt-ce donc qui doit l'emporter ſur l'autre ? C'eſt ſans doute celui qui ſe trouve le plus fort, & cette

circonſtance eſt toute la raiſon de la préférence que la guerre doit avoir ſur la paix, parce que c'eſt la force qui fait entretenir la paix, & qui explique les Traités.

Je parlerai principalement de la guerre, puiſque c'eſt le chemin qui a déja ci-devant conduit V. M. & qui la conduira encore glorieuſement à la paix.

La ſituation des affaires de l'Etat étant la régle des démarches du Souverain, il ne doit ſe réſoudre à la guerre que lorſqu'il eſt aſſuré de ſes forces pour la ſoutenir. La France a eu beaucoup de peine à réſiſter à ſes ennemis du dehors pendant qu'elle étoit accablée de ceux du dedans. Trop occupée par ceux-ci, elle ne pouvoit pas en même tems parer à tous les coups des autres. Attaquée dans ſes propres entrailles, elle n'avoit pas aſſez de vigueur pour aller déchirer celles de ſes voiſins.

Mais aujourd'hui que ſuivant les traces qui vous avoient été marquées, V. M. a guéri les maladies les plus invétérées de ſon Royaume; que l'orgueil des Grands eſt abbatu; que le parti

parti des P. Réformés eſt atterré ; que tout le corps eſt ſain & diſpos, prêt à ſe laiſſer guider par ſon illuſtre Chef ; que ſa vigueur eſt extrême, non obſtant quelques petites langueurs qui ſe manifeſtent en de certains membres, que le tems & les ſoins de V. Majeſté ſçauront enfin fortifier, Elle peut prendre de plus juſtes meſures pour la guerre que les ennemis de la France n'avoient autrefois coutume d'en prendre contr'elle.

Il y a deux raiſons eſſentielles qui font voir que V. M. ne riſque rien en entreprenant tout ce qu'Elle veut. Elle a aujourd'hui des reſſources ſi viſibles & des moyens ſi ſûrs de faire la paix quand il lui plaira, qu'Elle n'a qu'à tenter le deſtin de la guerre, & à ſe prévaloir de ce qu'il voudra lui accorder de faveurs. Elle a des forces ſi grandes, que n'en employant jamais qu'une partie pour l'exécution de ſes deſſeins, Elle ne ſe voit en danger que de n'aller pas auſſi loin qu'Elle pourroit s'être promis, & nullement de mettre ſa gloire en péril, ni d'expoſer ſon Royaume.

Il en doit être des affaires de la guerre comme de celles du négoce, où l'on ne verra jamais qu'un habile Marchand hazarde tout ſon bien. Il en retient toujours aſſez entre ſes mains pour ſubſiſter, & pour continuer ſon commerce, en cas que ce qu'il aura riſqué vienne à périr. Mais il ne manque pas auſſi d'en expoſer une portion lorſqu'il s'agit de faire des profits ſi conſidérables qu'ils méritent qu'on donne quelque choſe au hazard pour tâcher de ſe les procurer. Un bon Politique ne craindra pas de faire une tentative ni de prendre les armes pour attaquer, de riſquer une Armée, de ſacrifier un certain nombre de finances, lorſqu'il eſt ſûr de faire la paix quand il ſera las de la guerre. Il ſçaura trouver des prétextes de recommencer la guerre quand la paix lui aura donné le loiſir de reſpirer ou de mieux faire ſa partie; quand il ſe trouvera en état de faire tête à tous ſes ennemis, & de remettre ſur pié de ſi grandes forces qu'il en ait de reſerve en cas que les premieres qui marcheront ſoient défaites; quand il aura pourvu aux moyens de rétablir les finances

nances qui auront été consumées.

Lorsqu'un Prince a pris des mesures justes, ainsi que V. M. a accoutumé de faire à tous ses différens égards, il peut hardiment s'embarquer, & envoyer une Escadre de Fregates légéres insulter ses ennemis, tâcher de percer au travers, de leur donner la chasse, & de leur enlever une partie de leurs Vaisseaux, tandis qu'encore dans le Port il demeure au milieu d'une puissante Flotte, parfaitement équipée & capable d'aller achever de détruire ce qui aura été déja incommodé, ou de se maintenir si le premier détachement a été battu.

On peut dire que c'est risquer peu pour beaucoup gagner, & qu'en tout cas on ne craint pas de perdre tout, ni même de faire des pertes dont on ne puisse rien retirer. Car si cette espéce d'enfans perdus qu'on envoye attaquer le camp de l'ennemi peuvent en forcer les retranchemens & en ouvrir les passages au corps de l'Armée, elle y entrera ensuite sans péril & comme en triomphe. Mais s'ils n'en viennent pas à bout & qu'ils demeurent sur la place, l'Ar-

mée qui n'a point abandonné le poſte avantageux qu'elle avoit choiſi, & qui a derriére elle les avenues libres & le pays à ſa devotion pour en tirer des vivres & du ſecours, n'en demeure preſque pas plus affoiblie; au lieu qu'il eſt impoſſible que la défaite du peu de braves avanturiers qui étoient allés harcéler les ennemis dans leur camp, n'ait coûté à ceux ci beaucoup de fatigues, de ſang & d'allarmes.

Comme dans les premieres années de votre avénement à la Couronne le Prince de Condé en uſa fort imprudemment pour les intérêts de V. M. en riſquant des batailles où il riſquoit le ſort de tout l'Etat, & qu'il n'étoit alors beſoin que de ſe maintenir ou de perdre peu & de ſe battre en retraite; le Vicomte de Turenne fut inexcuſable de n'avoir pas hazardé douze mille hommes pour tenter la conquête d'Amſterdam. Quand ces douze mille hommes y auroient péri V. M. n'étoit-Elle pas en état de ſe relever de cette perte? Ses ennemis n'auroient-ils pas été trop contens d'accepter une paix qui n'auroit pu être honteuſe pour Elle après avoir

avoir déja ſignalé ſon pouvoir par un ſi grand nombre de triomphes, & fait ſi vivement ſentir à ſes ennemis les effets de ſa vengeance?

On me dira peut-être que tous ces moyens ne ſont pas exemts de difficultés dans la pratique, & qu'il y en a même quelques-uns qui en ont beaucoup plus que les autres; qu'il eſt plus aiſé de commencer une guerre, d'expoſer une Armée, & même de remplir ſes coffres, que de réduire à faire la paix ceux qu'on aura une fois engagés à prendre les armes. J'en demeurerois d'accord ſi tous les Etats ſe gouvernoient par les mêmes maximes, & qu'ils euſſent tous les mêmes avantages pour ſe ſoutenir; mais l'adreſſe de la Politique eſt de ſçavoir bien manier le pouvoir qu'on a en main, & profiter de la foibleſſe de ſes voiſins, ſoit qu'elle vienne de leur impuiſſance même, ou de la conſtitution de leur Gouvernement.

Ceux qui craignent le fléau de la guerre que V. M. tient toujours dans ſa main prêt à répandre ſur eux quand ils ont la témérité de l'offenſer, ſe ré-

crient sur la mauvaise foi de la France. Il n'y a pas une de ses entreprises qu'ils ne traduisent en perfidie. Ils regardent toutes ses nouvelles acquisitions comme des biens volés ou usurpés, & non pas gagnés.

Mais à qui prétendent-ils imposer si ce n'est à eux-mêmes ? Comment osent-ils reprocher comme avérée une prétendue mauvaise foi qui est contestée par ceux qui en sont accusés, & qui n'a de preuves que les plaintes qu'on en fait ? Est-ce que les ruptures de paix ou de tréve faites par la France, fondées sur des raisons qui lui paroissent aussi plausibles & aussi fortes qu'elles paroissent foibles & frivoles à ses ennemis, & que les Puissances neutres trouvent néanmoins si apparentes qu'Elles ne se déclarent point contre vous sur ce sujet, sont comparables à la violence & à la violation du droit des gens faite en la personne du Cardinal de Furstemberg ? Y a-t'il rien qui approche de la perfidie de Mayence & de Strasbourg, qui s'engagent aujourd'hui à la France, & qui lui font payer bien cher la foi qu'elles lui donnent ;

&

& qui cependant ouvrent demain leurs portes aux Allemands, & ne se promettent pas moins que de leur mettre le couteau à la main pour aller égorger les François? L'Electeur Palatin qui avoit fait alliance avec V. M. avant la déclaration de guerre, & l'Electeur de Brandebourg qui avoit conclu la paix après avoir pris les armes & s'être vu maltraité, & qui ayant rompu cette derniere paix demanda encore une tréve qu'il n'observa pas mieux, n'ont-ils pas été plus manifestement moins religieux observateurs de leur parole qu'on ne peut prouver à V. M. qu'Elle ait manqué à la sienne.

Ce n'est pas que je vouluſſe conseiller à V. M. de suivre de point en point ces exemples : ils vont trop loin, & des manquemens de foi si clairs & si reconnus ne lui feroient point d'honneur. Mais au moins ne devroit-on pas déclamer si fort, quand on fait pis que ceux à qui on ose s'en prendre. N'est-ce pas aux Parties qui traitent à faire exprimer si nettement & en termes si exprès tous les Articles de leurs Traités qu'il n'y demeure aucune équivoque;

voque, & lorſqu'ils y en laiſſent, peut-être à deſſein de s'en prévaloir eux-mêmes s'ils ſe trouvoient en état de les faire expliquer en leur faveur, doivent-ils ſe plaindre d'être pris dans le filet qu'ils ont tendu, & ont-ils bonne grace de prétendre que V.M. n'ait pas le même droit qu'eux quand Elle a le pouvoir en main.

Comme V. M. n'a dû avoir aucun ſcrupule à s'engager dans la préſente guerre non plus que dans les précédentes, Elle ne s'en doit pas promettre une moins bonne iſſue, en continuant toujours d'agir par les mêmes principes & de ſuivre les mêmes maximes qu'Elle a tenu juſqu'à préſent. Une grande exactitude à faire entretenir la diſcipline militaire, à ne pardonner point les fautes des Soldats, moins encore celles des Officiers, ni même des Officiers Généraux, ni de tous ſes Sujets en général, de quelque qualité qu'ils ſoient.

L'exemple eſt plus fort que tous les raiſonnemens, & en voici un qui parle de lui-même. V. M. ne manque jamais de reconnoître avec tant de libéralité ceux qui la ſervent, qu'il n'y a point

de

de Prince au monde de qui les gens de mérite puiſſent attendre de ſi belles récompenſes, & Elle eſt ſi exacte à châtier le crime ou la négligence, qu'il n'y a point d'Etat où il ſe trouve moins de traîtres & de ſcélerats que dans le ſien, ni d'Armées où on voye moins de Soldats & d'Officiers qui manquent à leur devoir. Toutes les Puiſſances de l'Europe ont devant les yeux ce modéle ſi parfait, ce grand exemple ſi capable de les inſtruire ſi elles étoient capables d'en profiter.

Au contraire les Puiſſances voiſines n'ont à donner que de certaines récompenſes preſque toujours réglées & très-médiocres, & elles ſe piquent d'une clémence outrée pour les coupables. Je ne veux point blâmer leur méthode à l'égard des récompenſes, qui procéde peut-être de leur inclination naturelle au bon ménage, peut-être du peu qu'elles ont à diſtribuer : car tous les Souverains ne poſſédent pas des ſources auſſi fécondes, que la France en elle-même & l'autorité abſolue en fourniſſent à V. M. pour répandre en libéralités & bienfaits.

Mais

Mais à l'égard des châtimens, il n'y a qu'à vouloir ouvrir les yeux, on verra quel eſt l'effet que produit une ſévérité bien entendue, ou quel eſt celui de l'impunité. Qu'on examine, & qu'on diſe quel eſt aujourd'hui le Prince de l'Europe qui eſt le mieux ſervi ? Dans lequel des deux Partis qui ſont en guerre eſt-ce qu'il ſe trouve plus de fidélité ou de trahiſons ? Quel eſt l'Etat où il y ait moins de ſéditions & de révoltes ? Où eſt-ce qu'on parle du Gouvernement avec plus de reſpect, & que chacun s'empreſſe le plus à s'acquitter de ſon devoir ?

Autrefois tout étoit à peu près égal. La France étoit non-ſeulement troublée par les factions, déshonorée par les rébellions, & déchirée par les violences des partis en général, & des gens de guerre en particulier, auſſi-bien que des Nobles, ou de tous ceux qui étoient nés avec des inclinations peu vertueuſes. L'Eſpagne trouvoit parmi les François des Gouverneurs qui lui livroient les Villes : les Papes trouvoient des Eccléſiaſtiques qui excommunioient les Rois : ceux d'entre les François mêmes

ou

au d'entre les Etrangers qui étoient assez perfides & assez abominables pour leur faire ôter la vie, trouvoient des scélerats comme eux qui leur prêtoient leur main.

Que V. M. considére donc attentivement ce qui se passe dans les Etats voisins, ce qui est arrivé autrefois en son Royaume, & la disposition où sont aujourd'hui les esprits de ses Sujets, le respect qu'on a pour Elle, la fidélité qu'on lui garde, la promtitude avec laquelle on lui obéit, la tranquillité dont on jouit au dedans, tandis que la guerre ravage tout au dehors, la sureté publique qui regne en tous endroits. Alors Elle conclura aisément que comme le pouvoir despotique qu'Elle s'est Elle-même restitué fait sa grandeur & sa gloire, il est aussi la source de l'ordre & de la prospérité qu'on voit & dans ses Armées & dans tous ses Etats.

Elle ne pourra pas manquer de reconnoître que la sévérité que ce pouvoir suprême lui donne lieu d'exercer en tous tems & en tous lieux, sans distinction de personne, & sans que qui que ce soit ose en reclamer, aussi-bien

que

que le juſte temperament avec lequel elle l'exerce, eſt le frein qui retient dans le devoir les gens de guerre & tous ſes autres Sujets, comme il eſt le fondement ſur lequel ſont appuyés les projets qu'Elle fait, les grandes choſes qu'Elle exécute au dedans, & les victoires qu'Elle remporte au dehors.

Il eſt vrai qu'outre le pouvoir abſolu qui eſt entre ſes mains, & qui ne permet à aucun de ſes Sujets, quel qu'il ſoit, de raiſonner ſur ſa conduite, Elle a encore un autre avantage tout particulier qu'Elle ne doit qu'à ſa prudence & à ſon application aux choſes qui peuvent contribuer au bien de ſon Etat, mais principalement à rendre ſes Armées floriſſantes. C'eſt qu'Elle a un très-grand nombre d'Officiers de tous degrés & de tous ordres, & de plus une infinité de jeunes gens de mérite, qu'Elle a fait élever ou qu'Elle a avancés pour prendre la place des autres lorſqu'ils viennent à lui manquer, ſoit en périſſant ou en tombant dans la déſobéiſſance. S'il arrive donc qu'Elle ſoit mécontente de ſes Officiers Généraux auſſi-bien que du moindre Soldat, Elle

ne

ne perd rien à les envoyer en retaite méditer les obligations de leur devoir afin de s'en mieux reſſouvenir une autrefois, parce qu'Elle en a à leur ſubſtituer aſſez d'autres qu'Elle trouve chez Elle, & qui ſont formés par ſes ſoins, ou qui viennent d'ailleurs lui offrir leurs ſervices pour avoir part aux faveurs dont elle honore la vertu, & aux récompenſes qu'Elle lui diſtribue.

J'ai déja dit que l'Art de la Marine eſt une des plus fertiles ſources de la grandeur & des proſpérités d'un Etat, tant par rapport à la guerre qu'au commerce, & que V. M. ne doit rien négliger pour porter l'exercice de cet Art à ſon plus haut degré. Il y a néanmoins beaucoup de meſures à garder dans l'uſage qu'Elle fera de ſes forces Maritimes, quelque floriſſantes qu'elles ſoient maintenant, & qu'elles puiſſent encore le devenir.

De tous les Etats voiſins de la France il y en a deux dont la puiſſance, à proprement parler, ne conſiſte que dans leurs flottes, ou du moins ne peuvent preſque agir que par mer. Cette raiſon qui fait que la plus grande partie de leurs

leurs Sujets ne s'adonnent qu'à la navigation, fournira toujours à chacun de ces deux Peuples des forces à peu près suffisantes, sinon pour égaler celles de V. M. du moins pour empêcher l'effet de leurs expéditions, & qu'elles puissent faire des conquêtes sur eux par cette voie.

Cela ne sera point surprenant, car bien que les forces de V. M. puissent bientôt se rendre égales ou supérieures aux leurs, il faudroit toutefois que la supériorité fût montée à un degré bien extraordinaire pour donner lieu de former des projets de conquêtes par les voies de la mer. Les expéditions maritimes étant en elles-mêmes accompagnées de trop de difficultés qui ne se peuvent surmonter, & qui causent des dépenses prodigieuses, sont encore sujettes à des accidens auxquels il est impossible de parer. Les vents, les vagues, les calmes, les tourmentes, les marées, & mille autres contre-tems sur lesquels on ne peut prendre de mesures, doivent détourner un esprit prudent de s'épuiser en projets, & de consumer des finances innombrables, pour

envoyer

envoyer peut-être périr une Armée sans qu'elle ait seulement vu l'ennemi.

Ce qui arriva à Philippe II. Roi d'Espagne, doit servir de leçon à tous les Princes, & plus encore à ceux qui ne font que commencer de se rendre puissans sur mer.

Que si une Armée Navale est assez heureuse pour éviter ces périls, combien ne s'en présente-t'il point d'autres à faire une descente? Combien de peines & de machines ne faut il point employer, sur-tout pour embarquer la Cavalerie, & la mettre ensuite à terre? Combien peu faut-il de résistance pour empêcher un débarquement? Je ne m'attacherai pas à remettre devant les yeux de V. M. tous ces inconveniens: Elle sçait mieux que moi qu'il s'en présente autant qu'il y a de démarches à faire, & qu'il n'y en a point qui ne soient d'une dangereuse conséquence.

Si donc V. M. ne doit rien négliger pour se mettre en état d'attaquer ses ennemis par mer, & pour se faire redouter sur cet élément aussi-bien que sur terre, Elle ne doit pas néanmoins entreprendre légérement des expéditions qui

qui tendent à faire des descentes dans le Pays ennemi. Elle ne doit même jamais s'y résoudre qu'à la derniere extrémité, & dans les plus pressantes nécessités, comme seroit celle de sauver d'une chûte entiere sa gloire ou son Etat, par une diversion qui fût vraisemblablement capable de produire un si grand effet.

Car autrement il ne lui est pas possible de rien gagner par cette voie. Quand on auroit surpris les Anglois, & emporté d'abord quelqu'une de leurs Places, ce seroit se flatter que de prétendre s'en conserver la possession. Il faut laisser à part ces Insulaires que la mer sépare des autres Peuples de l'Europe, & n'entrer dans leurs affaires que pour les brouiller, & pour empêcher qu'ils n'entrent eux-mêmes en celles de V. M. ou pour se les acquerir si l'on peut y trouver jour.

Tous les autres Pays voisins de la France sont plus à la portée de ses coups par terre que par mer. Elle peut s'y ouvrir des passages sans courir les risques qui sont si fréquens sur l'eau, & qui enlevent quelquefois des Flottes entie-

res

res ſans qu'il y ait dans le courage ou dans l'induſtrie aucune reſſource pour s'en garantir ; au lieu que l'une & l'autre de ces qualités ſont autant ſur terre que la force même, & qu'il n'y a point de danger où un grand cœur n'ait de quoi exercer ſa réſiſtance, & où il n'ait la ſatisfaction de le faire partager à ſon ennemi.

V. M. a déja ſi bien réuſſi par cette voie, qu'Elle ne doit pas ſonger à en prendre aucune autre pour étendre ſes conquêtes. Ses Sujets ſont tout accoutumés à agir par terre. Les Pays voiſins y ſont non-ſeulement à ſa bienſéance, mais elle peut les conſerver aiſément, & les meſures dont on ſe ſert pour ces ſortes de deſſeins dépendant moins que les autres du caprice de la fortune & des élémens, ont tout le dégré de certitude que la prudence humaine peut deſirer.

Cependant comme il eſt impoſſible que vos projets ayent des ſuccès tout-à-fait favorables ſans le ſecours des Armées Navales, il eſt néceſſaire, ainſi que je l'ai déja dit, que V. M. travaille à rendre les ſiennes auſſi floriſſantes

que

que celles de terre. Si elles ne sont pas destinées à attaquer, il faut qu'elles soient en état de le faire, & qu'elles soient regardées sur ce pié-là. Autrement on viendroit insulter les côtes de votre Royaume pendant que vous seriez occupé dans le cœur du Pays, & on désoleroit autant de Villes que vous en pourriez prendre sur les frontieres de vos ennemis.

Il est encore à propos d'éviter les batailles générales qui ne sont bonnes à rien, & dont la perte causeroit un aussi grand préjudice à la France que le gain lui apporteroit peu d'avantage. Car quand on auroit défait les Anglois sur mer qu'en reviendroit-il, puisqu'il n'est pas possible que V. M. étende ses prétentions jusque dans leur Isle ? Et à l'égard des autres Nations de quelle grande utilité pourroit être une victoire qui coûteroit toujours fort cher quelque peu de perte qu'on pût faire ?

Ouvriroit-elle le chemin de leurs côtes pour y aller faire des descentes ? Mais outre les dangers dont j'ai marqué qu'une descente est ordinairement accompagnée, & qui sont capables d'em-

d'empêcher V. M. d'en former jamais le deſſein, n'y a-t'il pas par terre des voies plus ſures & plus faciles d'entrer dans le Pays de qui que ce ſoit de vos voiſins, & d'y pénétrer juſqu'aux extrémités ?

Les batailles navales ne ſerviroient qu'à affoiblir votre Etat, à conſumer inutilement vos finances, & à vous enlever des Matelots qu'il faut reſerver pour de meilleures occaſions.

Ces occaſions ſont en partie celles des rencontres, ou de certains combats qu'on peut appeller particuliers par rapport aux batailles générales. Tandis qu'une Flotte conſidérable tiendra la mer, mettra vos côtes à couvert, & ſera prête à réſiſter aux ennemis, ou même à les attaquer s'il étoit jugé tout-à-fait expédient & inévitable, il faudra avoir diverſes Eſcadres qui iront croiſer au loin, & qui étant plus fortes que les leurs, ne manqueront pas ſans doute de les inſulter & de les battre ; mais ſur-tout il faudra ſurprendre leurs Flottes marchandes, & les détruire ſi on ne peut s'en rendre maître.

Les courſes des Armateurs ne doivent pas non plus être négligées. Ils ont été d'un grand ſecours à la Hollande dans l'une des guerres qu'elle a ſoutenues contre l'Angleterre, dont les forces étoient ſupérieures aux ſiennes. Ce fut par leur moyen qu'elle ſe maintint, & les Anglois s'en trouvérent enfin ſi incommodés, qu'ils furent contraints de prêter l'oreille à des propoſitions de paix pour éviter les déſordres que leur cauſoient ces courſes, ſur-tout celles des Capres de Zélande, qui ſeuls étoient capables de ruiner le commerce de l'Angleterre, le nombre des priſes qu'ils firent étant ſi prodigieux qu'il ne s'en étoit jamais tant fait pendant aucune autre guerre.

On peut encore aller dans le Nouveau-monde attaquer les Pays, les Vaiſſeaux & les Flottes des Nations voiſines, beaucoup plus hardiment que ſur leurs propres côtes, où leurs forces ſont toujours aſſez conſidérables & bien plutôt prêtes à agir; au lieu que l'embarras des armemens pour les voyages de long cours, la lenteur des délibérations, & le tems qu'il leur faut employer

à

à lever des finances, donnent ordinairement à un ennemi vigilant & actif les moyens de les prévenir dans les expéditions qui regardent les Pays éloignés. Tous ces retardemens qu'ils ne peuvent éviter, & qui ſont cauſe que malgré leurs forces ils n'ont jamais rien exécuté de grand & d'extraordinaire dans les autres Parties du monde où ils ont des Pays qui relevent de leur domination, ne leur permettent point de parer aſſez vîte non-ſeulement à des attaques imprévues, mais même à celles qu'ils ont tout loiſir de prévoir.

V. M. leur en peut préparer & de l'une & de l'autre eſpéce quand Elle voudra. S'il eſt des deſſeins qu'on ne peut pas abſolument cacher & qui ſe découvrent par les préparatifs qu'il faut néceſſairement faire pour leur exécution, ou qui font naître de ſi grands ſoupçons qu'il y auroit de l'imprudence à ceux qui les ont conçus de ne ſe tenir pas ſur leurs gardes, il y en a d'autres dont le ſecret peut être conſervé à la faveur d'un faux bruit qu'on aura fait répandre, & par mille autres voies dont je ne m'arrêterai point à faire ici le détail.

Quoiqu'il en ſoit, V. M. ayant pris ſes meſures, ainſi qu'Elle a accoutumé de faire, & étant toujours prête à pouſſer vigoureuſement & ſes projets connus & ceux qu'Elle aura médités en ſecret, il y a toute apparence qu'ils ſe trouveront exécutés avant qu'on ait penſé à les prévenir, ou au moins avant qu'on ait eu le tems de faire toutes les démarches & d'obſerver tous les dégrés de formalités requiſes parmi les autres Nations pour déliberer, pour réſoudre & pour agir.

C'eſt par cette diligence, & par le moyen du ſecret, circonſtances qui ſont un des principaux avantages du Gouvernement abſolu, & qui ſont néceſſaires pour faire réuſſir les grandes entrepriſes que V. M. viendra auſſi aiſément à bout de celles qu'Elle fera par mer, qu'on lui a vu glorieuſement exécuter celles qu'Elle a ci-devant faites par terre, deſquelles on peut dire que comme elles ont été le ſujet de l'étonnement de tout l'Univers en nos jours, elles feront encore le ſujet de l'admiration des ſiécles à venir.

FIN.

Cleaned & Oiled

June 1911